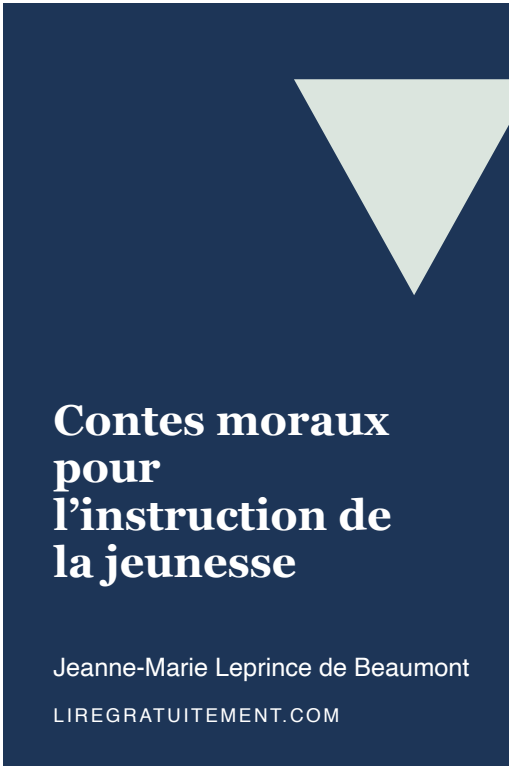


Contes moraux pour l'instruction de la jeunesse

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La Belle et la Bête

CONTE.

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche. Il avait six enfans, trois garçons et trois filles ; et, comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très-belles ; mais la cadette, sur-tout, se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que La belle enfant ; en sorte que le nom lui en resta ; ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage ; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle (car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune), la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser ; mais elle leur dit : qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père pendant quelques années. Tout d'un coup le marchand perdit son

bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville.

Il dit en pleurant, à ses enfans, qu'il fallait aller demeurer dans cette maison, et, qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'elles avaient plusieurs amans qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune : les bonnes demoiselles se trompaient ; leurs amans ne voulurent plus les regarder, quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimait à cause de leur fierté, on disait : « elles ne méritent pas qu'on les plaigne, nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons ». Mais en même tems, tout le monde disait : « pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son malheur ; c'est une si bonne fille ; elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté ; elle était si douce, si honnête ». Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou ; mais elle leur dit : qu'elle ne pouvait pas se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne, pour le consoler et lui aider à travailler. La pauvre Belle avait été bien affligée d'abord de perdre sa fortune ; mais elle s'était dit à elle-même : quand je pleurerai bien fort, mes larmes ne me rendront pas mon bien ; il faut tâcher d'être heureuse sans fortune.

Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nétoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler

comme une servante ; mais, au bout de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, elle jouait du clavecin, ou bien elle chantait en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort ; elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter leurs beaux habits et les compagnies. Voyez notre cadette, disaient-elles entr'elles, elle a l'âme basse, et est si stupide qu'elle est contente de sa malheureuse situation. Le bon marchand ne pensait pas comme ses filles. Il savait que la Belle était plus propre que ses sœurs à briller dans les compagnies. Il admirait la vertu de cette jeune fille, et sur-tout sa patience ; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre, par laquelle on lui marquait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle pensa tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne, où elles s'ennuyaient tant ; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures, et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien ; car elle pensait en elle-même, que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient. Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose, lui dit son père. Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. Ce n'est pas que la Belle se souciât d'une rose ; mais elle ne voulait pas condamner, par son exemple, la conduite de ses sœurs, qui auraient dit, que c'était pour se distin-

guer qu'elle ne demandait rien. Le bon homme partit ; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et, après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant. Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfans ; mais, comme il fallait passer un grand bois, avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement ; le vent était si grand, qu'il le jeta deux fois en bas de son cheval, et, la nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé des loups, qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château ; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans ; et, ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie, et marcha vers la maison, où il ne trouva personne ; mais, étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu, et une table chargée de viande, où il n'y avait qu'un couvert. Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même : le maître de la maison ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un tems considérable ; mais onze heures ayant sonné, sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées, et en tremblant. Il but aussi quelques coups de vin, et, devenu plus hardi, il sortit de la salle,

et traversa plusieurs grands appartemens, magnifiquement meublés. À la fin il trouva une chambre où il y avait un bon lit, et comme il était minuit passé, et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Il était dix heures du matin quand il se leva le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien qui était tout gâté. Assurément, dit-il, en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne Fée qui a eu pitié de ma situation. Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige ; mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. Je vous remercie, madame la Fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. Le bon homme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, et, comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. En même tems, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une Bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir. « Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie, en vous recevant dans mon château, et, pour ma peine, vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute ; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. Le marchand se jeta à genoux, et dit à la bête, en joignant les mains : — Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles, qui m'en avait demandé. — Je ne m'appelle point monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime point les complimens, moi, je veux qu'on dise ce que l'on pense ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries ; mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux

bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement, pour mourir à votre place : ne me raisonnez pas ; partez, et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. Le bon homme n'avait pas dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre ; mais il pensa, au moins, j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pouvait partir quand il voudrait ; mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides. Retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide ; tu peux y mettre tout ce qui te plaira ; je le ferai porter chez toi. En même tems, la Bête se retira, et le bon homme dit en lui-même ; s'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfans.

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et, y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre, dont la Bête lui avait parlé, le ferma, et, ayant repris son cheval qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait, lorsqu'il y était entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures, le bon homme arriva dans sa petite maison. Ses enfans se rassemblèrent autour de lui ; mais, au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses, qu'il apportait à la Belle : il la lui donna, et lui dit : la Belle, prenez ces roses ; elles coûteront bien cher à votre malheureux père ; et tout de suite, il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. À ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris, et dirent des injures à la Belle qui ne pleurait point. Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disaient-elles ; que ne demandait-elle des ajustements comme nous ? mais non, mademoiselle voulait se distin-

guer ; elle va causer la mort de notre père et elle ne pleure pas. Cela serait fort inutile, reprit la Belle, pourquoi pleurerais-je la mort de mon père ? il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse. Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas, nous irons trouver ce monstre, et nous périrons sous ses coups, si nous ne pouvons le tuer. Ne l'espérez pas, mes enfans, leur dit le marchand, la puissance de cette Bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre ; ainsi, je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfans. Je vous assure, mon père, lui dit la Belle, que vous n'irez pas à ce palais sans moi ; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre, que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. On eut beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais, et ses sœurs en étaient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie. Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or ; mais, aussitôt qu'il se fut renfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver à la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfans qu'il était devenu si riche, parce que ses filles auraient voulu retourner à la ville ; qu'il était résolu de mourir dans cette campagne ; mais il confia ce secret à la Belle qui lui apprit qu'il était venu quelques gentilshommes pendant son absence, et qu'il y en avait deux qui

aimaient ses sœurs. Elle pria son père de les marier ; car elle était si bonne qu'elle les aimait, et leur pardonnait de tout son cœur le mal qu'elles lui avaient fait. Ces deux méchantes filles se frottaient les yeux avec un oignon, pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père ; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point, parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur. Le cheval prit la route du palais, et sur le soir ils l'aperçurent illuminé, comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie, et le bon homme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie, avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger ; mais Belle s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table, et le servit ; puis elle disait en elle-même : la Bête veut m'engraisser avant de me manger, puisqu'elle me fait si bonne chère. Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant ; car il pensait que c'était la Bête. Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure ; mais elle se rassura de son mieux, et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue ; elle lui dit, en tremblant, qu'oui. Vous êtes bien bonne, dit la Bête, et je vous suis bien obligé. Bon homme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu, la Belle. Adieu, la Bête, répondit-elle, et tout de suite le monstre se retira. Ah ! ma fille, lui dit le marchand, en embrassant la Belle, je suis à demi-mort de frayeur. Croyez-moi, laissez-moi ici ; non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté, vous partirez demain matin, et vous m'abandonnerez au secours du ciel ; peut-être aura-t-il pitié de moi. Ils furent se coucher, et croyaient ne pas dormir de toute la nuit ; mais à peine furent-ils dans leurs lits que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle

vit une dame qui lui dit : « Je suis contente de votre bon cœur, la Belle ; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie, pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense ». La Belle, en s'éveillant, raconta ce songe à son père, et, quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris, quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle, et se mit à pleurer aussi ; mais, comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne point se chagriner, pour le peu de temps qu'elle avait à vivre ; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de se promener en attendant, et de visiter ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte, sur laquelle il y avait écrit : Appartement de la Belle. Elle ouvrit cette porte avec précipitation, et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait ; mais ce qui frappa le plus sa vue fut une grande bibliothèque, un clavecin, et plusieurs livres de musique. On ne veut pas que je m'ennuie, dit-elle, tout bas ; elle pensa ensuite, si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on ne m'aurait pas fait une telle provision. Cette pensée ranima son courage. Elle ouvrit la bibliothèque, et vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : Souhaitez, commandez ; vous êtes ici la reine et la maîtresse. Hélas ! dit-elle, en soupirant, je ne souhaite rien que de voir mon pauvre père, et de savoir ce qu'il fait à présent : elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise ! en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison, où son père arrivait avec un visage extrêmement triste. Ses sœurs venaient au-devant de lui, et, malgré les grimaces qu'elles faisaient pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela dis-

parut, et la Belle ne put s'empêcher de penser que la Bête était bien complaisante, qu'elle n'avait rien à craindre d'elle. À midi, elle trouva la table mise, et, pendant son dîner elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir. La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper ? — Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant. — Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller si je vous ennuie ; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ? — Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir ; mais je crois que vous êtes fort bon. — Vous avez raison, dit le monstre, mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une Bête. — On n'est pas Bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela. — Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre ; et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison, car tout ceci est à vous ; et j'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente. — Vous avez bien de la bonté, lui dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre cœur ; quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid. — Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. — Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle ; et je vous aime mieux avec votre figure que ceux qui, avec la figure d'hommes, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. — Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier ; mais je suis un stupide, et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé.

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre ; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui

dit : « La Belle, voulez-vous être ma femme ? » Elle fut quelque tems sans répondre : elle avait peur d'exciter la colère du monstre, en le refusant : elle lui dit pourtant en tremblant : non la Bête. Dans ce moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit ; mais Belle fut bientôt rassurée, car la Bête lui ayant dit tristement : Adieu donc la Belle, sortit de la chambre, en se retournant de tems en tems pour la regarder encore. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête : Hélas ! disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne !

Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper, avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit, dans le monde. Chaque jour, Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre. L'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur ; et, loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre, pour voir s'il était bientôt neuf heures ; car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle lui disait que non. Elle dit un jour : « Vous me chagrinez, la Bête ; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie ; tâchez de vous contenter de cela. — Il le faut bien, reprit la Bête ; je me rends justice. Je sais que je suis bien horrible ; mais je vous aime beaucoup ; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais ». La Belle rougit à ces paroles. Elle avait vu dans

son miroir que son père était malade de chagrin de l'avoir perdue ; et elle souhaitait de le revoir. « Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout-à-fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. — J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père ; vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur. — Non, lui dit la Belle en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées, et que mes frères sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. — Vous y serez demain au matin, dit la Bête ; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu, la Belle ». La Bête soupira selon sa coutume, en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de la voir affligée. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père ; et, ayant sonné une clochette qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante qui fit un grand cri en la voyant. Le bon homme accourut à ce cri, et manqua mourir de joie en revoyant sa chère fille ; et ils se tinrent embrassés plus d'un quart-d'heure. La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever ; mais la servante lui dit, qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes toutes d'or, garnies de diamans. Belle remercia la bonne Bête de ses attentions ; elle prit la moins riche de ces robes, et dit à la servante de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses sœurs ; mais à peine eut-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit que la Bête voulait qu'elle gardât tout cela pour

elle ; et aussitôt les robes et le coffre revinrent à la même place. La Belle s'habilla ; et, pendant ce temps on fut avertir ses sœurs qui accoururent avec leurs maris ; elles étaient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avait épousé un gentilhomme, beau comme le jour ; mais il était si amoureux de sa propre figure, qu'il n'était occupé que de cela, depuis le matin jusqu'au soir, et méprisait la beauté de sa femme. La seconde avait épousé un homme qui avait beaucoup d'esprit ; mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, et sa femme toute la première. Les sœurs de la Belle manquèrent de mourir de douleur, quand elles la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup, quand elle leur eut conté combien elle était heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin pour y pleurer tout à leur aise, et elles se disaient : « Pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle ? — Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée ; tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours ; sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. — Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela, il lui faut faire de grandes caresses ; et, ayant pris cette résolution, elles remontèrent, et firent tant d'amitié à leur sœur, que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours chez son père.

Cependant Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son cœur, et elle s'ennuyait de ne plus la voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais, et qu'elle

voyait la Bête couchée sur l'herbe et près de mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut, et versa des larmes. — Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une Bête qui a pour moi tant de complaisance ? Est-ce sa faute si elle est si laide, et si elle a peu d'esprit ? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser ? Je serais plus heureuse avec elle, que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté, ni l'esprit d'un mari qui rendent une femme contente : c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance ; et la Bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle, mais j'ai de l'estime, de l'amitié, de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse : je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. À ces mots, Belle se lève, met sa bague sur la table, et revient se coucher. À peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit ; et, quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir ; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point. La Belle alors craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais, en jetant de grands cris ; elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve, et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps, sans avoir horreur de sa figure ; et, sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal, et lui en jeta sur la tête. La bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : « Vous avez oublié votre promesse ; le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. — Non, ma

chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle, vous vivrez pour devenir mon époux ; dès ce moment je vous donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas ! je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous ; mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. À peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles qu'elle vit le château brillant de lumière ; les feux d'artifices, la musique, tout lui annonçait une fête ; mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue : elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise ! la Bête avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'Amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête. — Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure, jusqu'à ce qu'une belle fille consentit à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi, il n'y avait que vous dans le monde, assez bonne pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère ; et, en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour se relever. Ils allèrent ensemble au château, et la Belle manqua mourir de joie en trouvant, dans la grande salle, son père et toute sa famille, que la belle dame, qui lui était apparue en songe, avait transportée au château. — Belle, lui dit cette dame qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. — Pour vous, mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de Belle, je

connais votre cœur et toute la malice qu'il renferme. Devenez deux statues ; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse : mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. Dans le moment, la fée donna un coup de baguette qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle, dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle qui vécut avec lui fort long-tems, et dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

Aurore et Aimée

CONTE.

Il y avait une fois une dame, qui avait deux filles. L'aînée, qui se nommait Aurore, était belle comme le jour, et elle avait un assez bon caractère. La seconde, qui se nommait Aimée, était bien aussi belle que sa sœur ; mais elle était maligne, et n'avait de l'esprit que pour faire du mal. La mère avait été aussi fort belle, mais elle commençait à n'être plus jeune, et cela lui donnait beaucoup de chagrin. Aurore avait seize ans, et Aimée n'en avait que douze ; ainsi, la mère qui craignait de paraître vieille, quitta le pays où tout le monde la connaissait, et envoya sa fille aînée à la campagne, parce qu'elle ne voulait pas qu'on sût qu'elle avait une

fille si âgée. Elle garda la plus jeune auprès d'elle, et fut dans une autre ville, et elle disait à tout le monde qu'Aimée n'avait que dix ans, et qu'elle l'avait eue avant quinze ans. Cependant, comme elle craignait qu'on ne découvrît sa tromperie, elle envoya Aurore dans un pays bien loin, et celui qui la conduisait la laissa dans un grand bois, où elle s'était endormie en se reposant. Quand Aurore se réveilla, et qu'elle se vit toute seule dans ce bois, elle se mit à pleurer. Il était presque nuit ; et, s'étant levée, elle chercha à sortir de cette forêt ; mais, au lieu de trouver son chemin, elle s'égara encore davantage. Enfin, elle vit bien loin une lumière ; et, étant allée de ce côté-là, elle trouva une petite maison. Aurore frappa à la porte, et une bergère vint lui ouvrir, et lui demanda ce qu'elle voulait. « Ma bonne mère, lui dit Aurore, je vous prie par charité, de me donner la permission de coucher dans votre maison ; car, si je reste dans le bois, je serais mangée des loups.

— De tout mon cœur, ma belle fille, lui répondit la bergère, mais dites-moi, pourquoi êtes-vous dans ce bois si tard ? »

Aurore lui raconta son histoire, et lui dit :

« Ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une mère si cruelle ! et ne vaudrait-il pas mieux que je fusse morte en venant au monde, que de vivre pour être ainsi maltraitée ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être si misérable ?

— Ma chère enfant, répliqua la bergère ; il ne faut jamais murmurer contre Dieu ; il est tout puissant, il est sage, il vous aime et vous devez croire qu'il n'a permis votre malheur que pour votre bien. Confiez-vous en lui, et mettez-vous bien dans la tête que Dieu protège les bons, et que les choses fâcheuses qui leur ar-

rivent, ne sont pas malheurs : demeurez avec moi, je vous servirai de mère, et je vous aimerai comme ma fille. »

Aurore consentit à cette proposition, et le lendemain, la bergère lui dit :

« Je vais vous donner un petit troupeau à conduire, mais j'ai peur que vous ne vous ennuyiez, ma belle fille ; ainsi, prenez une quenouille, et vous filerez, cela vous amusera.

— Ma mère, répondit Aurore, je suis une fille de qualité, ainsi je ne sais pas travailler.

— Prenez donc un livre, lui dit la bergère.

— Je n'aime pas la lecture, lui répondit Aurore, en rougissant.

C'est qu'elle était honteuse d'avouer à la fée, qu'elle ne savait pas lire comme il faut. Il fallut pourtant avouer la vérité : et elle dit à la bergère, qu'elle n'avait jamais voulu apprendre à lire quand elle était petite, et qu'elle n'en avait pas eu le temps quand elle était devenue grande.

— Vous aviez donc de grandes affaires, lui dit la bergère.

— Oui, ma mère, répondit Aurore. J'allais me promener tous les matins avec mes bonnes amies ; après dîner je me coiffais ; le soir, je restais à notre assemblée, et puis j'allais à l'opéra, à la comédie, et la nuit, j'allais au bal.

— Véritablement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations, et sans doute, vous ne vous ennuyiez pas.

— Je vous demande pardon, ma mère, répondit Aurore. Quand j'étais un quart d'heure toute seule, ce qui m'arrivait quel-

quefois, je m'ennuyais à mourir : mais quand nous allions à la campagne, c'était bien pire, je passais toute la journée à me coiffer, et à me décoiffer, pour m'amuser.

— Vous n'étiez donc pas heureuse à la campagne, dit la bergère.

— Je ne l'étais pas à la ville non plus, répondit Aurore. Si je jouais, je perdais mon argent ; si j'étais dans une assemblée, je voyais mes compagnes mieux habillées que moi, et cela me chagrinait beaucoup ; si j'allais au bal, je n'étais occupée qu'à chercher des défauts à celles qui dansaient mieux que moi ; enfin, je n'ai jamais passé un jour sans avoir du chagrin.

— Ne vous plaignez donc plus de la Providence, lui dit la bergère ; en vous conduisant dans cette solitude, elle vous a ôté plus de chagrins que de plaisirs ; mais ce n'est pas tout. Vous auriez été par la suite encore plus malheureuse ; car enfin, on n'est pas toujours jeune : le tems du bal et de la comédie passe ; quand on devient vieille, et qu'on veut toujours être dans les assemblées, les jeunes gens se moquent ; d'ailleurs, on ne peut plus danser, on n'oserait plus se coiffer ; il faut donc s'ennuyer à mourir, et être fort malheureuse.

— Mais, ma bonne mère, dit Aurore, on ne peut pourtant pas rester seule, la journée paraît longue comme un an, quand on n'a pas compagnie.

— Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère : je suis seule ici, et les années me paraissent courtes comme les jours ; si vous voulez, je vous apprendrai le secret de ne vous ennuyer jamais.

— Je le veux bien, dit Aurore ; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos, je veux vous obéir. »

La bergère, profitant de la bonne volonté d'Aurore, lui écrivit sur un papier tout ce qu'elle devait faire. Toute la journée était partagée entre la prière, la lecture, le travail et la promenade. Il n'y avait pas d'horloge dans ce bois, et Aurore ne savait pas quelle heure il était, mais la bergère connaissait l'heure par le soleil : elle dit à Aurore de venir dîner.

« Ma mère, dit cette belle fille à la bergère, vous dînez de bonne heure, il n'y a pas longtemps que nous sommes levées.

— Il est pourtant deux heures, reprit la bergère en souriant, et nous sommes levées depuis cinq heures ; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le temps passe bien vite, et jamais on ne s'ennuie. »

Aurore, charmée de ne plus sentir l'ennui, s'appliqua de tout son cœur à la lecture et au travail ; et elle se trouvait mille fois plus heureuse, au milieu de ses occupations champêtres, qu'à la ville.

« Je vois bien, disait-elle à la bergère, que Dieu fait tout pour notre bien. Si ma mère n'avait pas été injuste et cruelle à mon égard, je serais restée dans mon ignorance, et la vanité, l'oisiveté, le désir de plaire, m'auraient rendue méchante et malheureuse. »

Il y avait un an qu'Aurore était chez la bergère, lorsque le frère du roi vint chasser dans le bois où elle gardait les moutons. Il se nommait Ingénu, et c'était le meilleur prince du monde ; mais le roi, son frère, qui s'appelait Fourbin, ne lui ressemblait pas, car il n'avait de plaisir qu'à tromper ses voisins, et à maltraiter ses su-

jets. Ingénu fut charmé de la beauté d'Aurore, et lui dit qu'il se croirait fort heureux, si elle voulait l'épouser. Aurore le trouvait fort aimable ; mais elle savait qu'une fille qui était sage, n'écoute point les hommes qui leur tiennent de pareils discours.

« Monsieur, dit-elle à Ingénu, si ce que vous me dites est vrai, vous irez trouver ma mère, qui est une bergère ; elle demeure dans cette petite maison que vous voyez tout là-bas : si elle veut bien que vous soyez mon mari, je le voudrai bien aussi ; car elle est si sage et si raisonnable, que je ne lui désobéis jamais.

— Ma belle fille, reprit Ingénu, j'irai de tout mon cœur vous demander à votre mère ; mais je ne voudrais pas vous épouser malgré vous : si elle consent que vous soyez ma femme, cela peut-être vous donnera du chagrin, et j'aimerais mieux mourir, que de vous causer de la peine.

— Un homme qui pense comme cela a de la vertu, dit Aurore, et une fille ne peut être malheureuse avec un homme vertueux. »

Ingénu quitta Aurore, et fut trouver la bergère, qui connaissait sa vertu, et qui consentit de bon cœur à son mariage : il lui promit de revenir dans trois jours pour voir Aurore avec elle, et partit le plus content du monde, après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant Aurore avait beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison ; Ingénu lui avait paru si aimable, qu'elle craignait que celle qu'elle appelait sa mère ne l'eût rebuté mais la bergère lui dit :

« Ce n'est pas parce qu'Ingénu est prince, que j'ai consenti à votre mariage avec lui ; mais parce qu'il est le plus honnête homme du monde. »

Aurore attendait avec quelque impatience le retour du prince ; mais le second jour après son départ, comme elle ramenait son troupeau, elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson, qu'elle se déchira tout le visage. Elle se regarda bien vite dans un ruisseau, et elle se fit peur ; car le sang lui coulait de tous les côtés.

« Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle à la bergère, en rentrant dans la maison ; Ingénu viendra demain matin, et il ne m'aimera plus, tant il me trouvera horrible. »

La bergère lui dit en souriant :

« Puisque le bon Dieu a permis que vous soyez tombée, sans doute que c'est pour votre bien ; car vous savez qu'il vous aime, et qu'il sait mieux que vous ce qui vous est bon. »

Aurore reconnut sa faute, car c'en est une de murmurer contre la Providence, et elle dit en elle-même, si le prince Ingénu ne veut plus m'épouser, parce que je ne suis plus belle, apparemment que j'aurais été malheureuse avec lui. Cependant la bergère lui lava le visage, et lui arracha plusieurs épines, qui étaient enfoncées dedans. Le lendemain matin, Aurore était effroyable, car son visage était horriblement enflé, et on ne lui voyait pas les yeux. Sur les dix heures du matin, on entendit un carrosse s'arrêter devant la porte ; mais au lieu d'Ingénu, on en vit descendre le roi Fourbin : un des courtisans, qui étaient à la chasse avec le prince, avait dit au roi que son frère avait rencontré la plus belle fille du monde, et qu'il voulait l'épouser.

« Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier sans ma permission, dit Fourbin à son frère : pour vous punir, je veux épouser cette fille, si elle est aussi belle qu'on le dit. »

Fourbin, en entrant chez la bergère, lui demanda où était la fille.

« La voici, répondit la bergère, en montrant Aurore.

— Quoi ! ce monstre-là, dit le roi, et n'avez-vous point une autre fille, à laquelle mon frère a donné sa bague ?

— La voici à mon doigt », répondit Aurore.

Àces mots, le roi fit un grand éclat de rire, et dit :

« Je ne croyais pas mon frère de si mauvais goût ; mais je suis charmé de pouvoir le punir. »

En même temps, il commanda à la bergère de mettre un voile sur la tête d'Aurore ; et ayant envoyé chercher le prince Ingénu, il lui dit :

« Mon frère, puisque vous aimez la belle Aurore, je veux que vous l'épousiez tout à l'heure.

— Et moi, je ne veux tromper personne, dit Aurore, en arrachant son voile ; regardez mon visage, Ingénu, je suis devenue bien horrible depuis trois jours ; voulez-vous encore m'épouser ?

— Vous paraissez plus aimable que jamais à mes yeux, dit le prince ; car je reconnais que vous êtes plus vertueuse encore que je ne croyais. »

En même temps il lui donna la main, et Fourbin riait de tout son cœur. Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur-le-champ ; mais ensuite il dit à Ingénu :

« Comme je n'aime pas les monstres, vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane, je vous défends de l'amener

à la cour. »

En même temps, il remonta dans son carrosse, et laissa Ingénu transporté de joie.

« Eh bien, dit la bergère à Aurore, croyez-vous encore être malheureuse d'avoir tombé ? Sans cet accident, le roi serait devenu amoureux de vous, et si vous n'aviez pas voulu l'épouser, il eût fait mourir Ingénu.

— Vous avez raison, ma mère, reprit Aurore mais pourtant je suis devenue laide à faire peur, et je crains que le prince n'ait du regret de m'avoir épousée.

— Non, je vous assure, reprit Ingénu : on s'accoutume au visage d'une laide, mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère.

— Je suis charmée de vos sentiments, dit la bergère ; mais Aurore sera encore belle, j'ai une eau qui guérira son visage. »

Effectivement, au bout de trois jours, le visage d'Aurore devint comme auparavant ; mais le prince la pria de porter toujours son voile ; car il avait peur que son méchant frère ne l'enlevât, s'il la voyait. Cependant Fourbin, qui voulait se marier, fit partir plusieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'Aimée, sœur d'Aurore, et l'ayant fait venir à la cour, il l'épousa. Aurore eut beaucoup d'inquiétude, quand elle sut que sa sœur était reine ; elle n'osait plus sortir, car elle savait combien cette sœur était méchante, et combien elle la haïssait.

Au bout d'un an, Aurore eut un fils qu'on nomma Beaujour, et elle l'aimait uniquement. Ce petit prince, lorsqu'il commença à

parler, montra tant d'esprit, qu'il faisait tout le plaisir de ses parents. Un jour qu'il était devant la porte avec sa mère, elle s'endormit, et quand elle se réveilla, elle ne trouva plus son fils. Elle jeta de grands cris, et courut par toute la forêt pour le chercher. La bergère avait beau la faire souvenir qu'il n'arrive rien que pour notre bien, elle eut toutes les peines du monde à la consoler ; mais le lendemain, elle fut contrainte d'avouer que la bergère avait raison. Fourbin et sa femme, enragés de n'avoir point d'enfants, envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu ; et voyant qu'on ne pouvait le trouver, ils mirent Ingénu, sa femme et la bergère dans une barque, et les firent exposer sur la mer, afin qu'on entendît jamais parler d'eux. Pour cette fois, Aurore crut qu'elle devait se croire fort malheureuse ; mais la bergère lui répétait toujours, que Dieu faisait tout pour le mieux. Comme il faisait un très beau temps, la barque vogua tranquillement pendant trois jours, et aborda à une ville qui était sur le bord de la mer.

Le roi de cette ville avait une grande guerre, et les ennemis l'assiégèrent le lendemain. Ingénu, qui avait du courage, demanda quelques troupes au roi ; il fit plusieurs sorties, et il eut le bonheur de tuer l'ennemi qui assiégeait la ville. Les soldats, ayant perdu leur commandant, s'enfuirent, et le roi, qui était assiégé, n'ayant point d'enfants, adopta Ingénu pour son fils, afin de lui marquer sa reconnaissance. Quatre ans après, on apprit que Fourbin était mort de chagrin, d'avoir épousé une méchante femme, et le peuple qui la haïssait la chassa honteusement, et envoya des ambassadeurs à Ingénu, pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme et la bergère, mais une grande tempête étant survenue, ils firent naufrage et se trouvèrent dans une île déserte. Aurore, devenue sage par tout ce qui lui était arrivé, ne s'affligea point, et pensa que c'était pour leur bien, que Dieu

avait permis ce naufrage : ils mirent un grand bâton sur le rivage, et le tablier blanc de la bergère au haut de ce bâton, afin d'avertir les vaisseaux, qui passeraient par là, de venir à leur secours. Sur le soir, ils virent venir une femme qui portait un petit enfant, et Aurore ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle reconnut son fils Beaujour. Elle demanda à cette femme où elle avait pris cet enfant, et elle lui répondit que son mari, qui était un corsaire, l'avait enlevé ; mais qu'ayant fait naufrage, proche de cette île, elle s'était sauvée avec l'enfant qu'elle tenait alors dans ses bras.

Deux jours après, des vaisseaux qui cherchaient les corps d'Ingénu et d'Aurore, qu'on croyait péris, virent ce linge blanc, et, étant venus dans l'île, ils menèrent leur roi et sa famille dans leur royaume. Et quelqu'accident qu'il arriva à Aurore, elle ne murmura jamais, parce qu'elle savait, par son expérience, que les choses qui nous paraissent des malheurs, sont souvent la cause de notre félicité.

Joliette

CONTE.

Il y avait une fois un seigneur et une dame qui étaient mariés depuis plusieurs années, sans avoir d'enfants : ils croyaient qu'il ne leur manquait que cela pour être heureux, car ils étaient riches et estimés de tout le monde. À la fin, ils eurent une fille, et toutes les fées qui étaient dans le pays, vinrent à son baptême, pour lui faire des dons.

L'une dit qu'elle serait belle comme un ange ; l'autre, qu'elle danserait à ravir ; une troisième, qu'elle ne serait jamais malade ; une quatrième, qu'elle aurait beaucoup d'esprit. La mère était bien joyeuse de tous les dons qu'on faisait à sa fille : belle, spirituelle, une bonne santé, des talents. Qu'est-ce qu'on pouvait donner de mieux à cet enfant qu'on nommait Joliette ? On se mit à table pour se divertir ; mais lorsqu'on eut à moitié soupé, on vint dire au père de Joliette que la reine des fées, qui passait par là, voulait entrer. Toutes les fées se levèrent pour aller au-devant de leur reine ; mais elle avait un visage si sévère, qu'elle les fit toutes trembler. « Mes sœurs, dit-elle, lorsqu'elle fut assise ; est-ce ainsi que vous employez le pouvoir que vous avez reçu du ciel ? Pas une de vous n'a pensé à douer Joliette d'un bon cœur, d'inclinations vertueuses. Je vais tâcher de remédier au mal que vous lui avez fait. Je la doue d'être muette jusqu'à l'âge de vingt ans. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de lui ôter absolument l'usage de la langue. » En même tems la fée disparut, et laissa le père et la mère de Joliette dans le plus grand désespoir du monde ; car ils ne concevaient rien de plus triste que d'avoir une fille muette.

Cependant Joliette devenait charmante ; elle s'efforçait de parler quand elle eut deux ans, et l'on connaissait par ses petits gestes, qu'elle entendait tout ce qu'on lui disait, et qu'elle mourait d'envie de répondre. On lui donna toutes sortes de maîtres, et elle apprenait avec une promptitude surprenante : elle avait tant d'esprit qu'elle se faisait entendre par des gestes, et rendait compte à sa mère de tout ce qu'elle voyait, ou entendait. D'abord on admirait cela, mais le père qui était un homme de bon sens, dit à sa femme : « ma chère, vous laissez prendre une mauvaise habitude à Joliette ; c'est un petit espion. Qu'avons-nous besoin de savoir tout ce qui se fait dans la ville ? On ne se méfie pas

d'elle, parce qu'elle est une enfant, et qu'on sait qu'elle ne peut pas parler, et elle vous fait savoir tout ce qu'elle entend : il faut la corriger de ce défaut, il n'y a rien de plus vilain que d'être une rapporteuse.

La mère qui idolâtrait Joliette, et qui était naturellement curieuse, dit à son mari qu'il n'aimait pas cette pauvre enfant, parce qu'elle avait le défaut d'être muette ; qu'elle était déjà assez malheureuse avec son infirmité, et qu'elle ne pouvait se résoudre à la rendre encore plus misérable en la contredisant. Le mari qui ne se paya pas de ces mauvaises raisons, prit Joliette en particulier, et lui dit : « ma chère enfant, vous me chagrinez. La bonne fée qui vous a rendue muette, avait sans doute prévu que vous seriez une rapporteuse ; mais à quoi cela sert-il que vous ne puissiez parler, puisque vous vous faites entendre par signes ? Savez-vous ce qu'il en arrivera ? vous vous ferez haïr de tout le monde ; on vous fuira comme si vous aviez la peste, et on aura raison, car vous causerez plus de mal que cette affreuse maladie. Un rapporteur brouille tout le monde, et cause des maux épouvantables : pour moi, si vous ne vous corrigez pas, je souhaiterais de tout mon cœur que vous fussiez aussi aveugle et sourde. »

Joliette n'était pas méchante ; c'était par étourderie, qu'elle découvrait ce qu'elle avait vu ; ainsi, elle lui promit par signes qu'elle se corrigerait. Elle en avait intention, mais deux ou trois jours après, elle entendit une dame qui se moquait d'une de ses amies : elle savait écrire alors, et elle mit sur un papier ce qu'elle avait entendu. Elle avait écrit cette conversation avec tant d'esprit, que sa mère ne pût s'empêcher de rire de ce qu'il y avait de plaisant, et d'admirer le style de sa fille. Joliette avait de la vanité : elle fut si contente des louanges que sa mère lui donna,

qu'elle écrivait tout ce qui se passait devant elle. Ce que son père lui avait prédit arriva ; elle se fit haïr de tout le monde. On se cachait d'elle, on parlait bas quand elle entrait, et on craignait de se trouver dans les assemblées dont elle était priée. Malheureusement pour elle, son père mourut quand elle n'avait que douze ans ; et personne ne lui faisant plus honte de son défaut, elle prit une telle habitude de rapporter, qu'elle le faisait même sans y penser : elle passait toute la journée à espionner les domestiques qui la haïssaient comme la mort ; si elle était dans un jardin, elle faisait semblant de dormir pour entendre les discours de ceux qui se promenaient. Mais comme plusieurs parlaient à la fois, et qu'elle n'avait pas assez de mémoire pour retenir ce que l'on disait, elle faisait dire aux uns ce que les autres avaient dit ; elle écrivait le commencement d'un discours, sans en entendre la fin, ou la fin, sans en savoir le commencement. Il n'y avait pas de semaine qu'il n'y eût vingt tracasseries, ou querelles dans la ville, et quand on venait à examiner d'où venaient ces bruits, on découvrait que cela provenait des rapports de Joliette. Elle brouilla sa mère avec toutes ses amies, et fit battre trois ou quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour où elle eut vingt ans ; elle attendait ce jour avec une grande impatience, pour parler tout à son aise : il vint enfin, et la reine des fées, se présentant devant elle, lui dit : « Joliette, avant de vous rendre l'usage de la parole, dont certainement vous abuserez, je vais vous faire voir tous les maux que vous avez causés par vos rapports. En même tems elle lui présenta un miroir, et elle y vit un homme suivi de trois enfans qui demandaient l'aumône avec leur père.

Je ne connais pas cet homme, dit Joliette, qui parlait pour la première fois ; quel mal lui ai-je causé ? Cet homme était un riche marchand, lui répondit la fée ; il avait dans son magasin beaucoup de marchandises ; mais il manquait d'argent comptant. Cet homme vint emprunter une somme à votre père, pour payer une lettre-de-change ; vous écoutiez à la porte du cabinet, et vous fites connaître la situation de ce marchand à plusieurs personnes à qui il devait de l'argent ; cela lui fit perdre son crédit, tout le monde voulut être payé, et, la justice s'étant mélée de cette affaire, le pauvre homme et ses enfants sont réduits à l'aumône depuis neuf ans. Ah ! mon Dieu, madame, dit Joliette, je suis au désespoir d'avoir commis ce crime ; mais je suis riche, je veux réparer le mal que j'ai fait, en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait perdre par mon imprudence.

Après cela Joliette vit une belle femme dans une chambre, dont les fenêtres étaient garnies de grilles de fer ; elle était couchée sur de la paille, ayant une cruche d'eau et un morceau de pain à côté d'elle ; ses grands cheveux noirs tombaient sur ses épaules, et son visage était baigné de larmes. Ah ! mon Dieu, dit Joliette, je connais cette dame ; son mari l'a menée en France depuis deux ans, et il a écrit qu'elle était morte. Serait-il possible que je fusse la cause de l'affreuse situation de cette dame ? Oui, Joliette, reprit la fée ; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que vous êtes encore la cause de la mort d'un homme que le mari de cette dame a tué. Vous souvenez-vous qu'un soir, étant dans un jardin, sur un banc, vous fîtes semblant de dormir, pour entendre ce que disaient ces deux personnes ; vous comprîtes par leurs discours qu'ils s'aimaient, et vous le fîtes savoir à toute la ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du mari de cette dame, qui est un homme fort jaloux ; il tua ce cavalier, et a mené cette dame en

France ; il l'a fait passer pour morte, afin de pouvoir la tourmenter plus long-tems ; cependant cette pauvre dame était innocente. Le gentilhomme lui parlait de l'amour qu'il avait pour une de ses cousines qu'il voulait épouser ; mais comme ils parlaient bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur conversation, que vous avez écrite, et cela a causé ces horribles malheurs. Ah ! s'écria Joliette, je suis une malheureuse, je ne mérite pas de voir le jour. Attendez, avant de vous condamner, que vous ayez connu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme couché dans ce cachot, couvert de chaînes ; vous avez découvert une conversation fort innocente que tenait cet homme, et, comme vous ne l'aviez écoutée qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il était d'intelligence avec les ennemis du roi. Un jeune étourdi, fort méchant homme, une femme aussi babillarde que vous, qui n'aimait pas ce pauvre homme qui est prisonnier, ont répété et augmenté ce que vous leur aviez fait entendre de cet homme ; ils l'on fait mettre dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour assommer le rapporteur à coups de bâton, et vous traiter comme la dernière des femmes, si jamais il vous rencontre. Après cela, la fée montra à Joliette quantité de domestiques sur le pavé, et manquant de pain ; des maris séparés de leurs femmes ; des enfans déshérités par leurs pères ; et tout cela, à cause de ces rapports. Joliette était inconsolable, et promit de se corriger. Vous êtes trop vieille pour vous corriger, lui dit la fée ; des défauts qu'on a nourris jusqu'à vingt ans, ne se corrigent pas après cela, quand on le veut ; je ne sais qu'un remède à ce mal ; c'est d'être aveugle, sourde et muette, pendant dix ans, et de passer tout ce temps à réfléchir sur les malheurs que vous avez causés. Joliette n'eut pas le courage de consentir à un remède qui lui paraissait si terrible ; elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir silencieuse ;

mais la fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter ; car elle savait bien que, si elle avait eu une vraie envie de se corriger, elle en aurait pris les moyens. Le monde est plein de ces sortes de gens qui disent : Je suis bien fâchée d'être gourmand, colère, menteur ; je souhaiterais de tout mon cœur de me corriger. Ils mentent assurément, car si on leur dit ; pour corriger votre gourmandise, il ne faut jamais manger hors des repas, et rester toujours sur votre appétit, quand vous sortez de table. Pour vous guérir de votre colère, il faut vous imposer une bonne pénitence, toutes les fois que vous vous emporterez. Si, dis-je, on leur dit de se servir de ces moyens, ils répondent, cela est trop difficile ; c'est-à-dire qu'ils voudraient que Dieu fit un miracle pour les corriger tout d'un coup, sans qu'il leur en coûtât aucune peine. Voilà précisément comme pensait Joliette ; mais avec cette fausse bonne volonté, on ne se corrige de rien. Comme elle était détestée de toutes les personnes qui la connaissaient, malgré son esprit, sa beauté et ses talents, elle résolut d'aller demeurer dans un autre pays. Elle vendit donc tout son bien, et partit avec sa sotte mère. Elles arrivèrent dans une grande ville, où l'on fut d'abord charmé de Joliette. Plusieurs seigneurs la demandèrent en mariage, et elle en choisit un qu'elle aimait passionnément. Elle vécut un an fort heureuse avec lui. Comme la ville dans laquelle elle demeurait était bien grande, on ne connut pas sitôt qu'elle était une rapporteuse, parce qu'elle voyait beaucoup de gens, qui ne se connaissaient pas les uns et les autres. Un jour, après souper, son mari parlait de plusieurs personnes, et il vint à dire qu'un tel seigneur n'était pas un fort honnête homme, parce qu'il lui avait vu faire plusieurs mauvaises actions. Deux jours après, Joliette étant dans une grande mascarade, un homme couvert d'un domino la pria de danser, et vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle

parlait bien, il s'amusa beaucoup de la conversation, d'autant plus qu'elle savait toutes les histoires scandaleuses de la ville, et qu'elle les racontait avec beaucoup d'esprit. La femme du seigneur, dont son mari lui avait parlé, vint à danser, et Joliette dit à ce masque, qui avait un domino : cette femme est fort aimable ; c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un malhonnête homme. Connaissez-vous le mari dont vous parlez si mal, lui demanda le masque ? Non, répondit Joliette ; mais mon mari qui le connaît parfaitement, m'a raconté plusieurs vilaines histoires qui sont sur son compte ; et tout de suite, Joliette raconta ces histoires, qu'elle augmenta, selon la mauvaise habitude qu'elle avait prise, afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque l'écouta très-attentivement, et elle était fort aise de l'attention qu'il lui donnait, parce qu'elle pensait qu'il l'admirait. Quand elle eut fini, il se leva, et un quart d'heure après, on vint dire à Joliette que son mari se mourait, parce qu'il s'était battu contre un homme auquel il avait ôté la réputation. Joliette courut tout en pleurs, au lieu où était son mari qui n'avait plus qu'un quart-d'heure à vivre. Retirez-vous, mauvaise créature, lui dit cet homme mourant. C'est votre langue et vos rapports qui m'ôtent la vie ; et, peu de temps après, il expira. Joliette, qui l'aimait à la folie, le voyant mort, se jeta toute furieuse sur son épée, et se la passa au travers du corps. Sa mère, qui vit cet horrible spectacle, en fut si saisie qu'elle en tomba malade de chagrin, et mourut aussi en maudissant sa curiosité, et la sotte complaisance qu'elle avait eue pour sa fille, dont elle avait causé la perte.

Belote et Laidronette

CONTE.

Il y avait une fois un seigneur qui avait deux filles jumelles, à qui l'on avait donné deux noms qui leur convenaient parfaitement. L'aînée, qui était très belle, fut nommée Belote, et la seconde, qui était fort laide, fut nommée Laidronette. On leur donna des maîtres, et jusqu'à l'âge de douze ans, elles s'appliquèrent à leurs exercices ; mais alors leur mère fit une sottise, car, sans penser qu'il leur restait encore bien des choses à apprendre, elle les mena avec elle dans les assemblées. Comme ces deux filles aimaient à se divertir, elles furent bien contentes de voir le monde, et elles n'étaient plus occupées que de cela, même pendant le tems de leurs leçons ; ensorte que leurs maîtres commencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre ; tantôt il fallait célébrer le jour de leur naissance ; une autrefois, elles étaient priées à un bal, à une assemblée, et il fallait passer le jour à se coiffer ; ensorte qu'on écrivait souvent des cartes aux maîtres, pour les prier de ne point venir. D'un autre côté, les maîtres qui voyaient que les deux petites filles ne s'appliquaient plus, ne se souciaient pas beaucoup de leur donner des leçons ; car dans ce pays, les maîtres ne donnaient pas leçon seulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaisir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y allaient donc guère souvent, et les jeunes filles en étaient bien aises. Elles vécurent ainsi jusqu'à quinze ans, et, à cet âge, Belote était devenue si belle, qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Quand la mère menait ses filles en campagne, tous les cavaliers faisaient la cour à Belote ; l'un louait sa bouche, l'autre, ses yeux, sa main, sa taille, et, pendant qu'on lui donnait toutes ces louanges, on ne pensait

seulement pas que sa sœur fût au monde. Laidronette mourait de dépit d'être laide, et bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde et les compagnies, où tous les honneurs et les préférences étaient pour sa sœur. Elle commença donc à souhaiter de ne plus sortir ; et un jour qu'elles étaient priées à une assemblée, qui devait finir par un bal, elle dit à sa mère, qu'elle avait mal à la tête, et qu'elle souhaitait de rester à la maison. Elle s'y ennuya d'abord à mourir, et, pour passer le tems, elle fut à la bibliothèque de sa mère, pour chercher un roman, et fut bien fâchée de ce que sa sœur en avait emporté la clé. Son père aussi avait une bibliothèque ; mais c'était des livres sérieux, et elle les haïssait beaucoup. Elle fut pourtant forcée d'en prendre un : c'était un recueil de lettres, et, en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous rapporter :

« Vous me demandez, d'où vient que la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes et stupides ? Je crois pouvoir vous en dire la raison. Ce n'est pas qu'elles aient moins d'esprit que les autres, en venant au monde ; mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité ; elles veulent plaire. Une laide connaît qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage, cela lui donne la pensée de se distinguer par son esprit. Elle étudie donc beaucoup, et elle parvient à devenir aimable, malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite : comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas que sa beauté n'aura qu'un tems ; d'ailleurs elle est si occupée de sa parure, du soin de courir les assemblées pour se montrer, pour recevoir des louanges, qu'elle n'aurait pas le tems de cultiver son esprit, quand même elle en connaîtrait la nécessité. Elle devient donc une sotte, tout occupée de puérilités, de chiffons, de spectacles ; cela dure jusqu'à trente

ans, quarante ans au plus, pourvu que la petite vérole, ou quelqu'autre maladie, ne vienne pas déranger sa beauté plutôt. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre ; ainsi, cette belle fille, qui ne l'est plus, reste une sotte pour toute sa vie, quoique la nature lui ait donné autant d'esprit qu'à une autre ; au lieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies et de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui ôter ».

Laidronette, après avoir lu cette lettre qui semblait avoir été écrite pour elle, résolut de profiter des vérités qu'elle lui avait découvertes. Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit, et, en peu de tems, devient une fille de mérite. Quand elle était obligée de suivre sa mère dans les compagnies, elle se mettait toujours à côté des personnes en qui elle remarquait de l'esprit et de la raison ; elle leur faisait des questions, et retenait toutes les bonnes choses qu'elle leur entendait dire ; elle prit même l'habitude de les écrire, pour mieux s'en souvenir, et, à dix-sept ans, elle parlait et écrivait si bien, que toutes les personnes de mérite se faisaient un plaisir de la connaître, et d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux sœurs se marièrent le même jour : Belote épousa un jeune prince qui était charmant, et qui n'avait que vingt-deux ans. Laidronette épousa le ministre de ce prince : c'était un homme de quarante-cinq ans. Il avait reconnu l'esprit de cette fille, et il l'estimait beaucoup ; car le visage de celle qu'il prenait pour sa femme, n'était pas propre à lui inspirer de l'amour ; et il avoua à Laidronette qu'il n'avait que de l'amitié pour elle : c'était justement ce qu'elle demandait, et elle n'était point jalouse de sa sœur qui épousait un prince, qui était si fort amoureux d'elle, qu'il ne pouvait la quitter une minute, et qu'il rêvait d'elle toute la nuit. Belote fut fort heureuse pendant trois mois ; mais au bout de ce

tems, son mari, qui l'avait vue tout à son aise, commença à s'accoutumer à sa beauté, et à penser qu'il ne fallait pas renoncer à tout pour sa femme. Il fut à la chasse, et fit d'autres parties de plaisir dont elle n'était pas, ce qui parut fort extraordinaire à Belote ; car elle s'était persuadée que son mari l'aimerait toujours de la même force ; et elle se crut la plus malheureuse personne du monde, quand elle vit que son amour diminuait. Elle lui en fit des plaintes ; il se fâcha : ils se raccommodèrent ; mais comme ces plaintes recommençaient tous les jours, le prince se fatigua de l'entendre. D'ailleurs Belote, ayant eu un fils, elle devint maigre, et sa beauté diminua considérablement ; en sorte qu'à la fin, son mari, qui n'aimait en elle que cette beauté, ne l'aima plus du tout. Le chagrin qu'elle en conçut acheva de gâter son visage ; et comme elle ne savait rien, sa conversation était fort ennuyeuse. Les jeunes gens s'ennuyaient avec elle, parce qu'elle était triste ; les personnes plus âgées, et qui avaient du bon sens, s'ennuyaient aussi avec elle, parce qu'elle était sotte : en sorte qu'elle restait seule presque toute la journée. Ce qui augmentait son désespoir, c'est que sa sœur Laidronette était la plus heureuse personne du monde. Son mari la consultait sur les affaires ; il lui confiait tout ce qu'il pensait ; il se conduisait par ses conseils, et disait par-tout que sa femme était le meilleur ami qu'il eût au monde. Le prince même, qui était un homme d'esprit, se plaisait dans la conversation de sa belle sœur, et disait qu'il n'y avait pas moyen de rester une demi-heure sans bâiller avec Belote, parce qu'elle ne savait parler que de coiffures et d'ajustemens, en quoi il ne connaissait rien. Son dégoût pour sa femme devint tel, qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le tems de s'ennuyer tout à son aise, et où elle serait morte de chagrin, si sa sœur Laidronette n'avait pas eu la charité de l'aller voir le plus

souvent qu'elle pouvait. Un jour qu'elle tâchait de la consoler, Belote lui dit : Mais ma sœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous et moi ? Je ne puis pas m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une sotte ; cependant, quand nous étions jeunes, on disait que j'en avais, pour le moins autant que vous. Laidronette alors raconta son aventure à sa sœur, et lui dit : Vous êtes fort fâchée contre votre mari, parce qu'il vous a envoyée à la campagne ; et cependant cette chose, que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie, peut faire votre bonheur, si vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce serait trop tard pour vous appliquer, si vous étiez dans la dissipation de la ville ; mais la solitude dans laquelle vous vivez, vous laisse tout le tems nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur ; mais il faut l'orner par la lecture, et les réflexions. Belote trouva d'abord beaucoup de difficulté à suivre les conseils de sa sœur, par l'habitude qu'elle avait contractée de perdre son temps en niaiseries ; mais à force de se gêner, elle y réussit, et fit des progrès surprenans dans toutes les sciences, à mesure qu'elle devenait aussi raisonnable ; et comme la philosophie la consolait de ses malheurs, elle reprit son embonpoint, et devint plus belle qu'elle n'avait jamais été ; mais elle ne s'en souciait pas du tout, et ne daignait pas même se regarder dans le miroir. Cependant, son mari avait pris un si grand dégoût pour elle, qu'il fit casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler ; car elle aimait tendrement son mari ; mais sa sœur Laidronette vint à bout de la consoler. Ne vous affligez pas, lui disait-elle, je sais le moyen de vous rendre votre mari ; suivez seulement mes conseils, et ne vous embarrassez de rien. Comme le prince avait eu un fils de Belote, qui devait être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, et

ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtait extrêmement la conversation de Laidronette, et lui disait quelquefois, qu'il ne se marierait jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eût autant d'esprit qu'elle. Mais, si elle était aussi laide que moi, lui répondit-elle, en riant. En vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêterait pas un moment : on s'accoutume à un laid visage ; le vôtre ne me paraît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir ; quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie ; et puis, à vous dire la vérité, Belote m'a dégoûté des belles ; toutes les fois que j'en rencontre une, stupide, je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. Cependant, le temps du carnaval arriva, et le prince crut qu'il se divertirait beaucoup, s'il pouvait courir le bal sans être connu de personne. Il ne se confia qu'à Laidronette, et la pria de se masquer avec lui ; car, comme elle était sa belle-sœur, personne ne pouvait y trouver à redire, et quand on l'aurait su, cela n'aurait pu nuire à sa réputation : cependant, Laidronette en demanda la permission à son mari, qui y consentit, d'autant plus volontiers qu'il avait lui-même mis cette fantaisie en tête du prince, pour faire réussir le dessein qu'il avait, de le réconcilier avec Belote. Il écrivit à cette princesse abandonnée de concert avec son épouse qui marqua en même temps à sa sœur comment le prince devait être habillé. Dans le milieu du bal, Belote vint s'asseoir entre son mari et sa sœur, et commença une conversation extrêmement agréable avec eux. D'abord, le prince crut reconnaître la voix de sa femme ; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart d'heure, qu'il perdit le soupçon qu'il avait eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vite, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver, et demeura charmé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à se démasquer : tout

ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendrait au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers ; et quoique l'inconnue y arrivât un quart d'heure après lui, il l'accusa de paresse, et lui jura qu'il s'était beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde fois que la première, et avoua à Laidronette qu'il était amoureux comme un fou de cette personne. J'avoue qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente ; mais si vous voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi : elle connaît que vous l'aimez, et craint de perdre votre cœur, quand vous verrez son visage. Ah ! madame, dit le prince, que ne peut-elle lire dans mon âme ! L'amour qu'elle m'a inspiré, est indépendant de ses traits : j'admire ses lumières, l'étendue de ses connaissances, la supériorité de son esprit, et la bonté de son cœur. Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur, lui dit Laidronette ? Je vais vous le dire, reprit le prince : quand je lui ai fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, et elle m'a même fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avaient, et qui échappaient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoires qu'on mettait sur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement le discours, ou bien elle m'a interrompu, pour me raconter quelque belle action de ces personnes ; et enfin, quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en me disant qu'elle ne pouvait souffrir la médisance. Vous voyez bien, madame, qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles, une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut souffrir la médisance, doit être d'un excellent caractère, et ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle serait aussi

laide que vous le pensez ? Je suis donc résolu à lui déclarer mon nom, et à lui offrir de partager ma puissance. Effectivement, dans le premier bal, le prince apprit sa qualité à l'inconnue, et lui dit qu'il n'y avait point de bonheur à espérer pour lui, s'il n'obtenait pas sa main : mais, malgré ces offres, Belote s'obstina à demeurer masquée, ainsi qu'elle en était convenue avec sa sœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable. Il pensait, comme Laidronette, que cette personne si spirituelle devait être un monstre, puisqu'elle avait tant de répugnance à se laisser voir ; mais quoiqu'il se la peignît de la manière du monde la plus désagréable, cela ne diminuait point l'attachement, l'estime, et le respect, qu'il avait conçus pour son esprit et pour sa vertu. Il était tout prêt à tomber malade de chagrin, lorsque l'inconnue lui dit : Je vous aime, mon prince, et je ne chercherai point à vous le cacher ; mais plus mon amour est grand, plus je crains de vous perdre, quand vous me connaîtrez. Vous vous figurez, peut-être, que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un tein de lis et de roses ; et si par aventure j'allais me trouver des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, des dents gâtées, vous me prieriez bien vite, de remettre mon masque. D'ailleurs, quand je ne serais pas si horrible, je sais que vous êtes inconstant : vous avez aimé Belote à la folie, et cependant vous vous en êtes dégoûté. Ah ! madame, dit le prince, soyez mon juge ; j'étais jeune, quand j'épousai Belote, et je vous avoue que je ne m'était jamais occupé qu'à la regarder, et point à l'écouter ; mais lorsque je fus son mari, et que l'habitude de la voir eut dissipé mon illusion, imaginez-vous si ma situation dut être bien agréable ? Quand je me trouvais seul avec mon épouse, elle me parlait d'une robe nouvelle qu'elle devait mettre le lendemain, des souliers de celle-ci, des diamans de celle-là. S'il se trouvait à

ma table une personne d'esprit, et que l'on voulût parler de quelque chose de raisonnable, Belote commençait par bâiller, et finissait par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire ; cela l'impatienta ; elle était si ignorante, qu'elle me faisait trembler et rougir toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche. D'ailleurs, elle avait tous les défauts des sottes ; quand elle s'était fourré une chose dans la tête, il n'était pas possible de l'en faire revenir, en lui donnant de bonnes raisons car elle ne pouvait les comprendre. Encore, s'il m'avait été permis de me désennuyer d'un autre côté, j'aurais eu patience, mais ce n'était pas là son compte : elle eût voulu que le sot amour, qu'elle m'avait inspiré, eût duré toute ma vie, et m'eût rendu son esclave. Vous voyez bien qu'elle m'a mise dans la nécessité de faire casser mon mariage. J'avoue que vous étiez à plaindre, lui répondit l'inconnue ; mais tout ce que vous dites, ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez, voyez si vous serez assez hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets, sans m'avoir vue. Je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque vous ne demandez que cela, répondit le prince, venez dans mon palais avec Laidronette ; et demain, dès le matin, je ferai assembler mon conseil, pour vous épouser à ses yeux. Le reste de la nuit parut bien long au prince, et avant de quitter le bal, s'étant démasqué, il ordonna à tous les seigneurs de la cour, de se rendre dans son palais, et fit avertir tous les ministres. Ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui était arrivé avec l'inconnue ; et après avoir fini son discours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle, telle que pût être sa figure. Il n'y eut personne qui ne crût, comme le prince, que celle qu'il épousait ainsi ne fût horrible à voir : quelle fut la surprise de tous les assistants, lorsque Belote s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle personne qu'on pût imaginer ? Ce qu'il y eut de plus singu-

lier, c'est que le prince, ni les autres, ne la reconnurent pas d'abord, tant le repos et la solitude l'avaient embellie ; on se disait seulement tout bas, que l'autre princesse lui ressemblait en laid. Le prince extasié, d'être trompé si agréablement, ne pouvait parler ; mais Laidronette rompit le silence, pour féliciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. Quoi ! s'écria le roi, cette charmante et spirituelle personne est Belote ? Par quel enchantement a-t-elle joint aux charmes de la figure, ceux de l'esprit et du caractère qui lui manquaient absolument ? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur ? Il n'y a point de miracle, reprit Belote, j'avais négligé de cultiver les dons de la nature ; mes malheurs, la solitude et les conseils de ma sœur, m'ont ouvert les yeux, et m'ont engagée à acquérir des grâces à l'épreuve du tems et des maladies. Et ces grâces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, lui dit le prince en l'embrassant. Effectivement, il l'aima toute sa vie avec une fidélité, qui lui fit oublier ses malheurs passés.

Le Prince Chéri

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme, que ses sujets l'appelaient le roi bon. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens allaient tuer, se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit : Puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. Il porta ce petit lapin dans son palais, et il lui fit donner une jolie petite maison, et de bonnes herbes à manger. La nuit, quand il fut seul dans

sa chambre, il vit paraître une belle dame ; elle n'avait point d'habits d'or, et d'argent ; mais sa robe était blanche comme la neige : et, au lieu de coiffure, elle avait une couronne de roses blanches sur sa tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame ; car sa porte était fermée, et il ne savait pas comment elle était entrée. Elle lui dit : Je suis la fée Candide ; je passais dans le bois pendant que vous chassiez, et j'ai voulu savoir si vous étiez bon, comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, et je me suis sauvée dans vos bras ; car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes, en ont encore plus pour les hommes ; et, si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder.

Madame, dit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite. Je n'ai qu'un fils, que j'aime beaucoup, et pour cela, on l'a nommé le prince Chéri ; si vous avez quelque bonté pour moi, devenez la bonne amie de mon fils. De bon cœur, lui dit la fée ; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi ; mais je vous serai bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il était méchant ? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. Vous avez raison, lui dit Candide ; mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui : il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous

promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir, s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même.

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut peu de temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père, car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or, et son argent pour le sauver ; mais cela n'était pas possible.

Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut. J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies, et pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. En même tems elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or, et lui dit : gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamans ; toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt mais si, malgré sa piqûre, vous continuez cette mauvaise action, vous perdrez mon amitié, et je deviendrai votre ennemie. En finissant ces paroles, Candide disparut, et laissa Chéri fort étonné. Il fut quelque tems si sage, que la bague ne le piquait point du tout, et cela le rendait si content, qu'on ajouta au nom de Chéri qu'il portait, celui d'Heureux. Quelque tems après, il fut à la chasse, et il ne prit rien, ce qui le mit de mauvaise humeur : il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le doigt ; mais comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite chienne Bibi vint à lui en sautant pour le caresser, il lui dit : retire-toi ; je ne suis plus d'humeur de recevoir tes caresses. La pauvre petite chienne, qui ne l'entendait pas, le tirait par son habit pour l'obliger à la regarder au moins. Cela impatienta Chéri, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua,

comme si c'eût été une épingle : il fut bien étonné, et s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même : je crois que la fée se moque de moi ; quel grand mal ai-je fait pour donner un coup de pied à un animal qui m'importune ? À quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien ?

Je ne me moque pas de vous, dit une voix, qui répondait à la pensée de Chéri, vous avez fait trois fautes, au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur, parce que vous n'aimez pas à être contredit, et que vous croyez que les bêtes et les hommes sont faits pour obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal ; et puis, vous avez été cruel à un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Je sais que vous êtes beaucoup au-dessus d'un chien ; mais si c'était une chose raisonnable et permise, que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais à ce moment vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire, ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. Chéri avoua sa faute, et promit de se corriger mais il ne tint pas sa parole. Il avait été élevé par une sotte nourrice qui l'avait gâté, quand il était petit. S'il voulait avoir une chose, il n'avait qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied ; cette femme lui donnait tout ce qu'il demandait, et cela l'avait rendu opiniâtre. Elle lui disait aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il serait roi un jour, et que les rois étaient fort heureux, parce que tous les hommes devaient leur obéir, les respecter, et qu'on ne pouvait pas les empêcher de faire ce qu'ils voulaient. Quand Chéri avait été grand garçon, et raisonnable, il avait bien connu, qu'il n'y avait rien de si vilain que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avait fait quelques efforts pour se corriger ; mais il avait pris la

mauvaise habitude de tous ces défauts ; et une mauvaise habitude est bien difficile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant. Il pleurait de dépit quand il avait fait une faute, et il disait : je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère et mon orgueil : si on m'avait corrigé quand j'étais jeune, je n'aurais pas tant de peine aujourd'hui. Sa bague le piquait bien souvent, quelquefois il s'arrêtait tout court ; d'autres fois, il continuait, et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle ne le piquait qu'un peu pour une légère faute ; mais quand il était méchant, le sang sortait de son doigt. À la fin cela l'impatienta, et voulant être mauvais tout à son aise, il jeta sa bague. Il se crut le plus heureux de tous les hommes, quand il se fut débarrassé de ses piqûres. Il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venaient à l'esprit, en sorte qu'il devint très méchant, et que personne ne pouvait plus le souffrir.

Un jour que Chéri était à la promenade, il vit une fille qui était si belle, qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommait Zélie, et elle était aussi sage que belle. Chéri crut que Zélie se croirait fort heureuse de devenir une grande reine ; mais, cette fille lui dit avec beaucoup de liberté : Sire, je ne suis qu'une bergère, je n'ai point de fortune ; mais, malgré cela, je ne vous épouserai jamais. Est-ce que je vous déplais ? lui demanda Chéri, un peu ému. Non, mon prince, lui répondit Zélie. Je vous trouve tel que vous êtes, c'est-à-dire, fort beau, mais que me serviraient votre beauté, vos richesses, les beaux habits, les carrosses magnifiques que vous me donneriez, si les mauvaises actions, que je vous verrais chaque jour, me forçaient à vous mépriser et à vous haïr. Chéri se mit fort en colère contre Zélie, et commanda à ses officiers de la conduire de force dans son palais. Il fut occupé toute la journée du mépris que cette fille lui avait montré ; mais comme il l'ai-

mait, il ne pouvait se résoudre à la maltraiter. Parmi les favoris de Chéri, il y avait son frère de lait, auquel il avait donné toute sa confiance. Cet homme, qui avait les inclinations aussi basses que sa naissance, flattait les passions de son maître, et lui donnait de fort mauvais conseils. Comme il vit Chéri fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin : le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvait souffrir le mépris de Zélie, et qu'il était résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il fallait être vertueux pour lui plaire, ce méchant homme lui dit : Vous êtes bien bon, de vouloir vous gêner pour une petite fille, si j'étais à votre place, ajouta-t-il, je la forcerais bien à m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi, et qu'il serait honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère, qui serait trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites-la jeûner au pain et à l'eau ; mettez-la dans une prison, et si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites-la mourir dans les tourmens, pour apprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous serez déshonoré si l'on sait qu'une simple fille vous résiste ; et tous vos sujets oublieront qu'ils ne sont au monde que pour vous servir. Mais, dit Chéri, ne serai-je pas déshonoré, si je fais mourir une innocente ? Car, enfin, Zélie n'est coupable d'aucun crime. On n'est point innocent, quand on refuse d'exécuter vos volontés, reprit le confident : mais je suppose que vous commettiez une injustice, il vaut bien mieux qu'on vous en accuse, que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect, et de vous contredire. Le courtisan prenait Chéri par son faible ; et la crainte de voir diminuer son autorité, fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avait donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir même dans la chambre de la bergère, et de la maltraiter, si elle continuait à refuser de l'épouser. Le frère de lait de Chéri, qui craignait encore

quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs, aussi méchans que lui, pour faire la débauche avec le roi, ils soupèrent ensemble, et ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper ils excitèrent sa colère contre Zélie, et lui firent tant de honte de la faiblesse qu'il avait eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il allait la faire obéir, ou qu'il la ferait vendre le lendemain comme une esclave.

Chéri étant entré dans la chambre où était cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver ; car il avait la clef dans sa poche. Il était dans une colère épouvantable, et jurait de se venger sur tous ceux qu'il soupçonnerait d'avoir aidé Zélie à s'échapper. Ses confidents, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère, pour perdre un seigneur, qui avait été gouverneur de Chéri. Cet honnête homme avait pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts, car il l'aimait, comme si c'eût été son fils. D'abord Chéri le remerciait ; ensuite il s'impatienta d'être contredit, et puis il pensa que c'était par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvait des défauts, pendant que tout le monde lui donnait des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la cour ; mais, malgré cet ordre, il disait de tems en tems que c'était un honnête homme, qu'il ne l'aimait plus ; mais qu'il l'estimait, malgré lui-même. Les confidens craignaient toujours, qu'il ne prit fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, et ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour se débarrasser de lui. Ils firent entendre au roi, que Suliman (c'était le nom de ce digne homme) s'était vanté de rentre la liberté à Zélie. Trois hommes corrompus par des présens dirent qu'ils avaient ouï tenir ce discours à Suliman ; et le prince, transporté de colère, commanda à son frère de lait, d'envoyer des soldats pour lui amener son gou-

verneur, enchaîné comme un criminel. Après avoir donné ces ordres, Chéri se retira dans sa chambre : mais, à peine fut-il entré, que la terre trembla ; il fit un grand coup de tonnerre, et Candide parut à ses yeux. J'avais promis à votre père, lui dit-elle, d'un ton sévère, de vous donner des conseils, et de vous punir, si vous refusiez de les suivre : vous les avez méprisés, ces conseils ; vous n'avez conservé que la figure d'homme, et vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du ciel et de la terre. Il est tems que j'achève de satisfaire ma promesse, en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes, dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion, par la colère ; au loup, par la gourmandise ; au serpent, en déchirant celui qui avait été votre second père ; au taureau, par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure, le caractère de tous ces animaux. À peine la fée avait-elle achevé ces paroles, que Chéri se vit avec horreur tel qu'elle l'avait souhaité. Il avait la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup, et la queue d'une vipère. En même temps, il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine, où il vit son horrible figure, et il entendit une voix qui lui dit : Regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton âme est devenue mille fois plus affreuse que ton corps. Chéri reconnut la voix de Candide, et dans sa fureur, il se retourna, pour s'élancer sur elle, et la dévorer, s'il eût été possible ; mais il ne vit personne, et la même voix lui dit : Je me moque de ta faiblesse et de ta rage. Je vais confondre ton orgueil, en te mettant sous la puissance de tes propres sujets.

Chéri crut qu'en s'éloignant de cette fontaine, il trouverait du remède à ses maux, puisqu'il n'aurait point devant ses yeux sa laideur et sa difformité : il s'avançait donc dans le bois, mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou, qu'on

avait fait pour prendre les ours : en même tems, des chasseurs qui étaient cachés sur des arbres, descendirent, et l'ayant enchaîné, le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnaître qu'il s'était attiré ce châtiment par sa faute, il maudissait la fée, il mordait ses chaînes, et s'abandonnait à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville, où on le conduisait, il vit de grandes réjouissances, et les chasseurs ayant demandé ce qui était arrivé de nouveau, on leur dit que le prince Chéri, qui ne se plaisait qu'à tourmenter son peuple, avait été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre, car on le croyait ainsi. Les dieux, ajouta-t-on, n'ont pu supporter l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes, croyaient en profiter et partager son empire entr'eux ; mais, le peuple, qui savait que c'étaient leurs mauvais conseils qui avaient gâté le roi, les a mis en pièces, et a été offrir la couronne à Suliman que le méchant Chéri voulait faire mourir. Ce digne Seigneur vient d'être couronné, et nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume ; car il est vertueux, et va ramener parmi nous la paix et l'abondance. Chéri soupirait de rage en écoutant ce discours ; mais ce fut bien pis, lorsqu'il arriva dans la grande place, qui était devant son palais. Il vit Suliman sur un trône superbe, et tout le peuple qui lui souhaitait une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avait faits son prédécesseur. Suliman fit signe de la main pour demander silence, et il dit au peuple : « J'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'est pour la conserver au prince Chéri : il n'est point mort, comme vous le croyez, une fée me l'a révélé ; et peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux, comme il était dans ses premières années. Hélas ! continua-t-il, en versant des larmes, les flatteurs l'avaient séduit. Je connaissais son cœur ; il

était fait pour la vertu, et, sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchaient, il eût été votre père à tous. Détestez ses vices ; mais plaignez-le, et prions tous ensemble les dieux qu'ils nous le rendent : pour moi, je m'estimerais trop heureux d'arroser ce trône de mon sang, si je pouvais l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement. »

Les paroles de Suliman allèrent jusqu'au cœur de Chéri. Il connut alors, combien l'attachement et la fidélité de cet homme avaient été sincères, et se reprocha ses crimes pour la première fois. À peine eut-il écouté ce bon mouvement, qu'il sentit calmer la rage dont il était animé : il réfléchit sur tous les crimes de sa vie, et trouva qu'il n'était pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avait mérité. Il cessa donc de se débattre dans la cage de fer, où il était enchaîné, et devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande maison où l'on gardait tous les monstres et les bêtes féroces, et on l'attacha avec les autres.

Chéri, alors, prit la résolution de commencer à réparer ses fautes, en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardait. Cet homme était un brutal, et quoique le monstre fût fort doux, quand il était de mauvaise humeur, il le battait sans crime, ni raison. Un jour que cet homme s'était endormi, un tigre, qui avait rompu sa chaîne, se jeta sur lui pour le dévorer. D'abord Chéri sentit un mouvement de joie, de voir qu'il allait être délivré de son persécuteur ; mais aussitôt il condamna ce mouvement, et souhaita d'être libre. Je rendrais, dit-il, le bien pour le mal, en sauvant la vie de ce malheureux. À peine eut-il formé ce souhait, qu'il vit sa cage de fer ouverte : il s'élança aux côtés de cet homme, qui s'était réveillé, et qui se défendait contre le tigre. Le gardien se crut perdu, lorsqu'il vit le monstre, mais sa crainte fut

bientôt changée en joie : ce monstre bienfaisant se jeta sur le tigre ; l'étrangla, et se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venait de sauver. Cet homme, pénétré de reconnaissance, voulut se baisser pour caresser le monstre, qui lui avait rendu un si grand service mais il entendit une voix qui disait : Une bonne action ne demeure point sans récompense, et en même temps il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds. Chéri, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien, qui le prit entre ses bras, et le porta au roi, auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien, et Chéri se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition, s'il eût pu oublier qu'il était homme et roi. La reine l'accablait de caresses : mais dans la peur qu'elle avait, qu'il ne devînt plus grand qu'il n'était, elle consulta ses médecins, qui lui dirent qu'il ne fallait le nourrir que de pain, et ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre Chéri mourait de faim la moitié de la journée ; mais il fallait prendre patience.

Un jour, qu'on venait de lui donner son petit pain pour déjeuner, il lui prit fantaisie d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans sa gueule, et marcha vers un canal qu'il connaissait, et qui était un peu éloigné ; mais il ne trouva plus ce canal, et vit à la place une grande maison, dont les dehors brillaient d'or et de pierreries. Il y voyait entrer une grande quantité d'hommes et de femmes, magnifiquement habillés ; on chantait, on dansait dans cette maison ; on y faisait bonne chère ; mais tous ceux qui en sortaient, étaient pâles, maigres, couverts de plaies, et presque tous nus, car leurs habits étaient déchirés par lambeaux. Quelques-uns tombaient morts en sortant, sans avoir la force de se traîner plus loin ; d'autres s'éloignaient avec beaucoup de peine ; d'autres restaient couchés contre terre, mourant de faim ; ils demandaient un morceau de pain à ceux qui entraient dans

cette maison ; mais ils ne les regardaient pas seulement. Chéri s'approcha d'une jeune fille, qui tâchait d'arracher des herbes pour les manger : touché de compassion, le prince dit en lui-même, j'ai bon appétit ; mais je ne mourrai pas de faim jusqu'au tems de mon dîner ; si je sacrifiais mon déjeuner à cette pauvre créature, peut-être lui sauverais-je la vie. Il résolut de suivre ce bon mouvement, et mit son pain dans la main de cette fille, qui le porta à sa bouche avec avidité. Elle parut bientôt entièrement remise, et Chéri, ravi de joie de l'avoir secourue si à-propos, pensait à retourner au palais, lorsqu'il entendit de grands cris ; c'était Zélie entre les mains de quatre hommes, qui l'entraînaient vers cette belle maison, où ils la forcèrent d'entrer. Chéri regretta alors sa figure de monstre, qui lui aurait donné les moyens de secourir Zélie ; mais, faible chien, il ne put qu'aboyer contre ses ravisseurs, et s'efforça de les suivre. On le chassa à coups de pied, et il résolut de ne point quitter ce lieu, pour savoir ce que deviendrait Zélie. Il se reprochait les malheurs de cette belle fille. Hélas ! disait-il en lui-même, je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent ; n'ai-je pas commis le même crime ? Et si la justice des dieux n'avait prévenu mon attentat, ne l'aurais-je pas traitée avec autant d'indignité ?

Les réflexions de Zizi furent interrompues par un bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvrait une fenêtre, et sa joie fut extrême, lorsqu'il aperçut Zélie, qui jetait par cette fenêtre un plat plein de viandes si bien apprêtées, qu'elles donnaient appétit à voir. On referma la fenêtre aussitôt, et Chéri, qui n'avait pas mangé de toute la journée, crut qu'il devait profiter de l'occasion. Il allait donc manger de ces viandes, lorsque la jeune fille, à laquelle il avait donné son pain, jeta un cri, et l'ayant pris dans ses bras : « pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point

à ces viandes, cette maison est le palais de la Volupté, tout ce qui en sort est empoisonné. » En même tems, Chéri entendit une voix qui disait : « tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense » ; et aussitôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc. Il se souvint que cette couleur était celle de Candide, et commença à espérer qu'elle pourrait enfin lui rendre ses bonnes grâces. Il voulut d'abord s'approcher de Zélie, et s'étant élevé en l'air, il vola tout autour de la maison, et vit avec joie qu'il y avait une fenêtre ouverte ; mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point Zélie, et désespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter, qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours, et étant entré dans un désert, il vit une caverne, de laquelle il s'approcha ; quelle fut sa joie ! Zélie y était assise à côté d'un vénérable hermite, et prenait avec lui un frugal repas. Chéri, transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, et exprimait, par ses caresses, le plaisir qu'il avait de la voir. Zélie, charmée de la douceur de ce petit animal, le flattait doucement avec la main ; et, quoiqu'elle crût qu'il ne pouvait l'entendre, elle lui dit qu'elle acceptait le don qu'il lui faisait de lui-même, et qu'elle l'aimerait toujours. Qu'avez-vous fait, Zélie ? lui dit l'hermite, vous venez d'engager votre foi. Oui, charmante bergère, lui dit Chéri, qui reprit à ce moment sa forme naturelle, la fin de ma métamorphose était attachée au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confirmez mon bonheur, ou je vais conjurer la fée Candide, ma protectrice, de me rendre la figure, sous laquelle j'ai eu le bonheur de vous plaire. Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit Candide, qui, quittant la forme de l'hermite, sous laquelle elle s'était cachée, parut à leurs yeux telle qu'elle était en effet. Zélie vous aima aussitôt qu'elle vous vit ; mais vos vices la

contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu.

Chéri et Zélie s'étaient jetés aux pieds de Candide. Le prince ne pouvait se lasser de la remercier de ses bontés, et Zélie, enchantée d'apprendre que le prince détestait les égaremens, lui confirmait l'aveu de sa tendresse. Levez-vous, mes enfans, leur dit la fée, je vais vous transporter dans votre palais, pour rendre à Chéri une couronne, de laquelle ses vices l'avaient rendu indigne. À peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de Suliman, qui charmé de revoir son cher maître, devenu vertueux, lui abandonna le trône et resta le plus fidèle de ses sujets. Chéri régna long-tems avec Zélie, et on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs, que la bague qu'il avait reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

Blanche et Vermeille

CONTE.

Il y avait une veuve, assez bonne femme, qui avait deux filles, toutes deux fort aimables ; l'aînée se nommait Blanche, la seconde Vermeille. On leur avait donné ces noms, parce qu'elles avaient, l'une le plus beau teint du monde, et la seconde des joues et des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour, la bonne femme, étant près de sa porte, à filer, vit une pauvre vieille, qui avait bien de la peine à se traîner avec son bâton. Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille. Asseyez-vous un mo-

ment pour vous reposer ; et aussitôt, elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme. Elles se levèrent toutes les deux ; mais Vermeille courut plus fort que sa sœur, et apporta la chaise. Voulez-vous boire un coup ? dit la bonne femme à la vieille. De tout mon cœur, répondit-elle ; il me semble même, que je mangerais bien un morceau, si vous pouviez me donner quelque chose pour me ragoûter. Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, dit la bonne femme ; mais, comme je suis pauvre, ce ne sera pas grand'chose. En même temps, elle dit à ses filles de servir la bonne vieille, qui se mit à table ; et la bonne femme commanda à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes, sur un prunier qu'elle avait planté elle-même, et qu'elle aimait beaucoup. Blanche, au lieu d'obéir de bonne grâce à sa mère, murmura contre cet ordre, et dit en elle-même : Ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. Elle n'osa pourtant pas refuser quelques prunes, mais elle les donna de mauvaise grâce et à contrecœur. Et vous, Vermeille, lui dit la bonne femme, à la seconde de ses filles, vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne dame, car vos raisins ne sont pas mûrs. Il est vrai, dit Vermeille, mais j'entends ma poule qui chante ; elle vient de pondre un œuf ; et si madame veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. En même tems, sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf ; mais dans le moment qu'elle le présentait à cette femme, elle disparut ; et l'on vit à sa place une belle dame, qui dit à la mère : Je vais récompenser vos deux filles selon leur mérite. L'aînée deviendra une grande reine, et la seconde une fermière ; et en même tems, ayant frappé la maison de son bâton, elle disparut, et l'on vit à la place une jolie ferme. Voilà votre partage, dit-elle à Vermeille. Je sais que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux. La fée s'éloi-

gna, en disant ces paroles ; et la mère, aussi bien que les deux filles, restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, et furent charmées de la propreté des meubles. Les chaises n'étaient que de bois ; mais elles étaient si propres, qu'on s'y voyait comme dans un miroir. Les lits étaient de toile blanche comme la neige. Il y avait dans les étables vingt moutons, autant de brebis, quatre bœufs, quatre vaches, et, dans la cour, toutes sortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons et autres. Il y avait aussi un joli jardin rempli de fleurs et de fruits. Blanche voyait sans jalousie le don qu'on avait fait à sa sœur, et elle n'était occupée que du plaisir qu'elle aurait d'être reine. Tout d'un coup, elle entendit passer des chasseurs, et étant allée sur la porte pour les voir, elle parut si belle aux yeux du roi, qu'il résolut de l'épouser. Blanche, étant devenue reine, dit à sa sœur Vermeille : Je ne veux pas que vous soyez fermière ; venez avec moi, ma sœur, je vous ferai épouser un grand seigneur. Je vous suis bien obligée, ma sœur, répondit Vermeille ; je suis accoutumée à la campagne, et je veux y rester. La reine Blanche partit donc, et elle était si contente, qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir de joie. Les premiers mois, elle fut si occupée de ses beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne pensait à autre chose. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, et rien ne la divertissait plus ; au contraire, elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la cour lui rendaient de grands respects, quand elles étaient devant elle ; mais elle savait qu'elles ne l'aimaient pas, et qu'elles disaient : Voyez cette petite paysanne, comme elle fait la grande dame ; le roi a le cœur bien bas, d'avoir pris telle femme. Ce discours fit faire des réflexions au roi. Il pensa qu'il avait eu tort d'épouser Blanche ; et comme son amour pour elle était passé, il eut un grand nombre de maîtresses. Quand on vit que le roi n'ai-

mait plus sa femme, on commença à ne plus lui rendre aucun devoir. Elle était très-malheureuse, car elle n'avait pas une seule bonne amie à qui elle pût conter ses chagrins. Elle voyait que c'était la mode, à la cour, de trahir ses amis par intérêt ; de faire bonne mine à ceux que l'on haïssait, et de mentir à tout moment. Il fallait être sérieuse, parce qu'on lui disait qu'une reine doit avoir un air grave et majestueux. Elle eut plusieurs enfans ; et pendant tout ce tems, elle avait un médecin auprès d'elle, qui examinait tout ce qu'elle mangeait, et lui ôtait toutes les choses qu'elle aimait. On ne mettait point de sel dans ses bouillons ; on lui défendait de se promener quand elle en avait envie ; en un mot, elle était contredite depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfans, qui les élevaient tout de travers, sans qu'elle eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre Blanche se mourait de chagrin ; et elle devint si maigre, qu'elle faisait pitié à tout le monde. Elle n'avait pas vu sa sœur, depuis trois ans qu'elle était reine, parce qu'elle pensait qu'une personne de son rang serait déshonorée, d'aller rendre visite à une fermière ; mais, se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, pour se désennuyer. Elle en demanda la permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensait qu'il serait débarrassé d'elle pendant quelque tems. Elle arriva sur le soir à la ferme de Vermeille, et elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers et de bergères, qui dansaient et se divertissaient de tout leur cœur. Hélas ! dit la reine, en soupirant, où est le temps que je me divertissais comme ces pauvres gens ? Personne n'y trouvait à redire. D'abord qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avait un air si content, elle était si fort engraissée, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. Vermeille avait épousé un jeune

paysan, qui n'avait pas de fortune ; mais il se souvenait toujours que sa femme lui avait donné tout ce qu'il avait, et il cherchait, par ses manières complaisantes, à lui en marquer sa reconnaissance. Vermeille n'avait pas beaucoup de domestiques ; mais ils l'aimaient, comme s'ils eussent été ses enfans, parce qu'elle les traitaient bien. Tous ses voisins l'aimaient aussi, et chacun s'empressait à lui en donner des preuves. Elle n'avait pas beaucoup d'argent ; mais elle n'en avait pas besoin ; car elle recueillait dans ses terres, du blé, du vin et de l'huile. Ses troupeaux lui fournissaient du lait, dont elle faisait du beurre et du fromage. Elle filait la laine de ses moutons pour se faire des habits, aussi bien qu'à son mari, et à deux enfans qu'elle avait. Ils se portaient à merveille, et le soir, quand le temps du travail était passé, ils se divertissaient à toutes sortes de jeux. Hélas ! s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent, en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais magnifiques, mais dans les occupations innocentes de la campagne. À peine eut-elle dit ces paroles, que la fée parut. Je n'ai pas prétendu vous récompenser, en vous faisant reine, lui dit la fée, mais vous punir, parce que vous m'aviez donné vos prunes à contrecœur. Pour être heureux, il faut comme votre sœur, ne posséder que les choses nécessaires, et n'en point souhaiter davantage. Ah ! madame, s'écria Blanche, vous vous êtes assez vengée ; finissez mon malheur. Il est fini, reprit la fée. Le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouser une autre femme ; et demain, ses officiers viendront vous ordonner de sa part, de ne point retourner à son palais. Cela arriva comme la fée l'avait prédit : Blanche passa le reste de ses jours avec sa sœur Vermeille, avec toutes sortes de contentements et de plaisirs ; et elle ne pensa jamais à la cour, que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.

Désir et Mignone

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui aimait passionnément une princesse ; mais elle ne pouvait pas se marier, parce qu'elle était enchantée. Il fut consulter une fée, pour savoir comment il devait faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit : Vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup ; elle doit épouser celui qui sera assez adroit, pour marcher sur la queue de son chat. Le prince dit en lui-même : Cela ne sera pas fort difficile. Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat, plutôt que de manquer à marcher dessus. Il courut au palais de sa maîtresse. Minon vint au-devant de lui, faisant le gros dos, comme il avait coutume : le roi leva le pied ; mais lorsqu'il croyait l'avoir mis sur sa queue, Minon se retourna si vite, qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue : mais il semblait qu'elle fût pleine de vif-argent ; car elle remuait toujours. Enfin le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il était endormi, et lui appuya le pied sur la queue de toute force. Minon se réveilla en miaulant horriblement. Puis, tout à coup, il prit la figure d'un grand homme, et regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit : Tu épouseras la princesse, puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchait, mais je m'en vengerai. Tu auras un fils qui sera toujours malheureux, jusqu'au moment où il connaîtra qu'il a le nez trop long, et si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur-le-champ. Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme qui était un enchanteur, il ne put s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle ou manchot, il pourra

toujours le voir, ou le sentir. L'enchanteur ayant disparu, le roi fut trouver la princesse, qui consentit à l'épouser ; mais il ne vécut pas long-tems avec elle, et mourut au bout de huit mois. Un mois après la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma Désir. Il avait de grands yeux bleus, les plus beaux du monde, une jolie petite bouche ; mais son nez était si grand, qu'il lui couvrait la moitié du visage. La reine fut inconsolable, quand elle vit ce grand nez ; mais les dames qui étaient à côté d'elle, lui dirent que ce nez n'était pas aussi grand qu'il le lui paraissait ; que c'était un nez à la romaine, et qu'on voyait par les histoires, que tous les héros avaient eu un grand nez. La reine, qui aimait son fils à la folie, fut charmée par ce discours ; et, à force de regarder Désir, son nez ne lui parut plus si grand. Le prince fut élevé avec soin, et sitôt qu'il sut parler, on faisait devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avaient le nez court. On ne souffrait auprès de lui que ceux dont le nez ressemblait un peu au sien ; et les courtisans, pour faire leur cour à la reine et à son fils, tiraient plusieurs fois par jour le nez de leurs petits enfans, pour le faire alonger ; mais ils avaient beau faire, ils paraissaient camards auprès du prince Désir. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire ; et, quand on lui parlait de quelque grand prince, ou de quelque belle princesse, on disait toujours qu'ils avaient le nez long. Toute sa chambre était pleine de tableaux, où il y avait de grands nez ; et Désir s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu, pour une couronne, faire ôter une ligne du sien.

Lorsqu'il eut vingt ans, et qu'on pensa à le marier, on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de Mignone : c'était la fille d'un grand roi, et elle devait avoir plusieurs royaumes ; mais Désir n'y pensait seulement pas, tant il

était occupé de sa beauté. Cette princesse, qu'il trouvait charmante, avait pourtant un petit nez retroussé, qui faisait le plus joli effet du monde sur son visage, mais qui jeta les courtisans dans le plus grand embarras. Ils avaient pris l'habitude de se moquer des petits nez, et il leur échappait quelquefois de rire de celui de la princesse : mais Désir n'entendait pas raillerie sur cet article, et il chassa de sa cour deux courtisans qui avaient osé parler mal du nez de Mignone. Les autres, devenus sages par cet exemple, se corrigèrent ; et il y en eut un qui dit au prince, qu'à la vérité, un homme ne pouvait pas être aimable, sans avoir un grand nez ; mais que la beauté des femmes était différente, et qu'un savant, qui parlait grec, lui avait dit qu'il avait lu dans un vieux manuscrit grec, que la belle Cléopâtre avait le bout du nez retroussé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle ; et il fit partir des ambassadeurs pour aller demander Mignone en mariage. On la lui accorda ; et il fut au-devant d'elle plus de trois lieues, tant il avait envie de la voir ; mais lorsqu'il s'avançait pour lui baiser la main, on vit descendre l'enchanteur qui enleva la princesse à ses yeux, et le rendit inconsolable. Désir résolut de ne point rentrer dans son royaume, qu'il n'eût retrouvé Mignone. Il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le suivre ; et, étant monté sur un bon cheval, il lui mit la bride sur le col, et lui laissa prendre le chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître et l'animal mouraient de faim ; enfin sur le soir, il vit une caverne, où il y avait de la lumière. Il y entra, et vit une petite vieille qui paraissait avoir plus de cent ans. Elle mit ses lunettes pour regarder le prince ; mais elle fut long-tems sans pouvoir les faire tenir, parce que son nez était trop court. Le prince et la fée (car c'en était une)

firent chacun un éclat de rire en se regardant, et s'écrièrent tous deux en même tems : Ah ! quel drôle de nez. Pas si drôle que le vôtre, dit Désir à la fée, mais madame, laissons nos nez pour ce qu'ils sont, et soyez assez bonne pour me donner quelque chose à manger ; car je meurs de faim, aussi bien que mon pauvre cheval. De tout mon cœur, lui dit la fée. Quoique votre nez soit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimais le roi votre père, comme mon frère ; il avait le nez fort bien fait, ce prince. Et que manque-t-il au mien ? dit Désir. Oh ! il n'y manque rien, reprit la fée, au contraire il n'y a que trop d'étoffe ; mais, n'importe, on peut être fort honnête homme, et avoir le nez trop long. Je vous disais donc que j'étais l'amie de votre père ; il me venait voir souvent dans ce tems-là ; et, à propos de ce tems-là, savez-vous bien que j'étais fort jolie alors ? Il me disait... Il faut que je vous conte une conversation que nous eûmes ensemble, la dernière fois qu'il me vit. Hé, madame, dit Désir, je vous écouterai avec bien du plaisir, quand j'aurai soupé : pensez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. Le pauvre garçon, dit la fée ; il a raison, je n'y pensais pas. Je vais donc vous donner à souper ; et, pendant que vous mangerez, je vous dirai mon histoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs discours. Une langue trop longue est encore plus insupportable qu'un grand nez ; et je me souviens, quand j'étais jeune, qu'on m'admirait, parce que je n'étais pas une grande parleuse, on le disait à la reine ma mère ; car telle que vous me voyez, je suis la fille d'un grand roi. Mon père... Votre père mangeait quand il avait faim, lui dit le prince, en l'interrompant. Oui, sans doute, lui dit la fée, et vous souperez aussi tout-à-l'heure : je voulais vous dire seulement, que mon père... Et moi, je ne veux rien écouter que je n'aie à manger, dit le prince, qui commençait à se

mettre en colère. Il se radoucit pourtant, car il avait besoin de la fée, et lui dit : Je sais que le plaisir que j'aurais en vous écoutant, pourrait me faire oublier ma faim ; mais mon cheval qui ne vous entendra pas, a besoin de prendre quelque nourriture. La fée se rengorgea à ce compliment. Vous n'attendrez pas davantage, lui dit-elle, en appelant ses domestiques ; vous êtes bien poli ; et, malgré la grandeur énorme de votre nez, vous êtes fort aimable. Peste soit de la vieille avec mon nez, dit le prince en lui-même ; on dirait que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au sien : si je n'avais pas besoin de manger, je laisserais là cette babillarde qui croit être petite parleuse. Il faut être bien sot, pour ne pas connaître ses défauts : voilà ce que c'est d'être née princesse ; les flatteurs l'ont gâtée, et lui ont persuadé qu'elle parlait peu. Pendant que le prince pensait cela, les servantes mettaient la table, et le prince admirait la fée qui leur faisait mille questions, seulement pour avoir le plaisir de parler : il admirait sur-tout une femme-de-chambre, qui, à propos de tout ce qu'elle voyait, louait sa maîtresse sur sa discrétion. Parble !, pensait-il en mangeant, je suis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flatteurs. Ces gens-là nous louent effrontément, nous cachent nos défauts, et les changent en perfection ; pour moi je ne serai jamais leur dupe ; je connais mes défauts, Dieu merci. Le pauvre Désir le croyait bonnement, et ne sentait pas, que ceux qui avaient loué son nez se moquaient de lui, comme la femme-de-chambre de la fée se moquait d'elle ; car le prince vit qu'elle se retournait de tems en tems pour rire. Pour lui, il ne disait mot, et mangeait de toutes ses forces. Mon prince, lui dit la fée, quand il commençait à être rassasié ; tournez-vous un peu, je vous prie ; votre nez fait une ombre qui m'empêche de voir ce qui est sur mon assiette. Ah ça, parlons de

votre père ; j'allais à la cour dans le temps qu'il était un petit garçon ; mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette solitude. Dites-moi comment l'on vit à la cour à présent ; les dames aiment-elles toujours à courir ? De mon tems on les voyait le même jour à l'assemblée, aux spectacles, aux promenades, au bal... Que votre nez est long ! Je ne puis m'accoutumer à le voir. En vérité, madame, lui répondit Désir, cessez de parler de mon nez, il est comme il est : que vous importe ? j'en suis content, je ne voudrais pas qu'il fût plus court ; chacun l'a comme il peut. Oh ! je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre Désir, dit la fée, ce n'est pourtant pas mon intention : au contraire je suis de vos amies, et je veux vous rendre service ! Mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez ; je ferai pourtant ensorte de ne vous en plus parler ; je m'efforcerai même de penser que vous êtes camard, quoiqu'à dire la vérité, il y ait assez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raisonnables. Désir qui avait soupé, s'impatienta tellement des discours sans fin que la fée faisait sur son nez, qu'il se jeta sur son cheval, et sortit. Il continua son voyage, et par-tout où il passait, il croyait que tout le monde était fou, parce que tout le monde parlait de son nez ; mais malgré cela, on l'avait si bien accoutumé à s'entendre dire que son nez était beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fût trop long. La vieille fée, qui voulait lui rendre service, s'avisa, malgré lui, d'enfermer Mignone dans un palais de cristal, et mit ce palais sur le chemin du prince. Désir, transporté de joie, s'efforça de le casser ; mais il n'en put venir à bout : désespéré, il voulut s'approcher pour parler du moins à la princesse qui de son côté, approchait aussi sa main de la glace. Il voulait baiser cette main ; mais, de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvait y porter la bouche, parce que son nez l'en empêchait. Il

s'aperçut pour la première fois de son extraordinaire longueur ; et, le prenant avec sa main pour le ranger de côté : Il faut avouer, dit-il, que mon nez est trop long. Dans le moment, le palais de cristal tomba par morceaux ; et la vieille, qui tenait Mignone par la main, dit au prince : Avouez que vous m'avez beaucoup d'obligation ; j'avais beau vous parler de votre nez ; vous n'en auriez jamais reconnu le défaut, s'il ne fût devenu un obstacle à ce que vous souhaitiez. C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre âme et de notre corps. La raison a beau chercher à nous les dévoiler ; nous n'en convenons qu'au moment où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. Désir, dont le nez était devenu un nez ordinaire, profita de cette leçon, il épousa Mignone, et vécut heureux avec elle, un fort grand nombre d'années.

Spirituel et Astre

CONTE.

Il y avait une fois une fée qui voulait épouser un roi ; mais comme elle avait une fort mauvaise réputation, le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère, que de devenir le mari d'une femme que personne n'estimait ; car il n'y a rien de si fâcheux, pour un honnête homme, que de voir sa femme méprisée. Une bonne fée, qu'on nommait Diamantine, fit épouser à ce prince une jeune princesse qu'elle avait élevée, et promit de le défendre contre la fée Furie ; mais peu de tems après, Furie ayant été nommée reine des fées, son pouvoir, qui surpassait de beaucoup celui de Diamantine, lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux

couches de la reine, et doua un fils qu'elle mit au monde, d'une laideur que rien ne pût surpasser. Diamantine, qui s'était cachée à la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler, lorsque Furie fut partie. Ayez bon courage, lui dit-elle ; malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera heureux un jour. Vous le nommerez Spirituel, et non-seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant, le petit prince était si laid, qu'on ne pouvait le regarder sans frayeur : soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisait de si laides grimaces, que les petits enfans qu'on lui amenait pour jouer avec lui, en avaient peur, et disaient que c'était la bête. Quand il fut devenu raisonnable, tout le monde souhaitait de l'entendre parler ; mais on fermait les yeux, et le peuple, qui ne sait pas la plupart du tems ce qu'il veut, prit pour Spirituel une haine si forte, que la reine ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier ; car, dans ce pays-là, le peuple avait droit de se choisir un maître. Spirituel céda, sans murmure, la couronne à son frère, et rebuté de la sottise des hommes qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'âme, il se retira dans une solitude, où, s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'était pas là le compte de la fée Furie ; elle voulait qu'il fût misérable, et voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avait un fils nommé Charmant ; elle l'adorait, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle voulait le rendre heureux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui était parfaitement belle ; mais, afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de Charmant, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelait Astre, vivait avec Charmant, et quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avait jamais pu leur ap-

prendre à lire. Furie fit peindre la princesse, et porta elle-même son portrait dans une petite maison, où Spirituel vivait avec un domestique. La malice de Furie lui réussit, et, quoique Spirituel sût que la princesse Astre était dans le palais de son ennemie, il en devint si amoureux qu'il résolut d'y aller ; mais en même tems se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il était le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il était sûr de paraître horrible aux yeux de cette belle fille. Il résista long-tems au désir qu'il avait de la voir ; mais enfin, sa passion l'emporta sur sa raison. Il partit avec son valet, et Furie fut enchantée de lui voir prendre cette résolution, pour avoir le plaisir de le tourmenter tout à son aise. Astre se promenait dans le jardin avec Diamantine, sa gouvernante, lorsqu'elle vit approcher le prince, elle fit un grand cri, et voulait s'enfuir ; mais Diamantine l'en ayant empêchée, elle cacha sa tête dans ses deux mains, et dit à la fée : Ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me fait mourir de peur. Le prince voulut profiter du moment où elle avait les yeux fermés pour lui faire un compliment bien arrangé ; mais c'était comme s'il eût parlé latin, elle était trop bête pour le comprendre. En même tems, Spirituel entendit Furie qui riait de toute sa force en se moquant de lui. Vous en avez assez fait la première fois, dit-elle au prince ; vous pouvez vous retirer dans un appartement que je vous ai fait préparer, et d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. Vous croyez peut-être que Spirituel s'amusa à dire des injures à cette méchante femme, mais il avait trop d'esprit pour cela ; il savait qu'elle ne cherchait qu'à le fâcher, et il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère. Il était trop affligé ; mais ce fut bien pris, lorsqu'il entendit une conversation d'Astre avec Charmant ; car elle dit tant de bêtises, qu'elle ne lui parut plus si belle de moitié, et qu'il prit la résolution de l'oublier

et de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de Diamantine. Quelle fut sa surprise, lorsque cette fée lui dit : qu'il ne devait point quitter le palais, et qu'elle savait un moyen de le faire aimer de la princesse. Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit Spirituel ; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'Astre est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas. La fée Furie m'a guéri, en me faisant entendre une de ses conversations : j'emporterai son portrait, qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence. Vous avez beau faire le dédaigneux, dit Diamantine, votre bonheur dépend d'épouser la princesse. Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd, encore faudrait-il que je perdisse la mémoire, autrement je ne pourrais m'ôter de l'esprit cette conversation. J'aimerais mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela était possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrais avoir une conversation raisonnable, et qui me ferait trembler, quand je serais en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence, toutes les fois qu'elle ouvrirait la bouche. Votre frayeur me divertit, lui dit Diamantine ; mais, prince, apprenez un secret qui n'est connu que de votre mère et de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimeriez le mieux ; ainsi vous n'avez qu'à souhaiter. Astre peut devenir la personne la plus spirituelle, elle sera parfaite alors, car elle est la meilleure enfant du monde, et a le cœur fort bon. Ah ! Madame, dit Spirituel, vous allez me rendre bien misérable : Astre va devenir trop aimable pour mon repos, et je serais trop peu pour lui plaire ; mais n'importe, et je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. Cela est bien généreux, dit Diamantine ; mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans le

jardin du palais à minuit ; c'est l'heure où Furie est obligée de dormir, et pendant trois heures, elle perd toute sa puissance. Le prince s'étant retiré, Diamantine fut dans la chambre d'Astre ; elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. Diamantine l'ayant appelée, Astre lui dit : Ah ! Madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien surprise. Depuis un moment, je suis comme dans un nouveau monde ; je réfléchis, je pense ; mes pensées s'arrangent dans une forme qui me donne un plaisir infini, et je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres et les sciences. Eh bien, lui dit Diamantine, vous pourrez vous en corriger : vous épouserez dans deux jours le prince Charmant, et vous étudierez ensuite tout à votre aise. Ah ! ma bonne, répondit Astre en soupirant, serait-il possible que je fusse condamnée à épouser Charmant ? Il est si bête, si bête, que cela me fait trembler ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi je n'ai pas connu plutôt la bêtise de ce prince ? C'est que vous étiez vous-même une sotte, dit la fée ; mais voici justement le prince Charmant. Effectivement, il entra dans sa chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître, dans une grande colère, parce qu'au lieu de dire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid. Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit Astre, n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire ? Oh ! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit Charmant ; j'ai bien affaire de toute cette science : moi j'aime mieux un cerf-volant, ou une boule, que tous les livres du monde. Adieu, je vais jouer au volant. Et je serais la femme de ce stupide, dit Astre, lorsqu'il fut sorti ? Je vous assure, ma bonne, que j'aimerais mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt ? Il est vrai qu'il est bien laid.

Mais, quand je me rappelle son discours, il me semble qu'il n'est plus si horrible. Pourquoi n'a-t-il pas le visage comme Charmant ? Mais après tout, que sert la beauté du visage ? une maladie peut l'ôter, la vieillesse la fait perdre à coup sûr, et que reste-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'esprit ? En vérité, ma bonne, s'il fallait choisir, j'aimerais mieux ce prince, malgré sa laideur, que ce stupide qu'on veut me faire épouser. Je suis bien aise de vous voir penser d'une manière si raisonnable, dit Diamantine ; mais j'ai un conseil à vous donner. Cachez soigneusement à Furie tout votre esprit : tout est perdu si vous lui laissez connaître le changement qui s'est fait en vous. Astre obéit à sa gouvernante, et sitôt que minuit fut sonné, la bonne fée proposa à la princesse de descendre dans les jardins : elles s'assirent sur un banc, et Spirituel ne tarda pas à les joindre. Quelle fut sa joie ! lorsqu'il entendit parler Astre, et qu'il fut convaincu qu'il lui avait donné autant d'esprit qu'il en avait lui-même. Astre, de son côté, était enchantée de la conversation du prince ; mais, lorsque Diamantine lui eut appris l'obligation qu'elle avait à Spirituel, sa reconnaissance lui fit oublier sa laideur, quoiqu'elle le vît parfaitement ; car il faisait clair de lune. Que je vous ai obligation, lui dit-elle ; comment pourrai-je m'acquitter envers vous ? Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouse de Spirituel ; il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté qu'il vous a donné d'esprit. J'en serais bien fâchée, répondit Astre, Spirituel me plaît tel qu'il est ; je ne m'embarrasse guère qu'il soit beau ; il est aimable, cela me suffit. Vous venez de finir tous ses malheurs, dit Diamantine ; si vous eussiez succombé à la tentation de le rendre beau, vous restiez sous le pouvoir de Furie ; mais à présent, vous n'avez rien à craindre de sa rage. Je vais vous transporter dans le royaume de Spirituel : son frère est mort, et la

haine que Furie avait inspirée contre lui au peuple, ne subsiste plus. Effectivement on vit revenir Spirituel avec joie, et il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume qu'on s'accoutuma à son visage, mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.

Le Prince Fatal et le Prince Fortuné

CONTE.

Il y avait une fois une reine qui eut deux petits garçons, beaux comme le jour. Une fée, qui était bonne amie de la reine, avait été priée d'être la marraine de ces princes, et de leur faire quelques dons : je doue l'aîné, dit-elle, de toutes sortes de malheurs, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et je le nomme Fatal. À ces paroles, la reine jeta de grands cris, et conjura la fée de changer ce don. Vous ne savez ce que vous demandez, dit-elle à la reine ; s'il n'est pas malheureux, il sera méchant. La reine n'osa plus rien dire ; mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. Peut-être choisirez-vous tout de travers, répondit la fée ; mais n'importe, je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. Je souhaite, dit la reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire ; c'est le moyen de le rendre parfait. Vous pourriez vous tromper, dit la fée ; ainsi, je ne lui accorde ce don que jusqu'à vingt-cinq ans.

On donna des nourrices aux deux petits princes ; mais, dès le troisième jour, la nourrice du prince aîné eut la fièvre ; on lui en donna une autre qui se cassa la jambe en tombant ; une troisième perdit son lait, aussitôt que le prince Fatal commença à la teter ; et, le bruit s'étant répandu que le prince portait malheur à ses

nourrices, personne ne voulut plus le nourrir, ni s'approcher de lui. Ce pauvre enfant qui avait faim, criait, et ne faisait pourtant pitié à personne. Une grosse paysanne, qui avait un grand nombre d'enfans qu'elle avait beaucoup de peine à nourrir, dit qu'elle aurait soin de lui, si on voulait lui donner une grosse somme d'argent ; et, comme le roi et la reine n'aimaient pas le prince Fatal, ils donnèrent à la nourrice ce qu'elle demandait, et lui dirent de le porter à son village. Le second prince, qu'on avait nommé Fortuné, venait, au contraire, à merveille. Son papa et sa maman l'aimaient à la folie, et ne pensaient pas seulement à l'aîné. La méchante femme à qui on l'avait donné, ne fut pas plutôt chez elle, qu'elle lui ôta les beaux langes dont il était enveloppé, pour les donner à un de ses fils qui était de l'âge de Fatal ; et, ayant enveloppé le pauvre prince dans une mauvaise jupe, elle le porta dans un bois, où il y avait bien des bêtes sauvages, et le mit dans un trou, avec trois petits lions, pour qu'il fût mangé. Mais la mère de ces lions ne lui fit pas de mal, et, au contraire, elle lui donna à teter, ce qui le rendit si fort, qu'il courait tout seul au bout de six mois. Cependant, le fils de la nourrice, qu'elle faisait passer pour le prince, mourut, et le roi et la reine furent charmés d'en être débarrassés. Fatal resta dans le bois jusqu'à deux ans, et un seigneur de la cour qui allait à la chasse, fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié, l'emporta dans sa maison ; et, ayant appris qu'on cherchait un enfant pour tenir compagnie à Fortuné, il présenta Fatal à la reine. On donna un maître à Fortuné, pour lui apprendre à lire ; mais on recommanda au maître, de ne le point faire pleurer. Le jeune prince qui avait entendu cela, pleurait toutes les fois qu'il prenait son livre ; en sorte qu'à cinq ans, il ne connaissait pas les lettres ; au lieu que Fatal lisait parfaitement, et savait déjà écrire. Pour faire peur au

prince, on commanda au maître de fouetter Fatal toutes les fois que Fortuné manquerait à son devoir ; ainsi, Fatal avait beau s'appliquer et être sage, cela ne l'empêchait pas d'être battu ; d'ailleurs, Fortuné était si volontaire et si méchant, qu'il maltraitait toujours son frère qu'il ne connaissait pas. Si on lui donnait une pomme, un jouet, Fortuné le lui arrachait des mains ; il le faisait taire, quand il voulait parler ; il l'obligeait à parler, quand il voulait se taire : en un mot, c'était un petit martyr, dont personne n'avait pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans, et la reine était fort surprise de l'ignorance de son fils. La fée m'a trompée, disait-elle ; je croyais que mon fils serait le plus savant de tous les princes, puisque j'ai souhaité qu'il réussit dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. Elle fut consulter la fée sur cela, qui lui dit : « Madame, il fallait souhaiter à votre fils de la bonne volonté, plutôt que des talens ; il ne veut qu'être bien méchant, et il y réussit, comme vous le voyez. Après avoir dit ces paroles à la reine, elle lui tourna le dos : cette pauvre princesse, fort affligée, retourna à son palais. Elle voulut gronder Fortuné pour l'obliger à mieux faire ; mais, au lieu de lui promettre de se corriger, il dit que, si on le chagrinait, il se laisserait mourir de faim. Alors la reine, toute effrayée, le prit sur ses genoux, le baisa, lui donna des bonbons, et lui dit qu'il n'étudierait pas de huit jours, s'il voulait bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince Fatal était un prodige de science et de douceur ; il s'était tellement accoutumé à être contredit qu'il n'avait point de volonté, et ne s'attachait qu'à prévenir les caprices de Fortuné. Mais ce méchant enfant qui enrageait de le voir plus habile que lui, ne pouvait le souffrir ; et les gouverneurs, pour plaire à leur jeune maître, battaient à tous momens Fatal. Enfin, ce méchant enfant dit à la reine qu'il ne voulait plus voir Fatal, et qu'il ne mangerait

pas qu'on ne l'eût chassé du palais. Voilà donc Fatal dans la rue, et, comme on avait peur de déplaire au prince, personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre, mourant de froid, car c'était en hiver, et n'ayant pour son souper qu'un morceau de pain qu'on lui avait donné par charité. Le lendemain matin, il dit en lui-même : Je ne veux pas rester ici à rien faire, je travaillerai pour gagner ma vie jusqu'à ce que je sois assez grand pour aller à la guerre. Je me souviens d'avoir lu dans les histoires que de simples soldats sont devenus de grands capitaines : peut-être aurai-je le même bonheur, si je suis honnête homme. Je n'ai ni père, ni mère ; mais Dieu est le père des orphelins ; il m'a donné une lionne pour nourrice, il ne m'abandonnera pas. Après avoir dit cela, Fatal se leva, fit sa prière, car il ne manquait jamais à prier Dieu soir et matin ; et, quand il priait, il avait les yeux baissés, les mains jointes, et il ne tournait pas la tête de côté et d'autre. Un paysan qui passa et qui vit Fatal qui priait Dieu de tout son cœur, dit en lui-même : je suis sûr que cet enfant sera un honnête garçon ; j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons. Dieu me bénira à cause de lui. Le paysan attendit que Fatal eût fini sa prière, et lui dit : « mon petit ami, voulez-vous venir garder mes moutons ? Je vous nourrirai, et j'aurai soin de vous. — Je le veux bien, répondit Fatal, et je ferai tout mon possible pour vous bien servir ».

Ce paysan était un gros fermier qui avait beaucoup de valets qui le volaient fort souvent ; sa femme et ses enfans le volaient aussi. Quand ils virent Fatal, ils furent bien contens : c'est un enfant, disaient-ils, il fera tout ce que nous voudrons. Un jour la femme lui dit : « mon ami, mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent ; laisse-moi prendre un mouton, et tu diras que le loup l'a emporté. — Madame, lui répondit Fatal, je vou-

drais de tout mon cœur vous rendre un service ; mais j'aimerais mieux mourir que de faire un mensonge et d'être un voleur. — Tu n'es qu'un sot, lui dit cette femme, personne ne saura que tu as fait cela. — Dieu le saura, madame, répondit Fatal ; il voit tout ce que nous faisons, et punit les menteurs et ceux qui volent. Quand la fermière entendit ces paroles, elle se jeta sur lui, lui donna des soufflets, et lui arracha les cheveux. Fatal pleurait, et le fermier, l'ayant entendu, demanda à sa femme pourquoi elle battait cet enfant ? Vraiment, dit-elle, c'est un gourmand ; je l'ai vu ce matin manger un pot de crème que je voulais porter au marché. Fi ! que cela est vilain d'être gourmand, dit le paysan ; et, tout de suite, il appela un valet, et lui commanda de fouetter Fatal. Ce pauvre enfant avait beau dire qu'il n'avait pas mangé la crème ; on croyait sa maîtresse plus que lui. Après cela, il sortit dans la campagne avec ses moutons, et la fermière lui dit : hé bien, voulez-vous à cette heure me donner un mouton ? J'en serais bien fâché, dit Fatal ; vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi ; mais vous ne m'obligerez pas à mentir. Cette, méchante créature, pour se venger, engagea tous les autres domestiques à faire du mal à Fatal. Il restait à la campagne le jour et la nuit ; et, au lieu de lui donner à manger, comme aux autres valets, elle ne lui envoyait que du pain et de l'eau ; et, quand il revenait, elle l'accusait de tout le mal qui se faisait dans la maison. Il passa un an avec ce fermier, et, quoiqu'il couchât sur la terre, et qu'il fût si mal nourri, il devint si fort, qu'on croyait qu'il avait quinze ans, quoiqu'il n'en eût que treize : d'ailleurs, il était devenu si patient, qu'il ne se chagrinait plus, quand on le grondait mal à propos.

Un jour qu'il était à la ferme, il entendit dire qu'un roi voisin avait une grande guerre. Il demanda congé à son maître, et fut à pied dans le royaume de ce prince, pour être soldat. Il s'engagea à

un capitaine qui était un grand seigneur ; mais il ressemblait à un porteur de chaise, tant il était brutal ; il jurait, il battait ses soldats ; il leur volait la moitié de l'argent que le roi donnait pour les nourrir et les habiller ; et, sous ce méchant capitaine, Fatal fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'était engagé pour dix ans, et, quoiqu'il vît déserter le plus grand nombre de ses camarades, il ne voulut jamais suivre leur exemple ; car il disait : j'ai reçu de l'argent pour servir dix ans ; je volerais le roi, si je manquais a ma parole. Quoique le capitaine fût un méchant homme, et qu'il maltraitât Fatal tout comme les autres, il ne pouvait s'empêcher de l'estimer, parce qu'il voyait qu'il faisait toujours son devoir. Il lui donnait de l'argent pour faire ses commissions, et Fatal avait la clé de sa chambre, quand il allait à la campagne, ou qu'il dînait chez ses amis. Ce capitaine n'aimait pas la lecture ; mais il avait une grande bibliothèque, pour faire croire à ceux qui venaient chez lui, qu'il était un homme d'esprit ; car, dans ce pays-là, on pensait qu'un officier qui ne lisait pas l'histoire, ne serait jamais qu'un sot et qu'un ignorant. Quand Fatal avait fait son devoir de soldat, au lieu d'aller boire et jouer avec ses camarades, il s'enfermait dans la chambre du capitaine, et tâchait d'apprendre son métier, en lisant la vie des grands hommes, et il devint capable de commander une armée.

Il y avait déjà sept ans qu'il était soldat, lorsqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit six soldats avec lui, pour aller visiter un petit bois ; et, quand il fut dans ce petit bois, les soldats disaient tout bas : il faut tuer ce méchant homme qui nous donne des coups de canne, et qui nous vole notre pain. Fatal leur dit qu'il ne fallait pas faire une si mauvaise action ; mais, au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueraient avec le capitaine, et mirent tous les cinq l'épée à la main. Fatal se mit à côté de son capitaine, et se

battit avec tant de valeur qu'il tua lui seul quatre de ces soldats. Son capitaine, voyant qu'il lui devait la vie, lui demanda pardon de tout le mal qu'il lui avait fait ; et, ayant conté au roi ce qui lui était arrivé, Fatal fut fait capitaine, et le roi lui fit une grosse pension. Oh ! dame, ses soldats n'auraient pas voulu tuer Fatal, car il les aimait comme ses enfans ; et, loin de leur voler ce qui leur appartenait, il leur donnait de son propre argent, quand ils faisaient leur devoir. Il avait soin d'eux, quand ils étaient blessés, et ne les reprenait jamais par mauvaise humeur.

Cependant on donna une grande bataille, et celui qui commandait l'armée, ayant été tué, tous les officiers et soldats s'enfuirent ; mais Fatal cria tout haut qu'il aimait mieux mourir les armes à la main, que de fuir comme un lâche. Ses soldats lui crièrent qu'ils ne voulaient pas l'abandonner, et le bon exemple ayant fait honte aux autres, ils se rangèrent autour de Fatal, et combattirent si bien, qu'ils firent le fils du roi ennemi prisonnier. Le roi fut bien content, quand il sut qu'il avait gagné la bataille, et dit à Fatal qu'il le faisait général de toutes ses armées. Il le présenta ensuite à la reine et à la princesse, sa fille, qui lui donnèrent leurs mains à baiser. Quand Fatal vit la princesse, il resta immobile. Elle était si belle, qu'il en devint amoureux comme un fou, et ce fut alors qu'il fut bien malheureux, car il pensait qu'un homme comme lui n'était pas fait pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement son amour, et tous les jours il souffrait les plus grands tourmens ; mais ce fut bien pis, quand il apprit que Fortuné, ayant vu un portrait de la princesse qui se nommait Gracieuse en était devenu amoureux, et qu'il envoyait des ambassadeurs pour la demander en mariage. Fatal pensa mourir de chagrin ; mais la princesse Gracieuse qui savait que Fortuné était un prince lâche et méchant, pria si fort le

roi son père, de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur, que la princesse ne voulait point encore se marier.

Fortuné qui n'avait jamais été contredit, entra en fureur, quand on lui eût rapporté la réponse de la princesse ; et son père qui ne pouvait lui rien refuser, déclara la guerre au père de Gracieuse qui ne s'en embarrassa pas beaucoup, car il disait : tant que j'aurai Fatal à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. Il envoya donc chercher son général, et lui dit de se préparer à faire la guerre ; mais Fatal, se jetant à ses pieds, lui dit qu'il était né dans le royaume du père de Fortuné, et qu'il ne pouvait pas combattre contre son roi. Le père de Gracieuse se mit fort en colère, et dit à Fatal qu'il le ferait mourir, s'il refusait de lui obéir ; et qu'au contraire, il lui donnerait sa fille en mariage, s'il remportait la victoire sur Fortuné. Le pauvre Fatal qui aimait Gracieuse à la folie, fut bien tenté ; mais, à la fin, il se résolut à faire son devoir : sans rien dire au roi, il quitta la cour, et abandonna toutes ses richesses. Cependant Fortuné se mit à la tête de son armée, pour aller faire la guerre ; mais, au bout de quatre jours, il tomba malade de fatigue, car il était fort délicat, n'ayant jamais voulu faire aucun exercice. Le chaud, le froid, tout le rendait malade. Cependant l'ambassadeur qui voulait faire sa cour à Fortuné, lui dit qu'il avait vu à la cour du père de Gracieuse, ce petit garçon qu'il avait chassé de son palais, et qu'on disait que le père de Gracieuse lui avait promis sa fille. Fortuné, à cette nouvelle, se mit dans une grande colère, et, aussitôt qu'il fut guéri, il partit pour détrôner le père de Gracieuse, et promit une grosse somme d'argent à celui qui lui amènerait Fatal. Fortuné remporta de grandes victoires, quoiqu'il ne combattît pas lui-même, car il avait peur d'être tué. Enfin, il assiégea la ville capitale de son

ennemi, et résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour, on lui amena Fatal, lié avec de grosses chaînes ; car un grand nombre de personnes s'étaient mises en chemin pour le chercher. Fortuné, charmé de pouvoir se venger, résolut, avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à Fatal, à la vue des ennemis. Ce jour-là même, il donna un grand festin à ses officiers, parce qu'il célébrait son jour de naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats qui étaient dans la ville, ayant appris que Fatal était pris, et qu'on devait dans une heure lui couper la tête, résolurent de périr, ou de le sauver, car ils se souvenaient du bien qu'il leur avait fait, pendant qu'il était leur général. Ils demandèrent donc permission au roi de sortir pour combattre, et, cette fois, ils furent victorieux. Le don de Fortuné avait cessé ; et, comme il voulait s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux coururent ôter les chaînes à Fatal, et, dans le même moment, on vit paraître en l'air deux chariots brillans de lumière. La fée était dans un de ces chariots, et le père et la mère de Fatal étaient dans l'autre ; mais endormis. Ils ne s'éveillèrent qu'au moment où leurs chariots touchaient la terre, et furent bien étonnés de se trouver au milieu d'une armée. La fée alors s'adressant à la reine, et lui présentant Fatal, lui dit : « Madame, reconnaissez, dans ce héros, votre fils aîné ; les malheurs qu'il a éprouvés, ont corrigé les défauts de son caractère qui était violent et emporté. Fortuné au contraire qui était né avec de bonnes inclinations, a été absolument gâté par la flatterie, et Dieu n'a pas permis qu'il vécût plus long-tems, parce qu'il serait devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué ; mais, pour vous consoler de sa mort, apprenez qu'il était sur le point de détrôner son père, parce qu'il s'ennuyait de n'être pas roi. Le roi et la reine furent bien étonnés, et ils embrassèrent de bon cœur Fatal dont ils avaient entendu parler avantageusement.

La princesse Gracieuse et son père apprirent avec joie l'aventure de Fatal qui épousa Gracieuse avec laquelle il vécut fort long-tems, parfaitement heureux et fort vertueux.

Élise et Mira, ou l'île des esclaves

CONTE.

Il y avait dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle, nommée Élise, qui était orgueilleuse et méchante. Elle avait un grand nombre d'esclaves qu'elle rendait les plus malheureuses personnes du monde ; elle les battait, leur disait des injures ; et, quand des personnes de bon sens lui disaient qu'elle avait tort d'agir ainsi, elle répondait : Ces créatures sont faites pour souffrir mes humeurs ; c'est pour cela que je les ai achetées, que je les nourris, que je les habille ; elles sont encore trop heureuses de trouver du pain auprès de moi. Celle méchante fille avait sur-tout une femme-de-chambre, qu'on nommait Mira, qui était son souffre-douleur ; cependant c'était la meilleure créature du monde ; et, malgré les mauvaises façons de sa maîtresse, elle lui était fort attachée ; elle excusait ses défauts tant qu'elle pouvait, et elle eût donné tout son sang pour la rendre plus raisonnable. Élise eut un voyage à faire par mer ; et, comme c'était pour une affaire pressée, et qu'elle ne devait pas y être long-tems, elle ne prit avec elle que sa femme-de-chambre. À peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une grande tempête qui éloigna le vaisseau de sa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plusieurs jours, ceux qui conduisaient le vaisseau aperçurent une île ; comme ils ne savaient où ils étaient, et qu'ils n'avaient plus de

vivres, il fallut y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au-devant d'eux, et ceux qui étaient dans cette chaloupe demandèrent à tous ceux du vaisseau, quels étaient leurs noms et leurs qualités. L'orgueilleuse Élise fit écrire les titres de sa famille, et il y en avait plus d'une page. Elle croyait que cela obligerait ces gens-là à la respecter. Elle fut donc fort surprise, lorsqu'ils lui tournèrent le dos sans lui faire politesse ; mais elle le fut bien davantage quand son esclave eut déclaré son nom et sa qualité ; car ces gens lui rendirent toutes sortes de respects, et lui dirent qu'elle pouvait commander dans le vaisseau où elle était la maîtresse. Ce discours impatienta Élise, qui dit à son esclave : Je vous trouve bien impertinente d'écouter les discours de ces gens-là. Tout beau, madame, lui dit le maître de la chaloupe : vous n'êtes plus à Athènes. Apprenez que trois cents esclaves, au désespoir des mauvais traitemens de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île, il y a trois cents ans ; ils y ont fondé une république, où tous les hommes sont égaux ; mais ils ont établi une loi à laquelle il faut vous soumettre de gré ou de force. Pour faire sentir aux maîtres combien ils ont eu tort d'abuser du pouvoir qu'ils avaient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux qui obéissent de bonne grâce peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté ; mais ceux qui refusent de se soumettre à nos lois, sont esclaves pour la vie. On vous donne toute cette journée pour vous plaindre, et vous accoutumer à votre mauvais sort ; mais si, demain, vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. Élise profita de la permission, et vomit mille injures contre cette île et ses habitans ; mais Mira, profitant d'un moment où personne ne la voyait, se jeta aux pieds de sa maîtresse, et lui dit : Consolez-vous, madame, je n'abuserai pas de votre malheur, et je vous respecterai toujours

comme ma maîtresse. La pauvre fille le pensait comme elle le disait ; mais elle ne connaissait pas les lois du pays. Le lendemain, on la fit venir devant les magistrats, avec sa maîtresse qui était devenue son esclave. Mira, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coutumes ; mais souvenez-vous bien que, si vous y manquiez, il en coûterait la vie à votre esclave Élise. Rappelez-vous bien fidèlement la conduite qu'elle a eue avec vous dans Athènes : il faut, pendant huit jours, que vous la traitiez comme elle vous a traitée. Il faut le jurer tout-à-l'heure. Au bout de huit jours vous serez la maîtresse de la traiter comme il vous plaira. Et vous, Élise, souvenez-vous que la moindre désobéissance vous rendrait esclave pour le reste de vos jours. À ces paroles, Mira et Élise se mirent à pleurer. Mira même se jeta aux pieds du magistrat, et le conjura de la dispenser de faire ce serment ; car, ajouta-t-elle, je mourrai de douleur, s'il faut que je le garde. Levez-vous, madame, dit le magistrat à Mira ; cette créature vous traitait donc d'une manière bien terrible, puisque vous frémissez de l'imiter. Je voudrais que la loi me permît de vous accorder ce que vous me demandez ; mais cela n'est pas possible. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abréger l'épreuve, et de la réduire à quatre jours : mais ne me répliquez pas ; car, si vous dites un mot, vous ferez les 8 jours entiers. Mira fit donc ce serment ; et on annonça à Élise que son service commencerait le lendemain. On envoya chez Mira deux femmes qui devaient écrire toutes ses paroles et ses actions pendant ces quatre jours. Élise, voyant que c'était une nécessité, prit son parti en fille d'esprit ; car, malgré sa hauteur, elle en avait beaucoup. Elle résolut donc d'être si exacte à servir Mira, qu'elle n'aurait point occasion de la maltraiter ; elle ne se souvenait pas que cette fille devait copier ses caprices et ses mauvaises humeurs. Le ma-

tin du jour suivant, Mira sonna, et Élise manqua se casser le cou pour courir à son lit ; mais cela ne lui servit de rien. Mira lui dit, d'un ton aigre : À quoi s'occupait cette salope ? Elle ne vient jamais qu'un quart-d'heure après que j'ai sonné. Je vous assure, madame, que j'ai tout quitté quand je vous ai entendue. Taisez-vous, lui dit Mira, vous êtes une impertinente raisonneuse qui ne sait que répondre mal à propos : donnez-moi ma robe, que je me lève. Élise, en soupirant, fut chercher la robe que Mira avait mise la veille, et la lui apporta : mais Mira, la lui jetant dans le visage, lui dit : Que cette fille est bête ; il faut lui dire tout : ne devez-vous pas savoir que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue ? Élise soupira encore ; mais il n'y avait pas le petit mot à dire. Elle se souvenait fort bien qu'il eût fallu, dans Athènes, que la pauvre Mira eût deviné ses caprices pour s'empêcher d'être grondée. Quand sa maîtresse fut habillée, et qu'elle lui eût servi son déjeûner, elle descendit pour déjeûner à son tour ; mais à peine fut-elle assise, que la cloche sonna ; cela arriva plus de dix fois dans une heure, et c'était pour des bagatelles que Mira la faisait monter. Tantôt elle avait oublié son mouchoir dans une chambre ; une autre fois c'était pour ouvrir la porte à son chien, et toujours pour des choses de pareille conséquence. Il fallait pourtant descendre et monter deux grands escaliers, en sorte que la pauvre Élise ne pouvait plus se soutenir, tant elle était lassé, et disait en elle-même : Hélas ! la pauvre Mira a bien eu à souffrir avec moi ; car il lui fallait recommencer ce train de vie tous les jours. À deux heures, madame annonça qu'elle voulait aller au spectacle, et qu'il fallait la coiffer. Elle dit à Élise qu'elle voulait que ses cheveux fussent accommodés en grosses boucles ; mais ensuite elle trouva que cela lui rendait la tête trop grosse ; elle fit donc défaire cette frisure pour en faire une autre ; et, jusqu'à six heures

qu'elle sortit, Élise fut contrainte de rester debout, encore eut-elle à essuyer mille brusqueries ; elle était une bête, une maladroite, qui ne gagnait pas l'argent qu'elle dépensait. Mira revint du spectacle à deux heures de nuit, parce qu'elle avait soupé en ville, et elle revint de fort mauvaise humeur, à cause qu'elle avait perdu son argent au jeu ; elle s'en vengea, en cherchant querelle à sa femme-de-chambre ; et comme celle-ci, en la décoiffant, lui tira les cheveux par accident, elle lui donna un soufflet. La patience manqua échapper à Élise ; mais elle se souvint qu'elle en avait donné plus de dix à Mira, et ce souvenir l'engagea à se taire. Je veux sortir demain à dix heures, et mettre ma coiffure de dentelle, dit Mira à Élise. Elle n'est pas blanche, dit la femme-de-chambre ; et vous savez qu'il me faut cinq heures pour la blanchir. Madame, dirent les deux femmes de l'île à Mira, pensez donc que cette pauvre fille a besoin de dormir. Elle sera bien malade quand elle passera une nuit, répondit Mira ; elle est faite pour cela. Hélas ! dit Élise en elle-même, je lui ai fait passer la nuit pour mes fantaisies, plus de vingt fois. Mira, pendant les quatre jours, répéta si bien toutes les sottises de sa maîtresse, qu'Élise conçut toute la dureté de sa conduite, et vit bien qu'elle avait agi en barbare avec cette fille. Elle était si fatiguée, lorsque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. Mira la fit coucher dans son lit, lui apporta elle-même ses bouillons, et la servit avec la même exactitude, que quand elle était dans Athènes ; mais Élise ne recevait pas ses services avec la même hauteur ; elle était si confuse du bon cœur de son esclave, qu'elle eût consenti à être la sienne toute sa vie, pour réparer toutes les fautes qu'elle avait faites à son égard. J'ai oublié de vous dire qu'on avait pris sur le vaisseau où était Élise, quelques dames et gentilshommes d'Athènes ; mais comme ce n'étaient pas des per-

sonnes de son rang, elle les connaissait peu, et ne s'en était guère occupée. Au bout d'un mois, on les rassembla toutes ; et les juges, qui étaient nommés pour cela, examinèrent leur conduite, et commencèrent par interroger les maîtresses devenues esclaves, pour savoir comment elles se trouvaient de leur nouvelle condition. Elles avouèrent toutes, en soupirant, qu'il était bien dur pour elles d'être soumises à ceux auxquels elles devaient commander. Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves ? La nature a-t-elle mis entre vous et eux une distinction réelle ? vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique et le maître, sortent du même père ; et les dieux, en les plaçant dans des conditions si différentes, n'ont pas prétendu que les uns fussent plus à leurs yeux que les autres. La vertu règle les rangs devant la divine sagesse. C'est le seul titre dont elle fasse cas ; et c'est pour faciliter l'exercice de toutes les vertus, qu'elle a permis les différentes conditions. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, sa fidélité, son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur, leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur ; et il faut que les esclaves, par leur affection, leur obéissance et leur zèle, paient leurs maîtres des bontés qu'ils ont pour eux. Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves : que cela vous serve de leçon, quand vous serez retournés dans Athènes ; et ne traitez jamais vos domestiques autrement que vous n'auriez souhaité d'être traités dans le tems que vous avez resté ici. Le juge ensuite, s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur dit : La loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas. Vous pouvez les garder ici toute leur vie ; vous pouvez les renvoyer à Athènes ; vous pouvez, si vous le voulez, y

retourner avec eux. Que tous ceux qui veulent rendre la liberté à leurs anciens maîtres, viennent écrire leurs noms sur ce livre. Le juge espérait de Mira qu'elle serait la première à rendre la liberté à sa maîtresse ; mais elle resta à sa place, aussi bien qu'une autre femme, et un jeune homme qui avait la plus belle physionomie du monde. On demanda à cette femme par quelle raison elle ne rendait pas la liberté à sa maîtresse, qui était une bonne vieille. C'est, répondit-elle, parce qu'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années ; je suis lasse d'obéir, et je veux goûter plus long-tems le plaisir de commander à mon tour. Cette esclave se nommait Bélise. Dans ce moment ce jeune homme qui avait une si belle physionomie, et qui se nommait Zénon, s'avança, et dit au juge : Je ne me suis point avancé pour signer l'acte de la liberté de mon maître, parce qu'il a cessé d'être esclave au moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande bien pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours. La loi m'ordonnait de copier les mauvaises façons qu'il avait eues à mon égard ; mais je vous assure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes ; je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute ma vie, s'il l'exige ; car enfin, il m'a acheté, je lui appartiens, et je ne crois pas pouvoir, en honneur et en conscience, profiter d'un accident qui me rend la liberté, sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a acheté. Ce garçon a répondu pour moi, dit Mira ; son histoire est la mienne ; hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes ; le cœur me dit que j'y serai plus heureuse ; car je me trompe fort, ou ma chère maîtresse qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé. Élise interrompit son esclave, et dit au juge : Si je n'ai pas parlé plutôt, c'est que la honte et la confusion retenaient ma langue.

Cette pauvre fille est digne d'être ma maîtresse toute sa vie, et je ne mérite pas d'être son esclave. Je m'étais crue jusqu'à présent d'une autre espèce que la sienne, et je ne me trompais pas tout-à-fait. J'avais au-dessus d'elle un nom, des richesses, de l'orgueil, de la dureté : elle avait au-dessus de moi un bon cœur, de la patience, de l'humanité, de la générosité. Que serais-je devenue aujourd'hui, si elle n'avait eu que mes titres ? Je reconnais donc avec plaisir sa supériorité sur moi. J'accepte pourtant la liberté qu'elle m'a rendue, et je la remercie de vouloir bien revenir avec moi dans Athènes. Car alors j'aurai l'occasion de lui marquer ma reconnaissance, en partageant ma fortune avec elle, et en la regardant comme une amie respectable, dont je suivrai les conseils, et dont je tâcherai d'imiter les exemples. Le maître de Zénon, qui n'avait encore rien dit, s'avança à son tour ; il se nommait Zénocrate ; et, s'adressant aux juges, il leur dit : Je partage la confusion d'Élise. Comme elle, j'ai maltraité un esclave qui m'était de beaucoup supérieur par la noblesse de ses sentimens ; comme elle, j'ai le regret le plus sincère de ma mauvaise conduite ; et, comme elle, je veux la réparer en faisant à Zénon le sort le plus heureux. Le juge alors, s'adressant à toute l'assemblée, prononça cet arrêt : « L'esclave qui n'a point eu pitié de la situation de sa vieille maîtresse, a les sentimens d'une esclave ; ainsi, nous la condamnons, à rester dans l'esclavage le reste de ses jours ; c'est la condition qui convient à la bassesse de son cœur ; mais nous exhortons sa maîtresse à ne point abuser de l'autorité que nous lui rendons sur elle ; car, sans cela, elle deviendrait aussi méprisable que cette créature. Ceux qui ont choisi de renvoyer leurs maîtres à Athènes, et de demeurer dans notre île, y demeureront, mais sous des qualités différentes. Parmi ceux-là, il y en a deux qui ont maltraité leurs maîtres, après que les huit jours de

l'épreuve ont été passés ; ces deux demeureront esclaves ici ; car, toute personne qui manque d'humanité et de douceur, est née sans sentimens, et doit, avec justice, demeurer dans la dernière des conditions ; elle est faite pour cela, elle ne mérite, que cela. Les autres, qui ont bien traité leurs maîtres, et, comme ils eussent voulu qu'on les traitât eux-mêmes, nous les admettons parmi nos citoyens. Pour Mira et Zénon, leur vertu est au-dessus de nos éloges et de nos récompenses : quand même ils resteraient esclaves toute leur vie, leurs sentimens les élèvent au-dessus des rois : nous les abandonnons donc à la providence des dieux, sans oser décider de leur sort ; qu'ils retournent à Athènes avec Zénocrate et Élise, ils sont dignes d'être maîtres ; mais qu'ils le deviennent ou non, ils seront toujours les plus respectables de tous les humains, et honoreront la condition dans laquelle les dieux voudront les placer ».

Élise et Zénocrate, avant de partir, remercièrent beaucoup les habitans de l'île, et leur dirent qu'ils n'oublieraient jamais les leçons d'humanité qu'ils avaient reçues chez eux. Pendant le voyage qu'ils firent pour retourner à Athènes, Zénocrate et Zénon qui connurent plus particulièrement les bonnes qualités d'Élise et de Mira, en devinrent amoureux ; et, les ayant demandées en mariage, ils furent écoutés favorablement, et les épousèrent en arrivant à Athènes ; et, comme ces deux fidèles esclaves ne voulurent point se séparer de leurs maîtres, quoiqu'ils eussent reçus leur liberté, ils furent chargés de la conduite de toute leur maison, et s'en acquittèrent avec un zèle et une fidélité qui peuvent servir d'exemple à tous ceux que la Providence a placés dans la servitude. Il est vrai que leurs maîtres n'oublièrent jamais leurs vertus, et les traitèrent moins en personne que le sort leur avait

soumises, qu'en amis qui méritaient leur confiance, leur affection, et même leurs respects.

Charmant et Absolu

CONTE.

Il y avait une fois un prince, qui perdit son père, quand il n'avait que seize ans. D'abord il fut un peu triste, et puis, le plaisir d'être roi, le consola bientôt. Ce prince, qui se nommait Charmant, n'avait pas un mauvais cœur ; mais il avait été élevé en prince, c'est-à-dire à faire sa volonté ; et cette mauvaise habitude l'aurait sans doute rendu méchant par la suite. Il commençait déjà à se fâcher, quand on lui faisait voir qu'il s'était trompé. Il négligeait ses affaires pour se divertir, et sur-tout, il aimait si passionnément la chasse, qu'il y passait presque toutes les journées. On l'avait gâté, comme on fait tous les princes. Il avait pourtant un bon gouverneur, et il l'aimait beaucoup, quand il était jeune ; mais, lorsqu'il fut devenu roi, il pensa que ce gouverneur était trop vertueux. Je n'oserai jamais suivre mes fantaisies devant lui, disait-il en lui-même ; il dit qu'un prince doit donner tout son temps aux affaires de son royaume, et j'aime mes plaisirs. Quand même il ne me dirait rien, il serait triste, et je connaîtrais à son visage, qu'il serait mécontent de moi : il faut l'éloigner, car il me gênerait. Le lendemain, Charmant assembla son conseil, donna de grandes louanges à son gouverneur, et dit que pour le récompenser du soin qu'il avait eu de lui, il lui donnait le gouvernement d'une province, qui était fort éloignée de la cour. Quand son gouverneur fut parti, il se livra aux plaisirs, et sur-

tout à la chasse, qu'il aimait passionnément. Un jour que Charmant était dans une grande forêt, il vit passer une biche, blanche comme la neige ; elle avait un collier d'or au cou, et lorsqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement, et ensuite s'éloigna. Je ne veux pas qu'on la tue », s'écria Charmant. Il recommanda donc à ses gens, de rester là avec ses chiens, et il suivit la biche. Il semblait qu'elle l'attendait ; mais lorsqu'il était proche d'elle, elle s'éloignait en sautant et gambadant. Il avait tant d'envie de la prendre, qu'en la suivant il fit beaucoup de chemin, sans y penser. La nuit vint, et il perdit la biche de vue. Le voilà bien embarrassé ; car il ne savait pas où il était. Tout d'un coup, il entendit des instruments ; mais ils paraissaient être bien loin. Il suivit ce bruit agréable, et arriva enfin à un grand château, où l'on faisait ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il voulait, et le prince lui conta son aventure. Soyez le bienvenu, lui dit cet homme ; on vous attend pour souper, car la biche blanche appartient à ma maîtresse ; et toutes les fois qu'elle la fait sortir, c'est pour lui amener compagnie. En même temps, le portier siffla, et plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux, et conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étaient point magnifiques ; mais tout était propre et si bien arrangé que cela faisait plaisir à voir. Aussitôt, il vit paraître la maîtresse de la maison. Charmant fut ébloui de sa beauté, et s'étant jeté à ses pieds, il ne pouvait parler, tant il était occupé à la regarder. Levez-vous, mon prince, lui dit-elle, en lui donnant la main. Je suis charmée de l'admiration que je vous cause ; vous paraissez si aimable, que je souhaite de tout mon cœur, que vous soyez celui qui doit me tirer de ma solitude. Je m'appelle Vraie gloire, et je suis immortelle. Je vis dans ce château, depuis le commencement du monde, en attendant un mari.

Un grand nombre de rois sont venus me voir ; mais, quoiqu'ils m'eussent juré une fidélité éternelle, ils ont manqué à leur parole, et m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. Ah ! belle princesse, dit Charmant, peut-on vous oublier, quand on vous a vue une fois ? Je jure de n'aimer que vous ; et, dès ce moment, je vous choisis pour ma reine : et moi, je vous accepte pour mon roi, lui dit Vraie Gloire ; mais il ne m'est pas permis de vous épouser encore. Je vais vous faire voir un autre prince, qui est dans mon palais, et qui prétend aussi m'épouser : si j'étais la maîtresse, je vous donnerais la préférence ; mais cela ne dépend pas de moi. Il faut que vous me quittiez pendant trois ans, et celui des deux qui me sera le plus fidèle pendant ce temps, aura la préférence.

Charmant fut fort affligé de ces paroles ; mais il le fut bien davantage, quand il vit le prince dont Vraie Gloire lui avait parlé. Il était si beau, il avait tant d'esprit, qu'il craignit que Vraie Gloire ne l'aimât plus que lui. Il se nommait Absolu, et il possédait un grand royaume. Ils soupèrent tous les deux avec Vraie Gloire, et furent bien tristes, quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendait dans trois ans, et ils sortirent ensemble du palais. À peine avaient-ils marché deux cents pas dans la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de Vraie Gloire ; l'or, l'argent, le marbre, les diamants éblouissaient les yeux ; les jardins en étaient magnifiques, et la curiosité les engagea à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse ; mais elle avait changé d'habit ; sa robe était toute garnie de diamants, ses cheveux en étaient ornés, au lieu que la veille, sa parure n'était qu'une robe blanche, garnie de fleurs. Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle, elle me plaisait autrefois ; mais puisque j'ai deux princes pour amans, je ne la

trouve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours, et je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence. L'or et les pierreries ne sont faits que pour eux, et quand leurs sujets les voient si magnifiques, ils les respectent davantage. En même tems, elle fit passer ses deux amans dans une grande salle. Je vais vous montrer, leur dit-elle, les portraits de plusieurs princes qui ont été mes favoris. En voilà un qu'on nommait Alexandre, que j'aurais épousé ; mais il est mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de soldats, ravagea toute l'Asie, et s'en rendit maître. Il m'aimait à la folie, et risqua plusieurs fois sa vie pour me plaire. Voyez cet autre, on le nommait Pyrrhus. Le désir de devenir mon époux l'a engagé à quitter son royaume pour en acquérir d'autres ; il courut toute sa vie, et fut tué malheureusement d'une tuile, qu'une femme lui jeta sur la tête. Cet autre se nommait Jules César : pour mériter mon cœur, il a fait pendant dix ans la guerre dans les Gaules ; il a vaincu Pompée, et soumis les Romains. Il eût été mon époux ; mais, ayant, contre mon conseil, pardonné à ses ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups de poignard ; la princesse leur montra encore un grand nombre de portraits, et, leur ayant donné un superbe déjeûner, qui fut servi dans des plats d'or, elle leur dit de continuer leur voyage. Quand ils furent sortis du palais, Absolu dit à Charmant : avouez que la princesse était mille fois plus aimable aujourd'hui, avec ses beaux habits, qu'elle n'était hier, et qu'elle avait aussi beaucoup plus d'esprit. Je ne sais, répondit Charmant, elle avait du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cause de ses beaux habits ; mais assurément elle me plaisait davantage sous son habit de bergère. Les deux princes se séparèrent, et s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus de faire tout ce qu'ils pourraient, pour plaire à leur maîtresse.

Quand Charmant fut dans son palais, il se ressouvint qu'étant petit, son gouverneur lui avait souvent parlé de Vraie Gloire, et il dit en lui-même, puisqu'il connaît ma princesse, je veux le faire revenir à ma cour ; il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. Il envoya donc un courrier pour le chercher, et aussitôt que son gouverneur, qu'on nommait Sincère, fut arrivé, il le fit venir dans son cabinet, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Le bon Sincère, pleurant de joie, dit au roi : Ah ! mon prince, que je suis content d'être revenu ! Sans moi vous auriez perdu votre princesse. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une sœur, qu'on nomme Fausse Gloire ; cette méchante créature n'est pas si belle que Vraie Gloire ; mais elle se farde pour cacher ses défauts. Elle attend tous les princes qui sortent de chez Vraie Gloire ; et comme elle ressemble à sa sœur, elle les trompe. Ils croient travailler pour Vraie Gloire, et ils la perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les amans de Fausse Gloire périssent misérablement. Le prince Absolu, qui va suivre leur exemple, ne vivra que jusqu'à trente ans ; mais si vous vous conduisez par mes conseils, je vous promets qu'à la fin, vous serez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du monde : travaillez pour le devenir. Mon cher Sincère, répondit Charmant, tu sais que ce n'est pas possible. Quelque grand que soit mon royaume, mes sujets sont si ignorants, si grossiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre. Or, pour devenir le plus grand roi du monde, ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles, et prendre beaucoup de villes ? Ah ! mon prince, répartit Sincère, vous avez déjà oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien qu'une seule ville, et deux ou trois cents sujets, et que vous ne feriez jamais la guerre, vous pourriez devenir le plus grand roi du monde : il ne faut pour

cela, qu'être le plus juste et le plus vertueux. C'est là le moyen d'acquérir la princesse Vraie Gloire. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins ; qui, pour bâtir leurs beaux châteaux, acheter de beaux habits et beaucoup de diamans, prennent l'argent de leurs peuples, sont trompés, et ne trouveront que la princesse Fausse Gloire, qui alors n'aura plus son fard, et leur paraîtra aussi laide qu'elle l'est véritablement. Vous dites que vos sujets sont grossiers et ignorans, il faut les instruire. Faites la guerre à l'ignorance, au crime ; combattez vos passions, et vous serez un grand roi, et un conquérant au-dessus de César, de Pyrrhus, d'Alexandre et de tous les héros, dont Fausse Gloire vous a montré les portraits. Charmant résolut de suivre les conseils de son gouverneur. Pour cela, il pria un de ses parents, de commander dans son royaume pendant son absence, et partit avec son gouverneur, pour voyager dans tout le monde, et s'instruire par lui-même de tout ce qu'il fallait faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvait dans un royaume un homme sage, ou habile, il lui disait : voulez-vous venir avec moi, je vous donnerai beaucoup d'or. Quand il fut bien instruit, et qu'il eut un grand nombre d'habiles gens, il retourna dans son royaume, et chargea tous ces habiles gens d'instruire ses sujets, qui étaient très-pauvres et très-ignorans. Il fit bâtir de grandes villes, et quantité de vaisseaux ; il faisait apprendre à travailler aux jeunes gens, nourrissait les pauvres malades et vieillards, rendait lui-même la justice à ses peuples ; en sorte qu'il les rendit honnêtes gens et heureux. Il passa deux ans dans ce travail, et au bout de ce temps, il dit à Sincère : croyez-vous que je sois bientôt digne de Vraie Gloire ? Il vous reste encore un grand ouvrage à faire, lui dit son gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos sujets, votre paresse, votre amour pour les plaisirs, mais vous êtes encore l'es-

clave de votre colère c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. Charmant eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut, mais il était si amoureux de sa princesse, qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux et patient. Il y réussit, et les trois ans étant passés, il se rendit dans la forêt, où il avait vu la biche blanche. Il n'avait pas mené avec lui un grand équipage ; le seul Sincère l'accompagnait. Il rencontra bientôt Absolu dans un char superbe. Il avait fait peindre sur ce char les batailles qu'il avait gagnées, les villes qu'il avait prises, et il faisait marcher devant lui plusieurs princes, qu'il avait fait prisonniers, et qui étaient enchaînés comme des esclaves. Lorsqu'il aperçut Charmant, il se moqua de lui, et de la conduite qu'il avait tenue. Dans le même moment ils virent les palais des deux sœurs, qui n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Charmant prit le chemin du premier, et Absolu en fut charmé, parce que celle qu'il prenait pour sa princesse, lui avait dit qu'elle n'y retournerait jamais. Mais à peine eut-il quitté Charmant, que la princesse Vraie Gloire, mille fois plus belle, mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avait vue, vint au-devant de lui. Venez, mon prince, lui dit-elle, vous êtes digne d'être mon époux ; mais vous n'auriez jamais eu ce bonheur, sans votre ami Sincère, qui vous a appris à me distinguer de ma sœur. Dans le même tems, Vraie Gloire commanda aux vertus, qui sont ses sujettes, de faire une fête pour célébrer son mariage avec Charmant ; et pendant qu'il s'occupait du bonheur qu'il allait avoir, d'être l'époux de cette princesse, Absolu arriva chez Fausse Gloire, qui le reçut parfaitement bien, et lui offrit de l'épouser sur-le-champ. Il y consentit ; mais à peine fut-elle sa femme, qu'il s'aperçut, en la regardant de près, qu'elle était vieille et ridée, quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc et de

rouge, pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parlait, un fil d'or, qui attachait ses fausses dents, se rompit, et ses dents tombèrent à terre. Le prince Absolu était si fort en colère d'avoir été trompé, qu'il se jeta sur elle pour la battre ; mais comme il l'avait prise par de beaux cheveux noirs, qui étaient fort longs, il fut tout étonné qu'ils lui restassent dans la main ; car Fausse Gloire portait une perruque ; et comme elle resta nue tête, il vit qu'elle n'avait qu'une douzaine de cheveux, et encore ils étaient tous blancs. Absolu laissa là cette méchante et laide créature, et courut au palais de Vraie Gloire, qui venait d'épouser Charmant ; et la douleur qu'il eut, d'avoir perdu cette princesse, fut si grande, qu'il en mourut. Charmant plaignit son malheur et vécut longtemps avec Vraie Gloire. Il en eut plusieurs filles ; mais une seule ressemblait parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre, en attendant qu'elle pût trouver un époux ; et, pour empêcher la méchante tante de lui débaucher ses amans, il écrivit sa propre histoire, afin d'apprendre aux princes, qui voudraient épouser sa fille, que le seul moyen de posséder Vraie Gloire, était de travailler à se rendre vertueux et utiles à leurs sujets ; et, que pour réussir dans ce dessein, ils avaient besoin d'un ami sincère.

Conte du pêcheur et du voyageur

CONTE.

Il y avait une fois un homme qui n'avait pour tout bien qu'une pauvre cabane sur le bord d'une petite rivière : il gagnait sa vie à pêcher du poisson ; mais comme il n'y en avait guère dans cette

rivière, il ne gagnait pas grand-chose, et ne vivait presque que de pain et d'eau. Cependant il était content dans sa pauvreté, parce qu'il ne souhaitait rien que ce qu'il avait. Un jour, il lui prit fantaisie de voir la ville, et il résolut d'y aller le lendemain. Comme il pensait à faire ce voyage, il rencontra un voyageur qui lui demanda s'il y avait bien loin jusqu'à un village, pour trouver une maison où il pût coucher. Il y a douze milles, répondit le pêcheur, et il est bien tard ; si vous voulez passer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de bon cœur. Le voyageur accepta sa proposition, et le pêcheur, qui voulait le régaler, alluma du feu, pour faire cuire quelques petits poissons. Pendant qu'il apprêtait le souper, il chantait, il riait et paraissait de fort bonne humeur. Que vous êtes heureux ! lui dit son hôte, de pouvoir vous divertir : je donnerais tout ce que je possède au monde, pour être aussi gai que vous. Et qui vous en empêche ? dit le pêcheur, ma joie ne me coûte rien, et je n'ai jamais eu sujet d'être triste. Est-ce que vous avez quelque grand chagrin, qui ne vous permet pas de vous réjouir ? Hélas, reprit le voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes. J'étais marchand, et je gagnais de grands biens ; mais je n'avais pas un moment de repos. Je craignais toujours qu'on ne me fît banqueroute ; que mes marchandises ne se gâtâssent ; que les vaisseaux que j'avais sur la mer, ne fissent naufrage ; ainsi, j'ai quitté le commerce pour essayer d'être plus tranquille, et j'ai acheté une charge chez le roi. D'abord, j'ai eu le bonheur de plaire au prince, je suis devenu son favori, et je croyais que j'allais être content ; mais je connus bientôt que j'étais plus esclave du prince, que son favori. Il fallait renoncer à tout moment à mes inclinations, pour suivre les siennes. Il aimait la chasse et moi le repos ; cependant, j'étais obligé de courir avec lui les bois toute la journée : je revenais au palais, bien fatigué, et

avec une grande envie de me coucher. Point du tout, la maîtresse du roi donnait un bal, un festin ; on me faisait l'honneur de m'en prier pour faire sa cour au roi : j'y allais en enrageant ; mais l'amitié du prince me consolait un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'est avisé de parler d'un air d'amitié à un des seigneurs de sa cour, il lui a donné deux commissions, et a dit qu'il le croyait un fort honnête homme. Dès ce moment, j'ai bien vu que j'étais perdu, et j'ai passé plusieurs nuits sans dormir. Mais, dit le pêcheur, en interrompant son hôte, est-ce que le roi vous faisait mauvais visage, et ne vous aimait plus ? Pardonnez-moi, répondit cet homme, le roi me faisait plus d'amitié qu'à l'ordinaire ; mais pensez donc qu'il ne m'aimait plus tout seul, et que tout le monde disait que ce seigneur allait devenir un second favori. Vous sentez bien que cela est insupportable, aussi ai-je manqué mourir de chagrin. Je me retirai hier au soir dans ma chambre, tout triste ; et, quand je fus seul, je me mis à pleurer. Tout d'un coup, je vis un grand homme, d'une physionomie fort agréable, qui me dit : Azaël, j'ai pitié de ta misère, veux-tu devenir tranquille, renonce à l'amour des richesses et au désir des honneurs ? Hélas ! seigneur, ai-je dit à cet homme, je le souhaiterais de tout mon cœur ; mais comment y réussir ? Quitte la cour, m'a-t-il dit, et marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue : la folie d'un homme te prépare un spectacle capable de te guérir pour jamais de l'ambition. Quand tu auras marché pendant deux jours, reviens sur tes pas, et crois fermement qu'il ne tiendra qu'à toi de vivre gai et tranquille. J'ai déjà marché un jour entier pour obéir à cet homme, et je marcherai encore demain ; mais j'ai bien de la peine à espérer le repos qu'il m'a promis.

Le pêcheur ayant écouté cette histoire, ne pût s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux, qui faisait dépendre son bon-

heur des regards et des paroles du prince. Je serai charmé de vous revoir, et d'apprendre votre guérison, dit-il au voyageur : achevez votre voyage, et dans deux jours revenez dans ma cabane ; je vais voyager aussi ; je n'ai jamais été à la ville, et je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tout le tracas qu'il doit y avoir. Vous avez là une mauvaise pensée, dit le voyageur : puisque vous êtes heureux à présent, pourquoi cherchez-vous à vous rendre misérable ? Votre cabane vous paraît suffisante aujourd'hui mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paraîtra bien petite et bien chétive. Vous êtes content de votre habit, parce qu'il vous couvre ; mais il vous fera mal au cœur, quand vous aurez examiné les superbes vêtements des riches. Monsieur, dit le pêcheur à son hôte, vous parlez comme un livre, servez-vous de ces belles raisons pour apprendre à ne vous pas fâcher quand on regarde les autres, ou qu'on leur parle. Le monde est plein de ces gens qui conseillent les autres, pendant qu'ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes. Le voyageur ne répliqua rien, parce qu'il n'est pas honnête de contredire les gens dans leur maison, et le lendemain il continua son voyage, pendant que le pêcheur commençait le sien. Au bout de deux jours, le voyageur Azaël, qui n'avait rien rencontré d'extraordinaire, revint à la cabane. Il trouva le pêcheur assis devant sa porte, la tête appuyée dans sa main, et les yeux fixés contre terre. À quoi pensez-vous ? lui demanda Azaël. Je pense que je suis fort malheureux, répondit le pêcheur. Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour m'avoir rendu si pauvre pendant qu'il y a une si grande quantité d'hommes si riches et si contens ? Dans le moment, cet homme qui avait commandé à Azaël de marcher pendant deux jours, et qui était un ange, parut. Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'Azaël ? dit-il au pêcheur. La vue des magnificences de la ville a

fait naître chez toi l'avarice et l'ambition ; elles en ont chassé la joie et la paix. Modère tes désirs, et tu retrouveras ces précieux avantages. Cela vous est bien aisé à dire, reprit le pêcheur ; mais cela ne m'est pas possible, et je sens que je serai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation. Ce serait pour ta perte, lui dit l'ange. Crois-moi, ne souhaite que ce que tu as. Vous avez beau parler, reprit le pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'ange ; mais c'est dans sa colère, et pour le punir. Et que vous importe, dit le pêcheur. S'il ne tenait qu'à souhaiter, je ne m'embarrasserais guère de vos menaces. Puisque tu veux te perdre, dit l'ange, j'y consens : tu peux souhaiter trois choses ; Dieu te les accordera. Le pêcheur transporté de joie, souhaita que sa cabane fût changée en un palais magnifique, et aussitôt son souhait fut accompli. Le pêcheur, après avoir admiré ce palais, souhaita que la petite rivière qui était devant sa porte, fût changée en une grande mer, et aussitôt son souhait fut accompli. Il lui en restait un troisième à faire ; il y rêva quelque temps, et ensuite il souhaita que la petite barque fût changée en un vaisseau superbe, chargé d'or et de diamans : aussitôt qu'il vit le vaisseau, il y courut pour admirer les richesses dont il était devenu le maître ; mais à peine y fut-il entré, qu'il s'éleva un grand orage. Le pêcheur voulut revenir au rivage et descendre à terre, mais il n'y avait pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit son ambition : regrets inutiles, la mer l'engloutit avec toutes ses richesses, et l'ange dit à Azaël : que cet exemple te rende sage. La fin de cet homme est presque toujours celle de l'ambitieux. La cour où tu vis présentement, est une mer fameuse par les naufrages et les tempêtes : pendant que tu le peux encore, gagne le rivage ; tu le souhaiteras un jour sans pouvoir y parve-

nir. Azaël effrayé promit d'obéir à l'ange, et lui tint parole. Il quitta la cour, et vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avait plus de vertu que de beauté et de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes richesses, il ne s'appliqua plus qu'à en jouir avec modération, et à en distribuer le superflu aux pauvres. Il se vit alors heureux et content, et il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice et de l'ambition, qui avaient jusqu'alors empoisonné tout le bonheur de sa vie.

Jean et Marie

CONTE.

Il y avait un marchand qui était allé dans les Indes avec sa femme. Il y gagna beaucoup d'argent ; et, au bout de quelques années, il s'embarqua pour revenir en France d'où il était. Il avait avec lui sa femme et deux enfans, un garçon et une fille ; le garçon, âgé de quatre ans, se nommait Jean, et la fille, qui n'en avait que trois, s'appelait Marie. Quand ils furent à moitié chemin, il survint une grande tempête, et le pilote dit qu'ils étaient en grand danger, parce que le vent les poussait vers des îles, où sans doute leur vaisseau se briserait. Le pauvre marchand, ayant appris cela, prit une grande planche, et lia fortement dessus sa femme et ses deux enfans ; il voulait s'y attacher aussi, mais il n'en eut pas le tems ; car le vaisseau, ayant touché contre un rocher, s'ouvrit en deux, et tous ceux qui étaient dedans tombèrent dans la mer. La planche sur laquelle étaient la femme et les deux enfans, se soutint sur la mer comme un petit bateau, et le vent la poussa vers

une île. Alors la femme détacha les cordes, et avança dans cette île avec les deux enfans.

La première chose qu'elle fit quand elle fut en lieu de sûreté, fut de se mettre à genoux pour remercier Dieu de l'avoir sauvée ; elle était pourtant bien affligée d'avoir perdu son mari : elle pensait aussi qu'elle et ses enfans mourraient de faim dans cette île, ou qu'ils seraient mangés par les bêtes sauvages. Elle marcha quelque tems dans ces tristes pensées, et elle aperçut plusieurs arbres chargés de fruits ; elle prit un bâton et en fit tomber, qu'elle donna à ses petits enfans, et en mangea elle-même : elle avança ensuite plus loin, pour voir si elle ne découvrirait point quelque cabane ; mais elle reconnut qu'elle était dans une île déserte. Elle trouva dans son chemin un grand arbre qui était creux, et elle résolut d'en faire une maison pour cette nuit. Elle y coucha donc avec ses enfans, et le lendemain elle avança encore dans l'île, autant qu'ils purent marcher. Elle trouva dans son chemin des nids d'oiseaux dont elle prit les œufs ; et, voyant qu'elle ne trouvait ni hommes, ni mauvaises bêtes, elle résolut de se soumettre à la volonté de Dieu, et de faire son possible pour bien élever ses enfans. Elle avait dans sa poche un évangile et un livre de communes prières ; elle s'en servit pour leur apprendre à lire, et pour leur enseigner à connaître le bon Dieu. Quelquefois le petit garçon lui disait : Ma mère, où est mon papa ? d'où vient nous a-t-il fait quitter notre maison pour venir dans cette île ? est-ce qu'il ne viendra pas nous chercher ? Mes enfans, leur répondait cette pauvre femme enpleurant, votre père est allé dans le ciel ; mais vous avez un autre papa qui est le bon Dieu. Il est ici, quoique vous ne le voyiez-pas ; c'est lui qui nous envoie des fruits et des œufs ; et il aura soin de nous, tant que nous l'aimerons de tout notre cœur, et que nous le servirons. Quand ces petits enfans

surent lire, ils lisaient avec bien du plaisir tout ce qui était dans leurs livres, et ils en parlaient toute la journée. D'ailleurs ils étaient fort bons et fort obéissans à leur mère.

Au bout de deux ans cette pauvre femme tomba malade, et elle connut qu'elle allait mourir : elle était bien inquiète pour ses pauvres enfans ; mais, à la fin, elle pensa que Dieu, qui était si bon, en aurait soin. Elle était couchée dans le creux de son arbre ; et, ayant appelé ses enfans, elle leur dit : Je vais bientôt mourir, mes chers enfans, et vous n'aurez plus de mère. Souvenez-vous pourtant que vous ne serez pas tous seuls, et que le bon Dieu verra tout ce que vous ferez. Ne manquez jamais à le prier matin et soir. Mon cher Jean, ayez bien soin de votre sœur Marie ; ne la grondez point ; ne la battez jamais ; vous êtes plus grand et plus fort qu'elle, vous irez lui chercher des œufs et des fruits : elle voulait aussi dire quelque chose à Marie ; elle n'en eut pas le tems, elle mourut.

Ces pauvres enfans ne comprenaient point ce que leur mère voulait leur dire ; car ils ne savaient pas ce que c'était de mourir : quand elle fut morte, ils crurent qu'elle dormait, et ils n'osaient faire du bruit, crainte de la réveiller. Jean fut chercher des fruits ; et, ayant soupé, ils se couchèrent à côté de l'arbre, et s'endormirent tous les deux. Le lendemain ils furent fort étonnés de ce que leur mère dormait encore, et furent la tirer par le bras pour la réveiller : comme ils virent qu'elle ne leur répondait pas, ils crurent qu'elle était fâchée contr'eux, et se mirent à pleurer ; ensuite ils lui demandèrent pardon, et lui promirent d'être bien sages ; ils eurent beau faire ; vous pensez bien que la pauvre femme ne pouvait leur répondre, puisqu'elle était morte. Ils restèrent là pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le corps com-

mençât à se corrompre. Un matin, Marie, jetant de grands cris, dit à Jean : Ah ! mon frère, voilà des vers qui mangent notre pauvre maman ; il faut les arracher : venez m'aider. Jean s'approcha ; mais ce corps sentait si mauvais, qu'ils ne purent rester là, et furent contraints d'aller chercher un autre arbre pour y coucher.

Ces deux enfans obéirent exactement à leur mère, et jamais ils ne manquèrent à prier Dieu : ils lisaient si souvent leurs livres, qu'ils les savaient par cœur. Quand ils avaient bien lu, ils se promenaient, ou bien ils s'asseyaient sur l'herbe, et Jean disait à sa sœur : Je me souviens, quand j'étais bien petit, d'avoir été dans un lieu où il y avait de grandes maisons, et beaucoup d'hommes ; j'avais une nourrice, et vous aussi, et mon père avait beaucoup de valets ; nous avions aussi de belles robes. Tout d'un coup, papa nous a mis dans une maison qui allait sur l'eau ; et puis, tout d'un coup, il nous a attachés à une planche, et a été tout au fond de la mer, d'où il n'est jamais revenu. Cela est bien singulier, répondait Marie ; mais enfin, puisque cela est arrivé ; c'est que Dieu l'a voulu ; car vous savez bien, mon frère, qu'il est tout-puissant.

Jean et Marie restèrent onze ans dans cette île. Un jour qu'ils étaient assis au bord de la mer, ils virent venir dans un bateau plusieurs hommes noirs. D'abord, Marie eut peur et voulait se sauver ; mais Jean lui dit : restons, ma sœur ; ne savez-vous pas que notre père le bon Dieu est ici, et qu'il empêchera ces hommes de nous faire du mal ? Ces hommes noirs étant descendus à terre, furent surpris de voir ces enfans qui étaient d'une autre couleur qu'eux ; ils les environnèrent et leur parlèrent ; ce fut inutilement : le frère et la sœur n'entendaient pas leur langage. Jean mena ces Sauvages à l'endroit où étaient les os de sa mère,

et leur conta comment elle était morte tout d'un coup ; ils ne l'entendaient pas non plus. Enfin les noirs leur montrèrent leur petit bateau, et leur firent signe d'y entrer. Je n'oserais, disait Marie, ces gens-là me font peur. Jean lui dit : rassurez-vous, ma sœur ; mon père avait des domestiques de la même couleur que ces hommes, peut-être qu'il est revenu de son voyage, et qu'il les envoye pour nous chercher.

Ils entrèrent donc dans le bateau qui les conduisit dans une île qui n'était pas fort éloignée, et qui avait des Sauvages pour habitans. Tous ces Sauvages les reçurent fort bien : leur roi ne pouvait se lasser de regarder Marie, et il mettait souvent la main sur son cœur, pour lui marquer qu'il l'aimait. Marie et Jean eurent bientôt appris la langue de ces Sauvages, et ils connurent qu'ils faisaient la guerre à des peuples qui demeuraient dans des îles voisines ; qu'ils mangeaient leurs prisonniers, et qu'ils adoraient un grand vilain singe qui avait plusieurs Sauvages pour le servir, en sorte qu'ils étaient bien fâchés d'être venus demeurer chez ces méchantes gens. Cependant le roi voulait absolument épouser Marie, qui disait à son frère : j'aimerais mieux mourir que d'être la femme de cet homme là. C'est parce qu'il est bien laid que vous ne l'épouserez pas, disait Jean. Non, mon frère, lui disait-elle ; c'est parce qu'il est méchant. Ne voyez-vous pas qu'il ne connaît pas notre père le bon Dieu ; et, qu'au lieu de le prier, il se met à genoux devant ce vilain singe. D'ailleurs, notre livre dit qu'il faut pardonner à ses ennemis, et leur faire du bien, et vous voyez qu'au lieu de cela, ce méchant homme fait mourir ses prisonniers et les mange.

Il me prend une pensée, dit Jean ; si nous tuyions ce vilain singe, ils verraient bien que ce n'est pas un Dieu ? Faisons mieux,

dit Marie ; notre livre dit que Dieu accorde toujours les choses qu'on lui demande de bon cœur ; mettons-nous à genoux, et prions Dieu de tuer lui-même le singe, alors on ne s'en prendra pas à nous, et on ne nous fera point mourir.

Jean trouva ce que sa sœur lui disait fort raisonnable. Ils se mirent donc tous deux à genoux, et dirent tout haut : seigneur, qui pouvez tout ce que vous voulez, ayez, s'il vous plaît, la bonté de tuer ce singe, afin que ces pauvres gens connaissent que c'est vous qu'il faut adorer, et non pas lui. Ils étaient encore à genoux, lorsqu'ils entendirent jeter de grands cris ; et, s'étant informés de ce qui y donnait lieu, on leur apprit que le grand singe, en sautant de dessus un arbre, s'était cassé la jambe, et qu'on croyait qu'il en mourrait. Les sauvages qui avaient soin du grand singe qui était mort, et qui étaient comme ses prêtres, dirent au roi que Marie et son frère étaient cause du malheur qui était arrivé, et qu'ils ne pourraient être heureux qu'après que ces deux blancs auraient adoré leur dieu. Aussitôt on décida qu'on ferait un sacrifice au nouveau singe qu'on venait de choisir ; que les deux blancs y assisteraient, et, qu'après cela, Marie épouserait leur roi ; que, s'ils refusaient de le faire, on les brûlerait tout vifs avec leurs livres, dont ils se servaient pour faire des enchantemens. Marie apprit celle résolution, et, comme les prêtres lui disaient que c'était elle qui avait fait mourir leur singe, elle leur répondit : si j'avais fait mourir votre singe, n'est-il pas vrai que je serais plus puissante que lui ; je serais donc bien stupide d'adorer quelqu'un qui ne serait pas au-dessus de moi. Le plus faible doit se soumettre au plus puissant, et par conséquent, je mériterais plutôt les adorations du singe, que lui les miennes. Cependant, je ne veux pas vous tromper, ce n'est pas moi qui lui ai ôté la vie ; mais notre Dieu qui est le maître de toutes les créatures, et sans la permis-

sion duquel, vous ne sauriez ôter un seul cheveu de ma tête. Ce discours irrita tous les sauvages ; ils attachèrent Marie et son frère à des morceaux de bois, et se préparaient à les brûler, lorsqu'on leur apprit qu'un grand nombre de leurs ennemis venait d'aborder dans l'île. Ils coururent pour les combattre, et furent vaincus. Les sauvages qui étaient vainqueurs, coupèrent les chaînes des deux enfans blancs, et les ayant menés dans leur île, ils devinrent les esclaves du roi. Ils travaillaient depuis le matin jusqu'au soir, et disaient : il faut servir fidèlement notre maître pour l'amour de Dieu, et croire que c'est le Seigneur que nous servons : car notre livre dit qu'il faut le faire ainsi.

Cependant, ces nouveaux sauvages faisaient souvent la guerre, et, comme leurs voisins, ils mangeaient leurs prisonniers. Un jour ils en prirent un grand nombre, car ils étaient fort vaillans : parmi ceux-là il y avait un homme blanc, et, comme il était fort maigre, les sauvages résolurent de l'engraisser avant de le manger. Ils l'enchaînèrent dans une cabane, et chargèrent Marie de lui porter à manger. Comme elle savait qu'il devait être bientôt mangé, elle en avait grande pitié, et, le regardant tristement, elle dit : mon Dieu, mon père, ayez pitié de lui. Cet homme blanc qui avait été fort étonné, en voyant une fille de la même couleur que lui, le fut bien davantage, quand il lui entendit parler sa langue et prier un seul Dieu. Qui vous a appris à parler français, lui dit-il, et à connaître le bon Dieu ? Je ne savais pas le nom de la langue que je parle, répondit-elle, c'était la langue de ma mère, et elle me l'a apprise ; pour le bon Dieu, nous avons deux livres qui en parlent, et nous le prions tous les jours. Ah ! ciel ! s'écria cet homme, en levant les yeux et les mains au ciel, serait-il possible ? Mais, ma fille, pourriez-vous me montrer les livres dont vous me parlez ? Je ne les ai pas, lui dit-elle ; mais je vais chercher, mon

frère, qui les garde, et il vous les montrera. En même tems, elle sortit, et revint bientôt après avec Jean qui apportait ces deux livres. L'homme blanc les ouvrit avec émotion, et, ayant lu sur le premier feuillet : Ce livre appartient à Jean Maurice, il s'écria : Ah ! mes chers enfans, est-ce vous que je revois, venez embrasser votre père, et puissiez-vous me donner des nouvelles de votre mère ? Jean et Marie, à ces paroles, se jetèrent dans les bras de l'homme blanc en versant des larmes de joie ; à la fin, Jean reprenant la parole, dit : mon cœur me dit que vous êtes mon père, cependant, je ne sais comment cela peut être, car ma mère m'a dit que vous étiez tombé dans le fond de la mer, et je sais à présent qu'il n'est pas possible d'y vivre, ni d'en revenir. Je tombai effectivement dans la mer, quand notre vaisseau s'entrouvrit, reprit cet homme ; mais, m'étant saisi d'une planche, j'abordai heureusement dans une île, et je vous crus perdus. Alors, Jean lui dit toutes les choses dont il put se souvenir, et l'homme blanc pleura beaucoup quand il apprit la mort de sa pauvre femme. Marie pleurait aussi beaucoup, mais c'était pour un autre sujet. Hélas ! s'écria-t-elle, à quoi sert-il que nous ayons retrouvé notre père, puisqu'il doit être tué et mangé dans peu de jours ? Il faudra couper ses chaînes, dit Jean, et nous nous sauverons tous trois dans la forêt. Et qu'y ferons-nous, mes pauvres enfans, dit Jean Maurice ? Les sauvages nous rattraperons, ou bien il faudra mourir de faim. Laissez-moi faire, dit Marie ; je sais un moyen infaillible de vous sauver.

Elle sortit en finissant ces paroles, et alla trouver le roi. Lorsqu'elle fut entrée dans sa cabane, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, j'ai une grâce à vous demander, voulez-vous me promettre de me l'accorder ? Je vous le jure, lui dit le roi ; car je suis fort content de vôtre service. Eh bien ! lui dit Marie : vous

saurez que cet homme blanc, dont vous m'avez donné le soin, est mon père, et celui de Jean ; vous avez résolu de le manger, et je viens vous représenter qu'il est vieux et maigre, et qu'ainsi il ne sera pas fort bon ; au lieu que je suis jeune et grasse. Ainsi, j'espère que vous voudrez bien me manger à sa place, je ne vous demande que huit jours pour avoir le plaisir de le voir avant de mourir. En vérité, lui dit le roi, vous êtes une si bonne fille, que je ne voudrais pas pour toute chose vous faire mourir ; vous vivrez, et votre père aussi. Je vous avertis même qu'il vient tous les ans ici un vaisseau plein d'hommes blancs, auxquels nous vendons nos prisonniers : il arrivera bientôt, et je vous donnerai la permission de vous en aller.

Marie remercia beaucoup le roi, et remerciait le bon Dieu qui lui avait inspiré d'avoir compassion d'elle. Elle courut porter ces bonnes nouvelles à son père ; et quelques jours après, le vaisseau, dont le roi lui avait parlé, étant arrivé, elle s'embarqua avec son père et son frère. Ils abordèrent dans une grande île habitée par des Espagnols. Le gouverneur de cette île ayant appris l'histoire de Marie, dit en lui-même : cette fille n'a pas un sou, et elle est bien brûlée du soleil ; mais elle est si bonne et si vertueuse, qu'elle pourra rendre son mari plus heureux que si elle était riche et belle, il pria donc le père de Marie, de lui donner sa fille en mariage, et Jean Maurice y ayant consenti, le gouverneur l'épousa, et donna une de ses parentes à Jean ; en sorte qu'ils vécurent fort heureux dans cette île, admirant la sagesse de la Providence, qui n'avait permis que Marie fût esclave que pour lui donner l'occasion de sauver la vie à son père.

Betsi et Laure

CONTE.

Il y avait une fois un fermier qui avait été très-riche, et qui était devenu bien pauvre. Il avait deux filles, nommées Betsi et Laure. Betsi qui était l'aînée était parfaitement belle ; mais elle était fière de sa beauté : elle n'aimait qu'elle, et par conséquent elle était dure aux pauvres, et n'avait aucune complaisance pour les autres. Elle n'aimait pas non plus à travailler, crainte de gâter ses mains, et elle n'allait jamais dans les champs que quand son père le lui avait commandé vingt fois, parce qu'elle disait que cela lui hâlerait le teint. Sa cadette, Laure, avait été fort jolie avant la petite vérole ; mais cette maladie l'avait gâtée sans l'affliger, parce qu'elle n'était pas attachée à sa beauté. Elle était aimée de tout le voisinage, parce qu'elle cherchait a obliger tout le monde ; et, bien souvent, elle s'ôtait le pain de la bouche pour le donner aux pauvres. Quoique sa sœur aînée ne l'aimât point, elle cherchait toutes les occasions de lui faire plaisir, et se chargeait volontiers de tout l'ouvrage de la maison, pour lui en épargner la peine.

Un jour que les deux sœurs étaient occupées à traire les vaches, un gentilhomme qui était fort riche, passa par-là, et fut charmé de la beauté de l'aînée. Il lui fit quelques questions ; et, trouvant qu'elle avait de l'esprit, il en devint éperduement amoureux. Betsi fut charmée de cette rencontre, parce qu'en épousant ce gentilhomme, elle pensait qu'elle viendrait demeurer à la ville où elle se divertirait beaucoup. Le gentilhomme lui demanda quelle était cette fille si laide qui s'était retirée aussitôt qu'elle avait paru (car Laure pensait qu'il n'était pas honnête à une fille

de s'amuser avec ces beaux messieurs de la ville, qui ne cherchent qu'à tromper les villageoises) ? c'est ma sœur, lui répondit Betsi. C'est une pauvre imbécille qui n'est propre qu'au tracas de la campagne ; pour moi, je m'y ennuie à mourir ; on n'y trouve que des gens grossiers, et je pleure de regret tous les jours de n'être pas née à la cour. Vous êtes trop belle pour rester ici, lui dit le gentilhomme ; je vais mettre ordre à quelques affaires ; et, si vous m'aimez, je viendrai vous demander en mariage à votre père. Betsi pensa mourir de joie à cette proposition, et assura ce gentilhomme qu'elle l'aimait à la folie. Cependant le fermier s'impatientait de ce que sa fille aînée ne revenait pas, et jurait qu'il voulait la battre quand elle reviendrait. Laure s'échappa de la maison, et vint lui dire que son père était fort en colère. Dans le moment une pauvre femme qui avait trois petits enfans, s'approcha des deux sœurs, et leur dit qu'il y avait vingt-quatre heures que ses trois pauvres enfans n'avaient mangé, et qu'elle les conjurait de lui donner quelque chose. Passez votre chemin, lui dit l'aînée ; on ne voit que des gueux qui ne laissent pas un moment de repos aux gens. Doucement, ma sœur lui dit Laure ; si vous, ne voulez rien donner à cette femme, ne la maltraitez pas. En même tems elle tira un schelling de sa poche (c'était tout ce qu'elle avait dans ce monde), et le donna à cette femme. Betsi se moqua d'elle, et lui dit : vous êtes bien stupide ; il y a trois mois que vous amassez ce schelling pour aller aux marionnettes, et vous le donnez à cette misérable ? Je puis me passer des marionnettes, dit Laure, et cette femme ne peut se passer de pain pour ses enfans. Vous êtes une sotte de la croire, lui dit Betsi ; peut-être a-t-elle plus d'argent que vous, et qu'elle se divertira avec votre schelling. Cela pourrait bien arriver, dit Laure ; mais, comme il se pourrait

faire aussi qu'elle eût dit la vérité, j'aime mieux m'exposer à être trompée, que d'être barbare.

Le gentilhomme écoutait cela avec attention, et il dit aux deux sœurs : Ne disputez plus, mes belles filles, voilà chacune quatre guinées ; vous pourrez aller aux marionnettes, tant que vous voudrez. Je vous suis bien obligée, dit Laure en faisant une grande révérence ; cependant, comme je n'ai pas besoin d'argent, permettez-moi de ne pas prendre le vôtre ; une fille sage ne doit jamais rien recevoir des hommes : si pourtant vous avez tant d'envie de me faire un présent, parce que vous êtes généreux, donnez cet or à cette pauvre femme ; je vous en aurai autant d'obligation que si vous me l'aviez donné à moi-même. En finissant ces mots, elle s'en alla. Gardez-vous-en bien, dit Betsi ; je vous avais bien dit que ma sœur était une sotte. Qui a jamais vu donner quatre guinées à une telle femme, pendant que nous avons mille choses à acheter ? Tenez, monsieur, donnez-moi cet argent que ma sœur refuse, et je donnerai mon schelling à cette femme.

Le gentilhomme lui dit : Vous aurez les huit guinées ; mais cela ne m'empêchera pas d'en donner quatre ; elles sont à votre sœur, puisque je lui en avais fait présent ; elle a été la maîtresse d'en disposer selon son goût.

Quand Betsi fut partie, le gentilhomme fit de grandes réflexions : Mon Dieu ! disait-il, pourquoi la cadette n'a-t-elle pas le visage de l'aînée ? ou pourquoi l'aînée n'a-t-elle pas le caractère de la cadette ? Après tout, c'est une folie d'épouser un visage ; on doit se marier avec un caractère, cela reste. Si j'épousais Betsi, et qu'elle eût la petite vérole le lendemain de ses noces, il ne me resterait rien du tout.

Cependant Betsi courut vite dire à son père qu'elle allait devenir une grande dame, puisqu'un lord lui avait promis de l'épouser. D'abord son père se moqua d'elle ; mais ayant vu les guinées, et sachant que ce seigneur devait revenir le lendemain, il ne savait plus que penser. Betsi courut vite acheter des rubans, des dentelles, et employa toutes les ouvrières du village après elle. Le soir elle se para, et fut aux marionnettes ; car elle n'attendait son amant que le lendemain, et ne voulait pas perdre une occasion de s'amuser. Pendant ce tems, ce gentilhomme ne savait à quoi se déterminer. Les manières de Betsi lui paraissaient hardies ; il voyait qu'elle avait le cœur dur, intéressé ; et pourtant elle était si belle, qu'il ne pouvait s'empêcher de l'excuser. Elle n'a souhaité avoir de l'argent que pour s'habiller mieux, afin de me plaire, disait-il ; car elle m'aime passionnément ; je l'ai vu dans ses yeux. Ce gentilhomme avait un valet, garçon d'esprit, et qui levait les épaules de pitié, d'entendre son maître parler ainsi tout seul. Qu'as-tu à rire, lui dit le lord ? J'ai plus envie de pleurer que de rire, lui dit ce valet ; vous croyez que cette petite pécore vous aime, et moi je vous dis qu'elle n'aime que votre argent. Prêtez-moi votre plus bel habit, je lui dirai que je suis un duc, et, quoique je sois laid comme un monstre, je suis sûr qu'elle aimera mieux m'épouser que vous. Je le veux bien, dit le maître ; il n'y a que trois milles d'ici à mon château : prends cet habit brodé d'or, que j'avais le jour de la naissance du roi, et reviens me trouver : je t'attendrai dans cette caverne.

Pendant que l'on préparait cette mascarade, la pauvre Laure était dans une grande peine. Elle avait trouvé le gentilhomme fort aimable, et elle l'aimait déjà malgré elle, lorsque sa sœur lui apprit, en la grondant bien fort, l'acte de générosité qu'elle avait fait. Vraiment, lui dit-elle, vous êtes bien plaisante d'être géné-

reuse du bien d'autrui : ces quatre guinées que mon amant a données à cette femme, je ne vous les pardonnerai jamais. Cette connaissance de la charité du gentilhomme acheva de gagner le cœur de Laure ; et, comme elle avait peur de faire connaître à cet homme qu'elle avait de l'inclination pour lui, elle résolut de ne pas se trouver à la maison quand il reviendrait. Elle fut bien attrapée quand elle le vit arriver le soir, et voulait se retirer. Le gentilhomme était seul, parce que son valet, ayant appris que Betsi était aux marionnettes, y était allé dans le carrosse de son maître. Le gentilhomme pria le fermier d'ordonner à Laure de lui tenir compagnie, en attendant que sa sœur fût revenue, et elle fut obligée d'obéir à son père. Il la pria de lui dire les défauts de sa sœur ; et Laure, au lieu de profiter de cette occasion pour le dégoûter de Betsi, lui dit au contraire tout le bien qu'elle pouvait en dire sans mentir, et s'attacha à excuser ses défauts. Pendant ce tems, le faux duc jurait à l'orgueilleuse paysanne qu'elle était la plus belle personne du monde, et qu'il se croirait trop heureux si elle voulait devenir duchesse en l'épousant. Betsi, qui n'avait fait semblant d'aimer son premier amant que par ambition et par intérêt, pensa qu'il était plus avantageux d'être duchesse, que simple lady, et dit au duc de nouvelle fabrique qu'il fallait se hâter de la demander à son père, avant qu'un certain gentilhomme de campagne eût fait ses propositions. Le valet la ramena dans le carrosse ; et, quoiqu'il fît très-froid, elle baissa toutes les glaces pour être vue de tous les gens du village. Elle fut fort surprise de trouver son premier amant chez son père ; et, quand il lui reprocha son inconstance, elle lui dit qu'elle s'était moquée de lui, et qu'elle ne l'avait jamais aimé. Je vous laisse ma sœur pour vous consoler, lui dit-elle, en lui riant au nez d'une manière insolente. Vous êtes de bon conseil, lui dit le gentilhomme, et, si elle veut y

consentir, je me croirai fort heureux de l'obtenir de son père. Laure baissa les yeux ; ce qui n'empêcha pas le gentilhomme de connaître qu'elle n'était pas fâchée de l'épouser ; et le fermier, ayant ordonné à cette cadette de regarder ce gentilhomme comme un homme qui serait son époux, elle lui fit connaître modestement, qu'elle estimait plus sa personne que ses richesses. On signa le contrat de mariage ; et ensuite le valet, reprenant son habit de livrée, apprit à Betsi qu'il s'était moqué d'elle. Elle en conçut un désespoir qui dura autant que sa vie : car aucun homme ne voulut se charger d'une telle femme, et elle devint vieille et laide, sans pouvoir trouver à se marier ; au lieu que sa sœur vécut très-heureuse avec son mari.

Émilie et la Raison

CONTE.

Il y avait une demoiselle nommée Émilie, qui, à vingt ans, était absolument maîtresse de ses volontés. Elle était de qualité ; elle avait de grands biens, et sa beauté était si grande, qu'on ne pouvait la regarder sans admiration. Outre ces qualités, elle avait le cœur bon, et son esprit était supérieur à celui des personnes de son âge et de son sexe. Cependant plusieurs personnes croyaient qu'elle était sotte et méchante, parce qu'elle avait des défauts qui gâtaient son esprit et son cœur. Son orgueil était si grand, qu'elle croyait toujours avoir raison ; et, quand on prenait la liberté de la contredire, elle se mettait dans une colère horrible, et accusait ceux qui ne pensaient pas comme elle de stupidité, d'entêtement

et d'arrogance, comme si tout l'esprit du monde eût été renfermé dans sa tête.

Je vous ai dit qu'Émilie était riche ; j'ajoute qu'elle était fort généreuse ; elle faisait de grands présens aux personnes qu'elle aimait ; mais elle n'aimait que celles qui étaient de son avis. Elle leur trouvait alors de l'esprit et du mérite. Il est vrai que si, après l'avoir louée et applaudie pendant une année, on hasardait de lui donner un petit conseil, on perdait sur-le-champ ses bonnes grâces. Elle avait une sœur, fille de son père, mais qui était d'une autre mère ; elle se nommait Éliante. C'était une fille de bon sens, qui aimait véritablement Émilie, et qui ne pouvait souffrir que les flatteurs empoisonnassent son heureux naturel. Éliante n'était pas riche, parce que tout le bien était du côté de la mère d'Émilie ; il est vrai que cette dernière qui, comme je l'ai dit, avait le cœur bon ; ne la laissait manquer de rien ; elle l'avait même priée de venir demeurer avec elle. Les deux sœurs ne s'accommodèrent pas long-tems : cette Éliante était trop sincère pour conserver les bonnes grâces d'une personne à laquelle il ne fallait dire que ce qui lui plaisait.

Faites comme nous, disaient à Éliante les parens et les amis d'Émilie ; flattez votre sœur, puisque vous avez besoin d'elle, et que vous êtes sûre d'en tirer par-là tout ce que vous voudrez ; elle est assez sotte pour se croire parfaite, à la bonne heure ; sa folie ne fait mal qu'à elle : ayez la complaisance de vous y conformer.

J'en serais bien fâchée répondit Éliante. J'aime trop ma sœur pour achever de la gâter. Cette bonne fille continuait donc à avertir Émilie de ses défauts ; ce qui impatienta si fort cette dernière, qu'après l'avoir beaucoup maltraitée, elle la chassa de la maison.

Un jour qu'Émilie était à la campagne, elle vit un paysan qui maltraitait une vieille femme, parce qu'en marchant elle avait eu le malheur de casser un pot plein de lait, qu'elle ne voyait pas, et qui appartenait au paysan. Cette femme protestait qu'elle ne l'avait pas fait exprès ; que c'était la faute de sa vue qui était basse ; qu'elle_en était bien fâchée : rien ne pouvait appaiser cet homme brutal qui, loin de recevoir ses excuses, continuait à lui dire les injures les plus grossières, et paraissait disposé à la battre. Émilie qui était toujours équitable quand il était question de choses qui n'intéressaient pas son orgueil, dit à ce brutal : Pourquoi querellez-vous cette pauvre vieille qui vous demande pardon ? Elle est fâchée, d'avoir répandu votre lait ; il faut le lui pardonner. Il n'y a rien de si vilain que de gronder les gens pour une chose qu'ils ont faite sans le vouloir et par accident, sur-tout si cette chose ne peut se réparer. Tenez, voilà un écu pour payer votre pot et votre lait ; qu'il n'en soit plus parlé, vous me ferez plaisir.

La bonne vieille remercia Émilie de sa charité, et celle-ci lui fit plusieurs questions sur son âge et sur sa situation ; car elle en avait pitié, parce qu'elle lui paraissait extrêmement pauvre. Pendant que la vieille lui répondit, elle eut le malheur de marcher sur la patte d'un petit chien qu'Émilie aimait beaucoup. Aussitôt l'animal jette de grands cris, et se sauve dans les bras de sa maîtresse qui, touchée jusqu'aux larmes, se mit dans une colère étrange, et maltraita la vieille encore plus que le paysan. Cette pauvre femme, toute tremblante, lui disait : je vous demande pardon, mademoiselle, je ne l'ai pas fait exprès. Émilie, au lieu d'être touchée de la douleur qu'elle lui témoignait, leva la main pour la frapper ; mais, dans le même moment, la vieille changea de figure, et parut aux yeux d'Émilie sous la forme d'une dame

qui avait l'air très-majestueux, et qui la regardant d'un air moqueur, lui répéta les mêmes paroles qu'elle avait dites au paysan.

Rien n'est si vilain, disiez-vous, il n'y a qu'un moment, que de quereller une personne qui demande excuse d'une faute qu'elle a commise par accident, et sans dessein d'offenser, sur-tout quand le mal est irréparable. Que ceci vous ouvre les yeux, continua la dame. Vos passions auxquelles vous vous êtes abandonnée, troublent votre raison, qui naturellement est droite. Elles vous rendent injuste, capricieuse, méchante et sotte, quoique vous ayez reçu du ciel un excellent caractère, qui paraîtra tel aussitôt que vous travaillerez sérieusement à régler vos passions.

Ah ! madame, dit Émilie, êtes-vous un ange ? êtes-vous un génie bienfaisant envoyé pour m'ouvrir les yeux ? Je ne suis ni un ange, ni une fée, répliqua la dame. On m'appelle la Raison. J'étais destinée à régner sur tous les hommes ; et s'ils eussent voulu rester sous mon empire, je les aurais conduits au bonheur ; mais les passions déréglées qui sont mes mortelles ennemies, m'ont disputé mon pouvoir, et elles sont parvenues à me chasser du cœur de la plus grande partie des hommes. Forcée de m'exiler dans mon royaume, je ne règne plus que sur le petit nombre. Voulez-vous augmenter mon empire ; et devenir une de mes sujettes ?

De tout mon cœur, reprit Émilie ; mais j'ai bien peur que mes passions ne l'emportent. Elles font un si grand bruit, qu'il ne me sera guère possible d'entendre votre voix. Je parle bien haut, reprit la Raison ; mais, comme vous le dites fort bien, les passions font un grand vacarme : il faut remédier à cet inconvénient. Vous trouverez dans votre cabinet un miroir qu'on nomme réflexion ; toutes les fois que vous voudrez connaître la situation de votre ame, en découvrir les maladies, et en trouver les remèdes, vous

n'aurez qu'à entrer dans ce cabinet. Vous en fermerez soigneusement la porte, et vous vous regarderez attentivement dans ce miroir. Je suis sûre que vous ne le ferez pas long-tems, sans être excitée à faire les plus grands efforts pour vous corriger.

La Raison disparut en prononçant ces derniers mots ; et Émilie, sans perdre un moment, retourna chez elle, et courut se renfermer dans son cabinet. Elle y trouva le miroir dont la Raison lui avait parlé ; mais la glace en était si trouble qu'elle ne put y rien distinguer. Elle se souvint alors qu'on lui avait recommandé de fermer la porte de son cabinet, elle obéit, et commença à voir quelque chose de confus dans la glace, sans pourtant pouvoir bien connaître ce que c'était. Elle fut tentée alors de tout abandonner ; toutefois, elle réprima ce mouvement, et résolut de ne point sortir de ce lieu sans découvrir ce que la Raison avait promis de lui faire voir. Elle s'assit donc tranquillement, fit tous ses efforts pour vider son esprit des pensées inutiles, afin de ne s'occuper qu'à regarder dans le miroir. Tout d'un coup elle y découvrit un monstre, dont la vue faillit à la faire mourir de frayeur.

Voilà votre image, lui dit une voix qu'elle reconnut pour celle de la Raison. Vous croyez peut-être qu'elle la remercia de l'avertissement, point du tout ; au contraire, elle fut si piquée de la comparaison qu'on faisait d'elle à ce monstre, que, transportée de colère, elle se leva pour casser la glace maudite qui lui offrait un si vilain tableau. La même voix lui dit en criant bien fort : pourquoi vous en prendre à cette glace ? Ce n'est pas elle qui donne à votre ame la figure que vous y voyez ; c'est votre ame qui se peint dans ce miroir. Quand vous le casserez, il n'en sera ni plus ni moins. Si vous avez du bon sens, vous ne travaillerez qu'à

effacer ce portrait qui vous choque, vous n'avez qu'à vous corriger.

Effectivement, dit Émilie, je n'ai d'autre parti à prendre qu'à suivre le conseil de la Raison. Voilà qui est fait, je veux modérer mes passions : j'aurai sans doute beaucoup de peine à y réussir ; mais on peut venir à bout des choses les plus difficiles, avec le secours de la Raison.

Pendant qu'Émilie était dans son cabinet, un domestique frappa à la porte, et lui annonça la visite d'une de ses tantes. C'était une dame de cinquante ans, assez bonne femme ; mais si capricieuse qu'elle en était insupportable. Elle changeait d'avis à tout moment, et pour vivre en paix avec elle, il eût fallu n'avoir pas une volonté à soi, et se servir de la sienne ; aussi tout le monde la fuyait-il : elle lassait la patience de ses domestiques, et était réduite à vivre toute seule. Émilie quitta son cabinet pour la recevoir ; et sa tante, après l'avoir embrassée, lui dit qu'elle venait lui dire adieu parce qu'elle allait passer quelques mois à la campagne. Dans le moment, Émilie entendit la voix de la Raison, qui lui disait : voilà une belle occasion de vous corriger ; si vous aviez le courage de suivre cette femme à la campagne, il faudrait à tout moment renoncer à votre volonté pour suivre la sienne.

Émilie frémit à cette proposition ; mais comme elle avait un grand courage, elle surmonta sur-le-champ sa répugnance, et dit à sa tante : j'ai besoin de prendre l'air ; je vous serais bien obligée, si vous vouliez me permettre de vous accompagner. La bonne femme fut ravie de cette proposition et demanda à sa nièce comment elle voulait faire ce voyage ? Comme vous le voudrez, répondit Émilie. Oh ! dit la tante, cela m'est absolument indifférent, vous n'avez qu'à choisir, ma chère nièce, demain à huit

heures je viendrai vous prendre. Puisque vous n'avez rien décidé sur nos voitures, dit Émilie, si vous le voulez, nous irons à cheval. Je suis charmée de votre goût, dit la tante, je ne trouve rien de plus ridicule que de s'enfermer dans une chaise de poste, où l'on étouffe, et où l'on est secoué depuis la tête jusqu'aux pieds. Voilà qui est fini ? nous irons à cheval.

Quand la bonne femme fut partie, Émilie trembla, en pensant à l'ennui qu'elle allait éprouver avec cette tante. Elle se remit pourtant, et dit en elle-même : puisque j'ai dessein de me corriger, il faut le faire de la bonne manière, et une fois pour toutes. Je vais, passer trois mois dans une école de patience, il est vrai ; mais je serai trop récompensée, si j'en puis revenir plus douce, et moins attachée à ma propre volonté. Elle entra dans son cabinet en finissant ce petit raisonnement. Quelle fut sa surprise et sa joie en jetant les yeux sur son miroir, de voir que son ame était déjà changée. Presque tous les traits du monstre avaient disparu. La Raison lui dit alors : on est à demi corrigé, quand on a pris une ferme résolution de travailler à ce grand ouvrage.

Émilie ne pensa plus qu'aux préparatifs de son voyage. Elle n'avait pas d'habit pour monter à cheval ; mais elle savait que son tailleur était accoutumé à ses caprices, et qu'il quitterait tout pour la satisfaire. Elle l'envoya donc chercher, et lui dit :

Il me faut un habit de cheval pour demain à six heures ; je sais qu'il est huit heures du soir ; ainsi, il faudra y travailler toute la nuit, car je veux l'avoir absolument. Souvenez-vous de plus qu'il me le faut magnifique et galant, n'épargnez pas ma bourse ; je ne dirai rien du prix, pourvu qu'il soit beau. Cela suffit, madame, reprit le tailleur, vous serez satisfaite ; et il était fort content lui-même quand Émilie avait des fantaisies, parce qu'il savait qu'elle

ne regrettait pas l'argent dans ces occasions, elle payait le mémoire sans le lire, et il avait coutume alors de lui demander vingt guinées, pour une chose qui n'en valait que dix. Émilie ne put dormir toute la nuit, le désir de voir son habit, lui avait agité le sang. Le tailleur était à sa porte à cinq heures du matin ; mais, par le plus grand malheur du monde, cet homme qui savait sa taille par cœur, avait pourtant si mal coupé cet habit, qu'il faisait des grimaces de tous les côtés. Le premier mouvement d'Émilie fut de battre l'homme, et de déchirer l'habit. Dans le moment, elle entendit la Raison qui criait à tue tête : si vous vous mettez en colère, vous gâterez votre ame, sans raccommoder votre habit. Si la Raison n'avait pas crié bien haut, Émilie ne l'eût point entendue ; car la colère et le dépit faisaient chez elle un bruit épouvantable. Elle les fit taire, et Émilie dit en elle-même : j'allais faire une grande folie qui ne m'aurait servi de rien : il faut l'éviter. En même tems, elle s'assit, baissa les yeux, et resta quelque tems comme une statue, parce qu'elle s'occupait à modérer ses mouvemens. Lorsqu'elle se sentit plus tranquille, elle dit au tailleur d'une voix douce : mon cher monsieur, il y a encore trois heures jusqu'à huit, où je dois monter à cheval, croyez-vous pouvoir raccommoder cet habit ? Le tailleur qui tremblait de crainte, et qui s'attendait à être battu, fut bien surpris de voir Émilie si tranquille. Mademoiselle, lui dit-il, dans deux heures, je serai de retour, et vous aurez sujet d'être contente.

Aussitôt que cet homme fut sorti, elle courût à son miroir. Le changement qu'elle remarqua en elle, l'encouragea à continuer ; elle remercia le ciel de la grâce qu'elle en avait reçue pour se vaincre : et, quoiqu'elle se fût fait fête de mettre cet habit, elle prit une ferme résolution de rester tranquille, quand même il serait gâté tout-à-fait. Le tailleur revint deux heures après, l'habit

allait à merveille, et Émilie, en attendant sa tante, se promenait en long et en large dans une chambre remplie de miroirs, pour se voir de tous les côtés. Elle en eut tout le tems, car la tante n'arriva qu'à dix heures, ce qui procura une nouvelle victoire à Émilie, qui mourait d'envie de s'impatienter, et qui n'en fit rien.

La tante avait un habit de cheval qui, étant fait dès l'année précédente, était déjà un peu sale ; il parut horrible à côté de celui d'Émilie ; et la bonne femme en eut tant de dépit, qu'elle était prête à en pleurer ; et, comme elle ne pouvait se résoudre à sortir avec cet habit là, elle dit à Émilie : en vérité, ma chère nièce, il fait une chaleur insupportable ; il n'y a pas moyen d'aller à cheval, le soleil me donnerait un grand mal de tête ; ainsi, je vais me déshabiller, et j'irai dans ma chaise de poste.

Émilie conçut fort bien la véritable raison du changement de sa tante, et la Raison lui dit : pourquoi donnerais-tu du chagrin à cette pauvre femme ? Il est vrai qu'elle est une sotte d'être jalouse de ton habit ; mais n'es-tu pas plus sotte qu'elle d'avoir obligé plusieurs hommes à travailler toute la nuit pour satisfaire la fantaisie que tu avais de l'avoir. L'intérêt les a forcés à faire le sacrifice de leur sommeil à ton caprice : la vertu ne pourra-t-elle pas t'obliger a sacrifier ton habit à la jalousie de ta tante ? tu peux la rendre heureuse, à peu de frais.

Émilie, docile à la voix de la Raison, dit à sa tante : je vais me déshabiller aussi pendant que j'enverrai chercher votre chaise de poste. Aussi bien, depuis un moment, je n'aime plus tant mon habit, qui me paraissait si joli ce matin. La couleur du vôtre irait peut-être mieux à mon visage. Je voudrais que le mien vous convînt, je vous proposerais de faire un troc. Essayez-le, nos tailles sont semblables, et je crois qu'il vous ira à merveille. La

tante consentit de bon cœur à cette proposition, et, quand elles furent habillées, Émilie lui dit : oh ! pour cela, vous garderez cet habit qui semble fait pour vous. Vous perdriez au change, dit la tante ; cependant, je le veux bien, si cela vous fait plaisir. Assurément, reprit Émilie, c'est une chose conclue, ne pensons plus qu'à déjeûner. La chaise de poste arriva pendant ce tems, et la tante qui brûlait d'envie d'être vue avec ce bel habit, dit à Émilie : ma nièce, il me semble que le tems est couvert, et qu'il fait un vent qui a rafraichi l'air : ce vent nous étouffera de poussière dans la chaise, puisque nos chevaux sont prêts, ne ferions-nous pas mieux de nous en servir ? De tout mon cœur, dit Émilie, qui n'en pouvait plus d'impatience, mais qui se contraignit si bien que sa tante n'en vit rien.

Pendant le voyage, Émilie comparait la paix, la joie, la tranquillité dont elle jouissait, avec la peine qu'elle avait eue à se réprimer, et elle n'y trouvait nulle comparaison. J'ai été bien dupe jusqu'à présent, disait-elle en elle-même ; je faisais consister mon bonheur à voir tout ce qui m'environnait se plier à mes goûts : je sens qu'il y a beaucoup plus de satisfaction à sacrifier quelque chose pour les autres. On est heureux de leur bonheur, et ce sont deux plaisirs au lieu d'un.

Émilie, arrivée à la campagne, soutint courageusement la résolution qu'elle avait prise, de ne contrarier jamais sa capricieuse tante. Vous jugez, parce que je vous ai déjà dit, de ce qu'elle eût à souffrir pendant un tems si considérable. Il est pourtant vrai qu'il n'y eut que le premier mois de pénible ; on s'accoutume à tout ; et quand elle revint à la ville, elle fut tentée de croire que sa bonne tante s'était corrigée, tant elle était peu sensible à ses contradictions ; elle ne les apercevait presque plus.

La première chose qu'elle fit en arrivant chez elle, fut de courir à son cabinet pour se voir dans le miroir de la réflexion. Quelle fut sa joie ! le monstre avait disparu, et son ame était d'une beauté éblouissante. Au même moment, la Raison lui apparut sous la forme où elle s'était offerte à ses yeux, et lui dit : Émilie, quand on profite des premières grâces, on mérite d'en recevoir de nouvelles. Je viens pour vous faire présent d'une bague qui doit assurer votre repos. Quand vous l'aurez au doigt, toutes les personnes avec lesquelles vous vous trouverez, seront forcées de vous parler selon leurs pensées, et de vous découvrir le fond de leur cœur. Mais, comme cette bague ne peut servir que deux fois, gardez-la soigneusement pour vous en servir dans les plus importantes affaires de votre vie. En finissant ces mots, la Raison disparut ; c'est-à-dire qu'Émilie ne la vit plus sous une forme sensible ; mais elle sentit qu'elle s'était retirée au fond de son cœur, ce qui lui donna beaucoup de joie. Mais la bague ne laissa pas de lui causer une assez grande inquiétude ; elle lui devait servir dans les deux affaires les plus importantes de sa vie ; on ne lui avait pas dit qui elles étaient. À la fin, elle pensa qu'il n'y avait rien d'aussi grande conséquence pour elle, que de choisir des amis sincères, et un mari honnête homme ; ainsi elle réserva sa bague pour ces deux occasions.

Quelque tems après, elle tomba dangereusement malade ; et, comme elle fut réduite à la dernière extrémité, elle fit son testament. Sa jeunesse et son bon tempérament la sauvèrent ; et, lorsqu'elle fut entièrement rétablie y elle assembla toute sa famille et ses amis pour leur donner un grand dîner. Tout le monde lui marquait sa joie de son heureux rétablissement ; et les complimens qu'on lui faisait à cet égard paraissaient si sincères, qu'elle fut tentée de se réjouir d'avoir un si grand nombre de

vrais amis. Tout d'un coup il lui vint en pensée qu'elle ne pouvait trouver une meilleure occasion de faire usage de sa bague, puisqu'elle pouvait lui-faire connaître si la tendresse que ses parens et ses amis lui témoignaient, était réelle. Elle la mit donc à son doigt ; et, dans le même moment, une de ses cousines qui l'accablait de caresses, changeant tout-à-coup de visage, lui dit : Si tu avais valu quelque chose, tu serais crevée ; je l'espérais bien, et j'attendais le moment de ta mort avec impatience, pour devenir la maîtresse de tes girondoles de diamans que tu me laissais par ton testament.

Êtes-vous folle, ma fille, dit la mère de celle qui venait de parler ? a-t-on jamais dit de telles sottises aux gens ? J'avais plus d'envie que vous qu'elle fût crevée, puisque sa mort me remettait en possession d'une belle terre que son père a volée au mien, et qu'elle me laissait sans doute à titre de restitution ; mais je me contente de le penser, et, en mille ans, je ne m'aviserais pas de le dire.

Pour moi, dit un autre, je lui ai souhaité la mort, mais ce n'était pas par intérêt ; elle y avait mis bon ordre : c'était par vengeance. Imaginez-vous que, depuis deux mois, j'encense cette péronelle ; j'ai eu la complaisance d'applaudir à toutes les impertinences qu'elle disait ; je me suis fait la martyre de ses volontés les plus fantasques, dans l'espérance d'en tirer quelque chose : cependant elle ne me laissait que cent pistoles. Savez-vous bien que, si on comptait exactement, il n'y aurait pas un sou pour chaque mensonge que j'ai fait en la louant.

Je ne finirais pas si je vous racontais tous les discours de ces faux amis ; qu'il vous suffise de savoir qu'Émilie fut convaincue

que tous ces gens à belles démonstrations s'étaient moqués d'elle, ou que, tout au plus, ils ne l'avaient aimée que par intérêt.

Il ne restait plus que la tante avec laquelle Émilie avait été à la campagne, et sa belle-sœur Éliante. Pour moi, dit la première, la bague que ma nièce me laissait ne m'eût pas consolée de sa mort ; c'est une bonne enfant, qui a eu mille complaisances pour moi. Elle m'a même fait présent de son habit de cheval, parce qu'elle voyait que j'avais une vraie jalousie de ce qu'elle était mieux mise que moi, et elle eut la générosité de ne pas faire semblant de s'en apercevoir. Ces choses là ne s'oublient point, et gagnent le cœur ; elle s'est tellement emparée du mien par ce bon procédé, que je lui laisse tout mon bien par mon testament, et je souhaite bien sincèrement qu'elle en jouisse long-tems. Il est vrai que je veux tenir la chose secrète. Chacune de mes nièces croit être mon héritière, et, par cet espoir, elles me sont soumises, et ont mille complaisances pour moi, dont je me moque, parce que je connais leur intention. Elles seront bien attrapées à ma mort ; je souhaiterais de ressusciter seulement pour vingt-quatre heures, afin de pouvoir me divertir de la grimace qu'elles feront.

Hélas ! dit Éliante, je vous sais bon gré, ma chère tante, de vous être attachée à Émilie ; je vous assure qu'elle le mérite dans le fond, quoiqu'elle soit fort impertinente. Ses vices ont été nourris par toutes ces pécores que vous voyez ici ; ce sont elles qui m'ont brouillée avec cette chère sœur que j'aime plus que ma vie. Je l'aurais donnée de bon cœur pour sauver la sienne, quoiqu'elle m'eût donné la moitié de son bien. J'y renonce de bon cœur, et je sacrifierais même le peu que je possède, pour qu'elle pût payer mon attachement de son amitié ; mais j'aurais beau faire, elle ne

m'aimera jamais, parce que je ne pourrai jamais me résoudre à la flatter.

Émilie se leva, et courut embrasser sa sœur et sa tante avec transport. Elle allait leur témoigner combien elle était sensible aux sentimens qu'elles avaient pour elle, lorsqu'une femme-de-chambre, qui avait besoin de quelque chose dans la chambre, y entra ; et, ne pouvant se défendre de la vertu de la bague, elle dit à sa maîtresse : Mademoiselle, je vous fais compliment sur votre convalescence : c'est de bon cœur, au moins. Si cela fut arrivé, il y a six mois, c'eût été toute autre chose ; je vous souhaitais alors six pieds sous terre, car vous étiez méchante comme un démon. Aujourd'hui vous êtes devenue si bonne et si douce, que nous avons pleuré votre perte, depuis moi jusqu'au plus petit laquais.

Il est tems de finir cette scène, dit Émilie, en remettant sa bague dans sa poche ; je sais à présent à quoi m'en tenir sur le chapitre de mes amis. Aussitôt que cette bague fatale fut resserrée, toute la compagnie se trouva dans une confusion inexprimable. Chacun était surpris des extravagantes vérités qu'il avait dites, et de celles qu'avaient dites les autres ; enfin, ne pouvant supporter la vue d'Émilie, ils sortirent, l'un après l'autre, sans oser prononcer un seul mot.

Émilie s'était trop bien trouvée de sa bague, pour n'en pas vouloir faire une seconde expérience. Elle avait un grand nombre d'amans, qui tous aspiraient au bonheur de l'épouser, et qui lui paraissaient également tendres, aimables et vertueux ; cela rendait le choix fort difficile. Elle les rassembla tous un jour, et elle voulut aussi que le plus grand nombre des personnes, avec lesquelles elle était en liaison, s'y trouvassent. Elle était bien aise, en choisissant un époux, d'éprouver si, ceux qu'elle avait jusqu'à ce

jour appelés ses amis, pensaient aussi mal sur son compte que ses parens. On se divertit beaucoup, et, sur la fin du jour, Émilie résolut enfin de commencer son épreuve.

Le premier qui en ressentit le pouvoir, fut un jeune marquis de la plus belle figure, qu'on puisse imaginer. Belle Émilie, lui dit-il, savez-vous bien que je commence à m'impatienter de la comédie que je joue auprès de vous ! Il y a six mois que j'amuse mes créanciers de l'espérance de notre mariage ; ils comptent sur votre argent pour être payés : déterminez-vous donc ; il n'est pas honnête de les faire attendre si long-tems, et vous me devez quelque reconnaissance, pour m'être assujetti, depuis un an, à remplir le rôle d'amoureux transi. Un oui ou un non, s'il vous plaît, afin que je puisse prendre un parti, et chercher une autre dupe, si vous ne voulez pas être la mienne ; je suis, Dieu merci, d'une figure à n'en pas manquer.

Je vous souhaite bonne chance, dit Émilie en riant ; et vous, chevalier, souhaitez-vous aussi de m'épouser pour avoir de quoi payer vos dettes ?

Tout au contraire, répondit le chevalier ; le seul nom d'un créancier me donne la fièvre, et je hais mortellement les dettes. C'est pour cela que je file le parfait amour auprès de vous ; car enfin j'aime la dépense, les grands airs, et je suis le plus gueux des cadets de Gascogne. Vous voyez bien qu'il ne m'est pas possible d'accorder ma répugnance pour les dettes, et mon goût pour le faste, à moins que je n'épouse une riche héritière. Mon bonheur veut que je la trouve en vous, qui joignez à une grande fortune une figure passable ; j'ai donc raison de vous presser de me donner la préférence sur ces messieurs, qui n'ont pas de si bonnes raisons de vouloir vous épouser que moi.

Àpeine celui-là eut-il fini de parler qu'un jeune magistrat, nommé Oronte, prit la parole. Le cœur d'Émilie battit alors avec violence ; c'était de tous ses adorateurs celui auquel elle eût donné la préférence, si elle n'eût écouté que son penchant, et elle tremblait qu'il n'eût, en la recherchant, des motifs aussi indignes que les autres.

Belle Émilie, lui dit-il, d'un air tendre et respectueux, si mon cœur eût été libre, lorsque je vous vis pour la première fois, il vous eût sans doute adorée ; mais j'en avais disposé avant de vous connaître. L'amour le plus tendre et le plus constant m'attache à votre sœur Éliante ; elle répond à ma tendresse, et la mort seule sera capable de briser les nœuds qui nous unissent.

Et pourquoi, lui dit Émilie un peu émue, feigniez-vous de vouloir m'épouser, puisque vous aimez ma sœur ?

Pardonnez cette feinte à un amant réduit au désespoir, répondit-il. Un père barbare m'a contraint à vous adresser mes vœux ; j'ai toujours espéré que mon peu de mérite, et le peu de vivacité de mes sentimens, vous porteraient à me donner l'exclusion. J'ai feint, parce que, voulant lui cacher l'objet de ma tendresse, et ne pouvant me priver de la vue d'Éliante, il ne me restait d'autre lieu, où je la puisse voir, que chez vous.

As-tu le sens commun ? dit le père de ce jeune homme en l'interrompant. Tu possèdes déjà de grands biens, et, loin de chercher à les doubler, en épousant une femme riche, tu t'avises de sacrifier ta fortune à une figure qui te plaît aujourd'hui, et qui te déplaira sûrement six mois après la noce, parce que tu te rappelleras alors la sottise qu'elle t'aura fait faire. Pour être heureux dans la vie, apprends, qu'il ne faut que beaucoup d'argent ; avec

cela on achète des plaisirs, des honneurs, de la réputation et du mérite.

Mais, monsieur, dit Émilie, je ne suis pas plus riche que ma sœur Éliante, et mon dessein est de partager ma fortune avec elle, si vous voulez donner votre consentement à son mariage, avec votre fils. J'achèterai volontiers à ce prix le bonheur de ma sœur, et d'un homme que je me croirai trop fortunée d'avoir pour ami. Je me trompe fort, ou ce n'est point la beauté de ma sœur qui a fait naître chez lui le violent amour dont il brûle pour elle.

Vous me rendez justice, répondit le jeune magistrat ; ce sont les vertus d'Éliante qui m'engageraient à préférer sa main à celle d'une grande reine.

Discours de roman, répondit le père ; mais enfin, puisqu'Émilie est assez dupe pour se dépouiller à moitié en faveur de ce mariage, je veux bien que tu profites de sa sottise en épousant ta princesse. Je serais encore plus content si Émilie voulait nous promettre de ne point se marier, et te déclarer héritier de la moitié qu'elle se réserve.

Je m'y oppose, dit un homme de trente ans qui avait une fort belle physionomie, mais dont l'air était froid et réservé. Émilie, si vous voulez accepter ma main, nous ferons ces deux mariages ensemble.

Voilà du fruit nouveau, dit Émilie. Il y a cinq ans que nous nous connaissons, et je ne vous ai jamais remarqué aucun empressement pour moi ; vous m'avez même sollicité, il n'y a pas long-tems, en faveur de celui qui va devenir l'époux d'Éliante.

Émilie, répondit ce cavalier, je vais vous faire un mauvais compliment ; j'en suis bien fâché ! mais, foi d'homme d'honneur, je ne saurais m'en empêcher ; mon cœur vient, malgré moi, sur mes lèvres.

Vous êtes belle, et vous le savez bien ; vous n'ignorez pas non plus que vous avez tout ce qu'il faut pour faire une fille accomplie : je connus tout cela au moment où je vous vis pour la première fois, et je devins amoureux de vous jusqu'à la folie. Heureusement pour moi, je me suis habitué dès ma jeunesse à consulter ma raison, plutôt que mes goûts, et voici ce qu'elle me dit : Émilie est, sans contredit, une fille aimable ; cela suffirait pour une maîtresse, il faut autre chose pour une épouse ; et l'on a besoin pour cela d'une personne estimable. Émilie l'est-elle ? tu n'en sais riens ; il faut donc l'examiner, et, en attendant, cacher soigneusement ton amour ; car, si elle pouvait le soupçonner, elle se contraindrait peut-être, et éviterait de se montrer telle qu'elle est.

Voilà ce que me dit la Raison, et je suivis son conseil. Vous ne gagnâtes pas à cet examen ; je vous trouvai coquette, capricieuse, orgueilleuse, opiniâtre. Ces belles découvertes étouffèrent mon amour : cependant il me resta pour vous un goût que je ne pus vaincre ; je souhaitais passionnément de devenir votre ami, et de gagner votre confiance pour être en état de vous ouvrir les yeux sur vos défauts. Vous savez que je l'essayai, et vous devez vous souvenir que je fus fort mal reçu. Il fallut donc renoncer à mon projet. Je vous vis plus rarement, et je parvins enfin à vous arracher absolument de mon cœur. Il est vrai pourtant que je continuai à m'intéresser pour vous ; j'eus de la joie de la recherche d'Oronte, parce que je pensais qu'un honnête homme parvien-

drait peut-être à vous guérir de vos travers, et ce fut à ce dessein que je vous vis plus souvent qu'à l'ordinaire. Vous fûtes à la campagne, et je fus bien surpris à votre retour. La modestie, la douceur, la modération, et mille autres bonnes qualités avaient pris la place de vos défauts ; aussitôt voilà mon cœur qui s'agite, et qui reprend ses anciens sentimens : je ne vous les déclarai pourtant pas ; je voulais m'assurer de la réalité de votre changement, par sa durée. Chaque jour vous m'avez paru plus estimable ; et la belle action que vous venez de faire, par rapport à votre sœur, vient de me convaincre que vous avez l'ame aussi belle que le corps ; car enfin, vous aviez du goût pour Oronte ; je m'en étais fort bien aperçu ; vous l'avez sacrifié sans balancer un moment, et, quand on est capable d'un tel effort, on l'est de tout.

Je vais répondre à votre franchise, dit Émilie : je ne vous ai jamais aimé ; mais vous êtes de tous les hommes celui que j'estime le plus, et que je choisirai le plus volontiers pour ami ; et, comme je suis intimement persuadée que le plus grand bonheur de la vie consiste à passer ses jours avec un ami, je vous épouse.

Aussitôt, Émilie qui savait que la vertu de sa bague était perdue, la jeta dans le feu. Ses amans confus se retirèrent, et il ne resta que ceux qui n'avaient point à rougir des sentimens qu'ils avaient déclarés. Le père d'Oronte demeura pourtant ; la bague n'avait point forcé sa langue à déclarer les sentimens de son cœur, il était adorateur public de la fortune, et continua après que la bague fut brûlée à soutenir que, pour faire un bon mariage, il fallait trouver beaucoup d'argent, et ne s'embarrasser que de cela. Les quatre amans le laissèrent dire, parce qu'il eût été inutile de tenter de le désabuser. Leurs mariages s'accom-

plirent bientôt, et leur bonheur ne fut troublé d'aucun nuage, pendant un long espace, de tems qu'ils vécurent ensemble.

Marianne

CONTE.

Il y avait une dame de qualité qui était fort riche : elle avait un fort bon caractère naturellement ; mais elle l'avait gâté par un défaut : elle était scrupuleuse, c'est-à-dire, qu'elle croyait toujours qu'il y avait du péché dans les choses les plus innocentes : elle faisait tourner la tête à tous ses domestiques. Les divertissements plus simples étaient des crimes ; on n'osait ni rire ni chanter en sa présence. Elle n'avait qu'une fille unique, nommée Marianne, qu'elle aimait beaucoup, et elle la tourmentait à mesure qu'elle l'aimait. La pauvre enfant était obligée de cacher perpétuellement ses goûts ; car sa mère se croyait obligée en conscience de la contrarier depuis le matin jusqu'au soir. Elle ne lui permettait aucun amusement, et Marianne, pour se désennuyer, s'amusait à les souhaiter avec fureur. Lorsqu'elle eut quinze ans, sa mère lui déclara qu'elle allait la marier à un homme fort riche ; il est vrai, dit-elle, qu'il n'est pas jeune ; mais c'est un homme d'une piété éminente ; à votre âge, on a besoin d'un guide plutôt que d'un mari, et le marquis auquel je vous ai promise, vivant dans la retraite, aura tout le tems de vous prémunir contre les dangers du grand monde. Marianne, accoutumée à obéir sans réplique, fit une profonde révérence ; et le lendemain on lui présenta son époux qui, à la vérité, n'avait que soixante ans ; mais qui avait plus de gouttes, de rhumes et de mauvaise humeur, que s'il eût

eu cent ans passés. À peine, eut-elle épousé ce beau mari, qu'il la conduisit au fond d'une province, et l'enferma avec lui dans un triste château qui devait avoir été bâti du tems de Clovis, tant il était antique. Tous les amusemens de la marquise, dans ce charmant séjour, se bornaient à être la garde de son mari, à écouter les longs discours qu'il lui faisait sur la corruption du siècle, et qui n'étaient interrompus que par des accès de toux qui duraient trois heures. Marianne perdit sa mère la première année de son mariage, et cette mère, lui laissa de grands biens : son mari lui avait donné tous les siens par son contrat de mariage ; ainsi, elle devait être un jour prodigieusement riche. Ce jour arriva, lorsqu'elle n'avait que dix-huit ans ; et notre marquise passa l'année de son veuvage à imaginer ce qu'elle pourrait faire pour réparer tout le tems perdu. Elle avait senti le besoin d'être heureuse, avec beaucoup plus de vivacité que le reste des hommes, et elle vint à Paris, dans la résolution de chercher le bonheur qu'elle mourait d'envie de rencontrer ; mais elle fit une grande faute parce qu'elle n'avait pas une bonne pour la conduire, c'est qu'elle ne pensa pas à demander ce que c'était que le bonheur, et où il fallait le chercher. Elle voyait que tous ceux qu'elle connaissait voulaient être heureux, et que, pour le devenir, ils se livraient au jeu, aux spectacles, aux grandes compagnies, aux festins. Elle crut bonnement que le bonheur consistait en toutes ces choses, puisque tant de gens d'esprit le cherchaient là. Elle se livra de bon cœur à suivre leur exemple. Les premiers jours, elle ne se sentait pas d'aise ; elle dévorait les plaisirs avec fureur. Au bout de quelque tems, elle s'y accoutuma, et ils commencèrent à l'ennuyer. Le bal lui paraissait un amusement puéril, qui n'était propre qu'à détruire la santé, aussi bien que les festins. Les conversations étaient sottes, ou malhonnêtes, ou médisantes. Le jeu, selon elle, était une fu-

reur contraire à l'humanité, puisqu'on ne pouvait s'y réjouir que des pertes des autres. Est-ce donc là ce bonheur que j'ai tant souhaité, disait-elle ? mon cœur est-il content ? Non, sans doute, il est fatigué de tout ce-ci ; il en sera bientôt tout-à-fait dégoûté. La marquise avait deviné ; les plaisirs lui devinrent insupportables parce qu'ils ne lui donnaient pas le bonheur, après lequel elle courait. Un jour qu'elle était dans une assemblée où elle s'ennuyait beaucoup, elle vit entrer un cavalier extrêmement aimable. Le cœur lui battit sans savoir pourquoi, lorsqu'elle vit ce cavalier ; elle demanda avec empressement à la maîtresse de la maison, qui il était. Cette dame lui apprit que c'était un cadet d'une grande maison, qui, n'ayant pas de fortune, s'était fait chevalier de Malte, où il devait aller bientôt pour faire ses vœux. Ce serait bien dommage, dit la marquise en elle-même ; la fortune est bien aveugle, d'avoir maltraite un homme si aimable. Marianne n'avait pas la plus petite idée de l'amour, et elle crut que ce n'était qu'une compassion généreuse qui l'intéressait pour lui. Le chevalier, de son côté, avait été frappé à la vue de la marquise ; on joua, et il fit si bien qu'il fut de sa partie. Il était trop occupé de ses charmes pour faire attention à son jeu ; il fit les plus grandes fautes, perdit tout ce qu'il joua. Il montra tant d'indifférence pour sa perte, que la marquise en conçut bonne opinion de son caractère ; car on dit que c'est au jeu qu'on connaît les hommes. D'ailleurs, elle s'aperçut fort bien que c'était elle qui causait ses distractions, et elle en sentait un plaisir qu'elle ne savait à quoi attribuer. Lorsqu'elle fut retirée chez elle, et qu'elle examina son cœur, elle s'aperçut qu'il était tout changé : l'idée du chevalier en avait banni l'ennui ; et il n'était agité que du desir de le revoir. Ne serait-ce pas que je l'aimerais, dit-elle ? Je

crois que oui, et je suis fort trompée, ou je lui ai inspiré les mêmes sentimens pour moi, que ceux que je sens pour lui.

La marquise ne fut pas long-tems dans l'incertitude ; le chevalier lui avait demandé la permission de la voir ; il se présenta chez elle aussitôt que la bienséance le lui permit, et, quoiqu'il n'osât lui dire qu'il l'aimait, il le lui montra si bien qu'elle en fut assurée. Cette découverte donna beaucoup de joie à la marquise. Le chevalier était un homme de grande qualité, et, comme elle avait assez de bien pour elle et pour lui, elle se faisait un plaisir délicat de faire sa fortune. Cependant, quoiqu'elle sentît qu'elle l'aimait beaucoup, elle résolut de ne rien précipiter. On se marie pour toute sa vie, disait-elle : ainsi il est de la dernière conséquence de bien connaître la personne qu'on épouse. Le chevalier est aimable, mais cela ne suffit pas ; il a peut-être des défauts dans le caractère ; il faut me donner le tems de l'examiner. Elle exécuta cette sage-résolution, et, pendant six mois, elle vit tous les jours son amant, sans pouvoir lui découvrir un seul défaut. Ce fut alors qu'elle crut avoir trouvé le bonheur : elle avait déclaré au chevalier qu'elle était résolue de l'épouser. Les transports de joie avec lesquels il reçut l'assurance d'un tel bonheur, lui prouvèrent qu'il l'aimait passionnément ; et la marquise ne pouvait se persuader qu'il pût jamais manquer quelque chose à sa félicité, lorsqu'elle serait l'épouse d'un homme si parfait. Elle avait pris la résolution de ne l'épouser qu'après l'avoir examiné une année entière, et jamais elle ne voulut entendre parler de se marier plutôt. Il y avait déjà neuf mois de passés, lorsqu'elle crut apercevoir quelque refroidissement dans le cœur de son amant : il lui disait pourtant les mêmes choses que dans le commencement de sa passion ; mais ce n'était plus avec le même feu. Alors la pauvre marquise éprouva les tourmens de la jalousie, de la délicatesse.

Est-ce donc là le bonheur, se demandait-elle quelquefois ? Que deviendrais-je si le chevalier cessait de m'aimer ? et pourrai-je être heureuse, tant que j'aurai cette crainte ? Elle confia ses inquiétudes à une dame de ses amies, et elle lui fit part du projet qu'elle avait formé pour éclaircir ses doutes.

Elle feignit que des affaires indispensables l'obligeaient à faire un voyage à Lyon, et promit au chevalier de l'épouser lorsqu'elle serait de retour. Il parut si inconsolable lorsqu'il la quitta, qu'elle se reprocha les soupçons qu'elle avait eus de sa constance, et fut sur le point de les lui avouer. Son amie l'en empêcha : elle se détermina, par ses conseils, à pousser jusqu'au bout l'épreuve qu'elle voulait faire. La marquise avait une femme-de-chambre qui avait de l'esprit, et qui lui était affectionnée ; elle l'envoya à Lyon, et lui commanda de faire réponse aux lettres du chevalier, qui pouvait être aisément trompé, parce qu'il n'avait jamais vu l'écriture de sa maîtresse. Ensuite, elle fut s'enfermer chez son amie, qui obligea un domestique de veiller sur toutes les démarches du chevalier : c'était dans le commencement du carnaval, et ces dames pensaient qu'il irait au bal de l'opéra, qu'il aimait beaucoup. Elles ne se trompèrent pas, et se masquèrent toutes deux en grisettes, c'est-à-dire, en femmes du commun. Comme le masque déguise le son de la voix, et que d'ailleurs le chevalier avait reçu de Lyon une lettre de la marquise, il n'eut garde de la reconnaître : elle commença avec lui une conversation fort animée ; il fut charmé de son esprit. Il la pria de se trouver au premier bal dans le même déguisement, et elle le lui promit, pour tout le reste du carnaval. Dès le troisième bal, il lui fit une déclaration d'amour, et la conjura de se démasquer. Elle refusa de le faire, dans la crainte que son peu de beauté ne détruisît les sentimens qu'elle lui avait inspirés ; d'ailleurs, ajoutait-elle, je

ne veux plus vous revoir, vous me jurez que vous m'adorez, et vous êtes prêt d'en épouser une autre. Madame, lui répondit le chevalier, je ne veux pas vous tromper ; ce mariage fait ma fortune, qui est dans une telle situation que je ne puis vous l'offrir ; souffrez-donc que je l'achève, et soyez persuadée que cette fortune ne me touchera qu'autant que je pourrai la partager avec vous. Écoutez, lui dit la marquise, je suis plus tendre qu'intéressée ; qui me répondra que vous ne deviendrez pas amoureux de votre épouse ? On la dit fort aimable. Le danger en est passé, lui dit le chevalier ; je veux bien vous avouer que j'ai été fort amoureux de celle que j'épouse ; mais il y a long-tems que cet amour est fini, et que je n'ai plus pour elle que de la reconnaissance. Je ne manquerai jamais aux égards qu'un galant homme doit à son épouse, c'est à ce que je crois tout ce qu'elle aura droit d'exiger. La marquise eut toutes les peines du monde à se contenir : elle avait reçu ce même jour une lettre de son perfide, dans laquelle il lui jurait un amour éternel. La connaissance de sa trahison la guérit radicalement de la passion qu'il lui avait inspirée ; et il ne lui resta plus qu'un grand desir de se venger et de le confondre. Pour y parvenir, elle feignit de céder aux instances qu'il lui faisait de se démasquer, et elle lui promit de le faire, s'il voulait la reconduire ; il y consentit, et monta avec elle dans le carrosse de son amie, qui les accompagna. Le chevalier parut surpris de la magnificence des appartemens qu'on lui fit traverser ; car il avait pris ces deux femmes pour des aventurières ; et, comme les hommes sont toujours portés à se flatter, il crut qu'il avait eu le bonheur de plaire à une femme de qualité, et redoubla ses prières pour la presser d'ôter son masque. Un coup de foudre l'aurait moins étonné que l'apparition de la marquise ; il resta immobile. Les éclats de rire qu'elle fit, lui firent comprendre qu'elle n'avait

plus d'amour, puisqu'elle n'avait point de colère ; et, sans avoir la hardiesse de dire un seul mot, il fit une profonde révérence, et se retira la rage dans le cœur.

Voilà donc la marquise rendue à elle-même, et, par conséquent, convaincue que le bonheur ne pouvait se trouver nulle part, puisqu'elle ne l'avait point rencontré malgré ses recherches. Elle passa plusieurs mois dans un ennui insupportable, parce qu'elle n'avait rien mis dans son cœur à la place de cette passion tumultueuse qui l'avait occupé, remué, secoué. Un jour qu'elle allait à l'église, elle vit à la porte une vieille femme qui avait deux enfans, et qui demandait l'aumône : la beauté de ces enfans frappa la marquise ; elle demanda à cette femme s'ils étaient à elle. Non, madame lui répondit-elle ; ils étaient nés pour être mes maîtres. Cette réponse excita la curiosité de la marquise qui, ayant donné son adresse à cette femme, la pria de venir chez elle l'après-dîner, et de lui apporter ces beaux enfans. Lorsqu'elle fut arrivée, la marquise la pria de lui expliquer ce qu'elle lui avait dit le matin, et cette femme lui parla en ces termes :

Il y a trente ans que j'entrai au service d'un honnête homme, et, après sa mort, je restai chez son fils qui est le père de ces deux enfans ; mon maître, sans être riche, était à son aise ; un malheureux procès qu'il a perdu, l'a ruiné absolument il y a six mois ; il me devait presque tous mes gages qu'il n'était pas en état de me payer ; il me demanda pardon en pleurant de l'injustice qu'il était forcé de me faire, et m'exhorta à chercher une condition, en me promettant de me payer, si cela était jamais en son pouvoir. Je vous avoue, continua cette femme, que je n'eus pas le courage d'abandonner mes maîtres dans une situation si triste. Je leur donnai de grand cœur ce qu'ils me devaient, et je m'offris à rester

pour aider à sa femme à blanchir du linge. Nous avons subsisté quelque tems de notre travail avec beaucoup de difficulté, parce que mon pauvre maître était devenu paralitique, et qu'il fallait qu'une de nous deux lui servît de garde. Il y a quatre jours que ma maîtresse, accablée de fatigue, est tombée malade ; et, ne sachant comment m'y prendre pour les empêcher de mourir de faim, je me suis déterminée à demander l'aumône pour eux : la providence a béni mes intentions ; je me vois en état chaque jour de leur procurer le nécessaire, et j'espère les voir en santé dans peu de jours, car ils sont déjà beaucoup mieux.

Pendant ce récit que cette digne femme n'avait pu faire, sans répandre des larmes ; celles de la marquise avaient coulé avec abondance : Que je vous plains, lui dit-elle, quand elle eut fini de parler ; avec un cœur si excellent et si noble, vous ne méritiez pas d'être si malheureuse. En vérité, reprit cette femme, je ne suis pas malheureuse ; et tant qu'il plaira au bon Dieu de me donner le moyen de secourir mes maîtres, et de nourrir ces pauvres enfans, je me croirai fort heureuse. Y a-t-il un plus grand bonheur dans le monde que de faire du bien et de pratiquer la vertu ?

Cette réponse fut un trait de lumière pour la marquise ; cette femme venait de lui apprendre où elle pourrait enfin trouver le bonheur qu'elle avait cherché si inutilement. Elle voulut donc essayer de le rencontrer dans cette nouvelle route qui lui était offerte. Elle fit monter cette femme et ces enfans dans son carrosse, et se fit conduire au grenier qu'occupaient le père et la mère. Son cœur fut saisi en y entrant : un peu de paille était leur lit ! et à peine y avait-il dans ce grenier assez d'espace pour s'y tenir debout. La marquise ne voulut pas permettre qu'ils y passassent la nuit ; et ayant envoyé chercher une litière, elle les fit transporter

dans sa maison, et voulut elle-même les coucher et pourvoir aux choses qui leur étaient nécessaires. La reconnaissance de ces gens était plus puissante que leur faiblesse. Ils demandaient perpétuellement au Seigneur qu'il daignât la récompenser de sa charité.

Il était plus de minuit, lorsque la marquise se retira dans son appartement, à demi-morte de la fatigue qu'elle s'était donnée, et qu'elle n'avait pas senti jusque-là. Elle se jeta dans son fauteuil, et, jetant les yeux sur elle-même, elle se trouva dans une situation si douce, si tranquille, qu'elle n'en avait jamais éprouvé une semblable. Il lui semblait que le bonheur de toutes ces personnes qu'elle venait de rendre heureuses, était le sien. Tous les plaisirs dont elle avait joui jusqu'alors avaient été mêlés de troubles, d'amertumes, de craintes, et quelquefois de remords ; rien de pareil dans ce qu'elle éprouvait alors. Sa satisfaction était pure et sans mélange ; elle augmenta par l'heureux succès de ses soins envers les infortunés qu'elle avait secourus. Leur santé se rétablit aussi bien que leur fortune, dans un emploi honnête qu'elle leur procura. Elle s'était trop bien trouvée de cet essai, pour s'en tenir là ; elle multiplia ses bonnes œuvres. Bientôt ses richesses lui parurent médiocres eu égard à la nouvelle passion qu'elle avait conçue. Pour s'y livrer davantage, elle retrancha tout l'argent qu'elle donnait au faste, c'est-à-dire, qu'elle se priva de ses diamans, de son équipage ; qu'elle renonça au jeu, au spectacle, et on ne s'accorda plus que les dépenses purement nécessaires. Jusques-là, le desir d'être heureuse avait été son unique motif : sa charité n'avait point eu Dieu pour motif et voici ce qui arriva. Tous ceux qu'elle assista ne furent point reconnaissans ; leur ingratitude blessa son cœur ; et, comme elle se trouva désagréablement trompée, elle craignit de n'avoir pas trouvé le bonheur réel.

Elle lui avait pourtant tout sacrifié, et s'était détachée de tout. Son cœur vide était donc débarrassé de tous les obstacles à la grande piété ; il n'y avait plus qu'un pas à faire pour y parvenir, et ce pas consistait à faire tout ce qu'elle faisait alors en vue de Dieu. Elle le comprit enfin ; et ce fut alors qu'elle jouit d'un bonheur inaltérable qui dura autant que sa vie, et qui l'accompagna au-delà du tombeau.

La Souris

CONTE.

Une souris, parvenue jusqu'à la plus longue vieillesse, se voyant à son dernier moment, assembla sa nombreuse famille, et lui parla en ces termes :

« Mes chers enfans, si quelque chose pouvait m'engager à regretter la vie, ce serait sans doute l'idée des périls où je vous laisse exposés ; mais j'aime à me flatter, dans mes derniers momens, de vous trouver dociles à mes conseils. Si vous les suivez, vous pourrez parvenir, comme moi, à l'âge le plus avancé. Pour exciter votre obéissance, je veux vous faire l'histoire de ma vie.

» Je suis née dans la maison que nous habitons aujourd'hui ; mais j'y ai vu arriver de grands changemens. Au tems où je pris naissance, elle était habitée par une jeune dame anglaise extrêmement riche. Oh ! mes enfans, la maison de cette dame était un pays de Cocagne, un vrai Pérou pour les pauvres souris. Elle tenait table ouverte, et avait quarante domestiques. Vous sentez qu'ayant un si grand nombre de gens pour la servir, elle ne se

donnait pas la peine de veiller sur sa maison. Une femme de charge, un maître d'hôtel, un gros cuisinier étaient chargés d'acheter et de ménager les provisions, et Dieu sait comme ils s'en acquittaient ! Ces trois personnes tiraient un revenu des marchands qui fournissaient la maison, et elles étaient par conséquent intéressées à augmenter la dépense. On mangeait beaucoup ; on perdait davantage : ce qui nous procurait l'abondance et la sûreté. Nous dédaignions les restes de la seconde table, parce que nous pouvions nous nourrir des morceaux les plus délicats qu'on laissait traîner. Deux gros chats, gardiens de la cuisine, nous laissaient en pleine liberté, et passaient dans un doux sommeil les intervalles de leurs abondans repas. Je pourrais vous raconter mille anecdotes dont je fus témoin dans mon enfance : la chambre de la femme de charge avait été mon berceau, et c'était dans ce palais souterrain, qu'elle recevait les hommages de ses subalternes, le plus souvent avec une hauteur désespérante ; d'autres fois elle daignait s'humaniser, et payait d'un coup-d'œil gracieux leurs adorations ; mais elle les en récompensait presque toujours : c'était bien la meilleure créature du monde, à cela près de son impertinence. Elle voulait que le visage des domestiques annonçat l'opulence de leur maîtresse, et se prêtait avec humanité à leurs petits besoins : les servantes de cuisine étaient réduites le matin au triste bouillon de gruau, et ne devaient point avoir de thé ; mais madame prenait le sien si fort, et le renouvelait si souvent, que ces pauvres filles pouvaient encore en tirer une décoction honnête. L'endroit où elle serrait le sucre n'était pas inaccessible, et, quand elle s'apercevait qu'on en avait volé, elle disait en riant : il faut bien que tout le monde vive. Elle poussait sa complaisance, jusqu'à permettre à tout le monde de prendre le thé avec de la crème ; il est vrai qu'on n'osait en mettre une si

grande quantité sur le mémoire, de crainte que quelque jour il ne prît fantaisie à Milady de le lire ; mais on comptait huit quartes de lait au lieu de quatre, et, par ce moyen, tout se trouvait compensé. Je ne finirais pas, si je voulais faire le récit du dégât prodigieux qui se faisait par cette femme ou par ses complaisantes ; mais, par une modération bien rare dans une vieille qui parle du tems passé, je me bornerai à ce que je vous en ai déjà dit.

» Ce fut donc sous le gouvernement de cette bonne femme, que je passai les premières années de ma vie ; mais, par le plus grand de tous les malheurs, cette heureuse situation disparut comme un beau songe, dont il ne reste qu'un souvenir fâcheux. La maîtresse de la maison qui n'avait pas mesuré sa dépense sur ses revenus, se trouva ruinée ; il fallut se résoudre à aller vivre à la campagne, et la maison qu'elle avait habitée jusqu'alors eut de nouveaux hôtes. Comme je n'avais encore aucune expérience, je regardai ce changement d'un œil sec, et comme une chose qui m'importait peu ; je fus bientôt instruite de mon malheur. Notre nouvelle maîtresse avait un train aussi nombreux que la première ; cependant sa maison était aussi rangée que si elle n'en eût eu que deux : cette femme, par un renversement de tout ordre, veillait elle-même sur ses affaires, et ne se fiait qu'à elle des détails économiques. Sucre, confitures, et autres choses pareilles, étaient enfermés dans un cabinet dont elle gardait elle-même la clé. Elle savait, à point nommé, ce qui devait se consommer de provisions, et il n'eût pas été possible de la tromper, même dans des bagatelles. Elle voulait que tout eût un air d'aisance, de magnificence, sans vouloir le moindre dégât : bientôt je me vis réduite à vivre des miettes qui tombaient de la table des domestiques : pas un chétif morceau de fromage, pas un bout de chandelle ; tout était ramassé, mis à profit. Maudite femme ! m'é-

criais-je, dans ma douleur. Qui croirait, en voyant la profusion des mets qui paraissent sur ta table, qu'il y eût famine chez toi pour un animal à qui il faut si peu de chose pour le nourrir ? Je me flattais quelquefois que cela ne durerait pas : je perdis bientôt cette espérance ; elle ne dura pas long-tems. Les deux pacifiques chats, dont j'ai parlé, n'avaient point abandonné la maison, et faisaient une mine assez triste : je fus curieuse de savoir ce qu'ils pensaient de tout cela, et un soir qu'ils eurent ensemble une conversation assez curieuse, je me mis à l'entrée de mon trou, pour les écouter.

Vous voulez donc abandonner cette maison qui vous a vu naître, disait le plus jeune des chats à son ancien ? Eh ! le moyen d'y rester, répondit l'autre d'un air chagrin. Ne voyez-vous pas que, depuis un mois, le jeûne forcé qu'on m'a fait observer, ne m'a laissé que la peau et les os ? Mais, reprit le plus jeune, ne nous reste-t-il pas une ressource ? Quelle que soit la vigilance du cuisinier, je me sens assez d'adresse et de courage pour vivre d'industrie. D'ailleurs, notre maîtresse est décrépite ; sa mort qui ne peut tarder d'arriver, changera notre situation. Vain espoir ! s'écria le vieux chat : apprends que notre malheur a conduit ici une dame allemande, et que, par conséquent, il est sans remède. Les dames de cette nation se croyent chargées du soin de leurs maisons ; elles choisissent et étudient si bien leurs domestiques, qu'elles y sont rarement trompées. Elles savent leur inspirer l'esprit d'ordre ; et le cuisinier de celle-ci, instruit par elle depuis dix ans, n'entend pas raillerie sur le vol ; la moindre friponnerie coûterait la vie au plus respectable de tous les chats. D'ailleurs, l'âge de notre maîtresse n'apportera pas le plus léger changement dans notre situation. Les maudites allemandes ont la manie d'élever leurs filles dans cet esprit d'économie où on les a élevées elles-

mêmes. Ces demoiselles, quelles que riches qu'elles soient, ne croient point se déshonorer, en descendant dans les détails du ménage : on leur siffle sans cesse aux oreilles que, pour soutenir les dépenses convenables à leur rang, sans nuire à personne, il faut retrancher les superflues ; qu'il faut mettre les domestiques en situation de ne manquer de rien, et de ne rien perdre, et mille autres maximes gothiques dont elles reviennent rarement, ou pour mieux dire jamais.

» Un laquais qui entra dans la cuisine, interrompit la conversation des deux chats qui disparurent le lendemain. Jeune encore, je fis moins de réflexion aux discours de l'ancien qu'à ceux du plus jeune ; et, ne pouvant supporter ma situation, je résolus de mettre en œuvre toute mon industrie : pour l'adoucir, je trouvai, après mille efforts, le moyen de m'introduire dans cette chambre où madame serrait ses provisions, et je me dédommageai, par une chère exquise, de la rude abstinence que je faisais depuis quelque tems : le plaisir de la bonne-chère fut quelquefois troublé par des réflexions ; je jouais gros jeu, et je tremblais que mon vol ne fût aperçu. Je me rassurai pourtant ; le passé semblait me répondre du futur : j'avais volé cent fois la femme de charge dont j'ai parlé, sans qu'elle eût daigné prendre les plus petites précautions. Insensée que j'étais ! J'ignorais la grande différence qu'il y a entre l'œil de la servante et celui de la maîtresse ; j'en fus instruite à mes dépens. Enhardie par mes premiers succès, je retournai le lendemain dans cette chambre fatale ; et le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut une machine grillée dans laquelle il y avait un morceau de lard rôti. Attirée par l'odeur, j'entre, je saisis ma proie ; mais, ô malheur, que plusieurs années n'ont pu effacer de ma mémoire ! À peine eus-je touché le morceau fatal, que la porte de cette machine infernale se ferma sur

moi avec un bruit épouvantable, et m'ôta tout espoir de salut. Combien de fois alors ne maudis-je pas ma gourmandise ? Quelles résolutions ne pris-je pas pour l'avenir, si j'avais le bonheur d'échapper à ce danger ! Je n'eus pas le tems de faire de longues réflexions : le bruit qu'avait fait la souricière en tombant, attira la maîtresse et j'entendis sortir de sa bouche le terrible arrêt de ma mort ! Je fus condamnée à être noyée, et une femme-de-chambre eut ordre d'exécuter cet arrêt. Vous frémissez, mes enfans ; rien ne peut plus, ce me semble, m'empêcher de périr ! Je me sauvai pourtant par la maladresse de celle à qui ma maîtresse avait remis le soin de sa vengeance. Ce fut alors que, devenue sage par mon expérience, je travaillai à me corriger d'un vice qui avait pensé occasionner ma perte. Je ne sortis plus, sans les plus grandes précautions, et mes courses se bornèrent à la cuisine. Je vous avouerai que la vie frugale à laquelle je me voyais réduite, me parut d'abord pire que le supplice que j'avais vu de si près ; mais l'habitude adoucit ma situation ; je m'aperçus même que l'abstinence fortifiait mon tempérament, et je parvins à remercier la fortune de la nécessité où elle m'avait mise de modérer mon appétit et ma sensualité. J'ai vu renouveler trois fois le peuple souricier avec lequel j'habitais. Peu de souris ont rempli la carrière qui leur était destinée par la nature. Les maladies ont moissonné celles qui ont échappé à la vigilance du chat, et aux pièges des maîtres. Mais je sens que je m'affaiblis. Adieu, mes chers enfans ; redoutez le funeste cabinet, où la mort est cachée sous des douceurs perfides ; je meurs contente, et j'espère que vous serez dociles à mes conseils ».

Àpeine cette sage souris eut-elle rendu les derniers soupirs, que sa jeune et sémillante famille se félicita d'être débarrassée de la contrainte où cette vieille radoteuse l'avait assujettie : on se

moqua de ses conseils ; on traita sa sobriété d'avarice, sa circonspection de lâcheté. On trouva le chemin du cabinet : trois murailles de papier, placées pour la sûreté d'un pot de confiture, furent rompues. On se félicitait déjà d'avoir échappé aux périls dont on avait été menacé ; la joie fut courte : un chat, deux souricières furent placées dans le cabinet, et, avant la fin de la semaine, il ne resta pas une souris, de celles qui avaient méprisé l'expérience et les conseils de leur bisaïeule. Nous pouvons conclure de cet exemple : Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.

Rannée et Masca

CONTE.

Dans le royaume de Lutésie, Aris et Mithra régnaient pour le bonheur de leurs sujets. Aris se regardait comme le père d'une nombreuse famille, à laquelle il était redevable de tous ses momens. Il se croyait chargé par les dieux du soin de procurer la sûreté du dernier de ses sujets, comme du plus illustre. Ils sont tous mes enfans, disait-il ; si quelque prédilection m'est permise, c'est en faveur des pauvres et des misérables. Tel un père tendre porte dans ses bras son fils infirme, et laisse à celui qui est robuste la fatigue d'un chemin pénible. Mithra, en unissant son sort à celui d'Aris, avait moins pensé à s'associer à la souveraine puissance, qu'à l'excessive tendresse qu'il avait pour son peuple ; et, pendant que son illustre époux s'occupait à réprimer le vice, à punir l'injustice, Mithra donnait tous ses soins à les diminuer. Son exemple avait forcé le crime à chercher les ténèbres ; on ne rou-

gissait plus d'être vertueux : ceux qui ne l'étaient pas, se paraient du moins des dehors de la vertu. Il y avait donc un grand nombre d'hypocrites à la cour, dit mon lecteur ; j'aimerais mieux qu'elle fût remplie de méchans connus pour tels. Je ne suis pas tout-à-fait de ce sentiment : l'homme est un animal sur lequel l'habitude a beaucoup d'empire. Les grands de Lutésie, à force de parler et d'agir comme d'honnêtes gens, le devinrent insensiblement.

Le royaume de Lutésie était soumis à douze fées qui, tour-à-tour, y exerçaient leur empire un mois de l'année. Six de ces fées étaient du plus mauvais naturel qu'on puisse imaginer. Ce n'était point en ôtant les biens, la santé, et les autres avantages extérieurs aux Lutésiens, qu'elles signalaient leur méchanceté : elles étaient trop éclairées pour regarder comme un mal réel, la perte de ces avantages frivoles. Pour rendre les hommes misérables, à coup sûr, elles s'appliquaient à les rendre vicieux. Tel qui était honnête homme dans une condition médiocre, devenait, par le secours d'une de ces six fées, favori de Plutus, et voyait disparaître sa probité avec son indigence. Une fille trop occupée de sa beauté, était prête à la perdre par une petite vérole, ou quelque autre accident ; elles lui présentaient avec empressement des remèdes sûrs pour conserver des traits qui devaient occasionner sa perte. Avant le règne d'Aris, les Lutésiens dont le défaut n'était pas de trop réfléchir, avaient été dupes de la malice de ces fées ; on les croyait les meilleures personnes du monde, toujours prêtes à accorder aux hommes les choses qui sont les objets de leurs désirs. Aris était enfin parvenu à faire comprendre à ses sujets, que le plus souvent les avantages extérieurs sont des dons funestes et empoisonnés. Il s'était servi de l'expérience pour les en convaincre ; et les méchantes fées qui, jusqu'alors, avaient été l'objet de la vénération des Lutésiens, leur étaient devenues sus-

pectes, et ensuite odieuses. On peut imaginer quelle devait être leur rage contre Aris ; on ne peut la décrire. La haine d'un méchant homme est sans doute très-dangereuse ; mais ce n'est rien en comparaison de la haine d'une méchante femme. Quelle devait être la situation d'Aris, qui se voyait entourré, obsédé par six furies femelles, que l'intérêt, la vanité animaient contre lui !

Quelle grimace feront les dames en lisant cet article ! La vérité est offensante, j'en conviens ; je leur demande pardon de le dire ; mais je suis femme, et, puisque je reconnais les défauts de mon sexe, j'ai droit d'en parler.

Outre ces six méchantes fées dont Aris avait à se défendre, deux autres mois de l'année étaient sous la domination de deux fées qui, sans être aussi méchantes que les premières, ne lui donnaient pas moins d'embarras. Elles avaient de ces caractères équivoques, qu'il n'est pas possible de définir : la légèreté en faisait la base. Des passions violentes dans leurs accès, mais qui n'avaient pas plus de consistence que leur caractère, semblaient leur en donner un nouveau dix fois par jour. Elles aimaient passionnément, le matin, une chose, dont elles ne se souciaient pas le soir, et qu'elles haïssaient le lendemain. Leur ame molle se prêtait avec facilité aux nouvelles impressions ; et l'on pouvait deviner le soir, à coup sûr, par les dispositions où elles étaient, du caractère de ceux avec lesquels elles avaient passé la journée. Elles ne voulaient le bien ou le mal que par occasion ; car elles n'étaient ni vertueuses, ni méchantes : l'objet présent les déterminait. Tout entrait dans leur ame ; rien ne s'y fixait. J'ai dit que ces deux fées donnaient plus d'embarras à Aris, que les six méchantes ; parce qu'avec des personnes de ce caractère, on ne peut se faire un plan de conduite : il serait plus facile de fixer le mer-

cure que leurs pensées ; et on leur déplaît, souvent, par les mêmes choses qui avaient mérité leurs bonnes grâces deux jours auparavant.

On aurait peine à se persuader qu'Aris eût pu échapper à la méchanceté décidée des six premières fées, et aux inconséquences de la conduite des deux autres ; mais jamais les dieux qui permettent les maux, ne manquent d'y apporter le remède. Les mois de janvier, d'avril, juillet et novembre, étaient gouvernés par quatre fées qui réunissaient en elles tout ce qui pouvait en faire des chefs-d'œuvre. Quatre contre huit, disent mes lecteurs, c'est bien peu. Ceux qui raisonnent ainsi, n'ont pas fait réflexion à la supériorité que la vertu a sur le vice. Un honnête homme fait trembler dix scélérats ; il a sur eux un ascendant auquel ils ne peuvent se dérober ; et Aris, avec le secours de ces bonnes fées, triompha de la malice des autres, et vint à bout de remédier au mal qu'elles faisaient à ses sujets. Ils étaient devenus heureux, c'est-à-dire vertueux ; car ces deux mots sont synonymes, et on peut les employer l'un pour l'autre ; et comme rien n'est plus vrai que la maxime : Du bonheur que l'on fait, le nôtre naît toujours. Aris était heureux du bonheur de ses sujets ; cependant, comme la félicité des hommes ne peut être sans nuage, celle d'Aris et de Mithra était troublée : ils aimaient tendrement leurs sujets, et ne pouvaient penser sans douleur qu'ils étaient menacés de tous les maux qu'entraîne nécessairement une guerre civile. Aris, précieux reste d'une famille chère aux Lutésiéns, Aris n'avait point d'enfans, et dix ans de stérilité semblaient ôter à Mithra tout espoir d'en avoir jamais. Ils gémissaient souvent ensemble de ce qu'ils prévoyaient devoir arriver après leur mort ; et ils ne cessaient de demander aux dieux un héritier auquel ils pussent transmettre, avec leur sang, les vertus qu'ils s'efforçaient

d'acquérir. Les Lutésiens joignaient leurs prières aux leurs ; mais, moins éclairés que leurs souverains, ils ne pouvaient comprendre que les dieux eussent de bonnes raisons de rejeter leurs demandes, et plusieurs d'entre eux étaient tentés de murmurer contre leurs ordres.

Un jour, Uranie, la plus sage des quatre fées, vint au palais. Elle trouva le roi et la reine environnés d'une foule nombreuse qui, en se livrant à la joie de trouver des pères dans leurs souverains, gémissait du malheur de ceux qui devaient naître, et qui ne pouvaient espérer un tel bonheur. La fée, qui avait le meilleur cœur du monde, fut attendrie, et mêla ses larmes avec celles qu'elle voyait couler. Le roi crut le moment favorable pour l'intéresser à lui obtenir la grâce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

Généreuse fée, lui dit-il, les dieux connaissent mon cœur ; ils savent par quel motif je leur demande un enfant : serait-il possible qu'ils fussent irrités des vœux que je forme ? L'amour que je porte à mon peuple me les inspire.

Et croyez-vous que les dieux aiment votre peuple moins que vous ? répondit Uranie. Si leur bien demande que votre postérité monte sur le trône, ils vous donneront un héritier. Croyez-moi, Aris, le propre intérêt se masque sous toutes sortes de formes ; tel croit n'aimer que sa patrie, qui n'est excité que par ses passions. Vous devez souhaiter, sans doute, le bien de vos sujets, le demander sans cesse aux immortels ; mais, comme vous ignorez absolument les moyens qui doivent perpétuer leur félicité, abandonnez-en le soin à leur providence. Ne prévoyez rien dans les choses où vous ne pouvez rien changer ; en travaillant à vous rendre les dieux propices par vos vertus, ne craignez rien, ne désirez rien : souvent, hélas ! ils exaucent dans leur colère les vœux

indiscrets. N'allez pourtant pas croire que je condamne vos désirs et ceux de votre peuple ; je n'en reprends que l'excès ; et il y a toujours de l'excès, quand le refus de ce que nous demandons produit le chagrin, le désespoir ou le murmure. Une fée trompeuse ou politique vous dirait, pour appaiser votre douleur, qu'elle va consulter ses livres, où l'on trouve, d'un bout à l'autre, toutes les décisions du destin. Pour moi, je suis trop amie de la vérité pour vous débiter de pareils contes. Les dieux seuls connaissent l'avenir, et il ne peut être découvert que par eux. Je vais donc demander leurs lumières ; s'ils m'exaucent, je vous instruirai de ce qu'ils daigneront m'apprendre.

Après avoir prononcé ces paroles, Uranie, s'adressant aux dieux, parut quelques momens hors d'elle-même : Tendre mère ! s'écriait-elle, je vois ton cœur déchiré… Que de pleurs… quelles alarmes !…

La fée se tut après avoir prononcé ce peu de mots, et, ayant repris sa tranquillité ordinaire : Vous aurez une fille, dit-elle au roi et à la reine ; mais je vois pour elle deux destinées bien différentes. Conçue dans le mois de Mégère, la plus méchante de nos sœurs, elle n'oubliera rien pour lui former un corps susceptible des passions les plus violentes. Les deux fées équivoques, qui succéderont à Mégère, en travaillant à mêler les humeurs qui formeront son corps, selon que leur fantaisie journalière le leur suggérera, lui donneront des dispositions à l'inégalité, au caprice qu'il sera bien difficile de vaincre. La reine est menacée d'accoucher quinze jours avant son terme : alors la princesse naîtra dans mon mois ; et je pourrai la préserver des malheurs qu'Alecto, confidente de Mégère, lui destine ; mais alors je n'aurai aucun pouvoir sur son éducation. Si la reine finit ses neuf mois, elle ac-

couchera dans le mois d'Alecto : alors Clio, mon amie, restera la maîtresse, et, en vous privant de sa vue, conduira à son gré ses premières années, et pourra, par le secours d'une bonne éducation, tourner à son avantage les artifices de nos ennemies. Choisissez pour la princesse une vie remplie d'événemens heureux, sans vertu, si elle naît dans mon mois ; la jeunesse la plus malheureuse, si elle naît dans le mois d'Alecto, jointe avec la facilité d'acquérir les plus grandes vertus.

Aris était honnête homme, et eût été surpris de voir un père balancer un moment, si on lui eût laissé cette alternative. Les vertus que les autres doivent pratiquer, nous paraissent si belles, si naturelles, si aisées, que nous avons peine à concevoir leur répugnance ; mais, lorsque c'est nous qui devons surmonter ces répugnances, c'est tout autre chose. Le roi ouvrit trois fois la bouche pour faire ce choix, qui lui aurait paru si facile pour tout autre que pour sa fille future, et, trois fois, la triste destinée dont la princesse était menacée, glaça sa langue d'effroi. La reine tremblante, interdite, attendait en frémissant le choix de son époux. La vertu triompha enfin. Que les événemens qui paraissent les plus funestes tombent sur la tête de ma fille, s'écria-t-il, pourvu qu'elle devienne telle qu'il le faut pour faire la félicité de mon peuple !

Àpeine Aris eut-il prononcé ces paroles, qu'on vit tous ceux qui étaient présens verser des larmes de joie, d'admiration et de douleur. On élevait sa générosité jusqu'aux cieux ; on le plaignait ainsi que son épouse : tous les assistans conjuraient Uranie de la recommander à Clio ; et l'on attendait, avec une impatience mêlée de crainte, les grands événemens prédits.

Une suivante, favorite de Mithra, voulant faire diversion aux tristes pensées de sa maîtresse, s'avisa de faire une question à la fée. J'avais toujours cru, lui dit-elle, que nos vices et nos vertus dépendaient d'une fatalité ou destin que rien ne pouvait changer, et que tout le pouvoir des fées consistait à faire naître les enfans sous des aspects si favorables ou si funestes, que tous les soins de l'éducation devenaient inutiles.

Vous étiez dans l'erreur, répondit Uranie ; cette pensée outrage la sagesse et la bonté des dieux. Croyez-vous donc qu'ils aient abandonné à un hasard aveugle les choses d'où dépend la félicité des mortels ? c'est leur supposer bien peu d'amour pour les créatures qui sont leurs ouvrages. Si nos vices ou nos vertus dépendaient d'une fatalité insurmontable, de quel droit puniraient-ils des crimes involontaires ? La vertu ne serait plus qu'un vain nom, puisqu'on ne peut appeler vertueux qu'un homme qui choisit de faire le bien. Aris serait injuste s'il punissait celui qui l'aurait outragé en dormant ou dans le délire. Croyez-vous donc les dieux moins équitables que votre roi, madame ? dit un courtisan, soi-disant esprit fort ; car il en était resté quelques-uns à la cour d'Aris. Comparaison n'est pas raison : je crois sur-tout qu'on n'en doit jamais faire par rapport à la divinité. Nos idées sur la justice, et les autres perfections des dieux, sont peut-être fausses ; et certainement elles sont très faibles. Le fini ne peut porter de jugement sûr par rapport à l'infini, et doit adorer les immortels sans chercher à les comprendre ; car, pour connaître la nature de leurs perfections, il faudrait participer à leur divinité.

La fée, dit au courtisan qui, après avoir fait le beau raisonnement que nous avons rapporté, prit un air satisfait ; et, regardant

l'assemblée avec dédain, il semblait lui reprocher, par un souris moqueur, l'applaudissement qu'elle avait donné au discours de la sage Uranie. Elle lui dit froidement :

Vous avez pris une expression pour une autre, monsieur. Vous dites que nous ne pouvons comprendre la nature des perfections des dieux ; vous avez voulu dire, sans doute, l'étendue, au lieu de la nature, et alors vous auriez parlé juste. Destinés à adorer les perfections de la divinité, nous devons les connaître ; d'ailleurs, notre justice consiste à les imiter : mais ayez la bonté de répondre aux questions que je prendrai la liberté de vous faire. Dites-moi si la justice que les dieux commandent aux hommes, est d'une nature différente de la leur, et en quoi consiste cette différence. Eh ! mais, dit le courtisan un peu interdit, celle des dieux est, sans doute, plus excellente que celle des hommes.

Sont-elles de même nature ? continua la fée ; car il est hors de doute que les dieux exercent la justice et les autres vertus dans toute leur étendue, et les hommes d'une manière très-imparfaite. Mais est-ce la même justice exercée, d'un côté dans toute sa perfection, et, de l'autre, souvent blessés par malice, faiblesse ou ignorance ? Le courtisan, très-embarrassé, bégayait ; car il sentait fort bien, qu'avouer que la justice qu'exercent les dieux, est de la même nature que celle des hommes, était convenir que son objection était ridicule : si les hommes exercent la justice, donc ils la connaissent, et en ont une idée juste. Pour se tirer d'affaire, il fallut donc répondre que c'étaient peut-être, chez les dieux, une justice, une bonté, et des autres perfections tout-à-fait différentes de celles dont nous avons l'idée, et que nous pratiquons.

Courage ! ajouta la fée ; nous touchons au dénouement. N'est-il pas vrai que deux choses ne diffèrent que par des qualités

contraires ? Assurément, dit le courtisan. Dites-moi, à présent, reprit la fée, si la justice, la miséricorde, telles que nous les pratiquons, sont des choses louables ? On ne peut le nier, répondit le courtisan.

Concluons, dit la fée. La justice et les autres vertus, telles que nous en avons l'idée, sont des choses louables ; le contraire de ces vertus doit donc être méprisable et mauvais. Si les vertus des dieux diffèrent des nôtres, c'est par des qualités contraires ; donc les vertus des dieux sont mauvaises, si les nôtres sont bonnes.

Uranie, de retour chez elle, invita les trois bonnes fées, et elles tinrent un grand conseil pour examiner la conduite qu'elles devaient tenir, pour rendre inutile la mauvaise volonté de leurs compagnes. Thalie, la plus jeune, commença à parler par l'ordre d'Uranie ; et, comme elle savait que l'amour devait causer tous les maux de la princesse, elle décida qu'il fallait l'élever dans un palais inaccessible aux hommes, jusqu'à ce que sa raison fût entièrement formée, et capable de la fortifier contre les dangers de l'amour. Je voudrais, au contraire, dit la seconde qui se nommait Alzire, la faire élever dans un palais rempli d'hommes si laids et si dégoûtans, qu'elle pût prendre tout le sexe en horreur. Doucement, ma sœur, reprit Uranie, nous nous retrouverions bientôt dans le même embarras qu'aujourd'hui. La princesse doit un jour donner un héritier à cet empire : il ne serait pas à propos que son horreur pour les hommes fût si générale ; elle deviendrait peut-être sans remède, et, outre que cela ne conviendrait pas à nos vues, cette horreur pour les hommes ne serait pas juste. Il faut avouer qu'il y en a d'estimables, qui méritent l'attachement d'une femme de bon sens ; mais le nombre en est si petit, que nous ne devons rien oublier pour la rendre circonspecte. Je voudrais donc

que, du milieu du palais solitaire où nous la ferons élever, elle pût découvrir les malheurs que causent dans le monde toutes les passions, et principalement l'amour : cela suffirait, ce me semble, pour l'obliger à se tenir sur ses gardes, et à travailler de bonne heure à se modérer.

Les dieux commencent à protéger notre princesse, s'écria Clio en pleurant de joie ; ils m'en donnent présentement une preuve sensible. Je connais, mes sœurs, la supériorité de vos lumières sur les miennes, et j'y ferai hommage dans toutes sortes d'occasions ; mais, dans celle-ci, les immortels qui me chargent des premières années de la princesse qui se nommera Rannée ; les dieux, dis-je, me communiquent leur sagesse pour ce grand ouvrage. Ils proportionnent nos talens aux emplois qu'ils nous destinent, et voici ce qu'ils me découvrent.

Toutes les passions de Rannée seront violentes, mais subordonnées à la tendresse qui sera chez elle la dominante. Dans les intentions de nos méchantes sœurs, ce cœur, susceptible et tendre, est un présent funeste qui doit rendre mon élève la plus méprisable de toutes les femmes ; mais les dieux se jouent des méchans, et tournent contr'eux les artifices dont ils se servent. La sensibilité du cœur de Rannée deviendra le remède de tous ses autres défauts. Elle amortira son ambition, lui fera mépriser les richesses, fixera sa légèreté, ses caprices et son inconstance. Il y a long-tems, mes chères sœurs, que j'ai compris qu'un des grands écueils de l'éducation, est que ceux qui l'entreprennent, regardent certaines dispositions comme funestes, et veulent les changer, comme s'il était possible de changer la nature : toute disposition devient heureuse dans la main d'un maître qui sait l'employer.

Thalie a proposé de soustraire les hommes à la vue de Rannée, jusqu'à ce que sa raison soit affermie. Hélas ! l'expérience ne nous apprend-elle pas l'impuissance de la raison contre un penchant dominant. N'exposons à ses yeux que des hommes capables de lui inspirer du dégoût, dit Alzire ; mais, outre l'inconvénient, remarqué par Uranie, il en est un autre. Lorsque le besoin d'aimer se fait sentir, le cœur n'est ni délicat, ni éclairé. Pressé par ce besoin, il pare le premier objet qui se présente, de perfections imaginaires qui produisent le même attachement que si elles étaient réelles. Remarquez encore que certains hommes ne sont laids et dégoûtans que par comparaison. Dans ce grand nombre d'objets rebutans que vous offrirez à sa vue, la laideur, les vices seront différenciés : nul, je l'avoue, ne sera capable de plaire à sa raison, et, à coup sûr, il s'en trouvera quelques-uns qui plairont à son caprice ; et, chez les femmes, nous ne l'éprouvons que trop, le caprice a plus d'empire que la raison. D'ailleurs, notre princesse plaira à ces hommes que nous supposons incapables de lui plaire ; et quel changement l'amour n'est-il pas capable de produire chez eux ! Le brutal deviendra complaisant, le capricieux égal, le vicieux hypocrite : je ne jurerais pas même que quelques-uns d'entr'eux ne devînssent vertueux, mais d'une vertu momentanée, et qui, peut-être, ne durerait qu'autant que son amour ; or, vous savez, mes sœurs, combien peu il faut compter sur la durée de ce sentiment.

Considérez encore, je vous prie, qu'il s'agit de corriger notre princesse. Que serait-ce si, aux défauts de son caractère, se joignaient ceux de son amant ? Elle les adopterait, j'en suis sûre : l'expérience ne me permet pas d'en douter.

La sage Uranie propose de lui mettre sans cesse devant les yeux les funestes effets de l'amour ; cette vue la rendra malheureuse, sans diminuer le penchant qu'elle aura à être tendre. Rannée connaîtra clairement qu'elle ne pourra être heureuse que par le cœur ; et, dans l'impossibilité où elle se croira de la devenir, l'amertume, le dégoût de la vie, s'empareront de son ame. Son humeur s'aigrira pour tâcher de remplir le vide qu'elle trouvera au-dedans d'elle-même ; elle se précipitera dans les plaisirs, qu'elle ne goûtera pas, mais qui lui feront perdre un tems précieux. Fatiguée de luttes contre elle-même, et des combats pénibles qu'il lui faudra rendre à chaque instant pour arracher son cœur à tout ce qu'elle trouvera digne d'être aimé, ou qui lui paraîtra tel, elle abandonnera tout par lassitude ; et, malheureuse pour malheureuse, elle se déterminera à l'être de la façon qui lui paraîtra la plus conforme au penchant de son cœur. Croyez-vous, mes sœurs, que, dans ces différentes positions, Rannée soit bien propre à remplir les devoirs du haut rang auquel la destinent les dieux ? Son triste cœur, accablé, n'aura pas le courage de s'occuper d'autre chose, que de ses malheurs, et ne sera pas en situation de penser à procurer le bonheur des autres.

Ah ! ma sœur, s'écrièrent les trois fées, comme de concert, que vous nous causez de vives alarmes ! Serait-il possible que les dieux, en vous découvrant toute la grandeur du mal, ne vous en eussent point appris le remède ?

N'en doutez pas, mes sœurs, répondit Clio, ils ne m'ont point éclairée à demi. Ils veillent avec une bonté toute particulière sur les hommes, mais beaucoup plus sur les souverains qui sont leur image sur la terre. C'est sans doute leur providence qui m'a confié, depuis deux ans, le dépôt le plus précieux, et qui me pré-

sente un moyen presqu'infaillible d'assurer en même tems le bonheur et la vertu de Rannée.

Alindor et Zaïde, qui règnent dans les Indes, ont mérité ma protection dès leur enfance, par leur docilité à suivre mes conseils. Zaïde mit au monde, il y a deux ans, un prince, en faveur duquel la nature semble s'être épuisée. Les dispositions que je démêle en lui, promettent les plus hautes vertus, si elles sont cultivées par une très-bonne éducation. C'est lui que je destine à former le caractère de Rannée. Il fixera sa légèreté, et remplira toute la capacité d'aimer de cette princesse. Le désir de mériter son estime fera germer toutes les vertus dans le cœur de ma princesse, et détruira tous ses vices. Nos méchantes sœurs ont choisi l'Amour pour perdre Rannée ; c'est à ce dieu que je veux devoir toutes ses vertus.

En vérité, ma sœur, dit Uranie, si l'Amour entend ses intérêts, il secondera vos intentions. Un tel miracle le réconcilierait avec les plus sévères qui déclament sans cesse contre lui, et qui l'accusent de tous les désordres de l'univers.

C'est une injustice, répondit Clio : l'Amour est par lui-même le lien de la société ; mais il prend la teinture des cœurs qu'il blesse. Dans une ame vertueuse, il augmente les vertus ; il se dénature dans les cœurs vicieux, et devient brutalité et aveuglement : en un mot, l'Amour, trop souvent père de tous les vices, peut et doit devenir, dans le dessein des immortels, père de toutes les vertus. Quand elles sont offertes, par la main de ce dieu, à des jeunes cœurs, ils s'ouvrent avec empressement pour les recevoir ; mais il faut remarquer que cet amour, pour être en état de produire les grands biens que j'en promets, doit être présenté des mains du devoir. Il faut que ce soit lui qui détermine une jeune personne à

s'abandonner aux mouvemens naturels que la providence a mis dans le cœur de tous les hommes pour former la société.

Les six méchantes fées riaient de la conférence de leurs sœurs. Elles croyaient avoir pris des mesures infaillibles par rapport à Rannée. Toutefois elles n'oublièrent rien pour s'instruire du résultat de leur conférence ; ce fut en vain : les bonnes fées, par un privilège spécial, étaient femmes, et savaient se taire. Le moment de la naissance de Rannée approchait. Alecto, dans le mois de laquelle elle devait naître, se méfiant de ses talens, résolut d'intéresser l'Amour, à la perte de cette princesse. Elle avait ouï dire que ce dieu n'est favorable aux mortels que dans le printems de leur âge : elle touchait à son hiver, et craignait avec raison de n'être point admise dans le palais du dieu de la jeunesse. Elle résolut de recourir à l'art pour cacher les ravages que les années avaient fait sur sa personne. Elle avait vécu cinquante-cinq ans sans savoir que la parure ajoute le ridicule à la laideur. Elle comptait sur les talens des femmes de Lutésie : la nature les faisait naître fées, lorsqu'il s'agissait d'inventer des modes capables de cacher quelques années. Nul défaut qui n'eût un remède dans la disposition du corps de baleine, du panier, dans l'arrangement des cheveux, des rubans et des mouches. Les marchands de la capitale vendaient du teint, de l'embonpoint ; les maîtres à danser, des grâces ou quelqu'autre chose qui y ressemblait si fort, qu'on s'y méprenait souvent. Tous leurs talens furent employés pour dérober aux yeux de l'Amour une vingtaine des années d'Alecto, qui mit, à la place de la pudeur et de l'ingénuité de la jeunesse un air coquet, hardi, indécent. Elle présentait une gorge soutenue par artifice, qu'elle n'avait pas couverte du voile le moins épais. Elle étudia, devant son miroir, les regards les plus séduisans ; et, comme elle se trouvait encore fort aimable, elle ne douta pas un

moment de l'effet de ses charmes, ou plutôt elle fit semblant de n'en point douter. Ce qui prouve qu'elle s'en méfiait au fond du cœur, c'est qu'elle étala une magnificence capable d'éblouir les yeux, de les séduire, et de les distraire de l'examen de sa personne.

L'amour se fit un plaisir malin de rire aux dépens de la vieille fée. N'allez pas conclure de là qu'il eût un mauvais caractère ; mais il est de tels personnages, qu'on ne peut s'empêcher de ridiculiser quelque honnête homme qu'on soit. Elle affectait une démarche aisée, légère, qui n'ajoutait pas peu au plaisir du spectacle. L'amour joua la surprise, l'éblouissement involontaire : il était resté stupéfait à la vue d'un attirail si peu fait pour la figure qui en était ornée. Alecto prit ce mouvement pour de l'admiration : son effronterie en redoubla, et elle se tint sûre du succès de son entreprise. Je ne répéterai point le compliment qu'elle fit au Dieu ; il était assorti au reste, et dans une cour qui n'était rien moins que grave, on se fit les plus grandes violences pour ne point éclater : chacun souriait pourtant, et Alecto prenait tout, comme elle souhaitait qu'il fût, c'est-à-dire, pour des applaudissemens. Elle ne demandait au reste qu'une bagatelle ; elle prétendait que l'amour lui remît son arc et ses flèches. L'amour, qui commençait à s'impatienter (car le ridicule outré n'amuse qu'un moment), lui répondit : Qu'en feriez-vous, madame ? ma flèche la plus aiguë serait émoussée, si elle était lancée de votre main. Voici tout ce que je puis faire en votre faveur : au moment où Rannée connaîtra son amant, je vous abandonne ses traits ; elle cessera d'être belle.

Àpeine la vieille fut-elle sortie que toute la cour de Cupidon murmura de ce qu'il venait de lui accorder. De quoi vous plai-

gnez-vous, dit l'amour ? Alecto pourra empêcher Rannée d'être belle ; mais tous ses efforts ne pourront la rendre plus aimable : la malice de son ennemie servira au triomphe de la princesse et du mien. Croyez-vous que je ne puisse retenir un cœur, sans le secours de deux beaux yeux ? Ma puissance aurait de trop faibles fondemens. Je ne règne despotiquement que sur les ames unies par les liens de la vertu ; ce sont les seuls durables.

Àpeine Alecto était-elle descendue sur la terre, qu'on vit paraître Clio dans l'empire de l'amour. Elle était conduite par les Grâces qui ne l'avaient point abandonnée, quoiqu'elle fût aussi âgée que sa compagne. Sa parure était simple et sans art, et dans son état négligé, elle conservait une fraîcheur que le calme des passions avait entretenu, et qui faisait oublier qu'elle n'était plus jeune. La paix de l'ame recule la vieillesse, et la vertu orne le visage, quand la beauté disparaît.

L'Amour, saisi d'un sentiment respectueux à la vue de Clio, met à ses pieds ses armes victorieuses. Disposez-en, madame, lui dit-il ; les mortels n'auraient qu'à se louer de moi, si je vous eusse toujours fait dépositaire de ma puissance. Clio remercia l'Amour d'un éloge qui la flattait à juste titre. Dieu charmant, ajouta-t-elle, si j'ai employé tous les momens de ma vie à vous offrir des victimes dont vous n'eussiez point à rougir, que je reçoive aujourd'hui la récompense de mon zèle ; que Rannée ne puisse jamais aimer que Mascave ; que ce prince n'éprouve la puissance de vos traits que pour Rannée.

J'en jure par le Stix, lui répondit le dieu de Cithère ; vous le savez, Jupiter, lui-même, n'ose violer ce serment redoutable. Clio se hâta de revenir sur la terre : une nuée d'encens qui des autels s'élevait jusqu'aux cieux, lui annonça la naissance de son élève.

Alecto, assistée de ses collègues, s'était emparée de cette princesse au moment où elle avait vu le jour. Comme elle n'avait qu'une minute à exercer sa malice, car le mois de Clio allait commencer, elle se hâta de profiter de ce moment pour exécuter ses projets.

Je souhaite, dit cette furie, qui tenait Rannée dans ses bras, je souhaite que ton cœur ne puisse se refuser au premier mortel qui s'offrira à ta vue, et que tu ne puisses conserver ta beauté que jusqu'au moment où tu connaîtras ton amant. Je souhaite que, méconnue de tous ceux à qui tu seras chère, tu te voies disputer ton rang, ton amant et ton nom. Je souhaite…

Doucement, ma sœur, dit Clio ; le soleil a parcouru la moitié du chemin qu'il doit faire pendant son absence de ces lieux : minuit sonne. Ne croyez pas pourtant que je fasse le plus petit effort pour déranger ce que vous venez de souhaiter : que vos vues soient remplies par rapport à Rannée, j'y consens ; mais si elle conserve toute sa vertu jusqu'à sa vingtième aimée, son sort sera fixé, et vous perdrez sur elle les droits que vous a donné le moment de sa naissance.

Clio avait pris Rannée des mains d'Alecto. Cette petite princesse, qui n'avait cessé de pleurer depuis le moment où son ennemie s'était emparée d'elle, sembla connaître le bien qui lui arrivait en passant sous les lois de Clio. Ses larmes tarirent, et, alors, tous ceux qui étaient dans la chambre de la reine s'empressèrent à examiner la proportion de ses traits, qu'on n'avait pu remarquer jusqu'alors. Embrassez la princesse, dit Clio au roi et à la reine. Pour la soustraire aux pièges d'Alecto, je suis forcée de la dérober à vos caresses : vous serez long-tems sans la voir ; c'est un sacrifice qu'il faut faire au bien de votre peuple.

Il n'y avait que ce motif qui put faire supporter à Aris et à Mithra la séparation de leur fille ; mais aussi était-il tout puissant ; ils l'arrosèrent de leurs larmes, et la remirent entre les bras de la fée, qui s'éleva avec elle dans les airs. Toute la cour la suivait des yeux et du cœur : de nouveaux objets attirèrent toute l'attention, et forcèrent les spectateurs à quitter de vue pour quelques instans la fée et la princesse.

Deux palais de cristal parurent à la distance des yeux ; et, lorsqu'on les eut considéré quelques instans, les mouvemens du cœur ramenèrent tous les regards vers la princesse. Mais, ô surprise ! on vit deux Clio, si parfaitement ressemblantes, qu'il n'était pas possible de les distinguer : elles tenaient chacune un enfant dans leurs bras, et s'avançaient vers ces beaux palais. À peine y furent-elles entrées, que l'un se fixa sur le sommet d'une montagne inaccessible ; l'autre s'éleva tellement dans les airs, qu'on pouvait à peine l'apercevoir.

Le roi et toute sa cour avaient les yeux fixés vers ces deux palais, sans pouvoir distinguer celui des deux qui renfermait la vraie Clio et la princesse leur fille. Le lecteur ne le distingue pas non plus, j'en suis sûre ; je dois l'en instruire. Cette multiplication était un effet de la malice d'Alecto : on le conçoit assez. Au moment de la conception de la princesse, les méchantes fées avaient épuisé leur art à douer du même tempérament la fille d'une femme de basse condition, qui avait reçu l'être au même instant ; même tempérament, même conformation d'organes, même taille, mêmes dispositions pour les vices et les vertus.

La fausse Rannée fut conduite par Alecto dans le palais de cristal qui s'était fixé sur la montagne ; et, pour empêcher qu'on ne découvrît sa fourberie, elle avait emprunté la figure de Clio.

Cette dernière se riait de la malice de son ennemie ; Alecto pouvait tromper le roi et toute la cour en la contrefaisant ; mais il lui manquait un Mascave, et l'éducation allait mettre une différence infinie entre ces deux filles, si semblables d'ailleurs.

Clio enleva dans le même tems le prince de la Chine, et le transporta dans le palais aérien ; mais, comme il importait à ses desseins qu'il ne fût pas connu pour ce qu'il était, elle déguisa son sexe, et lui donna les habits du sien. Elle avait transporté dans ce palais tous ceux qu'elle avait choisi pour lui aider à élever sa princesse ; et quelle attention avait-elle donné à ce choix important ? Toute l'Europe avait à peine suffi à ces recherches ; et, quoiqu'elle les eût pris parmi tout ce qu'il y avait de plus parfait, elle employa une année entière à perfectionner leurs talens, et à leur faire prendre des idées uniformes ; car rien ne nuit plus à l'éducation que la contrariété des vues des maîtres. À peine Rannée commença-t-elle à bégayer, qu'on découvrit en elle les germes pernicieux des vices que les méchantes fées avaient mis en son ame. Elle aimait si passionnément sa nourrice, qu'on ne pouvait l'arracher de ses bras, sans risquer de la faire tomber en convulsion : il n'y avait qu'un moyen de l'en déplacer. Clio prenait Mascave sur ses genoux ; aussitôt Rannée lui tendait ses petites mains, et s'efforçait de s'élancer pour partager le siège du prince. Comme il avait trois ans plus que Rannée, Clio ne le quittait pas une minute. Nul de ses mouvemens n'échappait à la fée ; nulle de ses actions dont elle ne tirât avantage pour connaître et perfectionner ses dispositions naturelles. Mascave répondait à ses vues, excepté en celle qu'elle avait le plus à cœur. Il regardait Rannée comme une sœur chérie ; mais ses sentimens venaient de l'habitude de la voir. Clio n'y voyait point cette vivacité qu'elle remarquait dans ceux de la princesse. Clio fut alarmée de cette in-

différence, et n'oublia rien pour la faire disparaître ; tout fut inutile ; et plus d'une fois elle fut tentée d'accuser l'Amour de n'avoir rempli que la moitié de ses promesses. C'était pourtant pour les accomplir plus clairement qu'il en retardait l'exécution ; mais Clio, quoique fée, était mortelle. Ses vues étaient trop bornées pour comprendre la sagesse des dispositions des dieux qui vont à leur but par les routes qui paraissent en éloigner.

Passons légèrement sur les premières années de Rannée, qui n'ont rien de fort intéressant. Il avait fallu lui ôter sa nourrice : cette femme qui était pourtant le phénix de celles de son espèce, ne pouvait souffrir la contradiction pour son élève : elle se persuadait que sa santé en souffrirait ; et Clio ne put jamais lui faire comprendre que la violence des passions est beaucoup plus contraire à la formation des enfans qu'une sage contradiction qui les met sous le joug. Rannée sentit d'abord cette séparation avec tant de violence qu'on eût dit que sa vie en était en danger : la légèreté de son caractère ne lui permit pas d'en être long-tems affligée, et, au bout de vingt-quatre heures, on la vit tranquille.

La légèreté de Rannée se décelait à tous les momens : elle souhaitait avec passion une chose dont elle se dégoûtait le moment d'après. Mascave était d'un caractère tout différent ; il s'attachait avec difficulté, et il n'était pas possible de le dégoûter d'une chose qu'on était parvenu à lui faire aimer, à moins qu'on ne lui prouvât qu'il avait eu tort de s'y attacher.

Ces différences de tempérament lui inspirèrent bientôt de l'éloignement pour Rannée : il ne pouvait se prêter à sa bizarrerie. Quoique la princesse n'eût que cinq ans, elle s'aperçut bientôt que Mascave la fuyait, et s'ennuyait avec elle. Elle l'aimait avec tant de vivacité, que cette froideur la jeta dans une sorte de

désespoir. Elle versait un jour des larmes amères dans un lieu écarté. Qu'avez-vous, ma chère, lui demanda Clio, qui la surprit en cette situation ? Je suis désespérée, ma bonne, lui répondit-elle ; Mascave ne m'aime plus. Je n'en suis pas surprise, lui répondit Clio, Mascave a trop de raison pour aimer ce qui n'est point aimable. Est-ce que je ne suis pas aimable, lui répondit la princesse avec vivacité ? J'ai beau regarder au miroir, je ne trouve rien ici de plus beau que moi, excepté Mascave. J'en conviens, lui dit la fée ; mais les défauts de votre caractère font oublier la régularité de vos traits. Mascave vous voit aujourd'hui avec indifférence ; bientôt elle vous méprisera et parviendra enfin à vous haïr. Ah ! madame, j'en mourrais de douleur, s'écria Rannée, en se jettant dans les bras de Clio. Mais serait-il possible que Mascave pût me haïr ? elle serait bien ingrate, car je l'aime fort. Vous le croyez, lui dit la fée : pour moi, je pense que vous ne l'aimez guère, car vous faites à tous momens des choses qui lui déplaisent. Pensez-vous donc qu'elle puisse vous trouver aimable, quand vous vous mettez en colère, et que vous manquez de douceur ; quand vous haïssez aujourd'hui ce que vous aimiez hier à la folie ? Non, ma chère Rannée, Mascave ne peut vous aimer avec tous ces défauts ; si vous voulez qu'elle s'attache à vous, corrigez-vous, suivez son exemple. Ah ! ma bonne, je vous le promets, dit Rannée ; dès aujourd'hui, je veux être telle que vous le voulez, et Mascave n'aura pas le cœur de me donner du chagrin.

Dans le moment, Mascave entra. Il tenait une carte de géographie qu'il voulut cacher par complaisance ; car Rannée qui s'était d'abord attachée à cette science avec passion, s'en était dégoûtée depuis un mois. Ne cachez pas votre carte, dit-elle à Mascave ; venez, ma chère sœur, nous étudierons : je ne veux plus aimer que ce qui vous amusera, à condition que vous m'aimerez aussi.

Mascave, avait le cœur excellent ; il fut touché de la complaisance de Rannée, et la reconnaissance l'engagea à redoubler ses attentions pour elle. Rannée, charmée du changement qu'elle vit en lui, continua à corriger en elle tout ce qui déplaisait à Mascave : insensiblement elle prit l'habitude de conformer ses goûts aux siens, et cette habitude s'étant fortifiée pendant plusieurs années, forma en elle comme une seconde nature. Mascave fut ravi de ce changement, et perdit sans s'en apercevoir, le dégoût que lui avaient inspirés les défauts de Rannée : l'amitié y succéda, et de l'amitié à l'amour, le chemin est aisé à faire à l'âge de dix-huit ans.

Mascave était parvenu à ce terme : Rannée finissait son troisième lustre, et l'on eût eu peine à croire qu'elle n'était pas née parfaite, tant l'exercice de toutes les vertus lui était devenu naturel. Cet aimable couple, sans curiosité pour ce qui se passait dans le reste de l'univers, se suffisait à lui-même ; mais le tems des grands événemens approchait. Clio annonça à Mascave qu'il fallait se séparer de Rannée ; et, quoiqu'elle flattât ces enfans d'une prompte réunion, ils furent inconsolables : il fallut arracher Mascave des bras de Rannée, qui resta sans sentiment dans ceux de Clio. Cette fée employa, pour la consoler, tout ce que l'amitié qu'elle avait pour elle, lui put suggérer ; et, l'ayant vue plus tranquille, elle rejoignit Mascave, et prit avec lui le chemin de la Chine.

Pendant le court espace qu'elle mit à faire ce long voyage, elle instruisit le prince de son sexe et des raisons qui l'avaient engagé à le lui cacher. Mascave rougit de se voir sous des habits de femme ; mais la fée, d'un coup de baguette, les changea, et, ce qu'il y a de surprenant, c'est que le jeune prince ne se trouva

point embarrassé de ces nouveaux habits. Il jetait des yeux avides sur les contrées diverses qu'il parcourait. Et, quoique la nouveauté de ces objets fut bien capable de faire diversion à ses pensées, ses yeux se tournaient sans cesse sur le palais qu'il venait de quitter. Il soupirait pour Rannée, mais d'une manière tranquille. Ses sentimens pour elle n'avaient été jusqu'alors qu'une amitié extrêmement tendre ; le moment était venu où il allait en éprouver de plus vifs. Arrivé proche du palais où son père faisait sa résidence, la fée lui présente un cheval superbement enharnaché : elle l'arme de toutes pièces. Mascave admire avec plaisir ces nouveaux ornemens : un carquois rempli de flèches, attire sur-tout ses regards : il examine le carquois, et tire une flèche ; il essaie sur le bout de son doigt, et se pique sans le vouloir. Cette flèche était celle que lui gardait l'amour. Les sentimens qu'il avait pour Rannée se dévoilent, se fortifient, ou plutôt changent de nature. Les tourmens de l'absence redoublent : il dit à Clio en soupirant : madame, que faisons-nous ? pourquoi nous éloigner de Rannée ? Ah ! je n'ai jamais connu, comme je le sais à présent, le bonheur de vivre avec elle : en serai-je privé pour jamais ?

Ainsi, l'amour, devenu passion, s'annonce par des tourmens : le soupir, enfant de la douleur, est le premier effet qu'il produit ; l'inquiétude suit, la défiance, la crainte, et mille mouvemens fâcheux que l'amour vertueux ignore. Clio sourit, et, embrassant Mascave, lui dit : mon fils, cette absence ne sera point éternelle, vous reverrez Rannée ; mais que je crains votre retour auprès d'elle ! vous serez le témoin de deux changemens consécutifs en elle ; ce que vous aimez, perdra ses grâces, perdra ses vertus ; vos sentimens pour elle pourront-ils survivre à cette perte ? Mascave frémit ; non, s'écria-t-il, que les traits de Rannée changent, à la bonne heure ! Vous le savez, sa beauté n'a pas fait naître en moi

les sentimens que j'y découvre en ce moment ; il fut un tems où elle ne plaisait qu'à mes yeux. Le seul changement de ses mœurs lui a fait trouver le chemin de mon cœur. Il serait, sans doute, déchiré, s'il était forcé de perdre la douce habitude de l'adorer ; toutefois, je sens que mon amour pour elle ne pourrait survivre à mon estime : non, madame, si je cesse de l'estimer, je ne l'aimerai plus. Mais, pourquoi Rannée cesserait-elle d'être vertueuse ? Pourquoi n'employez-vous pas toute la puissance de votre art, pour la préserver de ce malheur ?

Je puis tout sur les élémens, lui répondit Clio ; mais je ne puis rien sur les cœurs. Brûlez pour Rannée tant qu'elle sera digne de votre estime ; et souvenez-vous, si elle s'en rend indigne, que vous seriez avili en continuant de l'aimer : nous partageons l'infamie des objets de nos attachemens.

Cet entretien jeta un fond de tristesse dans le cœur de Mascave, que la joie de revoir les auteurs de sa naissance ne put dissiper entièrement. Il passa trois mois à la Chine, et, malgré les prédictions de Clio, il sentait que Rannée lui devenait plus chère chaque jour ; effet de la blessure qu'il s'était faite. L'amour de passion a des contradictions qui ne peuvent s'expliquer. Il sentait qu'il ne pouvait être heureux qu'en devenant l'époux de sa princesse : il frémissait dans la crainte de la voir devenir indigne de sa tendresse : il se flattait de pouvoir détourner le malheur dont elle était menacée. Cette dernière pensée, l'emporta : il obtint de ses parens la permission d'aller à Lutésie, pour demander la princesse à son père. Clio l'avait averti qu'elle devait lui être rendue deux jours après son arrivée dans cette cour. Il y parut avec un cortège superbe, et conduit par Clio qui lui rendit Aris favorable. Par l'ordre de la fée, toute la cour se rendit dans une grande

plaine ; et vit, avec des transports de joie, les deux palais aériens s'approcher lentement : ils s'ouvrent ; les deux Rannée sortent en même tems, et vont se jeter aux pieds d'Aris et de Mithra. Le doux nom de père sort en même tems de leur bouche. Aris veut se livrer à la joie ; son cœur s'y refusa. Une des deux est sa fille : il frémit dans la crainte de se tromper. La nature ne s'explique pas plus clairement dans le cœur de Mithra ; on se flatte que l'amour sera plus clairvoyant. On prie Mascave d'approcher et de décider entre ces deux rivales. Mais ô prodiges ! à peine ont-elles jeté les yeux sur lui, que la vraie Rannée devient d'une laideur horrible. Les dieux se déclarent en ma faveur, s'écrie sa concurrente : la méchante Alecto n'a pu soutenir sa supercherie et le ciel la force à abandonner la malheureuse qu'elle voulait me substituer. Le peuple qui ne réfléchit guère, poussa des cris de joie et demandait à haute voix qu'on lui abandonnât cette laide créature, pour la punir du crime qu'elle avait voulu commettre. Aris, Mithra et Mascave n'étaient pas de ce sentiment. Ils se souvenaient que le changement des traits de Rannée avait été prédit, et la laideur de cette princesse leur paraissait une preuve en sa faveur. Mais comment faire revenir le peuple de sa prévention ? La chose n'était pas possible, et on résolut d'attendre du tems des lumières nouvelles.

Les deux Rannée furent logées dans le même palais ; mêmes habits, mêmes honneurs, mêmes carrosses de la part du roi et de la reine. Cependant, la beauté faisait son effet ordinaire. La fausse Rannée gagnait chaque jour quelque chose dans les cœurs qu'elle avait intérêt d'attendrir. Mascave la visitait assidûment, et était surpris de lui entendre raconter les plus petites particularités de son enfance. Il est vrai que la princesse disgraciée de la nature les racontait avec la même exactitude ; mais les paroles de

l'une avaient une persuasion qui manquait à la dernière. À mérite égal, une belle personne a des avantages infinis sur une laide. Insensiblement Mascave oublia le chemin de l'appartement de la vraie Rannée ; il ne bougeait d'auprès de celle pour laquelle son amour ne méritait plus ce nom. C'était une passion vicieuse, parce que la fausse Rannée n'avait rien qui pût entretenir un amour vertueux. Quand le sentiment qu'on nomme tendresse est poussé jusques-là, il cache à la vérité les défauts de l'objet aimé ; mais il ne les cache que superficiellement : l'estime s'anéantit faute d'aliment, et le fait d'une manière si imperceptible, que celui chez lequel elle meurt, est long-tems sans s'en apercevoir. Les inégalités de la fausse Rannée parurent alors aux yeux de Mascave pour vivacité, et l'égalité d'humeur de la vraie Rannée, pour indolence.

Je prie mes lecteurs, et sur-tout mes lectrices, de remarquer qu'à mesure que la passion de Mascave augmentait, son respect pour celle qui l'avait fait naître, diminuait. On s'offensa à la vérité la première fois qu'il osa manquer à la décence ; mais ce fut de manière à ne le pas désespérer. La fausse Rannée n'avait pas pris l'habitude de se commander à elle-même : elle succomba bientôt. Mascave se crut d'abord le plus heureux de tous les hommes ; à peine l'ivresse fut-elle dissipée, qu'il se fit horreur. Il ne douta plus que cette princesse, qui avait abandonné la vertu, ne fut la vraie Rannée : les paroles équivoques de la fée nourrissaient son erreur. Elle venait de se rendre indigne de lui ; un dégoût insurmontable prit la place de sa passion satisfaite : il la voyait alors telle qu'elle était en effet, et cette vue redoublait son erreur ; car il reconnaissait en elle tous les défauts qu'il avait remarqué dans la vraie Rannée, en ses premières années. Vous croyez peut-être que son dégoût pour la fausse Rannée, était une disposition per-

manente ; non, les passions, je l'ai déjà dit, sont contradictoires : il l'adorait, la méprisait, la haïssait par intervalle, et quelquefois, il éprouvait en même tems ces sentimens si contraires ; en sorte qu'il pouvait s'appliquer ces vers d'un auteur fameux :

Je te hais et t'aime tout ensemble ;
Je ne puis vivre avec toi, ni sans toi.

Je n'ai rien dit des dispositions de la vraie Rannée. Sa douleur avait été extrême. Clio, invisible pour le reste de la cour, ne l'avait point abandonnée. Pourquoi vous affligez-vous, lui disait-elle quelquefois, des assiduités de Mascave, pour votre rivale ? elles avancent sa guérison, en lui donnant moyen de découvrir les défauts de cette fille. Ah ! ma bonne ; lui disait la princesse, je pardonne a tout le monde de me méconnaître ; mais je ne pourrai jamais oublier l'erreur de Mascave : son cœur devrait-il balancer entre moi et ma rivale ? Clio riait de la colère de Rannée, et, cependant s'affligeait de l'oubli du prince. La volupté serrait chaque jour les liens qui l'attachaient à la fausse princesse. Vingt fois par jour, le mépris, le dégoût le chassaient de son appartement, et vingt fois l'habitude l'y ramenait. Dans un de ces momens de dégoût, il passa proche de l'appartement de Rannée, et son inquiétude le porta à y entrer. Il cherche dans sa conversation du soulagement à l'ennui qui le poursuivait sans cesse ; il retrouve dans ses discours ces grâces qui l'avaient autrefois charmé. Il oublie en l'écoutant le changement de ses traits : à la sagesse de ses discours, il croit retrouver sa princesse ; un regard jeté sur elle réprime ce retour de son cœur. Il baisse les yeux, l'écoute encore : son ame s'agite ; il se jette à ses pieds, et perd à côté d'elle ce langage respectueux auquel elle était accoutumée, et que son ame vertueuse pouvait seule entendre. Arrêtez, téméraire, lui dit Ran-

née, avec cette autorité que donne la vertu. Mon cœur et mes sentimens ont moins de ressemblance avec ceux de ma rivale, que les traits de mon visage : portez-lui ce langage que je dédaigne ; l'horreur succède à la tendresse que vous sûtes m'inspirer autrefois.

Ces paroles de Rannée furent un trait de lumière pour Mascave. La vertu de là princesse dissipe l'illusion ; il ne daigne plus consulter ses sens qui l'avaient si cruellement déçu. Son ame reconnaît l'ame de la vertueuse Rannée : il retombe à ses pieds ; mais dans les dispositions du plus vif repentir. Quel crime ai-je commis s'écria-t-il ? et comment me flatter d'obtenir le pardon d'une telle offense ? Ah ! Rannée, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! les remords le déchirent : vous êtes vengée ! rendez-moi votre amour.

Le cœur entend le langage du cœur. Rannée conçut que le repentir du prince était sincère ; l'amour plaidait sa cause. Cependant elle craignait d'occasionner une rechute par un pardon trop facile. Clio vint la tirer de cet embarras. Elle parut tout-à-coup, et relevant Mascave, que la honte empêchait de lever les yeux vers elle : vous triomphez, Rannée, dit-elle à la princesse ; c'était à votre persévérance dans la vertu, que les dieux avaient attaché le retour de Mascave, et celui de votre beauté. À ces mots, Mascave jette les yeux sur la princesse ; il reconnaît ces traits enchanteurs qui l'avaient séduit dans sa rivale, et il y retrouve ce qui manquait à la dernière, ce fard qui n'appartient qu'à la pudeur et à la décence, d'ajouter à la beauté, et qui l'embellissent encore. Clio les conduisit à l'appartement du roi et de la reine qui, à la vue de la fée, ne peuvent plus douter qu'elle ne soit leur fille. Dans le même tems, on entendit des cris épouvantables dans l'apparte-

ment de la fausse Rannée : elle était devenue si affreuse, que ne pouvant supporter sa vue, elle mit fin à une vie que la perte du cœur de Mascave allait lui rendre odieuse.

Mascave et Rannée ne purent s'empêcher de donner des larmes à cette infortunée. Voilà, dit Clio, en s'adressant à la princesse, le sort qui vous était préparé par Alecto. La nature n'avait mis aucune différence entre vous et cette fille infortunée. L'éducation, l'amour ont rectifié votre cœur, et y ont fait naître cette vertu qui vous rend aujourd'hui un père, une mère, un trône et un époux. N'oubliez jamais combien vous lui êtes redevable, et que votre fidélité envers elle assure pour jamais la félicité que vous tenez d'elle.

Henriette

CONTE.

Henriette est fille unique d'un marchand extrêmement riche. Elle eut malheureusement pour mère une de ces femmes indolentes, qui se persuadent qu'une santé délicate leur donne droit de négliger les devoirs les plus essentiels. Cette fille étant unique, fut toujours l'idole de ses parens ; et, comme sa mère ne voulait pas prendre la peine de l'élever elle-même, elle s'empressa de lui chercher une gouvernante. Comme on destinait Henriette à épouser un homme de qualité, on eut grand soin de choisir une personne qui pût effacer en elle jusqu'aux vestiges d'une naissance roturière. On prit donc une femme à grands airs. On s'informa soigneusement si elle savait très-bien le français, et ce fut le seul article qu'on daigna approfondir. Elle était en Hollande

depuis peu de tems : elle avait, disait-elle, quitté la France, et même un couvent où elle avait été élevée, par une inspiration du Saint-Esprit, qui lui avait fait connaître la fausseté de la religion de ses pères. Elle avait fait abjuration en arrivant en Hollande, et, depuis trois mois qu'elle y était, son hôte, le ministre qui l'avait instruite, assurait qu'elle était de bonnes mœurs. C'était plus qu'il n'en fallait pour les parens d'Henriette. Mademoiselle Benoît (c'était le non de cette gouvernante), fut reçue avec confiance. On lui recommanda d'élever son élève en fille de qualité, et, sur-tout, de ne la point contraindre. L'amitié d'Henriette, si elle pouvait l'acquérir, serait l'assurance d'une bonne pension pour le reste de sa vie.

Mademoiselle Benoît souscrivit aveuglément à cette dernière condition. En cherchant une place, elle s'était proposé de s'assurer du pain. Les progrès de son élève dans la morale n'avaient pas été comptés parmi les choses dont on devait lui tenir compte aussi n'en fut-il jamais question. Henriette était naturellement bonne ; elle joignait, à beaucoup d'esprit, une grande vivacité et un cœur extrêmement tendre. Il ne faut donc pas s'étonner si elle s'attacha prodigieusement à une femme dont l'unique application était d'étudier ses goûts pour la satisfaire. La gouvernante aimait beaucoup les romans. Henriette ne tarda pas à les dévorer. Les conversations roulaient ordinairement sur ce que l'on avait lu ; tout conspirait donc à nourrir chez cette fille infortunée le désir d'aimer et d'être aimée ; elle attendait avec impatience le moment heureux où elle devait rencontrer le mortel destiné à lui plaire. Les spectacles, les promenades, les bals, les assemblées, sont les lieux où se nouent ordinairement les intrigues ; et, comme mademoiselle Benoît, quoiqu'elle eût passé trente ans, se croyait encore en état d'inspirer de l'amour, elle y conduisait son

élève, le plus souvent qu'il lui était possible. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que cette gouvernante était sage selon l'idée qu'on attache dans le monde à ce terme : elle eût été au désespoir de voir faire à Henriette quelque chose de contraire à la vertu, ou, pour parler plus juste, à ce qu'elle croyait la vertu : malheureusement ses idées à cet égard étaient fausses. Elle croyait qu'on pouvait, sans blesser son devoir, s'occuper de ses charmes, ne rien oublier pour les relever par la parure, chercher à plaire, aimer même, pourvu qu'on s'en tînt aux seuls sentimens du cœur, à un amour platonique. Une telle personne est mille fois plus pernicieuse, auprès d'une jeune fille, qu'une femme déréglée, dont les maximes révolteraient un cœur innocent.

Cependant, les parens d'Henriette regardaient leur gouvernante comme la huitième merveille du monde ; elle n'ouvrait la bouche, en leur présence, que pour faire l'éloge de leur fille : c'était une personne toute parfaite, chez laquelle la nature avait fait tout ce qu'on pouvait attendre de l'éducation. Cette conduite la leur faisait regarder comme une femme qui avait le discernement exquis, et leur confiance en elle était sans bornes.

Cependant le moment fatal approchait où Henriette allait apprendre qu'une vertu de tempérament, et qui n'est pas fondée sur la religion, est un verre fragile : elle allait être convaincue que celles qui n'ont pas soin de mettre une garde sûre à leur cœur, ne peuvent compter sur leur sagesse. Elle avait été priée d'un bal où sa mère, qui ne pouvait veiller, l'envoya avec mademoiselle Benoît. Henriette y vit un aventurier qui se faisait passer pour un baron, et se crut frappée, à sa vue, de ce trait inévitable lancé par la sympathie. Le faux baron, qui était instruit de ses grands biens, de son caractère, et de celui de sa gouvernante, joua

l'éblouissement à sa première vue. Il répéta, mot à mot, les scènes dont les romans modernes offrent des modèles, pendant qu'un homme de son espèce, et qui lui était dévoué, s'efforçait de persuader à la Benoît la passion la plus vive. La nuit parut courte à nos deux pauvres dupes ; elles se retirèrent toutes occupées de leur aventure et, comme elles avaient, comme par hasard, appris aux deux étrangers le lieu où elles se promenaient tous les jours, elles ne doutèrent pas de les y trouver le lendemain. Elles ne furent pas trompées dans leur attente : on se promena ; et la Benoît, qui ne voulait rien perdre des discours tendres de son nouvel amant, permit à son élève de marcher quelques pas devant elle avec le baron. Les rendez-vous furent multipliés ; enfin, dans le dernier, le baron joua le rôle d'amant timide, n'osa parler que des yeux, et laissa échapper, parmi les regards de tendresse, des soupirs qui paraissaient plus les enfans du chagrin que de l'Amour. Henriette fut mille fois tentée de lui demander le sujet de sa tristesse ; mais la crainte d'une déclaration trop prompte, pour être dans la règle du bon roman, la retint.

Cependant, l'ami du baron, qui se faisait appeler comte, n'avait pas été si circonspect avec la Benoît. Il lui avait avoué qu'il l'adorait, qu'il était résolu de mettre à ses pieds une fortune considérable ; mais qu'il se voyait forcé de différer à un autre tems l'accomplissement d'un dessein qui pouvait seul le rendre heureux. L'amitié, lui dit-il avec un désespoir feint, me force à m'arracher à l'amour. Un pareil discours ne pouvait qu'alarmer la Benoît et exciter sa curiosité : elle pressa le comte de lui ouvrir son cœur ; et ce fourbe, feignant de ne pouvoir lui rien refuser, lui fit cette fausse confidence :

Le baron et moi, lui dit-il, sommes liés dès l'enfance de l'amitié la plus étroite, et je sens que la mort seule peut en rompre les nœuds. Sorti du sang le plus illustre, la fortune de mon ami ne répond point à sa naissance ; et ses parens, dès sa jeunesse, lui ont ménagé une ressource, en le faisant entrer dans l'Ordre Teutonique. La raison seule à faire souscrire mon ami aux engagemens que sa famille a pris pour lui ; il se proposait de repasser incessamment en Allemagne pour s'engager irrévocablement ; la vue de la belle Henriette a renversé toutes ses résolutions. Vainement lui ai-je remontré l'inutilité de sa passion. Les parens de celle qu'il adore ne consentiront jamais à l'unir à un homme sans fortune : il ne peut donc qu'être malheureux, s'il s'abandonne au penchant de son cœur. Il ne me reste qu'une ressource pour lui, c'est de l'arracher de ces lieux, de le forcer à me suivre en Allemagne, et de ne l'abandonner qu'au moment où des vœux le forceront à renoncer à toute espérance. Vous voyez, mademoiselle, ajouta le faux comte, que l'honneur ne me permet pas d'abandonner mon ami dans une occasion si dangereuse. Il faut que je vous quitte ; et, ce qui met le comble à mon désespoir, c'est que je ne puis me promettre de vous revoir avant six mois, qui me paraîtront six siècles ; mais, si vous daignez partager mon amour, je jure de revenir aussitôt que mon ami se sera fixé, et de vous faire, dans ma patrie, un sort digne de vous.

La Benoît frémit en apprenant la résolution du comte. Mille accidens pouvaient déranger un établissement dont elle était éblouie. Quelque bonne opinion qu'elle eût de ses charmes, elle craignait tout d'une si longue absence ; un nouvel objet, un retour sur ce qu'il devait à la noblesse de son sang, pouvaient lui faire perdre le comte. Elle resta quelque tems rêveuse ; puis, reprenant la parole, elle dit à son amant : J'avoue que les parens

d'Henriette ont l'ame intéressée : cependant la haute naissance du baron pourrait les éblouir. J'ai quelque pouvoir sur leur esprit ; et, si vous consentez…

Ah ! gardez-vous de leur laisser pénétrer nos sentimens, dit le comte en l'interrompant ; quand même la différence des religions ne serait pas un obstacle invincible à leur consentement, je ne pourrais me flatter d'obtenir l'aveu du père du baron ; fier de sa noblesse, tout l'or du Pérou ne pourrait l'engager à une mésalliance. Je vous le répète, la fuite est le seul remède que je doive tenter pour sauver mon ami. Je vais employer tout le pouvoir que j'ai sur son esprit pour l'engager à partir dans deux jours ; et si vous voulez vous trouver demain à l'Opéra, je vous y dirai un adieu qui sera bien cruel pour moi, mais qu'il ne m'est pas possible de retarder plus long-tems.

La Benoît aurait peut-être, dès cet instant, proposé le honteux projet d'un enlèvement ; mais quelques personnes de sa connaissance, ayant paru à la promenade, elle fût forcée de quitter les deux aventuriers, qui ne doutèrent plus du succès de leurs artifices.

Àpeine Henriette et sa gouvernante se dirent-elles un mot pendant le chemin. Si la Benoît était occupée de la crainte de perdre son amant, Henriette ne l'était pas moins de la tristesse qu'elle avait cru démêler sur le visage du baron. La Benoît, en lui répétant la conversation qu'elle avait eue avec le comte, la pénétra de douleur, et lui expliqua la cause de la tristesse de son amant. Elle passa les premiers momens à accuser la fortune qui lui avait refusé un sang avec lequel le baron pût s'allier sans hontes ; ensuite elle se disait à elle-même, que son amant l'aimerait bien peu, s'il cédait aux instances de son ami. Quelques mo-

mens après, elle se rappelait l'extrémité où elle serait réduite, si l'amour l'emportait sur la raison. La Benoît la laissa long-tems livrée à elle-même ; et, lorsqu'elle la vit épuisée par les mouvemens contraires qui l'avaient agitée tour-à-tour, elle lui dit qu'elle ne voyait qu'un remède à ses maux, mais qu'il lui fallait du courage pour le mettre en pratique. Henriette, l'ayant pressée de parler, elle lui dit :

Il est certain, mademoiselle, que le baron vous adore ; le comte m'a fait entendre qu'il cherchait, depuis trois mois, l'occasion de vous déclarer ses sentimens. Son amour, auquel il est déterminé à sacrifier sa fortune, n'a point été soutenu par l'espoir. L'orgueil de ses parens, l'avarice des vôtres, sont des obstacles invincibles à son union avec vous ; si vous êtes résolue à ne vous donner que de leur consentement, il faut donc vous résoudre à le laisser partir et à l'oublier, ou à vous donner à lui sans attendre un aveu don, après tout, vous pouvez vous passer l'un et l'autre.

Quelque passionnée que fût Henriette, elle frémit à cette proposition ; mais sa faible vertu ne put la soutenir contre le danger de perdre son amant, et, encouragée par son indigne gouvernante, elle la laissa maîtresse de sa conduite. La Benoît annonça le soir, au comte, que son élève était prête à faire tout ce qu'il croirait le plus propre à sauver son ami ; que cette jeune personne lui avait avoué qu'elle aimait passionnément le baron, et qu'elle serait malheureuse avec tout autre époux, fût-il un prince. Je n'ai pas eu le courage, ajouta la Benoît, de la jeter dans le désespoir, en combattant inutilement une passion insurmontable ; et, pourvu que votre ami lui donne sa foi en ma présence et en la vôtre, elle le suivra par tout en qualité d'épouse. Pour vous, mon cher comte, qui ne dépendez que de vous même,

je ne crois pas que vous remettiez a un autre tems ce que vous avez dessein de faire en ma faveur. Nous pouvons nous unir ici, et suivre ensuite nos jeunes époux. Le faux comte parut transporté de joie à cette proposition : il n'entretint la Benoît que de la vie heureuse qu'il se promettait de passer avec elle, des agrémens qu'il se proposait de lui procurer ; mais, après s'être livré, sans mesure, à ses transports, il parut tout-à-coup comme frappé d'une réflexion subite, et dit à la Benoît : Hélas ! ma reine, je n'ai d'abord été occupé que de la ravissante pensée d'être à vous ; l'excès de ma joie semblait avoir anéanti tous les obstacles qui pouvaient retarder ma félicité. Momens heureux ! faut-il que la cruelle raison vienne vous troubler ?

Que signifie ce discours ? reprit la Benoît toute troublée ; au moment où ma tendresse pour vous écarte les obstacles qui paraissent insurmontables, vous avez de nouvelles difficultés à m'opposer ?

Écoutez, ma chère, ma sincérité à votre égard va vous prouver la réalité de mon attachement. Je vous ai dit que j'étais riche, et que je pouvais vous faire un établissement avantageux ; et, certainement, je ne vous ai pas trompé : cependant, vous le pouvez être, si vous concevez qu'un homme riche en Allemagne, le soit en Hollande. En vivant dans mon pays, je puis y entretenir un équipage et un nombreux domestique avec mon revenu, qui suffirait à peine pour me faire vivre ici en simple gentilhomme. Je ne vous cacherai pas même que mes voyages m'ont un peu dérangé ; que je serai forcé de passer deux ou trois ans sur mes terres, pour me mettre en état de paraître à la cour de mon prince, sur le même pied où j'y étais autrefois. Vous concevez, par cette confession sincère, que je suis hors d'état de mettre mon

ami en situation de profiter de vos bontés et de celles d'Henriette : car je ne puis vous dissimuler que cette jeune personne ne serait pas en sûreté sur mes terres. La famille du baron est puissante : on traiterait d'illusion son mariage avec Henriette ; du moins se croirait-on autorisé à le faire casser, parce que mon ami n'a pas l'âge fixé par les lois, pour se marier sans le consentement de ses parens. Il faudrait donc qu'il pût se soutenir jusqu'à cet âge, avec honneur dans un pays étranger. J'emploierais ce tems à faire revenir ses parens de leur ridicule entêtement : je peindrais les vertus, la beauté, les grands biens d'Henriette ; peut-être triompherais-je d'un vain fantôme ; je ferais valoir sur-tout l'indissolubilité du mariage de mon ami, lorsqu'il l'aurait réhabilité dans un âge convenable ; que, s'il ne m'était pas possible de le réconcilier avec ses parens, je pourrais me flatter d'appaiser ceux d'Henriette qui voyant ce qu'ils appelleraient un mal sans remède, seraient forcés de s'y prêter. Mais encore une fois, tous ces projets tombent et s'évanouissent, faute de pouvoir donner au baron le moyen de subsister honnêtement en Angleterre, où il aurait dessein de conduire Henriette, si la fortune ennemie n'y mettait un obstacle qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire.

Pendant ce long discours, la Benoît s'extasiait sur la probité d'un amant si honnête homme : à la vérité, elle avait compté sur une fortune brillante ; et il fallait rabattre de ses idées à cet égard ; mais cette fortune, toute médiocre qu'elle eût paru en Hollande, était considérable en Allemagne : elle était préférable à la pension que sa fidélité pour les parens d'Henriette pouvait lui assurer ; et d'ailleurs, elle serait unie pour jamais à un amant qu'elle aimait, et dont elle était adorée ; à un amant qui s'était exposé à la perdre, plutôt que de la tromper ; à un homme, enfin,

dont l'ame était si belle, qu'il ne pouvait se résoudre à sacrifier le bonheur de son ami au sien propre. Elle entrevoyait un moyen de faire disparaître le seul obstacle qui pouvait retarder son mariage ; cependant, comme il dépendait d'Henriette, elle demanda jusqu'au lendemain pour répondre au discours du comte.

Quelqu'amoureuse que fût la Benoît, elle n'avait pas l'ame assez basse pour conseiller un vol à Henriette ; mais si cette jeune fille se déterminait elle-même à prendre une partie du bien qui devait lui appartenir un jour tout entier, elle se disait à elle-même que cette action pouvait être excusée par les circonstances où elle se trouvait.

Lorsqu'elle fut seule avec Henriette, elle lui répéta, mot pour mot, la conversation qu'elle avait eue avec le comte sans ajouter une seule parole qui pût l'exciter à prendre des mesures capables de faire réussir leur criminel dessein. Hélas ! la faible Henriette n'avait pas besoin d'être sollicitée : après avoir consenti au premier crime, voler son père lui parut une bagatelle qui ne méritait pas le plus petit scrupule. Elle se saisit d'un porte-feuille qui ne renfermait heureusement que trois mille pièces en billets de banque ; et la nuit suivante, ces deux abusées furent joindre les deux fourbes qui les attendaient. Le baron, à qui Henriette avait remis le porte-feuille, partagea ses trois mille pièces avec son complice, qui prit le chemin d'Allemagne avec la Benoît ; et, pour ne plus parler de cette malheureuse, le faux comte mit une dose d'opium dans son vin, lorsqu'ils furent à la dernière ville de la république, et l'abandonna dans une auberge, en lui enlevant son argent et ses hardes. Cette femme apprit à son réveil le départ de son perfide et, comme on la croyait mariée avec ce scélérat, on lui fit une quête, avec laquelle elle retourna en France, où elle s'en-

ferma dans une maison de pénitence, d'où elle écrivit aux parens d'Henriette une confession de tous ses crimes.

J'ai oublié de vous dire qu'Henriette, en quittant la maison paternelle, avait laissé une lettre pour son père. Elle lui demandait mille pardons de la démarche que l'amour la forçait de faire ; lui disait qu'elle allait en France, et qu'il apprendrait bientôt qu'elle avait fait une alliance au-dessus de tout ce qu'elle pouvait prétendre.

Un coup de foudre eût donné moins de frayeur à ce père infortuné, que ne lui en causa la lecture de cette fatale lettre. Il ne perdit pourtant pas le jugement dans une telle extrémité. La femme-de-chambre de sa fille avait seule la connaissance de la fuite de sa maîtresse. Le père tombe à ses pieds, lui promet une fortune considérable pour prix de son silence ; et, ayant tiré d'elle le serment le plus sacré, pour assurer le secret qu'elle lui promettait, lui propose de se rendre dans une maison de campagne qu'il avait à quinze lieues de là, et de l'y attendre quelques jours. On fit venir à grand bruit un carrosse à quatre chevaux ; le marchand dit tout haut que sa fille, sa gouvernante et sa femme-de-chambre, allaient à sa maison de campagne, et qu'il les suivrait à cheval. Il eut soin, pendant que le cocher arrangeait quelques malles que la femme-de-chambre avait remplies, d'envoyer tous les domestiques à diverses commissions, et fit partir la femme-de-chambre seule, après lui avoir remis cent louis d'or pour arrhes de ce qu'il lui avait promis.

Pendant que ce père prudent dévorait le désespoir auquel son ame était en proie, son épouse dormait tranquillement, sans se douter de la perte qu'elle venait de faire. Le marchand monta dans sa chambre, et lui dit, de l'air le plus tranquille en appa-

rence, qu'il avait commis une faute à son égard dont il espérait le pardon. Il s'est présenté, lui dit-il, pour Henriette une occasion favorable de voir la France. Une dame anglaise, du premier rang, me l'a demandée pour deux mois. J'ai craint votre tendresse, ma chère : vous m'auriez peut-être empêché, par vos larmes, de tenir la parole que j'avais donnée ; et, comme il y va de la fortune de notre enfant, j'ai cru devoir la faire partir sans vous en avertir. Alors, sans donner à sa femme le tems de lui faire des reproches, il forge à l'heure même un roman : cette dame avait un fils unique à qui elle souhaitait inspirer du goût pour Henriette ; et, par des raisons de famille, elle voulut que cela fût secret.

La mère d'Henriette gronda, se plaignit, pleura, s'appaisa ensuite, et promit à son époux de paraître tranquille, et de dire que sa fille était allée à la campagne, où elle allait elle-même passer quelques jours ; mais, au lieu de lui faire prendre la route de cette maison, le marchand la conduisit chez un ami, auquel il ne pouvait se dispenser de confier son secret. Ce fut là qu'il apprit à son épouse la vérité de toute cette aventure, et qu'il la conjura de lui aider à dérober à toute la terre la mauvaise conduite de sa fille. Il pria son ami de faire partir des exprès pour toutes les villes frontières de France, avec des lettres adressées à tous les commandans des places, pour les conjurer de faire mettre Henriette dans un lieu de sûreté : mais ces lettres ne partirent pas ; le marchand apprit, par hasard, que sa fille s'était embarquée dans un vaisseau qui partait pour l'Angleterre, et il se détermina à l'y suivre. Une maladie dangereuse, que le chagrin occasionna à son épouse, ne lui permit pas de l'abandonner ; et les perquisitions exactes qu'il fit faire par toute l'Angleterre, ne lui ayant donné aucune lumière sur le sort de sa fille, il se persuada que son ravisseur l'aurait conduite en Allemagne. De retour chez lui, il publia

qu'Henriette était allée en France chez une de ses sœurs, et qu'elle y passerait quelques mois.

Cependant, cette fille infortunée arriva à Londres, où son amant la tint soigneusement enfermée, sous prétexte de la dérober aux perquisitions qu'on ferait d'elle. Les premiers jours, il partagea sa solitude ; mais bientôt, dégoûté par la possession, il ne daigna pas lui cacher l'ennui qu'elle lui inspirait. Henriette lui avait rappelé plusieurs fois la promesse qu'il lui avait faite de l'épouser, et il en avait éludé l'accomplissement sous divers prétextes. Enfin, ce monstre, las de dissimuler, lui déclara sans détour, qu'elle ne devait pas compter sur lui, à moins de se soumettre aux vues qu'il avait sur elle. J'ai joué, lui dit-il, et un revers de fortune m'a fait perdre la somme sur laquelle nous comptions pour notre subsistance ; mais ce malheur peut se réparer. Vous êtes jeune, aimable, ajouta-t-il ; les Anglais sont généreux : un seigneur, épris de vos charmes, s'offre à pourvoir à notre subsistance ; ma main sera le prix de votre complaisance pour lui.

Vous croyez peut-être qu'Henriette, si cruellement trompée, exhala sa douleur par des reproches et des injures ; non : le mépris, l'horreur qu'elle conçut pour l'abominable homme auquel elle avait tout sacrifié, fut chez elle un sentiment dominant qui étouffa tous les autres. Elle se leva sans dire un seul mot, et s'enferma dans son cabinet, ne pouvant soutenir la vue du faux baron. Celui-ci ne s'était pas attendu à tant de modération ; et, croyant que sa maîtresse se rendrait bientôt, et prendrait le parti qui semblait être pour elle le seul à prendre ; il ne voulut pas la presser pour ce moment, et sortit pour quelques heures, et la laissa à elle-même.

Henriette, seule dans son cabinet, y éprouva d'abord une sorte d'anéantissement qui lui ôta l'usage des facultés de son ame ; ensuite, par un mouvement machinal, elle se jeta à genoux, leva les yeux et les mains au ciel, sans pouvoir ni former un sentiment, ni proférer une parole, ni même jeter une seule larme. Son cœur était pourtant d'accord avec sa posture : cette attitude était la seule prière dont elle fut capable alors, et c'était vraiment une prière, car elle était accompagnée d'un sentiment confus de son impuissance, d'un aveu de sa confiance en l'Être Suprême qui seul pouvait la secourir. Ses sentimens percèrent jusqu'au trône de la miséricorde de Dieu ; sa grâce les avait excités en elle : elle avait obéi à cette grâce ; il se hâta de la secourir. Une lumière vive vint éclairer cette malheureuse fille, et lui découvrit la seule ressource qui lui restait. Fidelle à cette lumière, elle se lève, fait un petit paquet des hardes qui lui étaient restées, sort de la chambre et de cette maison, avec autant de précipitation que si elle eût craint de la voir s'écrouler. Henriette, n'ayant aucune vue fixe, marcha assez long-tems : enfin, un embarras de carrosses l'ayant forcée de s'arrêter, elle lut un billet qui lui apprit qu'il y avait dans la maison proche de laquelle elle était, une chambre, ou plutôt un grenier à louer. Heureusement pour elle, la femme, à laquelle appartenait ce grenier, entendait le français, et avait de l'humanité et de l'honneur. Elle fit quelques questions à Henriette, qui l'assura qu'elle ne recevrait aucune visite, et qu'elle ne sortirait qu'une fois la semaine pour vendre son ouvrage. Cette femme, à qui la figure d'Henriette avait donné quelque crainte, fût tranquillisée par ce discours. Elle la reçut, et consentit par la suite à lui donner en échange de son travail, l'absolument nécessaire pour ne pas mourir de faim.

Àpeine Henriette fut elle seule, qu'elle se rappela tout ce qui lui était arrivé, comme un songe dont elle n'aurait pu constater la réalité, si l'état déplorable, dans lequel elle était réduite, ne l'eût forcée de s'avouer l'existence de son désordre et de ses suites. Alors, comme si elle eût appris dans ce moment tout ce qui s'était passé, elle se sentit saisie d'une si grande confusion que, quittant avec précipitation la place qu'elle occupait, elle courut se cacher dans un recoin obscur où, se pressant contre la muraille, elle semblait vouloir s'y enfoncer pour se dérober à elle-même sa propre vue ; vain effort, toutes les funestes démarches qui l'avaient conduites à sa ruine, étaient rangées devant ses yeux : c'était comme un cercle d'ennemis rangés en bataille autour d'elle, qui la pressaient et l'environnaient de telle sorte qu'ils ne lui laissaient aucune issue pour s'échapper ; elle n'osait ni lever les yeux, ni respirer, ni faire le moindre mouvement. Elle ne fut tirée de cette situation que par une autre plus pénible. Tout-à-coup, l'image de son père et de sa mère mourant de douleur et de désespoir s'offre à ses yeux. Ils l'accusent de leur mort, lui rappellent la tendresse qu'ils lui ont toujours témoignée, et la triste récompense qu'ils en ont reçue. À l'instant, elle tombe contre terre, leur demande pardon avec de grands cris, leur tend les bras et il lui semble qu'ils la repoussent avec horreur. Ses parens, ses amis, tous ceux qu'elle a connus, semblent aussi se joindre à eux. Les uns lui reprochent l'infamie dont elle a couvert tous ceux qui ont le malheur de lui être liés par le sang : les autres se reprochent les égards qu'ils ont eus pour une créature qui les méritait si peu ; les derniers insultent à son malheur, se réjouissent de la voir humiliée, lui reprochent sa hauteur, sa vanité, la félicitent ironiquement sur la haute alliance qu'elle a contractée. L'ame de la pauvre Henriette ne put supporter tant d'assauts : elle s'éva-

nouit, et demeura long-tems privée de l'usage de ses sens ; car il était nuit lorsqu'elle revint à elle.

Depuis plusieurs mois, Henriette travaillait seule dans son grenier, et souffrait tout ce que l'indigence a de plus affreux pour une personne élevée dans l'abondance. Ses larmes ne tarissaient point pendant ce tems ; et, sans le secours de la prière, elle aurait succombé mille fois à son désespoir. Le hasard, ou plutôt la Providence lui firent connaître une dame vertueuse qui la mit dans un lieu, plus décent, la consola, et la réconcilia enfin avec son père qui vint la reprendre, lui pardonna, et lui rendit sa tendresse, qu'elle n'avait que trop mérité de perdre.

Marianne et Robillard

CONTE.

Que l'amour soit une passion dangereuse, c'est une vérité qui semble confirmée par mille exemples. Écoutez ces misanthropes de profession qui se font un honneur de décrier des sentimens qu'ils n'ont jamais éprouvés. C'est à l'amour qu'ils imputent la plupart des désordres sur lesquels ils se font un devoir de faire d'éternelles lamentations. J'ose combattre leurs préjugés.

L'amour, si je puis m'exprimer ainsi, prend la couleur de l'ame qu'il possède : rarement fait-il un coquin d'un honnête homme ; et il est arrivé fort souvent qu'il a fait un honnête homme d'un fripon. Le désir de plaire nous fait adopter ordinairement les inclinations, les goûts, les penchans de l'objet aimé ; sur-tout lorsqu'ils n'ont rien d'opposé aux principes de cette probité naturelle,

que chaque homme porte gravée dans le fond de son cœur. Il est vrai qu'un homme d'honneur peut être séduit par des dehors trompeurs, et livrer son cœur à un objet méprisable ; mais l'illusion ne peut être durable, et bientôt un examen plus réfléchi lui découvrant, dans l'objet de sa flamme, des défauts essentiels, il ne tardera pas à se guérir.

Je sais que cette règle a quelques exceptions, et qu'on a vu souvent une inclination mal placée, déranger la probité qui paraissait la plus solide ; mais je soutiens que cette probité était bien superficielle ; et, après tout, ces exceptions ne détruisent pas la vérité que je soutiens. L'exemple suivant le prouvera bien plus que tout ce que je pourrais vous dire.

Un marchand de Paris, fort riche, avait une fille unique nommée Marianne ; cette fille était accomplie et, comme elle était unique héritière, elle ne manquait pas d'adorateurs. Son père, nommé Dupuis, qui avait pour sa fille une tendresse sans bornes, lui laissa le choix d'un époux, et promit d'agréer pour gendre, celui en faveur duquel elle se déterminerait. Marianne avait été élevée par une vieille demoiselle qui n'avait d'autre héritage que sa noblesse, de laquelle elle était si fort entêtée, qu'elle ne pouvait se persuader qu'un roturier fût capable de penser et d'agir noblement. Elle communiqua ses sentimens à son élève ; et Marianne prit une forte résolution de demeurer fille, ou de ne perdre ce nom qu'en faveur d'un gentilhomme, fut-il le plus pauvre de tous les cadets que produit la Gascogne.

Elle avait déjà refusé plusieurs partis considérables, lorsque le hasard lui fit connaître un homme d'affaires dont la fortune était immense. Cet homme que je nommerai Disenteuil, était né au milieu de l'opulence. Son père, au sortir de son village, avait por-

té la mandille ; et, après avoir passé par tous les degrés, était parvenu au grade de fermier-général ; mais, s'il réussit à donner à son fils l'extérieur d'un honnête homme, il ne put venir à bout de lui en donner les sentimens qu'il n'avait pas lui-même.

Disenteuil, maître de ses actions par la mort de son père, ayant vu Marianne, résolût d'en faire son épouse. Dans les principes de cette fille, ce mariage était celui qui lui convenait le moins ; elle était persuadée que ces fortunes rapides ne se font qu'aux dépens de la probité, et elle déclara très-positivement à ce nouvel amant, qu'elle n'accepterait jamais l'honneur de son alliance.

Disenteuil, piqué de ses refus, chercha à en deviner la cause ; et, l'ayant apprise, il résolut de punir Marianne par l'endroit le plus sensible. Il avait remarqué à la porte de son hôtel, un grand drôle qui, malgré la suie dont il était barbouillé, avait fort bonne-mine ; il résolut d'en faire l'instrument de sa vengeance, et, l'ayant abordé, il lui fit plusieurs questions. Ce garçon qui se nommait Robillard, avait du bon sens, et Disenteuil se félicita d'avoir si bien rencontré. Il lui promit d'avoir soin de sa fortune, s'il voulait lui vouer une obéissance sans bornes ; et Robillard l'ayant assuré qu'il pouvait disposer de lui, il lui donna quelqu'argent pour s'équiper, et lui commanda de le venir trouver le lendemain dans l'allée de l'Orangerie.

Robillard fut exact au rendez-vous, et Disenteuil eut peine à le reconnaître, sous cette nouvelle décoration ; il le fit partir pour Rouen ; et, l'ayant adressé à un négociant de ses amis, on lui donna pendant six mois tous les maîtres qui pouvaient servir à polir son extérieur. Il s'appliqua sur-tout à l'italien, qu'il parvint à parler passablement ; et le négociant ayant écrit à Disenteuil qu'il

était fort content du jeune homme qu'il lui avait recommandé, Disenteuil partit sur-le-champ ; et, après s'être convaincu que son acteur était en état de jouer son rôle, il lui déclara qu'il était déterminé à se servir de lui pour se venger de l'orgueilleuse Marianne.

Robillard se prêta, sans beaucoup de répugnance, au projet de Disenteuil, après que celui-ci l'eût rassuré sur les suites qu'il en devait craindre. Il partit avec son patron, qui le présenta dans de bonnes maisons, comme un seigneur italien qui lui était recommandé. Robillard soutenait à merveille son nouveau personnage ; et, après s'être fait quelques connaissances, il fut chez Dupuis, sous prétexte de faire quelques emplettes. Comme il payait argent comptant et sans marchander, il devint bientôt l'ami de la maison ; il vit Marianne, et conçut pour elle ce qu'on devrait appeler du goût, des désirs, et ce qu'on nomme mal à propos de l'amour. Il proposa quelques parties de plaisir qui furent acceptées ; et, enfin, il déclara à monsieur Dupuis que, charmé des qualités de la belle Marianne, il regarderait, comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de devenir son gendre.

Dupuis lui témoigna sa reconnaissance, et demanda du tems pour prévenir sa fille. Robillard qui comprit la raison de ce délai, et à qui l'on avait fait sa leçon, prévint le marchand. Il ne serait pas juste, lui dit-il, que vous m'en croyiez sur ma parole, au sujet de mes biens et de ma naissance ; le monde est plein d'aventuriers ; et, quelque désir que j'aie de me voir l'époux de la charmante Marianne, je ne veux recevoir sa main, qu'après que vous aurez pris, par rapport à moi, tous les éclaircissemens que votre prudence vous suggérera. Robillard indiqua en même tems à monsieur Dupuis un riche banquier à qui il avait été recomman-

dé, et qui lui avait remis depuis trois mois des sommes considérables. Ce banquier était dans la bonne-foi : Disenteuil, sachant qu'il connaissait la famille, dont il avait donné le nom à Robillard, avait fait tenir au banquier des lettres et de l'argent du lieu où cette famille était établie ; en sorte que cet homme ne balança pas à confirmer à monsieur Dupuis qu'il ne pouvait faire une meilleure affaire pour sa fille. Il ne fut donc plus question que d'obtenir le consentement de Marianne.

Le prétendu marquis lui plaisait ; mais elle voulait connaître son caractère, et ne voyait pas qu'il fallût s'en rapporter au premier coup-d'œil, pour contracter un engagement d'où dépendait le bonheur ou le malheur de sa vie : ainsi elle fit entendre à Robillard qu'elle serait bien aise qu'on différât quelque tems le mariage ; et, comme elle voulait n'être point distraite dans l'examen qu'elle se proposait de faire, elle lui proposa de l'accompagner à la campagne, où son père allait régulièrement une fois chaque année.

Disenteuil qui avait tremblé, lorsqu'on avait parlé de délai, fut rassuré, lorsqu'il apprit qu'on allait à la campagne. Marianne, en cherchant à connaître le caractère de Robillard, lui découvrit toute la beauté du sien ; et ce garçon qui, jusques-là n'avait eu que de faibles remords sur la mauvaise action qu'il allait commettre, commença à la regarder comme un crime, digne des plus grands châtimens. L'amour lui découvrit ce qu'il devait à la probité, à l'honneur ; et, comme cet amour augmentait à tous les instans, ses remords prenaient aussi de nouvelles forces. Il les combattit quelque tems, parce qu'il ne pouvait envisager sans horreur la situation dans laquelle il allait se trouver. Tout allait disparaître pour lui, au moment qu'il quitterait son personnage ; son

seul amour lui resterait pour troubler tout le bonheur de sa vie, supposé qu'il pût parvenir à se faire une autre situation que celle à laquelle Disenteuil l'avait arraché : enfin, la vertu devint la plus forte.

Marianne déclara à son père qu'elle était prête à donner la main au marquis, et elle voulut elle-même lui annoncer son bonheur. Une tristesse que Robillard essayait en vain de cacher, et qu'elle prenait pour un effet de son amour, l'avait déterminée en sa faveur, d'autant plus qu'elle était contente des remarques qu'elle avait faites. Quelle fut sa surprise de ne voir dans son amant aucuns de ces transports auxquels elle devait s'attendre ! La douleur la plus vive se peignit sur le visage de Robillard, et ses larmes coulèrent malgré lui. Après avoir demeuré quelque tems enseveli dans une profonde rêverie, il se leva ; et, ayant baisé la main de Marianne, sans oser la regarder, il sortit de la chambre.

Cette fille ne savait à quoi attribuer une conduite si extraordinaire ; elle fit appeler son père ; et, pendant qu'elle lui raconta ce qui venait de se passer, on vint les avertir que le marquis venait de monter à cheval, et qu'il avait dit en partant, qu'on aurait de ses nouvelles avant la fin du jour. Dupuis et sa fille l'attendirent avec impatience : effectivement, un homme leur apporta, sur les sept heures, un paquet et une lettre ; elle était adressée à Marianne, et conçue en ces termes :

» Mademoiselle,

» Il m'en doit coûter beaucoup pour vous découvrir tous les crimes dont je suis coupable à votre égard ; mais que ne pourrait pas sur moi la crainte de vous rendre malheureuse ! C'est cette crainte qui m'empêche de consommer l'odieux projet de votre sé-

duction, et qui me détermine à rentrer dans le néant dont on m'a tiré, plutôt que de jouir d'une fortune que je ne pourrais posséder qu'en vous couvrant d'infamie. Né dans la classe des hommes les plus méprisables, on a prétendu vous punir de vos refus, en me faisant devenir votre époux. Dix mille livres qui sont entre les mains d'un banquier, à Londres, étaient le prix de ma perfidie ; je n'en connaissais pas l'horreur, lorsque j'ai pu m'y résoudre ; mais l'amour que vous m'avez inspiré, m'a ouvert les yeux ; je lui dois les sentimens d'honneur sur lesquels je suis déterminé à régler ma conduite ; sentimens que je chérirai et que je conserverai aussi long-tems que mon amour. Pardonnez-moi ce mot, mademoiselle, il doit vous outrager, et vous n'étiez point faite pour en inspirer à un homme tel que moi ; mais vous pensez trop noblement, pour vous offenser de l'effet de vos charmes sur un homme qu'ils ont métamorphosé. Oui, ma vertu sera votre ouvrage ; heureux, si mon repentir peut vous engager à penser à moi sans horreur !...

» Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai sorti de Paris, que j'abandonne pour jamais. Le service m'offre une ressource honorable, et j'espère bientôt, en versant mon sang pour la patrie, réparer le crime dont je me suis rendu coupable à votre égard. J'ai balancé long-tems à vous découvrir le nom de celui qui m'a rendu criminel ; mais j'ai cru devoir vous mettre en état d'éviter ses artifices. Faites donc, s'il vous plaît, remettre à monsieur Disenteuil l'argent, les bijoux et les habits que je vous renvoie : je ne veux rien garder dont j'aie à rougir ».

Il n'est pas possible d'exprimer l'étonnement de monsieur Dupuis et de sa fille à la lecture d'une pareille lettre : l'indignation fut le sentiment qui se fit d'abord sentir avec le plus de vivacité.

Une pareille aventure, si elle venait à se découvrir, était capable de faire beaucoup de tort à Marianne ; et, supposé qu'elle demeurât secrète, que penser de l'éclipse du marquis, dont les soins pour Marianne avaient été publics ?

Le père passa toute la nuit à faire ces réflexions ; et, ne pouvant se résoudre à soutenir les railleries que lui attirerait de toutes parts sa crédulité, il prit la résolution de s'y soustraire, en abandonnant Paris, d'autant plus qu'il avait assez de bien pour se passer du commerce : il fit part de son dessein à Marianne, la priant de lui communiquer ses vues. Cette fille n'avait pas passé la nuit plus tranquillement que son père : au milieu de sa colère contre Robillard, elle avait senti ce que ce garçon lui sacrifiait, et elle ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame qui l'avait porté à renoncer à sa fortune et à son amour. Qu'est-ce que je cherchais, dans un noble, se demandait-elle à elle-même ? une ame grande et vertueuse ; mais j'étais dans l'erreur : la noblesse des sentimens n'est point incompatible avec la bassesse de la naissance : Robillard en est la preuve. Pourquoi rougirais-je de réparer les injustices de la fortune à son égard ? Pourquoi souffrirais-je qu'il fût la victime de sa bonne-foi ?

Àces sentimens, se joignait un vif désir de confondre Disenteuil ; pouvait-elle l'humilier davantage, qu'en lui préférant ce Robillard qu'il regardait comme le dernier de tous les hommes ? Elle s'y résolut, supposé que son père fût assez complaisant pour y consentir.

Le bon homme en fit d'abord difficulté, par la crainte de ce qu'on dirait dans le monde d'un pareil mariage ; mais sa fille lui fit entendre que ces discours ne seraient rien, en comparaison de ce qu'on dirait, si elle ne le faisait pas. Robillard avait vécu libre-

ment avec elle, sous les yeux du père à la vérité ; mais la malice de Disenteuil empoisonnerait ce commerce ; il se ferait un malin plaisir de conter cette histoire à l'oreille de qui voudrait l'entendre, et leur absence confirmerait tout ce qu'il dirait à ce sujet.

Monsieur Dupuis, moins persuadé des raisons de sa fille, que touché de l'amour qu'il lui croyait pour Robillard, qu'il aimait lui-même comme son fils, promit à Marianne de la laisser maîtresse absolue, si elle pouvait découvrir la retraite de son amant. Cela paraissait difficile ; la lettre n'était point signée, et il ne donnait aucune lumière sur le lieu dans lequel il irait au sortir de Paris. Marianne demanda au domestique, si l'homme qui avait remis le paquet n'avait rien dit qui pût faire découvrir la retraite de Robillard : on lui dit que non. Mais un laquais connaissait cet homme, et Marianne, s'étant transportée chez lui, apprit que celui dont elle s'informait, s'était engagé dans le régiment de monsieur le comte D. Monsieur Dupuis le connaissait ; il fut avec sa fille le prier d'obtenir le congé de ce nouveau soldat. Le capitaine l'accorda de bonne grâce à son colonel, et Robillard qui était déjà à Thionville, eut ordre de revenir à Paris avec un sergent, sous prétexte de faire une recrue.

Le colonel ignorait l'intérêt que Marianne prenait à ce jeune homme qui vint lui remettre une lettre de la part de son capitaine ; il fut charmé de sa bonne mine ; et, après quelques autres questions, il lui demanda s'il connaissait monsieur Dupuis. À ce nom si cher, Robillard, saisi, crut sa perte assurée : l'adorable Marianne veut ma mort, dit-il au comte ; elle ne fera que l'avancer de quelques jours ; la douleur de l'avoir trompée, ne pouvait tarder de me mettre au tombeau ; mais je n'aurais pas

attendu si long-tems, et je courais me précipiter dans les dangers, pour lui donner plutôt sa victime.

Ce discours était une énigme pour le colonel ; Robillard lui en donna la clé, et ce seigneur, touché du repentir et du mérite de ce jeune homme, craignant qu'effectivement Marianne n'eût dessein de se venger, lui offrit de l'argent pour passer dans les pays étrangers, et se soustraire à son ressentiment. Robillard lui marqua la plus vive reconnaissance ; mais il n'accepta pas ses offres. Je suis coupable, lui dit-il, et je mourrais content, si mademoiselle Dupuis pouvait éteindre dans mon sang la colère que je lui ai inspirée. Il voulait aller sur-le-champ se jeter à ses pieds ; le colonel s'y opposa, et envoya prier monsieur Dupuis et sa fille de passer sur-le-champ chez lui.

Aussitôt qu'il vit Marianne, qui lui demanda, avec empressement, s'il n'avait aucune nouvelle de Robillard, il lui prit les mains, et la regardant fixement : à quoi dois-je attribuer votre empressement, lui dit-il ? Tant de vivacité m'annonce beaucoup de haine ou beaucoup d'amour ; apprenez-moi laquelle de ces deux passions vous anime. L'amour, lui répondit Marianne, en rougissant ; et je ne sais pourquoi je rougis en vous le disant, puisque Robillard doit en arrivant devenir mon époux. Et tout de suite elle allait conter son histoire au colonel ; mais celui-ci, en l'embrassant, lui dit : belle Marianne, j'envie le sort de votre amant ; mais je crois qu'il le mérite ; vos sentimens vous rendent plus charmante à mes yeux, que votre beauté que j'ai admirée jusqu'à ce jour.

En même tems, le comte fit appeler Robillard qui, surpris de voir monsieur Dupuis et sa fille, se jeta à leurs pieds ; on lui annonça son bonheur, qu'il eut peine à croire. Le colonel promit à

Marianne de faire avoir à son amant l'agrément d'une compagnie de milice ; et, trois jours après, le mariage s'acheva publiquement. Marianne, la veille de ce grand jour, écrivit la lettre suivante à Disenteuil.

« Vous me permettrez bien, monsieur, de vous témoigner ma vive reconnaissance, et de vous prier de me faire l'honneur d'assister à la célébration d'un mariage qui est votre ouvrage. J'avais déterminé de ne donner la main qu'à un noble, et j'entendais par-là un homme qui pensât noblement : j'avouerai que j'étais dans l'erreur, en ce que je pensais que les sentimens étaient une suite nécessaire de la naissance ; vous m'avez détrompée. L'amour, en inspirant à Robillard des sentimens dont vous n'aurez jamais la moindre idée, lui a donné à mes yeux des titres de noblesse d'autant plus précieux, qu'il ne les doit qu'à lui. Je l'épouse demain ; et, malgré l'horreur que votre procédé devrait m'inspirer pour vous, je me souviendrai toujours, avec plaisir, que je dois tout le bonheur de ma vie, au plus méprisable de tous les hommes ».

Le colonel tint parole à Robillard ; il s'arracha des bras de son épouse, et s'étant distingué à Fontenoy, sous les yeux du roi, ce prince s'informa de son nom, et, ayant appris son aventure du colonel son protecteur, il lui fit expédier des lettres de noblesse ; et, à la dernière paix, le fit passer dans un vieux régiment, où il a mérité l'estime et l'amitié de tous les officiers.

Bienfaisante, reine des fées

CONTE.

Si nous en croyons les vieilles chroniques et nos gouvernantes, il fut des tems où des créatures d'une nature plus excellente que la nôtre, dispensaient à leur gré les dons de la nature et de la fortune et pouvaient opérer les plus étonnantes métamorphoses. Notre siècle, fécond en merveilles, est absolument privé de celles-là, sans qu'aucune personne se soit donné la moindre peine pour rechercher la cause de cette privation. Je m'étais occupée de cette pensée en me couchant, et il me sembla, pendant mon sommeil, voir une dame d'une figure majestueuse qui, me regardant avec un sourire gracieux, me montrait sur une table un gros rouleau de papiers, qu'elle semblait m'inviter à lire. Ce songe fut suivi de plusieurs autres qui n'y avaient aucun rapport, et je n'y fis la moindre attention à mon reveil ; mais, quelle fut ma surprise de trouver sur ma table les papiers que j'avais aperçus en dormant ! Je me hâtai de les lire, et voici ce qu'ils contenaient.

Il y a environ trois siècles que la couronne du royaume de Féerie tomba sur la tête d'une princesse, que son humeur fit nommer Bienfaisante. Ce n'était pas une de ces femmes faibles qui font le bien sans savoir pourquoi ; la bonté de Bienfaisante était sage, prudente, modérée. Son premier soin fut d'examiner l'usage que ses sujettes faisaient de leurs talens, et elle ne put s'empêcher de frémir à la vue des désordres qu'elles causaient dans le monde : ce n'était pas seulement quelques vieilles hargneuses et pleines de malices, qui s'étaient rendues coupables en abusant de leur art ; mais celles même qui avaient causé tous les malheurs des personnes mêmes qu'elles avaient eu dessein de douer, en le faisant tout de travers. Bienfaisante entrevit la source du mal ; et, déterminée à y apporter remède, elle commença par suspendre le pouvoir de toutes les fées, et voulut éprouver par elle-même, si c'était rendre un service réel aux mortels, que de leur procurer ce

qu'ils souhaitaient le plus passionnément, et s'il ne serait pas plus sage d'abandonner à la nature le soin de leurs intérêts. Pleine de cette idée, Bienfaisante sort de son royaume, et s'impose la loi de ne refuser aucune des demandes raisonnables qu'on lui ferait. Elle n'avait pas fait beaucoup de dépense en équipages, quoiqu'elle se proposât de faire un long voyage. Son bâton, sur lequel elle appuyait un corps qui paraissait décrépit, lui servait tout-à-la-fois de carrosse, de trésor et de garderobe ; elle n'avait qu'a le secouer, il lui fournissait sur le champ tout ce qu'elle pouvait désirer. Elle arriva un soir dans un petit hameau, dont tout les habitans paraissaient extrémement pauvres : elle vit sur la porte de la première cabane qui s'offrit à ses yeux, un jeune homme dont les habits couvraient à peine la nudité. N'y aurait-il pas moyen, lui dit Bienfaisante, de trouver dans ce hameau quelqu'ame charitable qui voulut me donner le couvert ? N'allez pas plus loin, ma bonne mère, lui répondit le paysan ; je ne puis vous offrir qu'un mauvais gîte ; mais, comme vous ne trouveriez pas mieux dans tout le village, je vous demande la préférence. La fée ne se fit pas prier : elle vit une cabane qui ressemblait parfaitement à celle de Philémon et de Beaucis : même pauvreté, même charité de la part des maîtres, que ne différaient de l'heureux couple que je viens de citer, que par l'âge. Comment vivez-vous dans cette solitude, lui demanda la fée ? Quel est votre travail ? suffit-il à vos besoins ? Nous y vivons heureux, lui répondit son hôte ; la forêt prochaine nous fournit un travail pénible, à l'aide duquel nous soutenons notre vie d'alimens grossiers ; mais nous jouissons de la paix, de la santé ; nous nous aimons réciproquement ; que pourrions-nous demander davantage ? Et n'avez-vous jamais rien souhaité, lui demanda la fée ? Pardonnez-moi, ma bonne mère, répondit le paysan : j'ai quelquefois envié le bon-

heur des riches qui peuvent, à leur gré, soulager les malheureux ; le ciel m'a donné un cœur bienfaisant qui souvent me cause des peines ; je partage le peu que j'ai avec ceux qui sont plus indigens que moi ; mais ce peu est bien peu de chose, et je suis souvent réduit à ne faire que d'inutiles vœux pour ceux qui auraient besoin d'un soulagement plus réel. Jouissez pleinement du plaisir d'en faire, lui dit la fée, en reprenant sa figure naturelle ; les richesses ne devraient être possédées que par ceux qui pensent comme vous. En disant ces paroles, Bienfaisante avait secoué son bâton ; il en était sorti une si grande quantité d'or, de diamans et de perles, que le pavé de la cabane en était tout couvert. Le paysan et sa femme cherchèrent en vain la fée, à qui ils voulaient témoigner leur reconnaissance ; elle avait disparu, et marcha plusieurs jours, sans rencontrer aucune aventure.

Un matin qu'elle entrait dans un petit bois fort agréable, elle vit une jeune fille richement vêtue, assise au pied d'un arbre, et fort occupée à lire. La fée eut toutes les peines du monde à s'empêcher de faire un cri, tant la laideur de cette fille l'avait surprise. Elle résolut de lui parler, pour connaître si ce n'était point là une de ces méprises de la nature, qui souvent loge la plus belle ame dans le plus vilain corps. Il y avait entre elle et cette fille un grand bourbier qu'on franchissait à la faveur d'une petite planche : la fée feignit d'avoir fait un faux pas, et s'étendit tout de son long dans la boue, en jetant des cris épouvantables. La jeune demoiselle, touchée de compassion, appela ses gens qui n'étaient pas fort éloignés ; mais, comme ils tardaient trop au gré de son impatience, elle entra elle-même dans le bourbier, et donna la main à la vieille, pour l'aider à se relever. Laidronette, c'était le nom de cette demoiselle, ne se contenta pas d'avoir rendu ce service à la fée ; elle la fit monter dans son carrosse ; et étant arrivées à un

village qui n'était pas loin de là, et où Laidronette avait sa maison de campagne, elle lui fit donner un de ses habits, pendant qu'on nettoyait celui de la vieille, qui était gâté : elle poussa même l'humanité jusqu'à la faire dîner avec elle. Pendant le repas, la fée, selon sa coutume, lui fit des questions. Oserai-je vous demander, ma belle demoiselle, lui dit-elle, comment l'on nomme la ville que nous voyons au pied de cette montagne ? Laidronette fit un grand éclat de rire, en s'entendant appeler belle ; c'était la première fois de sa vie qu'on s'était avisé de lui donner ce nom. Ou vous voulez vous moquer de moi, ou vous n'avez pas la vue bonne, dit-elle à la vieille. Je n'ai jamais rien vu qui approche de ma laideur, et l'on ne peut, sans chercher à m'insulter, me donner l'épithète de belle. Je n'ai pas la vue des meilleures, répondit la vieille ; mais, comme je crois que tout ce qui est bon, est beau, je croyais ne rien risquer en vous donnant ce titre. Au reste, mademoiselle, voudriez-vous me dire si vous regardez comme un malheur, cette laideur que vous assurez être choquante ? Non, en vérité, ma bonne, répondit Laidronette ; je ne vois pas qu'on me compte pour moins qu'une autre dans la société. J'ai tâché de compenser ce qui me manque de ce côté-là, par la douceur de mes mœurs, et par l'agrément de l'esprit ; et, j'ai quelquefois la vanité de croire que j'y ai réussi : ce n'est pas que je fusse fâchée d'être belle ; mais je ne suis pas fille à me désespérer, parce que cela n'est pas. Vous n'avez plus rien à désirer de ce côté, lui dit la fée ; regardez-vous dans votre miroir. En disant ces paroles, Bienfaisante disparut, en se félicitant d'avoir rendu service à une personne qui le méritait si bien.

Elle descendit vers Paris ; c'était la ville dont elle avait demandé le nom, et s'assit vis-à-vis d'une grosse ferme. Le maître qui était debout sur la porte, les bras croisés, paraissait enseveli dans

la tristesse. Bienfaisante le pria de lui faire donner un verre d'eau. Volontiers, ma bonne, lui dit cet homme ; entrez, vous dînerez avec nos gens. Je n'ai pas besoin de manger, lui dit la vieille ; mais oserais-je vous demander la cause de votre chagrin ? Une bagatelle, répondit cet homme ; et je suis honteux d'y être si sensible. Voyez-vous cet arbre, continua-t-il, en faisant remarquer qu'il y en avait un devant la porte ; je l'ai planté moi-même, étant encore enfant, et je l'ai vu croître avec un plaisir inexprimable. Il me garantissait en été des ardeurs du soleil, et produisait les meilleurs fruits du monde, des poires d'une beauté, d'une grosseur sans égale ; hélas ! mon pauvre arbre est mort ; j'eusse donné la moitié de mon bien pour le sauver ; mais il n'y a plus de remède. Cet homme, en achevant ces paroles, ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Consolez-vous, lui dit la fée, vous mangerez cette année de son fruit : en même tems, elle toucha l'arbre qui, dans l'instant, reprit sa première vigueur, et parut chargé de fleurs ; car on était au milieu du printems.

Il faut bien peu de chose pour troubler la félicité d'un homme, dit la fée, en s'éloignant du fermier. Elle continua ensuite son chemin vers la ville, et vit en y entrant une figure assez extraordinaire. C'était un grand homme sec, vêtu d'un habit dont la couleur avait été noire autrefois ; mais qui alors était gris. Une grande perruque à moitié rongée par le tems, lui couvrait la tête ; sa chemise sale était ornée de manchettes à moitié déchirées ; ses bas étaient troués en plusieurs endroits ; en un mot, cet homme présentait une image vive de l'indigence. Il entra dans un chétif cabaret, où il se fit apporter un ordinaire de cinq sous, qu'il dévora plutôt qu'il ne le mangea. Bienfaisante qui s'était mise à table vis-à-vis de lui, l'invita à joindre leur dîner, et cela, dans un tems où celui de son voisin tirait à sa fin ; ainsi, la proposition ne pou-

vait pas manquer d'être bien reçue. Une poularde qu'elle avait fait apporter, fut dépêchée en un instant, aussi bien qu'un énorme morceau de bœuf à la mode. Cet homme, étant un peu rassasié, rompit le silence qu'il avait observé fort religieusement, et dit à la vieille : vous êtes, sans doute étonnée, madame, de mon appétit ; mais je ne fais qu'un repas en vingt-quatre heures, et je le fais bon quand je puis. Bienfaisante ne put s'empêcher de rire de la franchise de cet homme, et lui demanda quelle était sa profession. Hé ne la devinez-vous pas à ma figure, lui répondit-il, en fourrant ses mains dans un manchon pelé qu'il avait quitté pour dîner ? Je suis auteur, pour mes péchés, madame. Je ne me serais jamais imaginé que ce talent ne fût pas suffisant pour faire vivre celui qui le possède, lui dit Bienfaisante ; ne vous procure-t-il pas des ressources gracieuses, des connaissances honorables et utiles ? Il y a auteurs et auteurs, répartit cet homme. Je n'ai pas assez de talent pour produire ces ouvrages brillans qui nourrissent leurs maîtres ; un Angola, par exemple, un Acajou, un Sopha. Je ne puis tirer de ma cervelle que du bon, de l'utile ; et cela ne donne pas de l'eau à boire. Vous me surprenez de plus en plus, lui dit Bienfaisante : et de quoi traitent, s'il vous plaît, ces brillans ouvrages dont vous venez de me dire les titres ? Comment, morbleu ! dit l'auteur, de quel pays venez-vous, pour ignorer le contenu de ces livres ? Ce sont des bagatelles obscènes, débitées avec esprit, légèreté, dans un langage fleuri. Les éditions disparaissent et se multiplient ; et un ouvrage de morale, dont un libraire hardi me donna dix pistoles l'année passée, est encore tout entier dans sa boutique, si on en excepte une vingtaine d'exemplaires, dont je dois encore la relieure, et que je distribuai à quelques-uns de mes amis, qui s'étaient charges de prôner l'ouvrage ; mais ils perdirent leur latin ; et cet ouvrage m'a tellement décrié, que mon

seul nom est capable de faire bailler et dormir tout un café. Ne pourriez-vous pas, dit la fée, qui mourait d'envie de rire, trouver quelque imprimeur honnête homme et charitable, qui connût le prix de vos ouvrages, et qui se chargeât de les faire imprimer sans vous nommer, puisque votre nom est si fort décrié ? Vous venez, sans doute, du Monomotapa, ma bonne mère, répondit l'auteur, à demi en colère. Un imprimeur charitable et honnête homme ! j'aimerais autant qu'on me parlât d'un procureur désintéressé. Apprenez donc, puisqu'il vous plaît d'ignorer ce qui est connu de tout le genre humain, qu'un imprimeur est un animal ignorant par essence, voleur comme un arabe, et dur comme un juif, vis-à-vis d'un auteur indigent. Si vous pouviez imaginer à quelles bassesses je me suis trouvé contraint de descendre, pour obtenir l'honorable emploi de correcteur d'imprimerie, vous vous étonneriez qu'un honnête homme ait pu y survivre : aussi, ne suis-je plus qu'un squelette ; et, si le ciel ne met bientôt fin aux peines que j'endure, il faudra que je succombe. Mais enfin, poursuivit la fée, ne pourriez-vous pas vous procurer l'appui de quelques grands seigneurs, à la faveur d'une épitre dédicatoire ? Oh ! pour le coup, vous avez résolu de me faire devenir fou, avec vos ne pourriez-vous pas, dit l'auteur en se levant brusquement de sa place ; non, madame, je ne puis rien : l'on est revenu des épîtres dédicatoires, on ne les paie plus ; et, dans le fond, on fait fort bien : cela multipliait les mauvais ouvrages ; et, tel ne s'avisait de devenir auteur en dépit de la nature, que parce qu'il comptait sur le bénéfice de l'épître. Je n'ai pas prétendu vous fâcher, lui dit Bienfaisante ; je serais même charmée de vous rendre service. Oserai-je vous prier de me lire quelques-unes de vos productions ? Mais il fait froid ici, ne pourriez-vous pas me conduire chez vous ? Je ne vous réponds pas, lui dit l'auteur, que

ma chambre soit plus chaude que cette boutique ; car de l'hiver il n'y a pas de feu. J'écris dans mon lit, faute de pouvoir mieux faire ; mais à coup sûr, vous vous échaufferez en montant, car le grenier que j'occupe est au septième étage. Bienfaisante suivit l'auteur ; qui lui donna galammant la main pour monter, et lui offrit la seule chaise qui était dans la chambre ; encore était-elle si démantibulée qu'on n'y était pas trop en sûreté. Quelques ais couverts de livres et de papiers poudreux, une table boîteuse, un pot a bière, une bouteille qui servait de chandelier, un mauvais châlit, voilà l'inventaire exact de monsieur Biendisant ; c'est ainsi que se nommait le maître du logis, qui fut contraint de s'asseoir sur le pied de son lit. Il lut quelques manuscrits à Bienfaisante, qui ne put s'empêcher d'admirer les talens de cet auteur disgrâcié de la fortune. Voyez-vous, madame, lui dit-il, au milieu de ma misère, peu s'en faut que je ne sois plus heureux qu'un roi. Si mes ouvrages me procuraient seulement de quoi vivre comme le plus austère anachorète, je ne demanderais rien davantage : j'aime le travail, et toute mon ambition se borne à m'y livrer sans distraction ; mais je sèche sur pied de me voir destiné tout le jour à corriger les sottises d'autrui, sans pouvoir y trouver à redire.

Pendant que Biendisant soulageait sa douleur par ses plaintes, Bienfaisante se livrait à ses réflexions. Est-il possible, disait-elle, qu'au milieu d'une ville où régne le goût, un homme d'un mérite solide soit oublié, réduit à une situation misérable, et que ses talens restent ensevelis, faute de trouver une main qui le tire de la poussière ? C'est pour soulager le mérite indigent que le ciel m'a fait dispensatrice de ses dons : hâtons—nous de les répandre. Les fées ne font jamais d'inutiles souhaits : à peine Bienfaisante avait-elle achevé de faire le sien, que le taudis de Biendisant prit une autre face. Les misérables meubles dont j'ai fait le détail, dis-

parurent, et firent place à un ameublement simple, mais commode. Une bibliothèque bien garnie attira sur-tout l'attention de Biendisant, à qui Bienfaisante dit ces paroles : Livrez-vous sans contrainte au goût que vous avez pour l'étude ; toutes les fois que vous prendrez le petit coffre, qui est au côté droit de la bibliothèque, vous y trouverez la somme que vous aurez souhaitée. Biendisant voulut se jeter aux pieds de sa bienfaitrice ; mais elle était déjà disparue, et cherchait de nouvelles occasions de faire des heureux.

La ville où elle était alors, était capitale d'un grand royaume ; on la nommait Paris. Bienfaisante, après avoir marché fort longtems, vit une jeune fille qui marchait assez vite, à qui elle demanda si elle ne pourrait lui indiquer une auberge où elle pût passer la nuit. Volontiers, ma bonne mère, lui répondit la fille d'un air gracieux ; vous n'avez qu'à me suivre, et je vous conduirai chez mon hôtesse ; c'est une brave femme qui a des chambres garnies, et chez laquelle vous serez parfaitement bien. Mais, dites-moi, je vous prie, vous n'êtes donc pas de Paris, et vous n'y connaissez personne ? Non, ma belle enfant, lui répondit la fée, je ne fais qu'y arriver. Dieu soit loué, lui dit la fille, de m'avoir conduite par cet endroit ! Paris est plein de méchantes gens. Mais, madame, je marche peut-être bien vite pour vous ; prenez mon bras : j'irais plus doucement ; mais je viens d'essayer une robe qu'il faut rendre demain matin, sans quoi je n'aurais pas de quoi faire un bouillon à ma pauvre mère qui est malade. Ne vous gênez point, lui dit la fée. Je marche bien, malgré mon âge, et je suis en état de vous suivre. Pendant le reste du chemin, cette fille apprit à Bienfaisante que son père était cordonnier, et qu'il avait eu autrefois beaucoup de pratiques ; mais que, comme il servait des gens de qualité, il avait fait tant de crédit qu'il s'était ruiné, en sorte qu'il

avait laissé sa mère fort pauvre et fort infirme. Heureusement, dit la jeune fille, je sais un bon métier ; mais les loyers sont si chers ; on gagne si peu, que j'ai bien de la peine à nourrir cette pauvre femme, à qui je ne puis procurer les commodités que sa maladie exige. Je veux la voir, dit Bienfaisante ; j'ai de bons remèdes, et peut-être pourrai-je la guérir. Que je vous aurais d'obligation, lui dit la jeune fille en pleurant de joie, et en lui serrant les mains ! C'est une si bonne femme ; elle m'aime avec tant de tendresse, que je donnerais ma vie pour la soulager. Elles arrivèrent comme elle disait ces paroles : Réjouissez-vous, ma mère, lui dit la jeune fille ; je vous amène une bonne dame qui espère vous rendre la santé. Bienfaisante s'approcha de la malade, la consola ; et, lui ayant fait prendre quelques gouttes d'un excellent élixir, cette bonne femme se trouva guérie dans le moment. On ne peut exprimer les transports de la mère et de la fille ; cette dernière courut à une armoire, d'où elle tira quatre sous qui étaient enveloppés dans du papier, et descendit chercher une chopine de vin. Pendant son absence, la mère dit à la fée, je crains que ma fille ne meure de joie. Cette pauvre enfant m'est tellement attachée, qu'elle travaille jour et nuit pour me nourrir, et ne respire que pour m'adoucir ma misère. Bienfaisante, attendrie, félicita la fille qui rentrait dans le moment, et qui se hâtait de lui rincer un verre. Elle but un doigt de vin ; et, touchant de son bâton un grand coffre qui était dans la chambre : Jouissez, lui dit-elle, de la récompense qui est due à votre piété, et puisse le ciel vous conserver long-tems pour votre consolation mutuelle ! En achevant ces paroles, le coffre se trouva plein de pièces d'or, et la fée disparut.

Quelques heures après, Bienfaisante se trouva à la porte d'une maison, où elle entendit pousser de grands cris. Tout y paraissait

dans le désordre ; plusieurs personnes entraient et sortaient avec précipitation, paraissaient si fort occupées, que la fée passa jusques dans le principal appartement, sans qu'on lui demandât ce qu'elle voulait. Elle aperçut contre terre une femme bien mise, qui s'arrachait les cheveux ; un homme assis à côté d'elle, insensible en apparence à la douleur de cette dame, avait les mains croisées, et les yeux fixés contre terre. Plusieurs autres personnes entouraient le lit d'un enfant de quatre ans qui tirait à sa fin, et jetaient des hurlemens épouvantables. Bienfaisante s'approcha de l'homme qui paraissait si tranquille, et le pria de lui dire quelle était la maladie de cet enfant : J'ai, dit-elle, d'excellens remèdes : peut-être pourrais-je apporter du soulagement à votre peine. Cet homme, ayant jeté les yeux sur la fée, lui répondit tristement : Si vous saviez faire des miracles, j'espérerais quelque chose ; mais... Il n'eut pas le tems d'achever : la dame, au premier mot que la fée avait prononcé, s'était assise sur son séant ; ses larmes s'étaient taries ; et, lorsqu'elle eût entendu que cette femme se vantait d'avoir de bons remèdes, elle se leva avec précipitation, la serra dans ses bras, et la conjura de lui rendre la vie, en sauvant celle de son enfant : puis, sans lui donner le temps de répondre, elle la mena auprès du lit, et recommença ses cris, en voyant que l'enfant était près de rendre le dernier soupir. Les fées, sans avoir jamais étudié la médecine, sont plus savantes que les plus habiles médecins, pour la connaissance exacte qu'elles ont de toutes les parties du corps, qu'elles voient comme à découvert. Elle connut bientôt que la maladie de cet enfant était causée par un ver d'une prodigieuse grosseur, dont les piqûres lui causaient d'étranges convulsions. Elle demanda une cuillerée d'eau fraîche, et y mit une poudre dont elle connaissait l'efficacité. L'enfant, après quelques agitations, rendit ce ver, et parut aussi-

tôt beaucoup mieux. Donnez-lui à manger, lui dit la fée ; vous pouvez compter qu'il est guéri. À ces mots, le père qui n'avait pas daigné sortir de sa place, courut vers l'enfant ; mais, lorsqu'il eut aperçu le ver qu'on trouva dans le lit, il tomba comme troublé aux pieds de la fée, lui serrait les mains, puis il se levait pour regarder son fils, et revenait prendre la même posture. Après que les premiers transports furent passés, il prit Bienfaisante par la main ; et, l'ayant conduite dans son cabinet : Madame, lui dit-il, je vous dois tout ; heureusement je suis assez riche pour vous prouver ma reconnaissance : ne mettez pas de bornes à vos désirs : quand il m'en coûterait tout mon bien, je ne croirais pas trop payer le service que vous venez de me rendre. Je suis charmée de votre gratitude, lui dit la fée ; mais, monsieur, je ne cherche en obligeant que le plaisir de faire du bien. Il voulut répliquer ; mais Bienfaisante était allée chercher d'autres aventures.

Elle passait un jour sur une place où l'on louait des voitures pour aller à quelques lieues de-là : un homme fort bien mis, et d'une figure assez intéressante, demandait au commis une chaise à deux places. Il prit envie à la fée d'être du voyage : l'usage lui permettait de s'associer avec cet homme ; car, dans ces sortes de voitures, on se met sans façon auprès du premier venu ; on se parle comme si on se connaissait depuis long-tems, et l'on s'oublie entièrement en mettant pied à terre. Bienfaisante ne fut pas long-tems sans s'apercevoir que son compagnon de voiture avait du chagrin ; il soupirait souvent, et ne répondait à ce qu'elle lui disait, qu'avec des distractions qui prouvaient qu'il était occupé de quelque chose qui lui tenait au cœur. Vous me paraissez rêveur, lui dit la fée ; oserais-je vous demander ce qui vous occupe. Ma demande paraît indiscrète ; mais le cœur me dit que je puis

quelque chose pour votre soulagement. Cet homme, l'ayant regardée en souriant, lui dit : Vous seriez bien habile si vous pouviez me rendre ma tranquillité : je veux bien vous avouer que ma tristesse a sa source dans une cause si ridicule, que je n'ai jamais eu le courage de la déclarer à personne. Je suis marchand ; et, outre le gain que me procure mon commerce, je possède un revenu honnête. Je me porte bien, Dieu merci : j'ai une femme et trois enfans que j'aime, et dont je suis aimé. Il semblerait, après cela, que je devrais être heureux : point du tout. L'incertitude des évènemens de la vie, se présente à chaque moment à mon imagination. Je ne puis gagner sur moi de jouir du présent que je laisse échapper, pendant que je me livre à la craint de ce qui peut m'arriver de fâcheux à l'avenir. Chaque jour me paraît être la veille de celui où je dois perdre ma femme, mes enfans, mes biens, ma santé ou ma vie. Vous sentez bien qu'avec une telle inquiétude, qui, quelque ridicule qu'elle paraisse, est pourtant fondée, il ne m'est pas possible d'être heureux. Je pourrais devenir roi, sans l'être davantage ; il semble même que je ne puisse acquérir de nouveaux biens, sans sentir augmenter ma peine, puisque la crainte d'en être privé m'en pêcherait de les goûter. Effectivement, dit la fée, votre situation est singulière : les hommes, pour l'ordinaire, ne cherchent à pénétrer dans l'avenir que pour y trouver une situation plus douce que celle dont ils jouissent ; et l'espérance de cet avenir plus heureux, a le pouvoir d'adoucir la situation présente des plus grands malheureux. Je ne puis m'empêcher, dit cet homme, de regarder l'incertitude dans laquelle nous vivons pour l'avenir, comme une des plus grandes misères de la condition humaine. Nous marchons ici-bas comme à tâtons ; environnés de précipices, les pas que nous faisons pour les éviter, nous y conduisent le plus souvent. L'homme serait

moins à plaindre s'il voyait d'un coup-d'œil les malheurs dont il est menacé pendant le cours de sa vie : il saurait sur quoi compter, et pourrait prendre des mesures pour les éviter ou les réparer. Je ne sais, dit la fée, si ce moyen serait bien propre à rendre l'homme heureux ; toutefois il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'épreuve. Vous connaîtrez, au commencement de chaque année, les malheurs qui doivent vous arriver ; je souhaite, que cette connaissance vous procure autant de tranquillité que vous vous en êtes promis. Cet homme crut que la fée était folle, et s'apprêtait à rire de la promesse qu'elle lui faisait ; mais il se trouva seul.

Bienfaisante eut encore un grand nombre d'occasions d'exercer la bonté de son cœur. Mais il serait trop long d'en faire le détail, je m'arrête à sa dernière aventure. Un jour elle trouva à la porte d'un temple un pauvre qui se soutenait sur deux potences, et dont les haillons annonçaient l'indigence : elle connut à la pâleur de son visage qu'il était malade : cependant, il avait une physionomie tranquille, contente, qui surprit la fée. Bon jour, mon ami, lui dit-elle, en lui donnant quelque argent. Je n'ai jamais eu de mauvais jour, répondit le pauvre en la remerciant. Une telle réponse étonna Bienfaisante. Vous me surprenez, lui dit-elle ; j'aurais cru, au contraire, que dans la situation où vous êtes, vous n'en auriez jamais connu d'autres. Vous ne connaissez pas toute l'horreur de mon état, dit le pauvre : mes maux sont peu de chose en comparaison de ceux que je souffre, en voyant la misère d'une famille que j'aime, et que je suis hors d'état de soulager. Cependant, je n'ai jamais eu de mauvais jours, parce que je n'ai jamais regardé mes peines que comme des moyens dont la Providence se sert pour me conduire au vrai bonheur. Bienfaisante, curieuse d'avoir un long entretien avec ce pauvre, lui proposa de la conduire à son gîte. Volontiers, lui répondit-il ; mais je crains que

vous ne vous repentiez de votre curiosité. Je n'ai que des objets bien tristes à présenter à vos yeux. En disant ces paroles, il marcha jusqu'au fond d'une petite rue, et la fit monter dans un galetas, où elle vit deux enfans couverts de plaies, que pansait une pauvre femme, dont le corps était à moitié nu. Il n'y avait que de la paille dans la chambre, et la fée fut contrainte de s'asseoir sur le plancher. Y a-t-il long-tems que vous êtes dans cette situation, demanda Bienfaisante ? Depuis deux ans, répondit cet homme : j'étais cordonnier de ma profession ; et, sans avoir jamais été fort riche, je nourrissais honnêtement ma famille. Le feu prit à ma maison, et je perdis dans une nuit tout ce que je possédais ; je devins ensuite perclus des deux jambes, et mes pauvres enfans furent couverts de lèpres. Depuis ce tems-là, il ne me reste de ressource que la charité des fidèles, et je la sollicite chaque jour pour pouvoir donner du pain à mes pauvres enfans. Je m'étonne, lui dit la fée, que vous ayez pu conserver votre tranquillité au milieu de tant de malheurs. Et pourquoi ne l'aurais-je pas conservée, lui dit cet homme ? J'appartiens à un père infiniment bon, et puissant ; je sais bien qu'il m'aime, qu'il peut et qu'il veut me rendre heureux : je m'abandonne donc avec une aveugle confiance à sa conduite ; et je suis intimement persuadé que ma pauvreté, mes maux et ceux de mes enfans, sont préférables à notre égard, à la santé et aux richesses, puisque ce Dieu, plein de bonté, nous les envoie. N'avez-vous jamais manqué du nécessaire, lui dit la fée ? Non, madame, répondit le pauvre, et il m'est arrivé aujourd'hui, peut-être pour la centième fois, d'avoir passé tout le jour sans recevoir aucune aumône, et cela, dans le tems où nous n'avions pas un morceau de pain pour le lendemain : je ne vous dirai pas que je ne fusse tenté de me défier de la Providence ; mais je me rappelais aussitôt ces paroles, qui m'ap-

prennent que les lis des champs, qui ne travaillent, ni ne filent, sont plus parés que Salomon ; et, dans le tems où je me préparais à regagner mon gîte, je recevais en un moment plus que je n'aurais osé demander. Bienfaisante, saisie de respect à la vue d'une vertu si sublime, résolut d'employer son art pour procurer à cet homme une situation brillante. Je ne mets point de bornes à vos desirs, lui dit-elle. Je suis fée ; et, dans cette qualité, il n'est presque rien que je ne puisse faire en votre faveur ; demandez. Le ciel m'en préserve, lui dit le pauvre. Trop aveugle sur ce qui me regarde, j'irais peut-être souhaiter tout de travers. Laissez, s'il vous plaît, à la Providence le soin de choisir ce qu'il me convient : devenez, si vous le voulez, son instrument pour nous assister de tems en tems ; je n'ai d'autre souhait à faire que celui d'être soumis à ses dispositions dans tout ce qu'elle ordonnera à notre égard. Mais, lui dit la fée, ne serais-ce pas tenter Dieu, de refuser les remèdes qui peuvent rétablir votre santé et celle de vos enfans ? Prétendez-vous qu'il fasse un miracle en votre faveur, et qu'il vous guérisse par des voies extraordinaires ? Nullement, ma bonne dame, lui dit le pauvre, et, c'est pour cela que je refuse votre secours : envoyez-nous un médecin, si vous le jugez à propos, nous nous soumettrons à ses ordonnances ; il n'y a rien là qui ne soit dans l'ordre, et Dieu l'éclairera sur nous si cela nous est avantageux ; remettez-moi, si vous le voulez encore, en état de gagner ma vie, je travaillerai sans relâche, en abandonnant à la Providence le soin de faire fructifier mon travail, quand je serais sûr de voir une seconde fois le feu me priver du fruit de ce travail ; voilà tous les souhaits que je puis former. Et tous ceux que je veux remplir, lui dit la fée. Vous m'ouvrez les yeux. Il n'appartient point à des intelligences bornées, de retoucher aux œuvres de l'être infiniment sage. Bornons-nous à nous servir des

moyens naturels pour adoucir la situation des malheureux, sans vouloir nous aviser de leur accorder des dons que Dieu ne leur a refusés que, parce qu'ils leur seraient devenus funestes. Que je crains d'avoir fait le malheur de ceux que j'ai doués jusqu'à ce jour ! en achevant ces paroles, Bienfaisante disparut, et laissa dans le galetas une bourse où il y avait cent pièces d'or. Cette somme ayant mis cet homme en état de payer les médecins, il recouvra la santé, aussi bien que ses enfans ; et, tandis que dans sa boutique, il se livrait de nouveau au travail, la fée se rendit dans son royaume, résolue d'y passer quelques années, avant de s'instruire de l'usage qu'on aurait fait des biens qu'elle avait dispersés.

La reine des fées, retournée dans son royaume, y passa huit années à rétablir le bon ordre parmi ses sujettes. Elle attendait avec impatience le moment où, débarrassée de tous autres soins, elle pourrait examiner si les dons qu'elle avait faits, avaient été avantageux ou funestes aux personnes auxquelles elle les avait dispensés : ce moment vint enfin. Elle se transporta d'abord dans le hameau où elle avait reçu l'hospitalité d'une manière si généreuse ; et, le premier objet qui frappa ses yeux, fut un palais superbe, qui avait pris la place de la pauvre cabane où logeait le couple charitable qu'elle avait enrichi. Un équipage leste était à la porte, avec un grand nombre de chevaux, de chiens, et de véneurs. À qui appartient ce palais ? demanda la fée, qui avait pris la figure d'une jeune fille mal vêtue, et couverte d'ulcères. Celui qui demeure dans ce château, lui répondit un vieillard, fut autrefois un de nos égaux. Nous n'avons jamais pu comprendre par quel enchantement il est tout-à-coup devenu riche ; mais nous concevons encore moins comment les richesses ont pu produire en lui un changement aussi subit. Le marquis de Durcy, dans le

tems qu'il n'était qu'un pauvre bucheron, se faisait adorer de tous ses voisins ; il était doux, charitable, bienfaisant ; mais, depuis qu'il est devenu grand seigneur, ce n'est plus la même chose. Il est si fier, qu'à peine nous osons le regarder ; et, tandis qu'il dépense des sommes immenses pour nourrir des domestiques, des chiens, des chevaux, il verrait, sans pitié, ses anciens voisins mourir de faim à sa porte. Sa femme fait la princesse, et l'on ne peut rien ajouter à la dureté de tous les deux. Il a acheté le bois où il travaillait autrefois pour gagner sa vie, et, il n'y a pas quatre jours qu'il maltraita l'un de mes fils, et lui cassa sa canne sur le corps, parce que ce pauvre garçon était accusé d'avoir rompu une branche d'arbre. De pauvres gens, comme nous, sommes obligés de souffrir tout cela sans nous plaindre : c'est le seigneur de la paroisse. Le bailli et le procureur-fiscal mangent tous les jours à sa table, aussi bien que monsieur le curé : comment pourrions-nous espérer d'obtenir justice ? À peine ce bon homme avait-il achevé de parler, que le marquis sortit de son palais, suivi d'une petit cour que paraissait empressée à lui plaire. Généreux seigneur, lui cria la fée, ayez pitié d'une pauvre créature dénuée de tout secours. Commandez qu'on me reçoive dans vos écuries ; je serai trop heureuse qu'on m'y nourrisse des restes de vos domestiques. Voilà une impudente créature, dit le marquis de fraîche date, en regardant la fée de travers ; elle prend mon château pour un hôpital. Retire-toi, malheureuse, et, si tu t'avises de reparaître à mes yeux, je te ferai assommer par mes gens. La fée reprit dans ce moment sa figure naturelle. Je ne vous ferai point de reproche, dit-elle à ce mauvais riche, qui était tombé à ses pieds sitôt qu'il l'avait reconnue ; c'est à moi à qui l'on doit reprocher tous vos crimes : devais-je me croire plus sage que la Providence, qui vous avait fait naître pauvre, parce qu'elle prévoyait l'étrange abus que

vous feriez des richesses ? Retournez dans votre néant, puissiez-vous y retrouver vos premières vertus ! À ces mots, le palais disparut, aussi bien que toutes les richesses qui y étaient contenues. Les créanciers du marquis se saisirent de ses autres biens, et il ne lui resta que sa chétive cabane, où il fut trop heureux de trouver un asyle, et où il eut tout le tems de se repentir de son trop de dureté.

Bienfaisante ne souhaita qu'en tremblant de se trouver auprès de la jeune fille, à qui elle avait accordé la beauté. Elle était assise au lieu où la fée l'avait vue la première fois ; mais son occupation était bien différente. Elle tenait un miroir de poche ; et, considérant les ravages que la petite vérole venait de faire sur son visage, elle versait un torrent de larmes. Si la fée n'eût pas été sûre que son art ne pouvait la tromper, elle eût craint de s'être méprise, tant cette fille était méconnaissable. Bienfaisante prit la figure de une paysanne qui portait des fruits ; et, s'étant approchée de cette demoiselle, elle lui en offrit de si bonne grâce, qu'elle attira toute son attention. Oserais-je vous demander pourquoi vous pleurez, lui dit la fée, d'un air compatissant ? Pouvez-vous me faire une pareille question ? répondit la demoiselle. Regardez-moi, et vous serez instruite du sujet de mes larmes. Hélas ! il fut un tems où une pareille situation m'était indifférente ; mais aujourd'hui je ne la puis supporter sans horreur. Dans l'instant, Bienfaisante, qui avait repris la forme de la vieille, avez-vous moins de raison aujourd'hui que vous n'en aviez alors ? Cette fille, après s'être rassurée, dit à la fée : quel funeste présent m'avez-vous fait, madame ? ou rendez-moi ma beauté, ou rendez-moi les vertus que je possédais, et qu'elle a fait disparaître. Je ne conçois pas, lui dit la fée, pourquoi votre beauté vous aurait fait perdre vos vertus ; et, je vous serai obligée, si vous voulez bien

m'apprendre sur quoi vous fondez les reproches que vous me faites. Volontiers, lui répartit la jeune fille.

Je suis née au milieu d'une famille, où la beauté semblait héréditaire ; et, cadette de trois sœurs qu'on pouvait comparer aux grâces, ma laideur semblait donner un nouveau lustre à leurs agrémens. À peine ai-je commencé à me connaître, que la difformité de mes traits qu'on me reprochait sans cesse, me fit croire que j'étais la plus malheureuse de toutes les créatures. J'avais une gouvernante qui avait beaucoup de mérite. Comme elle me voyait le rebut de ma famille, elle s'attacha à moi plus particulièrement qu'à mes sœurs qui, caressées de tout le monde, se montraient moins dociles. Ma chère enfant, me disait-elle quelquefois, pourquoi vous affligez-vous d'un mal imaginaire ? il n'est pas nécessaire d'être belle pour être aimable, et il ne tiendra qu'à vous de l'emporter sur vos sœurs, en acquérant une espèce de mérite, que les maladies et les années ne pourront vous ôter. À force d'entendre répéter la même leçon, je fus curieuse de savoir quelle était cette espèce de mérite que ma gouvernante me vantait sans cesse, qui, selon elle, suppléait à la beauté, et que les grâces extérieures ne pouvaient remplacer : je m'abandonnai totalement à sa conduite ; et, par ses sages instructions, j'acquis une douceur, une affabilité, des lumières qui firent oublier ma laideur. Mes sœurs, à la vérité, avaient un grand nombre d'amans ; mais j'avais des amis, et j'étais estimée de tous les honnêtes gens. Je refusai plusieurs partis que mes sœurs se seraient crues heureuses d'accepter ; et, si d'abord elles attiraient la foule dans les compagnies où nous nous trouvions ensemble, j'étais bien sûre qu'on sacrifierait bientôt le plaisir des yeux, à la satisfaction des oreilles. Voilà, madame, les biens que vous m'avez fait perdre. À peine ai-je pu me regarder avec complaisance dans

mon miroir, qu'uniquement sensible au plaisir d'être admirée, j'ai négligé toutes les choses qui pouvaient orner mon esprit : plus de lecture, d'entretiens utiles. La moitié du jour se passait à relever, à ma toilette, les agrémens que vous m'aviez donnés, et l'autre moitié à les donner en spectacle, et à recueillir le tribut flatteur des louanges qu'ils m'attiraient. Huit années se sont rapidement écoulées ; et une maladie funeste, en m'enlevant tout-à-coup mes charmes, m'a rendue la fable de toutes les personnes que ma fierté et le changement de mes mœurs avaient indignées contre moi. Je n'ose plus paraître dans ces compagnies, dont je croyais faire tout l'agrément il y a quelques mois. Chacun se fait un mérite de me faire sentir que la solitude est le seul parti qui me convienne. Qu'elle se fasse religieuse, dit-ton, ou qu'elle se marie à quelque cadet de Gasgogne, à qui sa dot fera vaincre de dégoût qu'elle inspire. J'ai voulu suivre le premier de ces conseils ; mais, madame, la solitude qui faisait autrefois mes plus chères délices, m'est devenue insupportable. Mon esprit, ce me semble, s'est rétréci à force de s'être occupé de bagatelles : j'ai perdu le goût du bon, de l'utile. Si je prends un livre, je baille, il me tombe des mains, je m'endors. Je regrette le jeu, les spectacles ; en un mot, je suis la plus malheureuse de toutes les créatures. En achevant ces paroles, cette fille fondit en larmes, se regarda machinalement dans le miroir qu'elle tenait ; et, comme si elle se fut vue pour la première fois, le jeta de dépit à vingt pas d'elle. Bienfaisante en eut pitié, et se reprochant ses malheurs, résolut de les réparer, s'il était possible. Que n'est-il en mon pouvoir, lui dit-elle, de vous accorder tout-à-la-fois, le retour de votre beauté, et celui de votre raison ! mais je ne puis vous rendre que l'un de ces deux avantages ; choisissez. Laidronette, à cette proposition, demeura rêveuse, et parut violemment agitée ; puis se

levant tout-à-coup, elle dit à la fée : je ne balance plus, madame ; que ma laideur augmente, s'il le faut, pourvu que je me retrouve dans les heureuses dispositions où j'étais il y a quelques années ; rendez-moi ma vertu, ma raison, je suis contente. Ce que vous me demandez surpasse mon pouvoir, lui répondit Bienfaisante ; il fallait vous-même vous remettre en possession de ces trésors, et vous venez de le faire. Votre choix annonce le retour de votre raison, et désormais vous ne serez plus en danger de la perdre : la nature sera pour vous sans voile ; mais vos connaissances, loin de vous exciter à la vanité, vous rendront plus douce et plus humble, si toutes les fois que vous acquerrez une nouvelle connaissance, vous avez le soin d'ouvrir un in-folio que vous trouverez sur votre table. Vous y trouverez la liste de toutes les choses que vous ignorerez toute votre vie ; et, cette liste immense, en comparaison des choses que vous saurez, rabattra les fumées de vanité qui vous monteront à la tête. Ne croyez pas, au reste, que je veuille vous tirer de l'ordre de la Providence, en vous douant ainsi : elle ne vous avait privée des grâces corporelles, que pour vous donner le tems de cultiver vos talens naturels ; j'avais dérangé mal-à-propos ses vues sur vous, et je vous remets dans l'ordre dont je vous avais malheureusement tirée. Ainsi parla la fée.

Juste ciel ! s'écria la fée, après avoir quitté Laidronnette, je n'ai fait jusqu'à ce jour que des présens funestes ; ô sagesse des mortels ! vous n'êtes que folie, qu'aveuglement ; et les hommes, en suivant vos lumières, font autant de chutes que de pas. Après cette exclamation, Bienfaisante s'achemina vers la ferme où elle avait rendu la vie à un arbre prêt à mourir. On était alors dans la saison des fruits, et elle ne put s'empêcher d'admirer les belle poires dont il était couvert. Pour le coup, dit-elle, je n'ai rien à me reprocher dans ce lieu-ci ; et le bon fermier, s'il vit encore, a eu

tout le tems de jouir des fruits de ce bel arbre, dont il déplorait la mort prochaine. Comme elle achevait ces paroles, elle entendit le vieillard qui jetait de grands cris mêlés de plaintes. Maudit soit la vieille sorcière ! disait-il ; qui la priait de se mêler de mes affaires ? Dieu savait bien ce qu'il faisait, lorsqu'il fit sécher ce malencontreux poirier, qui me donne aujourd'hui des fruits si amers. La fée se hâta d'entrer, pour savoir de quoi ce bonhomme se plaignait. Mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il manqua lui sauter aux yeux. Venez-vous encore, lui dit-il, m'apporter quelque malheur ? Vous avez fait une belle besogne, en ressuscitant mon arbre, et en me donnant de si belles poires : hier, il en a tombé une sur la tête de mon petit fils, qui est aussi mon filleul ; l'enfant se meurt, et nous vous avons cette obligation. Montrez-moi cet enfant, dit la fée, et je n'épargnerai rien pour réparer le mal dont je suis la cause innocente. On mena Bienfaisante dans la chambre de cet enfant ; elle appliqua sur la plaie un baume dont les seules fées connaissent la vertu, et le lendemain, il fut hors de danger. Je vous suis bien obligé, lui dit le bonhomme, d'avoir guéri mon enfant ; mais croyez-moi, ma bonne mère, quand vous verriez dessécher tous les arbres du monde, ne vous avisez pas d'en faire revivre aucun, et croyez que Dieu a de bonnes raisons quand il nous ôte les choses auxquelles nous sommes les plus attachés. Mon père (Dieu veuille avoir son ame), mon père, dis-je, qui n'était pas un sot, me répétait souvent que toutes les choses de ce monde iraient pour le mieux, si les hommes ne s'avisaient pas de vouloir y retoucher. Il me contait, qu'un jour un paysan se mêla de trouver à redire à la manière dont Dieu avait arrangé les choses : voyez ce grand arbre, disait-il en lui-même, en regardant un chêne ; n'est-ce pas une honte qu'il ne porte qu'un fruit gros comme le pouce, pendant qu'une chétive racine succombe sous le

poids de la citrouille qu'elle produit ? Si j'eusse été chargé de l'arrangement de l'univers, j'eusse mieux proportionné les choses ; la citrouille pendrait au chêne, et le gland se soutiendrait à merveille sur la racine citrouillère. Après ce beau colloque, le manant se coucha à l'ombre d'un chêne, et s'endormit : il faisait beaucoup de vent ; et l'arbre étant agité, il tomba un gland précisément sur le nez du dormeur qui, se réveillant en sursaut, s'écria : soyez bénie, sage Providence, j'avoue que je ne suis qu'un sot. Que serais-je devenu, si ce gland eût été une citrouille ? J'aurais le nez bien plat.

Vous entendez ce que cela veut dire, ajouta le paysan, lorsqu'il eût fini son histoire. Je vous donne le bon jour, madame, et je souhaite que vous profitiez de la leçon.

Il a raison, dit la fée en s'éloignant. Je serais tentée de retourner sur mes pas, car je n'augure rien de bon du reste de mon voyage ; mais, dit-elle en se reprenant, peut-être serai-je plus heureuse à l'avenir que je ne l'ai été par le passé ; continuons ma route. Elle se souhaita dans le moment au lieu où se trouvait monsieur Biendisant, et elle s'y souhaita invisible. Elle se trouva à passer dans un grand jardin, au bout duquel était un sallon. Elle s'avança vers ce lieu, où elle aperçut Biendisant, qui tenait le haut bout à une table environnée de six convives, qui mangeaient et parlaient comme des auteurs, c'est-à-dire, sans se donner un moment de relâche. Quelquefois, Biendisant ouvrait la bouche, alors il se faisait un silence subit ; on l'écoutait avec attention, on applaudissait à ce qu'il venait de dire, et la cohue recommençait aussitôt. Ô siècle ! ô mœurs ! s'écria l'un de ces auteurs ; le mérite gémît dans la poussière ; la pauvreté, le mépris, semble être l'apanage des personnes savantes ; et, à peine entre vingt au-

teurs, en peut-on nommer un, qui n'ait pas à se plaindre de la fortune. Le mépris qu'on a pour les savans, répondit un autre, d'un ton de prophète, est un présage certain de la décadence des beaux arts ; et on peut assurer, si cela continue, que la France est prête à retomber dans la barbarie, où elle a gémi pendant tant de siècles. Vous êtes dans l'erreur, dit à son tour Biendisant. Le pays des richesses n'est pas le terroir des auteurs ; ils s'y abâtardissent. La pauvreté, l'indigence est, dit-on, la mère de l'industrie ; et, sans chercher à prouver cette vérité par des faits tirés de l'histoire de nos pères, je veux bien vous la confirmer par mon exemple. La nature m'avait doué de quelques talens ; la nécessité de me procurer les besoins de la vie m'engagea à les cultiver. J'étais laborieux ; mais cette inclination que je croyais m'être naturelle, avait son principe dans le besoin où je me trouvais de travailler. Je me disais alors, que je composerais avec plus d'ardeur, si j'étais tranquille du côté des soins du corps ; je me persuadais que les sollicitudes continuelles dont j'étais assiégé, abaissaient mon esprit, et l'empêchaient de s'élever autant qu'il l'eût pu faire dans un état plus heureux. Occupé de ces pensées, ma bonne étoile me fit rencontrer une créature au-dessus de la condition humaine, une sylphide, une fée, je ne sais laquelle des deux. Cet être bienfaisant me mit tout-à-coup dans une abondance à laquelle je n'eusse osé prétendre. Qu'arriva-t-il de là ? Je devins paresseux. Je ne m'occupai plus que de bagatelles ; et, depuis ce jour, il n'est pas sorti un bon ouvrage de ma plume. Je pourrais vous alléguer bien d'autres exemples. Examinez un homme qui prétend avoir place parmi les cordons bleux des beaux esprits, qui postule un fauteuil à l'académie. Quelles peines pour limer un écrit qu'il est prêt de donner au public ! Quelle inquiétude sur le succès de cette pièce ! A-t-il obtenu ce

qu'il souhaitait avec tant de passion, ce n'est plus le même homme. Il s'endort, et ne bat plus que d'une aîle. D'où je conclus, qu'il est nécessaire, pour l'avantage des belles-lettres de ne point trop engraisser un auteur, et qu'il faut lui laisser un aiguillon qui le pousse au travail. Je suis de votre avis, monsieur, dit la fée en se rendant visible, et je suis comptable au public de plusieurs in-folio qui sont demeurés dans le néant ; mais je veux réparer ma faute. Retournez dans la situation d'où je vous ai tiré : j'y joindrai pourtant un adoucissement, en faveur de la bonne-foi avec laquelle vous êtes convenu qu'il fallait se garder de trop engraisser un auteur. Toutes les fois que vous aurez composé un ouvrage utile dont vous aurez peine à trouver le débit, vous pouvez compter sur la somme que vous aurait procuré cet ouvrage, si les hommes avaient le goût aussi bon qu'ils l'ont maintenant dépravé. Et pour ne point donner sujet de jalousie à vos convives, je les fais participans de la même faveur.

Vivat, s'écria monsieur Biendisant ; avec cette restriction, je ne saurais me plaindre. J'avais besoin d'un aiguillon, et je vous sais meilleur gré de cette dernière grâce, que de l'abondance où vous m'aviez mis assez mal—à—propos.

Àpeine Bienfaisante fut elle disparue, que ces messieurs se séparèrent, et chacun d'eux se mit en devoir de mériter ses bienfaits. Mais il arriva fort souvent qu'ils travaillèrent à pure perte, faute d'avoir bien pesé ces paroles de la fée : Toutes les fois que vous aurez composé un ouvrage utile. L'auteur de… ; mais arrêtez-vous, ma plume, ne démasquez personne : aussi bien, s'il fallait nommer tous les auteurs qui se mettent en travaillant hors d'état de profiter des dons de Bienfaisante, la liste serait trop grande.

La fée, ayant quitté Passy, se souhaita près de la jeune fille dont elle avait récompensé la tendresse filiale, et se trouva à la porte d'un hôtel magnifique. Elle y entra ; et un suisse lui demanda d'un air rébarbatif, ce qu'elle voulait. Je souhaiterais, dit-elle, parler à la mère de madame. Vous radotez, bonne femme, lui dit ce brutal ; madame n'a point de mère ; depuis près de neuf ans que je suis à son service, je n'ai point entendu dire qu'elle en eût une, d'où je conclus qu'elle est morte depuis long-tems. Bienfaisante ouvrit un livre qu'elle portait toujours sur elle, et où le nom de toutes les personnes qu'elle avait connues était écrit. Ce nom s'effaçait tout seul, lorsque ces personnes payaient le tribut à la nature, et elle connut, par ce livret, que la personne qu'elle demandait était encore existante : elle allait faire au suisse de nouvelles questions, lorsqu'elle aperçut cette bonne vieille qui, appuyée sur un bâton, s'acheminait à pas lents vers l'hôtel. La fée se rendit invisible, et elle vit bientôt que le portier lui avait répondu juste, lorsqu'il lui avait dit qu'il ne connaissait point la mère de sa maîtresse. Ne pourrais-je pas parler à madame ? lui dit la vieille. Elle s'est couchée fort tard, dit le suisse ; mais elle m'a commandé de ne vous renvoyer jamais ; asseyez-vous un moment, je vais la faire avertir que vous êtes ici. La bonne femme soupira ; et, pendant qu'elle se croyait seule, elle laissa couler quelques larmes qu'elle essuya soigneusement, lorsqu'elle vit revenir le portier. Suivez-moi, lui dit cet homme : madame est encore au lit ; mais elle a ordonné qu'on vous fit monter à sa chambre par l'escalier dérobé. Bienfaisante la suivit, et entra dans un appartement superbe. Elle reconnut la jeune fille qui tendit les bras à sa mère aussitôt qu'elle se vit seule. Je suis au désespoir, lui-dit-elle, d'avoir été si long-tems sans vous voir ; mais, ma chère mère, il ne m'a pas été possible de trouver un moment… Dans l'instant on

frappa à la porte. Une femme-de-chambre annonça le maître du logis, qui faisait demander s'il était jour chez madame : il entra ; et, voyant la vieille qui s'était levée, et qui se tenait respectueusement à l'écart : c'est votre nourrice, je crois, dit-il à sa femme. Bonjour, ma bonne mère, comment vous portez-vous ? Il n'attendit pas sa réponse, et raconta à son épouse les circonstances d'un souper où il s'était trouvé la veille ; il lui dit qu'elle était au mieux dans son bonnet de nuit, et lui annonça qu'il aurait l'honneur de lui demander sa soupe ; après quoi il sortit, fit une inclination de tête à la prétendue nourrice, et lui mit un écu dans la main. À peine fut-il hors de la chambre, que cette femme ne put s'empêcher de dire à sa fille, en pleurant : voyez, mon enfant, à quoi vous me réduisez ! n'est-il pas bien dur pour moi de faire un tel personnage, et de recevoir l'aumône de la main de mon gendre, dans sa propre maison ? Vous abusez certainement de ma tendresse pour vous, et je suis bien folle, après tout, de me prêter aux sots ménagemens qu'exige votre orgueil. Hé ! pourquoi vous affligez-vous, ma mère, lui dit cette fille ? Pouvez-vous douter de ma tendresse ? Vous ai-je jamais laissé manquer de rien ? Je m'embarrasse fort peu de vivre dans l'abondance, dit la bonne femme. J'étais mille fois plus heureuse dans la pauvreté. J'avais du moins une fille qui ne rougissait point de me reconnaître, qui me donnait ses soins. Je l'ai perdue, cette fille, continua-t-elle en sanglotant. C'est une grosse dame, qui serait déshonorée d'avoir une mère telle que moi. Cette pensée me fend le cœur ; je n'ai pas mangé un morceau d'appêtit depuis votre mariage, et je sens que je meurs à petit feu. Ne nous verrous-nous jamais que pour nous affliger réciproquement, lui dit cette fille qui réellement avait les larmes aux yeux ? Voulez-vous que je m'expose à perdre l'estime de mon mari, et à le rendre l'objet des mépris des personnes

comme il faut ? Que dirait-on, si on apprenait qu'il eût épousé une fille du néant ; et pourrions-nous le cacher long-tems si je vous avouais pour ma mère ? Car enfin, vous n'avez point de bonnes manières ; le ton d'une personne de façon, et vous ne le prendrez jamais, et cela m'impose la loi de gêner ma tendresse à votre égard. Bienfaisante, oubliant qu'elle était invisible, se laissa emporter au premier mouvement, et s'écria : quel cœur suis-je parvenu à gâter ? À cette voix, nos deux femmes effrayées, regardant de tous les côtés, et sûres d'être seules, elles allaient appeler du monde, lorsque la fée se montra à leurs yeux. La jeune dame parut confuse en la voyant ; et la fée, connaissant qu'elle se faisait à elle-même les justes reproches que méritait son orgueil, ne voulut point augmenter sa peine. Connaissez votre erreur, lui dit-elle ; une basse naissance ne déshonore jamais ; mais on se rend digne de mépris, lorsqu'on s'efforce de la cacher, et d'en imposer aux autres. Rougissez, non d'avoir une mère pauvre, mais d'avoir pu la méconnaître, et hâtez-vous de réparer votre faute, en l'avouant, non seulement aux yeux de votre époux, mais à la face de l'univers, s'il était possible : ce généreux effort couvrira la bassesse de votre naissance ; l'on est vraiment noble, lorsqu'on sait s'élever au-dessus des préjugés, du vulgaire, et être vertueux dans les occasions les plus pénibles.

Pendant le discours de la fée, la jeune dame avait éprouvé de grandes agitations. À la fin son bon naturel l'emporta sur son ambition ; elle appela ses femmes, et leur commanda de prier son époux de passer chez elle. À peine fut-il entré qu'elle lui dit : Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir abusé jusqu'à ce jour, en me faisant descendre d'une famille noble à qui je n'appartins jamais. Née parmi les derniers du peuple, je gagnais ma vie au moyen d'un travail pénible et assidu. Un petit service que

je rendis à celle qui paraît à vos yeux sous la figure d'une vieille femme méprisable, me valut sa protection. Elle me rendit maîtresse des biens immenses qui m'ont fait parvenir au rang de votre épouse ; mais, monsieur, je ne méritais pas ce rang, puisque j'ai eu la faiblesse de méconnaître ma mère, et d'en rougir à vos yeux. Souffrez que je vous la présente, et pardonnez—moi le défaut de confiance que j'ai eu pour vous jusqu'à ce jour. Elle avait pris sa mère par la main en finissant ce discours ; et son mari, qui avait d'abord paru interdit, prit son parti de fort bonne grâce. Il embrassa sa belle-mère ; mais il ne pouvait ôter ses yeux de dessus la fée qui, reprenant sa figure naturelle, le remplit d'admiration et de respect. Je tremblais, lui dit Bienfaisante, que l'orgueil ne fût chez vous le plus fort. J'aurais été bien fâchée de priver votre épouse de mes bienfaits, mais vous les méritez l'un et l'autre. Avouez pourtant, madame, que sans ce dénouement heureux, vous auriez eu sujet de vous plaindre de moi, et que les richesses que je vous avais procurées, ne valaient pas les vertus qu'elles ont été sur le point d'étouffer dans votre cœur. On risque beaucoup en voulant se mêler de tirer les humains de la condition où les a placés la Providence ; faites en sorte, à l'avenir, que je n'aie point à me reprocher la perte de vos bonnes qualités.

Après avoir quitté cet hôtel, la fée se rendit au logis où elle avait séché les pleurs d'un père et d'une mère désespérés d'être au moment de perdre leur fils unique. Elle trouva ces infortunés parens baignés de larmes. La tristesse la plus amère était peinte sur leur visage ; et ils n'eurent pas plutôt aperçu Bienfaisante, que le père, jetant un profond soupir, lui dit : Ah ! madame, que le service que vous nous avez rendu, nous devient funeste ! Plût à Dieu que ce malheureux enfant que vous avez arraché au trépas,

eût perdu le jour en naissant ! nous ne serions pas exposés à le voir périr par la main du bourreau. Mais, madame, ajouta ce père affligé, je connais votre puissance : vous pouvez nous rendre une seconde fois ce malheureux fils ; ayez pitié d'une mère désolée ; elle ne pourra survivre à l'infamie dont il va nous couvrir : tirez notre enfant des mains de la justice, et transportez-le, s'il le faut, dans les régions les plus éloignées. Que ne puis-je vous accorder ce que vous me demandez, lui dit Bienfaisante ! avec quel plaisir ne travaillerais-je pas à réparer le mal que j'ai fait ! Mais en prolongeant les jours de votre fils, je me rendrais complice des crimes qu'il commettrait de nouveau. Laissez, monsieur, à la Providence le soin de ce qui le touche, et méritez, par votre soumission à ses volontés, qu'elle le regarde en pitié. Les paroles de la fée, loin de consoler ce couple affligé, redoublèrent leurs peines. Bienfaisante, attendrie, allait oublier la résolution qu'elle avait prise de ne plus employer les moyens surnaturels pour soulager les hommes, lorsqu'on apprit aux parens de ce mauvais fils qu'il était à la dernière extrémité. La mère alors, oubliant tous les sujets qu'elle avait de regarder sa mort comme un bien, osa conjurer Bienfaisante d'employer son art pour lui rendre la santé. La fée n'eut garde de se rendre à ses prières, et ne fut tranquille qu'au moment où elle apprit la mort de ce malheureux.

Il ne restait à Bienfaisante qu'à s'informer si la connaissance de l'avenir avait été salutaire à cet homme qui, n'ayant aucun chagrin réel, s'affligeait de tous ceux qui pouvaient lui arriver. Elle n'eut pas plutôt souhaité d'être transportée chez lui, qu'elle se trouva dans une chétive maison de campagne, où tout respirait la pauvreté. Elle aperçut, à la porte de cette maison, un homme si défiguré, qu'elle eut peine à le reconnaître. Il n'eut pas la même difficulté à se remettre le visage de la fée ; et, ne pouvant résister

aux mouvemens d'indignation qui s'élevèrent dans son ame à sa vue, il lui dit tout ce que la colère la plus vive lui put suggérer, et ne cessa de lui prodiguer les épithètes les plus grossières que, lorsque la voix lui manqua. Je ne m'offense point de vos reproches, lui dit Bienfaisante, je les mérite sans doute ; mais daignez m'apprendre quelles ont été les suites de la connaissance des choses futures que je vous ai procurée ; peut-être pourrai-je remédier au mal que j'ai fait sans le vouloir. À ce prix, je vous pardonnerai le passé, lui dit cet homme. Que les mortels sont aveugles, lorsqu'ils veulent percer le voile que la divine Providence a jeté sur l'avenir ! Qu'ils sont insensés lorsqu'ils croient pouvoir éviter les maux qui leur sont destinés ! Les précautions qu'on prend pour se soustraire aux malheurs futurs, les occasionnent le plus souvent : vous en allez juger par ce que je vais vous dire.

Après vous avoir perdue de vue, j'attendis avec beaucoup d'impatience le premier jour de l'an, flottant entre la crainte et l'espérance. Il vint enfin ce jour si désiré ; jugez de mon désespoir, lorsque je découvris que j'étais menacé d'avoir les deux jambes cassées, de perdre mes biens, et le peu de bon sens que j'avais avant la fin de l'an. Comme le premier de ces malheurs m'était annoncé pour le premier mois de cette malheureuse année, je résolus de le prévenir, en ne bougeant de mon lit. J'abandonnai le soin de toutes mes affaires ; et, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu sortir de ma place. Le septième jour, lorsque ma femme et mes domestiques s'occupaient du soin de la boutique, la chambre, dans laquelle j'étais couché, s'enfonça tout d'un coup. On me retira à moitié mort de dessous les plâtras ; et j'eus non-seulement les deux jambes cassées, mais le reste de mon corps fut défiguré, comme vous le voyez. Ce qu'il y eut de

plus fâcheux dans cet accident, c'est que la frayeur dérangea ma cervelle. J'ai été, pendant plusieurs années, entre les mains des plus habiles médecins : ils m'ont guéri ; mais les dépenses qu'il a fallu faire pour cette cure, ont absorbé la plus grande partie de mon bien, et je me suis trouvé réduit à venir habiter cette chaumière, où je passe mon tems à vous donner au diable, vous et votre science, attendant avec crainte une autre année, qui, en me présageant quelque nouveau désastre, me fera peut-être devenir fou une seconde fois. Ne craignez rien de ce côté-là, lui dit la fée. Désormais vous ne pourrez prévoir vos futurs destins. Apprenez qu'une des plus grandes faveurs que Dieu ait faites à l'homme, est de lui cacher les maux qu'il doit craindre. S'en chagriner avant qu'ils arrivent, vouloir les prévenir, c'est une folie, pour le moins aussi funeste que celle que vous avez éprouvée. Confiez-vous désormais à la Providence qui veille sur nous ; elle garantit toute votre famille qui était restée sous ses soins, et vous fûtes le seul qui, en vous tirant de son ordre, méritâtes d'en être abandonné. Que ceci devienne pour vous une utile leçon. D'ailleurs, je veux réparer le tort que je vous ai causé, et vous remettre dans l'état ou vous étiez avant de m'avoir vue. Vous trouverez sur votre table l'équivalent de ce que vous avez perdu ; faites—le profiter comme auparavant ; et, loin de prévoir des maux imaginaires, jouissez des dons que Dieu vous fait pour le présent.

Bienfaisante, étant donc convaincue, par son expérience, qu'il n'appartient pas à des intelligences bornées de retoucher aux œuvres du Créateur, retourna dans son royaume. Elle y interdit pour jamais à ses sujettes l'exercice de l'art de la féerie, et leur permit seulement d'inspirer aux hommes l'estime et l'amour des choses bonnes et vertueuses ; et elle-même se chargea d'accom-

pagner et de guider les personnes dans qui elle reconnaîtrait les plus heureuses dispositions.

Alindor et Laure

CONTE.

Malgré la dépravation de notre siècle, il se trouve encore des cœurs droits et vertueux. L'histoire que j'écris en présentera plusieurs, que l'homme le plus pervers ne pourrait s'empêcher de respecter ; car la vraie vertu force l'estime, excite le remords, et conduirait, à l'imitation si on ne mettait des obstacles, aux sentimens involontaires qu'elle inspire. Le coupable, en comparant la cruelle situation où le réduisent des passions indomptées, envie le sort de ceux qui ont su les réduire : il soulève alors les chaînes dont il est accablé ; mais, effrayé de leur pesanteur, il n'a pas le courage de les briser, et s'efforce de se persuader que cette entreprise est au-dessus des forces de la nature. Pour n'avoir point à rougir de sa faiblesse à les surmonter, il traite de fiction fout ce qu'on peut lui dire de la possibilité de vaincre ses penchans, et cette incrédulité fera regarder l'histoire qui va suivre, comme un roman où l'on s'est attaché à peindre les hommes tels qu'ils devraient être, et non tels qu'ils sont. Quoiqu'elle n'offre que des événement vraisemblables, elle ne sera point crue : cette incrédulité aura sa source dans la faiblesse du cœur de ceux qui ne voudront pas se donner la peine d'imiter les héros dont je publie les victoires.

Alindor ne reçut de ses parens que des vertus aussi antiques que sa noblesse. Les premières étaient comme héréditaires dans

sa famille, où les chefs bornaient leur ambitions à les transmettre à leurs descendans. Son père, presqu'aussi pauvre que les paysans du bourg où il faisait son séjour, en était comme le roi ; et, aux sentimens de respect et d'obéissance que ce titre impose, ses voisins, ajoutaient ceux d'amour, qui devraient toujours les accompagner. C'est l'éloge le plus complet qu'on puisse faire d'un noble campagnard, qui ordinairement se rend odieux à ses pauvres compatriotes, par son orgueil et ses vexations. Alindor ne fut point en danger d'éprouver un pareil malheur ; c'en est toujours un d'être redouté, haï ; et c'est le comble du malheur de mériter de l'être. Notre héros avait appris de son respectable père que tous les hommes, égaux par nature, n'ont de titres réels que ceux que donne la vertu. Les exemples de bonté et de bienfaisance, joints à son heureux naturel, l'avaient tellement affectionné à l'exercice de ces belles vertus, qu'il regardait comme perdus les jours où il n'avait pas eu l'occasion d'en produire des actes. La familière bonté avec laquelle cette famille traitait ses pauvres voisins, n'engendra jamais le mépris que produit celle qui n'a pour principe que le caprice. Leurs actions semblaient lui dire : Nous vous respectons en qualité d'hommes, de chrétiens, d'honnêtes gens, de pauvres soumis à leur état ; méritez ce sentiment, et gardez-vous de tout ce qui pourrait l'altérer en nous. Ils réussirent par ce moyen à les engager à se respecter eux-mêmes : la grossièreté, l'injustice, le murmure furent bannis de leurs cabanes ; il n'y resta que la paix et l'innocente simplicité.

Un de ces paysans fut invité à quitter ses tranquilles foyers pour aller servir chez une dame à qui l'on avait vanté ses talens pour la culture des potagers. Alindor eut bien de la peine à le déterminer à se rendre à l'invitation qu'on lui faisait. C'est la paresse qui dépeuple les campagnes, pour fournir des domestiques

aux riches ; et on ne connaissait point ce défaut dans un lieu où la famille d'Alindor avait mis le travail en honneur ; mais cette dame était veuve du seigneur de la paroisse ; elle avait succédé à ses droits, et passait pour bienfaisante. Le bien des habitans demandait donc qu'ils eussent auprès d'elle un homme en état d'obtenir des soulagemens pour les pauvres, et Jacques fut destiné à être dans sa maison comme l'agent du bourg. Il est nécessaire de faire connaître cette dame qui va jouer, le plus beau rôle dans cette histoire.

Armire avait quarante ans, et n'avait pas été belle à vingt ; les années même semblaient s'être appesanties sur elle, et elle en paraissait cinquante. Le désagrément de la figure et la qualité d'héritière lui ouvrirent les yeux sur les motifs des empressemens de ceux qui la recherchaient ; et, comme ils jouaient l'amour, elle conçut pour eux un mépris, qui l'éloigna long-tems du mariage. Sa mère, craignant qu'elle ne suivît l'exemple de sa sœur aînée qui s'était fait religieuse, la pressait de prendre un parti, et la laissait maîtresse du choix. Un homme de cinquante ans, fort riche, qui estimait et respectait sa délicatesse, s'offrit de la prendre sans dot : cette preuve de désintéressement lui fit obtenir la préférence ; il passa cinq années avec elle dans l'union la plus parfaite, et la laissa veuve à vingt-cinq ans. La mère d'Armire survécut peu après son gendre ; et, comme la passion de cette dame était la postéromanie, elle ôta à sa fille la propriété de son bien, en cas qu'elle voulût rester veuve, et appela pour lui succéder des collatéraux dont Armire avait sujet de se plaindre, persuadée que la crainte de voir passer un si riche héritage à des gens qu'elle ne pouvait aimer, la forcerait à de secondes nôces. Cette dame connaissait peu sa fille. Armire avait le cœur droit, l'esprit juste, mais borné. Le christianisme étendit ses lumières : ceux qui en

connaissent les devoirs et qui les pratiquent, ont toujours l'à-propos que les passions dérangent, et Armire n'est pas la seule à qui on a soupçonné plus d'esprit qu'elles n'en ont en effet, parce qu'elles agissent toujours comme si elles étaient guidées par le génie, quoiqu'elles ne le soient que par le devoir. Cette dame ne crut pas devoir se sacrifier à la crainte du mauvais usage qu'on pourrait faire de son bien, quand elle ne serait plus ; et, n'ayant pas trouvé dans ceux qui s'offrirent pour remplacer son époux, les qualités qu'elle croyait nécessaires à son bonheur, était restée dans l'état de viduité, sans s'y fixer absolument. Ses héritiers lui donnaient pourtant le désir de changer de situation ; leurs empressemens, leurs flatteries lui dévoilaient la faiblesse de leur ame, et elle ne pouvait se dissimuler que la cupidité avait ajouté à tous leurs vices, celui qu'elle détestait le plus ; c'était la fausseté. Telle était la disposition d'Armire, lorsque Jacques fut déterminé par Alindor à entrer à son service. Cette dame, qui se connaissait en vrai mérite, et qui le respectait dans quelqu'état qu'elle l'aperçut, découvrit bientôt celui de son jardinier : surprise de trouver en ce jeune homme, outre les vertus de son état, une douceur qui pouvait passer pour politesse, elle voulut savoir comment il avait acquis une qualité si rare dans un villageois. Jacques, plein de respect et de reconnaissance pour Alindor, auquel il croyait devoir tout ce qui était estimable en lui, saisit avec avidité l'occasion de faire son panégyrique, et ce fut avec tant de force et de naïveté, qu'il fit passer dans le cœur d'Armire une partie des sentimens dont le sien était pénétré, et lui fit naître un grand désir de vérifier, par ses yeux, si l'éloge qu'on lui faisait du jeune gentilhomme n'était pas outré : elle n'avait été qu'en passant dans une fort belle terre qu'elle avait à un quart de lieue du bourg où vivait

Alindor ; elle déclara qu'elle voulait y passer la belle saison, et partit peu de jours après.

La vue d'Alindor n'était pas propre à la guérir de l'estime un peu trop vive qu'elle avait conçue pour lui : sa belle ame était logée dans un corps qui lui était assorti : la simplicité de ses mœurs n'avait point nui aux lumières de son esprit ; son respectable père avait vécu quelques années dans le grand monde, et n'en avait rapporté que la politesse et le goût des sciences. Semblable aux anciens Romains, il se délassait, en cultivant son champ, des fatigues de la guerre, et ses mains accoutumées à porter des armes, ne dédaignaient point de conduire la charrue : il ne quittait ces pénibles travaux que pour s'entretenir avec les muses, et l'éducation de son fils était le but de son travail comme de ses études, auxquelles il associait alternativement le jeune homme. La docilité et les talens d'Alindor suppléaient à la brièveté du tems qui lui restait pour l'étude, et sa modestie donnait un nouveau lustre à ses connaissances, lorsque l'occasion se présentait d'en faire usage. Armire, après l'avoir examiné, crut voir en lui tout ce qu'il fallait pour s'assurer du bon emploi de ses grands biens : elle eut souhaité pouvoir lui en donner la possession par toute autre voie que par celle du mariage, que la disproportion des âges rendait ridicule : cela étant impossible par les dernières dispositions de la mère, elle se crut assez philosophe pour mépriser les railleries dont elle allait devenir le sujet, et ne s'aperçut pas que l'amour donnait de nouvelles forces à sa philosophie ; car, enfin, Armire était femme, et la vertu, ne ferme pas l'entrée du cœur à une passion tendre, quand elle se présente voilée de motifs honnêtes, spécieux, et qu'elle peut, aboutir à une union légitime.

Alindor avait l'ame trop noble pour se vendre lui-même ; ce ne furent point les grandes richesses d'Armire qui le déterminèrent à accepter l'offre qu'elle lui fit de sa fortune et de sa main ; et, quoiqu'il fût flatté d'une situation qui le mettrait en état de suivre les penchans de son cœur généreux, il n'aurait pas hésité à sacrifier ce goût, s'il se fût senti quelque répugnance pour la personne d'Armire ; mais, pénétré de respect, d'estime et de reconnaissance pour cette dame, il crut pouvoir lui promettre une amitié tendre, et, c'était tout ce qu'elle exigeait de lui ; le mariage s'acheva, et deux années de familiarité ayant fait connaître à Armire la solidité des vertus de son époux, elle lui fit, malgré lui, la donation de tout son bien, ne se réservant que mille livres par année, pour des aumônes particulières. Elle n'eut point occasion de se repentir de cette démarche. Alindor n'oublia jamais ses sermens ; et, malgré la tentation la plus délicate, fut toujours ce qu'il devait être pour elle.

Il y avait près du château un hameau où habitait un paysan assez pauvre, et qui ne pouvait trouver que dans un travail assidu un superflu propre à soulager l'indigence : il n'avait point d'enfans ; mais il s'était chargé d'une petite orpheline que sa femme avait nourrie, et qui était restée sans ressource. Cette jeune fille, malgré la pauvreté de ses habits, était éblouissante, et paraissait plus faite pour orner les cités, que pour vivre dans l'obscurité où le sort l'avait réduite ; elle se nommait Laure ; son occupation ordinaire était de garder les bestiaux de son bienfaiteur ; et, quoiqu'elle ne connût pas d'autre état que le sien, son imagination n'avait pas manqué de lui peindre, avec les plus vives couleurs, les avantages qu'elle aurait retirés d'une éducation plus conforme à sa naissance. Ces idées se développant à mesure qu'elle avançait en âge, lui faisaient regarder comme le plus grand malheur

l'ignorance à laquelle elle était condamnée, et, soumise à une pauvreté qui ne lui aurait laissé aucune ressource, si elle eût perdu les bonnes gens qui lui partageaient leur nécessaire, elle en eût sacrifié de bon cœur la moitié pour apprendre à lire. La concierge du château d'Armire était la seule, dans le hameau où elle habitait, qui sût lire ; elle la conjura de lui donner quelques leçons, et l'esprit de la jeune fille suppléant à l'incapacité de la maîtresse, Laure se crut au comble du bonheur, lorsqu'elle se vit en état de comprendre ce qu'elle lisait. La concierge s'était servie de ses heures pour enseigner son écolière, déjà elle les savait par cœur, et eut bien souhaité un autre livre pour constater son talent : il y en avait un grand nombre dans le château, et Laure jetait souvent d'avides regards sur une bibliothèque dont elle aurait préféré la clé à une bourse pleine d'or. Vains désirs ! Déjà trois années s'étaient écoulées sans qu'Armire et Alindor fussent venus au château, et on ne savait quand ils reviendraient. Un jour, la concierge cherchant quelques linges dans une armoire, y trouva, les Aventures de Télémaque, en assez mauvais ordre, ce qui n'empêcha pas Laure de le recevoir de ses mains, avec autant de joie que si c'eût été un trésor ; mais sa joie, qui d'abord avait été si vive, fut bientôt changée en tristesse ; il excitait en elle une curiosité que personne ne pouvait satisfaire. Elle fatiguait de ses questions tous ceux qu'elle rencontrait, et vingt fois elle eut envie de s'échapper pour aller interroger au bourg des personnes plus savantes : la timidité la retint.

Laure était au dernier période de son impatiente curiosité : déjà elle avait perdu toute sa gaîté : les roses de son teint s'effaçaient, et son père adoptif en conçut un tel chagrin, qu'il s'en prit à la concierge. Pourquoi, lui dit-il, avez-vous donné à notre enfant ce livre de malédiction qui l'afflige si fort ? Il y a de la magie,

j'en suis sûr, car on y voit des revenans, un certain Apollon, qui sans doute était un sorcier, qui envoya un pauvre jeune homme dans les enfers, où il est au milieu des diables, Alindor, qui était arrivé la veille, entendit cette conversation, et, ayant appris ce qui occasionnait la colère du paysan contre sa concierge, voulut voir la jeune fille qui était l'objet de cette querelle : il se rappelait bien de l'avoir vue dans son enfance ; mais la pauvreté de Ses habits, et la négligence de son ajustement, avaient voilés ses charmes naissans, et il fut ébloui, lorsqu'elle parut en sa présence. Alindor ignorait les surprises de l'amour : une tendre reconnaissance l'attachait si fortement à son épouse, qu'il se croyait à couvert d'une passion aussi contraire à l'honneur, qu'à ce qu'il devait à cette vertueuse femme. Il regarda donc l'intérêt qu'il prit au sort de la belle Laure, pour un sentiment louable, que devait exciter la situation de cette fille infortunée, dans tous les cœurs amis de l'humanité. Il l'interrogea avec bonté, et n'en put tirer d'abord que des monosyllabes, tant sa timidité l'avait saisie ; mais, bientôt rassurée par l'intérêt qu'il paraissait prendre à son sort, elle lui montra tant d'esprit, et un si grand désir de savoir qu'il regarda comme un devoir, le soin de réparer l'injustice du sort à son égard, et, comme un amusement, celui de cultiver son ame. Armire n'avait pu le suivre à la campagne : une affaire importante devait la tenir éloignée pendant deux mois. Alindor lui rendit compte de cette petite aventure ; et, en lui disant qu'il lui abandonnait la bonne œuvre de tirer cette aimable enfant d'une situation si triste pour une fille qui avait de la naissance, il ajouta qu'il se ferait son maître en l'attendant, pour la mettre en état de la prendre auprès d'elle à son arrivée, afin de la produire ensuite dans le monde, où sa beauté et son esprit pourraient lui procurer un établissement. Armire applaudit à ce projet si digne de son

grand cœur, et Alindor, pour procurer à son écolière plus de tems pour s'appliquer à l'étude, mit son nourricier en état d'avoir une servante. Laure, parvenue au comble de ses désirs, et, flattée de pouvoir entrer auprès d'Armire, dont tout le monde vantait les vertus, ne pensa plus qu'à se rendre digne de ses bontés. Alindor fut obligé de modérer son application, et elle fit de tels progrès, qu'on ne remarquait plus en elle aucun reste de son éducation grossière, lorsqu'Armire arriva à son château. Cette dame fut enchantée de la bonne grâce avec laquelle elle se jeta à ses pieds pour la remercier des bontés qu'elle lui préparait ; impatiente de la voir auprès d'elle, elle pressa son mari de récompenser les bonnes gens qui l'avaient élevée, pendant qu'elle écrivait à un de ses amis qui était de la ville où cette fille était née, afin de constater sa noblesse ; car elle craignait que le nourricier, mal instruit, n'eût pris une bourgeoise pour une fille de qualité, et voulait régler l'état qu'elle lui faisait prendre sur celui de ses parens. Ce fut alors qu'Alindor apprit ce qui se passait dans son cœur : il avait attendu avec une sorte d'impatience le moment où sa belle écolière retirée au château, pourrait jouir d'un état digne d'elle ; et, lorsqu'il apprit de la bouche de son épouse que cette aimable enfant, appartenant à une des meilleures ; maisons de la province, elle voulait lui faire une dot capable de la remettre dans son état naturel, un mouvement jaloux lui fit connaître que ce qu'il avait pris pour une simple bienveillance, était un amour réel : l'idée de se voir bientôt une foule de rivaux l'accabla, et il se repentit mille fois d'avoir tiré cet enfant de l'état obscur où elle eût pu n'exister que pour lui. C'est ainsi qu'une confiance téméraire jette, dans le péril l'homme le plus vertueux, lorsqu'il manque du secours de l'expérience sur sa propre faiblesse. Heureux celui qui, comme Alindor, est assez courageux pour profiter du premier rayon de

lumière qui lui découvre les bords dé l'abîme où la sécurité l'a conduit, et qui s'en éloigné avec une célérité qui peut seule assurer sa victoire.

Alindor ignorait l'art de feindre : effrayé du sentiment dont il était agité, le trouble de son ame parut sur son visage, et, dans ce premier, instant, ne sachant à quoi se déterminer, il feignit un besoin, de sortir de l'appartement de son épouse, et ce fut d'une manière si mal-adroite, qu'il excita ses soupçons : sa longue absence la confirma dans l'idée qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'ame d'Alindor. Trop prudente pour lui laisser entrevoir qu'elle eût remarqué son trouble, elle sortit elle-même de son appartement sous un prétexte spécieux, et lui laissa tout le tems nécessaire pour se remettre de son émotion.

Alindor était trop occupé de ses pensées, pour s'apercevoir du motif de l'absence d'Armire ; il s'enfonça dans un bosquet pour examiner en juge sévère les replis de son cœur, et, ce qu'il y découvrit, faillit à le faire mourir de honte et de douleur. Il aimait Laure avec cette ardeur qu'on ne ressent qu'une fois dans sa vie, et qui accompagne toujours une première passion ; il était donc coupable d'ingratitude envers l'épouse qu'il s'était acquise par ses vertus et ses bienfaits, le droit de régner seule dans son ame. Quelle vue pour une ame vertueuse ! mais le tourment qu'elle lui fit souffrir n'était que le prélude de ceux qu'il devait éprouver. En jetant les yeux sur ce qui s'était passé entre lui et Laure, il reconnut en frémissant que cette innocente fille, partageait les sentimens qu'elle lui avait inspirés. Il avait donc troublé, et, peut-être pour toujours, la paix dont jouissait ce cœur vertueux et tranquille : quelle source de remords et de craintes ! Alindor ne se fit, point illusion sur ce qu'il avait à craindre de leurs sentimens mu-

tuels : une prompte fuite pouvait seule les arracher au péril ; il s'y détermina. Il rentra chez Armire, si changé, qu'il l'effraya ; et, comme elle ouvrait la bouche pour lui demander ce qu'il avait, il la prévint, et lui dit, qu'il ne lui conseillait pas de garder Laure auprès d'elle ; que ses compagnes, jalouses du nouvel état dans lequel elle allait entrer, la puniraient de ses bontés pour elle par des reproches ; qu'il conviendrait mieux de la dépayser pendant quelques années, pour cacher l'état misérable dans lequel elle avait passé son enfance.

Ce prétexte était pitoyable, et confirma les soupçons d'Armire ; c'est-à-dire, qu'il l'instruisit de l'amour d'Alindor. Malgré cet amour, il voulait l'éloigner du château : ce désir pouvait avoir deux motifs différens ; et il importait à cette dame de les pénétrer ; celui d'un cœur vertueux qui craint le danger et l'éloigne, et celui d'un amant qui tremble d'exposer ce qu'il aime, et qui veut cacher son secret à des yeux intéressés à le découvrir. Dans le premier cas, son époux ne méritait que sa compassion, et elle devait payer ce généreux sacrifice qu'il lui faisait en répandant ses bienfaits sur sa rivale. Dans le second, il était digne de tout son mépris, ainsi que sa complice. Armire, accoutumée à commander à ses mouvemens, fut assez maîtresse d'elle-même pour renfermer ses soupçons, et se procurer par-là le moyen de les éclaircir.

Elle parut donc entrer dans les vues de son époux, et lui promit de placer Laure, ou dans un couvent, ou auprès de quelques-unes de ses amies, jusqu'au moment où elle pût l'établir.

Il y avait au milieu du jardin un salon isolé, qui était le centre de plusieurs allées : c'était dans ce lieu ouvert de toute part, que l'époux d'Armire se rendait chaque jour pour instruire Laure ;

elle en vit prendre le chemin à Alindor, avant l'heure où cette jeune fille devait s'y trouver ; et, comme il n'y resta qu'un instant, et qu'elle le vit sortir du château, elle s'y rendit par une allée opposée à celle où la jeune fille devait y entrer. Son embarras ne fut pas médiocre ; lorsqu'elle aperçut qu'Alindor revenait sur ses pas, et qu'elle le vit s'asseoir tristement dans un lieu d'où il pouvait découvrir tous ceux qui entreraient dans le salon. Elle se cacha dans une charmille, et y resta un quart-d'heure, avec un battement de cœur et une inquiétude aisée à concevoir ; mais son époux ayant vu une femme-de-chambre qui, en se promenant, prenait le chemin du salon, se leva avec précipitation pour l'empêcher d'en approcher, et donna le tems à Armire d'y entrer, et de se placer dans des enfoncemens qu'on y avait ménagés. En entrant dans ce lieu, elle vit sur la table une lettre à demi-fermée, dont le dessus était pour Laure, elle s'en saisit avec frémissement, et lut ce qui suit :

« Vous m'avez conjuré, de vous servir de père, de maître, de guide et d'ami : ces titres respectables que j'ai acceptés, m'imposent des devoirs que je né pourrais blesser sans devenir le plus lâche de tous les hommes, et voici ce qu'ils me forcent de vous découvrir. Vous êtes sur le bord du plus affreux précipice, fille trop innocente : vous avez laissé entrer dans votre cœur un ennemi cruel de votre gloire, de votre honneur, et de votre repos : en un mot, vous aimez, et qui ? un homme que des liens sacrés attachent à la plus respectable de toutes les femmes, à une épouse à laquelle il doit tout ; un homme qui ne pourrait partager vos sentimens sans devenir un monstre d'ingratitude, digne de votre mépris et de celui de toute la terre. Que le funeste secret que je vous découvre ne vous alarme point assez pour vous jeter dans un abattement qui serait dangereux ; ce qui est passé n'a pu vous

rendre coupable : il était involontaire : c'est de l'avenir seul que vous devez répondre. Élevez-vous au-dessus d'une faiblesse qui ne dégrade que ceux qui y cèdent lâchement. Fuyez le malheureux objet qui l'a causée, et qui vous estime assez pour vous croire capable de cet effort. Oui, charmante Laure, il faut ne me revoir jamais ; en vous perdant de vue, je ne négligerai rien de ce qui peut vous rendre heureuse ; laissez-moi quelques jours pour prendre, des mesures à cet égard, et, en attendant, feignez une indisposition, pour ne point sortir. Vous me serez toujours chère, parce que vous serez toujours vertueuse. Ah ! je ne pourrais survivre aux regrets de vous avoir appris à connaître l'amour, si ce funeste essai ne vous servait pas à vous précautionner contre cette passion pour le reste de votre vie ».

Armire ne put lire cette lettre sans se sentir pénétrée d'admiration pour son époux ; il aimait, elle en était presque sûre, et, cependant, il ne lui était pas échappé un seul mot qui pût faire connaître, ou même soupçonner à Laure, qu'il partageait ses sentimens. C'eût été donner des nouvelles forces à la passion de cette fille, au moment même qu'il paraissait chercher à la détruire. Pour le payer en quelque sorte du généreux effort qu'il faisait sur lui-même, elle résolut de seconder ses desseins, en faisant un sort heureux à sa rivale, sur-tout si elle était aussi courageuse qu'Alindor le supposait ; elle voulut s'en instruire par ses yeux, ainsi elle se cacha dans un lieu d'où elle pouvait la voir sans être vue, et elle n'y attendit pas long-tems sans voir paraître Laure. Elle marchait avec la légèreté que donne à une amante l'espoir de voir ce qu'elle aime ; sa respiration était oppressée, et il était aisé à voir que ce n'était pas l'effet de sa course. Elle s'assit à côté de la table, et rêva tristement quelques instans : ayant entendu du bruit, elle se leva avec vivacité, et courut à la porte. Là, ses re-

gards avides parcouraient les allées qui conduisaient au salon, et semblaient y chercher quelle chose qui lui manquait.

Après avoir resté à cette porte environ un quart-d'heure, elle revint à sa place beaucoup plus lentement qu'elle n'en était sortie, et, ce fut alors qu'elle aperçut la lettre d'Alindor, dont elle reconnut l'écriture. Un rayon de joie parut dans ses yeux, elle se, hâta de l'ouvrir ; mais, lorsqu'elle en fut à l'endroit où il lui dévoilait, son propre cœur, les forces lui manquèrent, elle fut forcée de s'asseoir, et ses yeux se remplirent d'une telle abondance de larmes, qu'elle ne put sitôt achever la lecture de cette lettre fatale. Elle levait de tems en tems ses beaux yeux vers le ciel, d'une manière si douloureuse, qu'Armire en fut attendrie, et se serait montrée pour la consoler, si elle n'eût craint d'augmenter sa confusion. Laure avait jeté la lettre sur la table avec un mouvement de frayeur, elle la reprit d'une main tremblante ; et, après l'avoir achevée, elle se précipita, pour ainsi dire, à genoux, et remercia Dieu de lui avoir fait connaître son erreur, dans un tems où elle était encore en état de la guérir. Comme elle se croyait seule, elle ne gênait pas le ton de sa voix, en sorte qu'Armire ne perdit pas une seule de ses paroles. Oh ! Dieu, disait-elle ; que serais-je devenue, si je n'avais rencontré le plus vertueux de tous les hommes ! Oh ! Alindor, ajouta-t-elle, après quelques momens de silence, je ne tromperai point votre attente ; je mériterai, je justifierai votre estime, et l'opinion que vous avez de mon cœur. Elle se releva ensuite, et s'assit pour essuyer ses larmes : elle souffla dans sa main pour dissiper, s'il était possible, la rougeur de ses yeux ; et, lorsqu'elle crut avoir rendu à son visage une ombre de sérénité, elle se leva pour sortir, et serra la lettre dans son sein, après en avoir machinalement baisé le caractère.

Armire était sur le point de céder à son attendrissement, et fut forcée de rester quelque tems dans la salle, pour se remettre ; elle apprit, quand elle retourna au château, que son époux en était sorti aussitôt qu'il s'était assuré que Laure était entrée dans la salle.

Ce vertueux amant avait depuis ce tems erré dans la campagne, sans dessein prémédité, et sans s'apercevoir même des lieux où il portait ses pas. Le sacrifice qu'il venait de faire lui donnait à la vérité une satisfaction indicible ; cependant quelques nuages s'élevaient de tems en tems dans son ame, et troublaient la paix qui suit toujours une action vertueuse. Il soupirait malgré lui, et sentait en certains momens des retours vers Laure, qui le forçaient à déchirer son ame. Cent fois il s'en rendit maître, et cent fois la passion essaya de le surmonter. Il triompha enfin, et revenait au château, lorsqu'il rencontra son épouse qui parlait au nourricier de Laure. Venez, dit-elle à Alindor, rassurer ce bon homme. Il dit que sa pupille est rentrée chez lui, si changée qu'il en a été effrayé : elle s'est mise au lit en assurant qu'elle n'avait qu'une légère incommodité : cependant il veut absolument croire qu'elle est bien malade. Pour moi, dit, Armire, je suppose qu'elle n'a besoin que de changer d'air, sans cela, je la prendrais chez moi ; et, lorsqu'elle sera rétablie, nous verrons ensemble ce qui lui conviendra le mieux. En attendant, je veux en faire un présent à la marquise de Bellefond. C'est une amie dont je respecte les vertus : du caractère dont elle est, elle chérira Laure comme sa fille. Cette enfant a de la naissance ; j'ai toujours eu intention de la remettre dans son état naturel. Abandonnez-la moi, mon bon homme, dit-elle au nourricier ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir non plus qu'elle. N'approuvez-vous pas mon dessein, mon cher, dit-elle en se retournant vers Alindor ?

Il est digne de vous, répondit Alindor. Laure mérite vos bontés : une seule chose m'afflige ; c'est de ne pouvoir être témoin de la reconnaissance de cette belle fille. Je viens de recevoir une lettre de Villefroid : c'est un ami de la jeunesse : il m'invite à venir passer chez lui quelques jours pour des affaires importantes, et qui demandent célérité : ainsi, madame, je suis obligé de partir sur-le-champ, et d'abandonner Laure à vos soins. Croyez-moi, mon bon homme, imitez mon exemple : vous l'aimiez avec tendresse, ne refusez pas son bonheur ; il est sûr, puisque madame veut bien la prendre sous sa protection.

Àpeine le nourricier fut-il parti, qu'Alindor pria son épouse de lui permettre de se rendre à l'invitation de son ami, et de ne point différer l'accomplissement de ses bons desseins par rapport à Laure. Il partit quelques momens après, et ne fut point surpris des marques d'attendrissement qu'il vit en son épouse. Elle l'aimait avec tant de tendresse qu'elle ne pouvait le perdre sans douleur dans les plus courtes absences ; mais cette fois il se méprit sur la cause de ses larmes. Ce n'était point l'amour qui les faisait couler ; elles avaient leur source dans le respect et l'amour qu'excitait une vertu si héroïque.

Alindor étant monté à cheval, Armire se transporta chez le nourricier de Laure, pour confirmer à cette belle fille les promesses que cet homme lui avait faites de sa part. Laure parut soulagée, lorsqu'elle apprit le départ d'Alindor, et elle obéit aux ordres d'Armire qui lui commandait de la suivre au château. À peine y fut-elle entrée, que cette dame choisit dans sa garde-robe, celles de ses robes qui pouvaient convenir à Laure, et les fit ajuster à sa taille. Elle lui fournit aussi le linge dont elle ne pouvait se passer dans ce commencement, et écrivit aux ouvriers dont elle

se servait à Paris, pour ordonner qu'on lui fournît ce qui lui. manquerait en arrivant. Ces habits ne parurent point du tout gêner la belle Laure qui eut, sous cette décoration, l'air aussi libre que si elle les eût portés toute sa vie : ils n'étaient que décens ; elle les trouvait trop magnifiques. Ce n'était point par une stupide admiration, comme une paysanne qui n'en eût jugé que par comparaison avec ceux qu'elle venait de quitter. C'était par la réflexion d'une fille sensée qui, ne prévoyant pas comment elle pourrait soutenir cet état, si les bontés d'Amure venaient à lui manquer, sentait qu'il était plus disgracieux de décheoir que de rester dans une condition obscure. Elle n'eut pas long-tems cette crainte ; Armire lui annonça, qu'elle partirait le lendemain, et le soir même elle lui remit entre les mains un contrat de mille livres de rente qu'elle s'était réservée en se mariant. C'est tout ce dont je puis disposer, lui dit-elle ; mais je ne puis borner mes désirs à cette bagatelle. Mon époux est généreux ; je veux, et j'espère qu'il vous tiendra lieu de père ; et, dès ce moment, je vous adopte pour ma fille : j'aurai pour vous les sentimens que cette qualité exige : je me flatte que vous ne me refuserez pas ceux que vous auriez eu pour les auteurs de votre naissance. Si le ciel, en les conservant, vous eût accordé le bonheur de les connaître, vous n'auriez pas voulu disposer de vous sans l'aveu de vos parens : promettez-moi de ne prendre aucun engagement, sans m'avoir consultée. Laure s'était jetée aux pieds d'Armire. Les larmes qu'excitait sa reconnaissance, l'empêchaient d'exprimer les sentimens de son cœur. Armire entendait, ou plutôt sentait toute l'éloquence de cette expression muette : elle goûtait le fruit de sa générosité, et ne pouvait presser Laure, ni de se relever, ni de parler, tant elle avait de plaisir à jouir des sentimens de sa nouvelle fille. Enfin Laure, avec une voix entrecoupée par les sanglots, lui fit deviner plutôt

qu'entendre le vœu qu'elle faisait de lui être toujours soumise, et de n'admettre jamais dans son cœur que les sentimens qui pourraient mériter son approbation.

On pourrait croire que la reconnaissance avait excité les pleurs de Laure, qui s'était jetée une seconde fois aux pieds d'Armire, ou que La nécessité de se séparer d'Alindor les faisait couler ; un sentiment plus noble en était le principe. Sa malheureuse passion l'empêchait de consacrer ses jours au service de sa bienfaitrice, et la forçait de consentir à un exil qui la priverait de sa vue. Sans cet amour, un trône n'aurait pu l'engager à se séparer d'elle : elle aurait donc voulu, dans cette occasion, anéantir son cœur, qui, rebelle à ses désirs, conservait tous ses sentimens pour l'époux et pour l'épouse. Le dépit qu'elle en sentit sécha ses larmes, et lui donna une sorte d'horreur pour elle-même ; elle se releva avec précipitation. Non, madame, dit-elle à Armire, je ne mérite pas vos bontés, j'en suis absolument indigne ; je ne puis les accepter : que si votre cœur bienfaisant ne peut consentir à m'abandonner à mon mauvais sort, obtenez de lui du moins, de mettre des bornes à ses bontés : diminuez ma confusion, je n'en conserverai, pas moins la reconnaissance la plus vive. Procurez-moi un asyle dans le cloître, le plus ignoré, c'est le seul endroit qui convienne à une infortunée, qui trouve en elle-même des obstacles invincibles au bonheur de vous consacrer ses jours. Oui, madame, je mettrais toute ma félicité à vous voir, à vous servir, à vous donner dans tous les momens les preuves de l'attachement le plus respectueux, et je me vois forcée à renoncer à ce bonheur. Hâtez-vous d'éloigner une fille criminelle, qui ne paraît à vos pieds qu'accablée de honte et de remords ; ils m'arrachent l'aveu. Je ne veux rien savoir, aimable Laure, lui dit Armire, en lui portant sur sa bouche une main que cette charmante fille baisa vingt

fois. Gardez votre secret, vous n'êtes pas indigne de mon amitié, vous ne le deviendrez jamais, à moins que, suivant un désir que je désapprouve, vous ne vous engagiez dans le cloître, pour lequel vous n'avez point de vocation. Adieu, ma fille ; je ne vous reverrai point avant votre départ ; croyez que je partage la douleur que vous ressentez de notre séparation. Armire, n'avait pas cru qu'il fût convenable de laisser Laure dans le danger de lui ouvrir son ame toute entière, et, cependant elle fut charmée d'avoir eu à lui faire violence à cet égard : cet aveu, qui était venu sur le bord de ses lèvres, et qui avait été prêt à s'échapper, était une preuve si certaine du désaveu que sa volonté faisait de ses sentimens, qu'elle ne pouvait qu'en être satisfaite. Laure partit le lendemain avec une femme-de-chambre qui devait la remettre entre les mains de la marquise de Bellefond, et Alindor revint le même soir. Il n'osait demander des nouvelles de cette fille. Son épouse le prévint, lui peignit les transports de la reconnaissance de Laure, et lui fit une sorte d'excuse d'avoir disposé sans son aveu du contrat dont j'ai parlé. Alindor transporté, crut ressentir à ce moment pour Armire tous les sentimens qu'il avait pour Laure, et eut besoin de toute sa prudence pour modérer les transports de sa joie. Il se flatta d'y avoir réussi, et se trompait tellement qu'ils eussent suffi pour éclairer son épouse, si elle eût eu quelque chose à apprendre sur ce sujet. Toutefois, elle lui sut gré de la contrainte qu'il s'imposait, parce qu'elle en connaissait les motifs, qui étaient la crainte de déchirer son cœur, et d'empoisonner toute la douceur de sa vie. Laure fit son voyage sans prononcer un seul mot ; l'abondance de ses sentimens suffisait pour l'occuper toute entière, et ; cependant il s'y en joignit un nouveau. De qui allait-elle dépendre ? Les lectures qu'elle avait faites lui avaient appris que le nombre de ceux qui ressemblaient à ses

protecteurs, était extrêmement borné. Une marquise, domiciliée à Paris, devait, être une dame du bel air : on lui avait annoncé qu'elle était jeune ; elle devait donc être dissipée, livrée à tous les amusemens d'usage : faudrait-il partager sa dissipation, et renoncer à des occupations plus louables ? Quel maintien faudrait-il avoir dans ces sociétés, où l'on porte toujours un masque, pour ainsi dire, et où le naturel parait ridicule ? Une seule chose la rassurait : on se lie par la conformité des goûts et des mœurs : la marquise était l'amie d'Armire ; elle devait donc lui ressembler en quelque chose. Il est vrai que Laure connaissait peu sa bienfaitrice ; elle ne l'avait vue qu'à une trop grande distance, pour pouvoir décider de son caractère. Sa générosité à son égard n'était point équivoque ; mais cette qualité n'est point incompatible avec de grands défauts. Elle n'avait pourtant garde de lui en supposer : une telle pensée lui eût paru un crime ; elle la sentait machinalement, sans s'en douter, pour ainsi dire, et cette impression occulte la jetait dans un trouble qui lui laissait à peine la faculté de respirer librement, tant elle en était oppressée ; la présence, de la marquise la rassura.

Cette dame avait une de ces physionomies propres à inspirer la confiance ; son ame était peinte sur son visage, et cette ame eût été capable d'embellir la laideur même. Quel effet devait-elle produire sur des traits d'une régularité admirable ? Laure lui remit, en rougissant, la lettre dont Armire l'avait chargée, et elle avait craint de trembler. La marquise interrompit plusieurs fois la lecture de cette lettre, pour jeter des regards dérobés sur Laure, qu'elle avait forcée de s'asseoir, et, à peine l'eut-elle achevée, qu'elle l'embrassa, en lui disant qu'elle savait un gré infini du dépôt qu'elle lui confiait, et qu'elle n'oublierait rien pour entrer dans ses vues ; mais quelles étaient ces vues ? Il n'était pas tems

de les expliquer à Laure. Alindor, comme je l'ai dit, n'avait rien oublié pour former l'esprit et le cœur de cette fille, et pourtant il avait oublié l'essentiel. L'honneur, l'estime des hommes, la satisfaction intérieure que produit l'accomplissement du devoir avaient été les seuls motifs dont il s'était servi pour inculquer l'amour de la vertu dans l'ame de son élève : ce n'est pas qu'il ne fût pénétré de respect et d'estime pour la religion : il en remplissait exactement les pratiques, quoiqu'il n'en eût qu'une connaissance très superficielle, qu'il croyait suffisante. Le plus heureux naturel l'avait affectionné à ses devoirs : il n'avait jamais été tenté de les violer qu'une fois ; et, comme la probité lui avait fourni des armes contre le premier ennemi, il était persuadé qu'elle suffisait pour garantir l'ame dans les occasions les plus dangereuses, et ses sentimens étaient à peu près ceux de son écolière.

Armire connaissait leurs dispositions à cet égard, et c'était la principale raison qui l'avait portée à confier Laure à la marquise. Cette dame, que la suite de cette histoire vous fera mieux connaître, conduisit Laure, après souper, dans un appartement richement meublé, et lui laissa sa femme-de-chambre pour lui en montrer les commodités. Laure voulait s'excuser de garder cette femme, qui la pria poliment de lui permettre de s'acquitter des ordres de sa maîtresse. Madame veut toujours être obéie lorsqu'elle commande quelque chose qui peut faire plaisir, et être utile aux personnes pour qui elle s'intéresse, lui dit-elle. Je lui obéirai donc, reprit Laure ; vous resterez ici ; mais assurément je ne recevrai vos services ; mon état les rendrait ridicules ; et, malgré la bonté de ces dames, je n'oublierai point que la médiocrité de ma fortune ne me permet point de les accepter. On en est bien digne, dit cette femme, quand on en avoue le défaut de si bonne grâce, et vous semblez deviner que vous êtes dans une maison où

l'on compté pour rien tout ce qui n'est pas la vertu. Laure, enhardie par une réponse si sensée, prit de la confiance pour celle qui la lui avait faite, et la pria de vouloir bien lui apprendre ce qu'il fallait faire pour se rendre digne des bontés de la marquise. Finir comme vous commencez, lui répondit-elle, vous montrer, telle que vous êtes, vous y gagnerez, ou je me trompe beaucoup. Laure remercia cette femme de la bonne opinion qu'elle avait d'elle ; elle eût fort souhaité continuer ses questions ; mais la fatigue du voyage lui rendait le sommeil nécessaire ; elle se coucha, et dormit tranquillement jusqu'à cinq heures, qui était le tems où elle avait coutume de s'éveiller. Elle avait ouï-dire que les dames de qualité se couchent lorsque le soleil se lève : le bruit qu'elle entendit dans la maison lui fit croire que la marquise se mettait alors au lit, et elle pensait qu'elle aurait tout le tems de s'ennuyer, en attendant son réveil. Elle regretta de n'avoir point fait provision de livres : elle espéra d'en trouver dans un cabinet qui était à côté de sa chambre, et elle se leva pour y entrer. À peine eut-elle fait quelques mouvemens, qu'on frappa à la porte : un moment après, elle vit entrer la femme qui l'avait couchée la veille, et qui la félicita sur sa vigilance. Je suis indiscrète d'avoir fait du bruit, lui dit Laure ; mais, si vous voulez me procurer du travail, ou quelques livres, je me tiendrai tranquille ici jusqu'au réveil de madame. Elle est levée, dit la femme-de-chambre, et elle est prête à sortir. Laure s'était approchée de la fenêtre. Quelle fut sa surprise d'apercevoir la marquise en robe brune et en coiffe de nuit, qui tenait une autre femme sous le bras, qui effectivement sortait avec elle ! je ne sais si elle l'aurait reconnue sous cette espèce de déguisement, si la femme-de-chambre ne la lui eût fait remarquer. Voilà, lui dit-elle, l'habit de madame, quand elle se livre à son goût ; elle consacre à Dieu et au service des pauvres,

les premières heures de la journée : elle rentrera sur les dix heures, et vous lui verrez reprendre, en soupirant, les riches habits qu'elle portait hier : son état la force à suivre cet usage, et elle croit devoir s'y assujettir, pour éviter une singularité capable de fixer les regards sur elle : malgré la complaisance qu'elle a à cet égard, je puis vous assurer qu'elle ignore la vanité, si ordinaire aux personnes de son âge ; je préside despotiquement à sa toilette, et à peine pourrait-elle dire la couleur de l'habit qu'elle porte. Une bonne lecture l'occupe pendant qu'elle s'habille, et je ne crois pas qu'elle se regarde au miroir quatre fois l'année. Ce discours excita la curiosité de Laure, et elle demanda à cette femme si la marquise était veuve ou mariée. Elle est l'une ou l'autre, lui répondit-on ; son époux, assez aveugle pour ne pas connaître le mérite d'une telle femme, passe sa vie éloigné d'elle. Il y a trois mois qu'il est à Versailles, sous prétexte d'affaires ; il paraît ici, de tems en tems, comme un éclair, y passe quelques heures, et disparaît les semaines entières. Comme madame ignore le moment de ses visites, elle s'habille exactement chaque jour, le reçoit avec un visage égal, et dévore en sa présence le chagrin que lui cause sa conduite. S'il daigne lui donner un jour entier, elle se hâte de rassembler les plaisirs honnêtes dans la maison : inutiles soins ; ceux-là sont peu du goût du maître, et souvent, au moment de se mettre à table, il imagine, pour s'en aller, un prétexte auquel il ne daigne pas donner de la vraisemblance, et court chez une actrice à ses gages, où il se livre, sans contrainte, à son penchant pour la licence. Je ne vous parlerais pas si librement de ces choses, ajouta cette femme, si le marquis ne les eût rendues publiques, et n'eût affecté de faire parade de ses déréglemens. Ah ! mon Dieu, s'écria Laure, en levant les yeux et les mains au ciel, quel monstre ! Et la marquise, sans doute, le

déteste ? Hélas ! elle le devrait, répondit cette femme qui se nommait Elvire : mais, malheureusement, pour son repos, elle l'aime : sa première inconstance a failli lui coûter la vie. La religion a calmé son désespoir ; cependant il est aisé de comprendre combien il lui en coûte encore pour soutenir ce malheur, sans y succomber.

Laure ne se lassait point d'entendre parler de la vertu et des malheurs de la marquise ; et ce que lui en apprit cette femme, la toucha tellement, qu'elle eut bien de la peine à s'empêcher de se mettre à genoux devant elle, lorsquelle la revit. La marquise ne rapportait point de ses exercices pieux, un air gênant et sévère : on la voyait gaie, libre sans indécence, vive sans étourderie ; en un mot, sa dévotion était propre à en inspirer le goût. Laure passa trois années avec elle, et fit, sous ses yeux, des progrès dans la piété, qui la rendirent chère à cette dame. Elle n'avait point hésité à lui ouvrir son cœur, et ne lui avait rien appris. Armire, en lui confiant cette charmante fille, avait cru devoir l'instruire des motifs qui l'avaient intéressée en sa faveur. Cette connaissance ne diminua point le prix de sa confiance aux yeux de la marquise, qui eut la satisfaction de la voir triompher des mouvemens qui l'avaient subjuguée à son insu. L'amitié la plus tendre avait rempli le vide que la destruction de son amour avait laissé dans son cœur : cette amitié lui causait les seules peines qu'elle éprouvât ; elle ne pouvait voir sans indignation les mauvais procédés du marquis, pour lequel elle avait la haine la plus complète de ce qu'il négligeait son épouse.

Un jour, étant entrée dans l'appartement de la marquise, elle la trouva toute en larmes : le sentiment de la douleur qui était peinte sur son visage, passa tout-à-coup dans le cœur de la

tendre Laure ; et, sans pouvoir lui demander la cause de son état, elle se jeta dans ses bras, et mêla ses larmes avec les siennes. La marquise, se faisant un effort, lui déclara qu'elle venait d'apprendre que son époux s'était engagé dans une affaire qui pouvait avoir des suites terribles ; qu'il était arrêté, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour essayer de suspendre les poursuites, en appaisant les parties intéressées. C'était en s'habillant, pour sortir, qu'elle lui tint ce discours ; et elle ajouta qu'il était question d'un rapt d'une fille de famille, et que les circonstances en étaient telles, que son époux risquait de porter sa tête sur un échafaud. Cette vertueuse femme, ayant fini ce triste récit, sortit sur-le-champ, et fut se jeter aux pieds des parens de cette fille : ils étaient pauvres. Elle abandonna à leur discrétion le choix des moyens qu'on pourrait prendre pour réparer le tort que son mari leur avait causé ; et, quoiqu'ils abusassent de sa situation pour demander une somme exorbitante, la marquise signa aveuglément tout ce qu'ils voulurent, et en obtint parole de discontinuer leurs poursuites. Le plus difficile restait à faire : la partie publique allait être instruite de cette aventure, par le moyen d'un magistrat, parent de la fille abusée, et qui s'était chargé des poursuites. Il fallait l'empêcher d'aller plus loin : la marquise se rendit chez lui. Il parut surpris du vif intérêt qu'elle prenait au sort d'un époux qui le méritait si peu ; et, voulant profiter du désir qu'elle avait de le sauver, il lui fît entendre qu'elle n'en avait qu'un moyen. La marquise frémit d'horreur à cette proposition, et, quittant brusquement ce juge inique, elle revint chez elle, dans un état capable d'inspirer de la pitié aux cœurs les plus barbares. Jugez des sentimens de Laure en cette occasion : elle ne s'amusa point à plaindre son amie ; c'était du secours, et non de la pitié qu'il lui fallait. Laure avait entendu parler avec éloge du fils de

cet indigne magistrat, qui exerçait lui-même une charge considérable. Elle fut le trouver, se jeta à ses pieds, et ne lui dissimula aucune circonstance de cette malheureuse affaire.

Ce jeune homme, que je nommerai Dorval, rougit de la faiblesse de son père, rassura Laure, et lui promit qu'avant la nuit, il aurait l'honneur de voir la marquise, pour lui rendre compte de ses démarches ; elles eurent un heureux succès. Dorval fit à son père une confusion qui lui fut salutaire, et en tira parole d'ensevelir dans le silence tout ce qui s'était passé. Comme les parties intéressées étaient satisfaites, le marquis fut élargi ; et ce fut Dorval qui, l'ayant tiré de prison, le ramena chez lui. Malgré l'espérance que Laure avait donnée à la marquise de l'heureuse issue de cette affaire, elle n'avait pu parvenir à la rassurer ; et lorsque le marquis l'aperçut, en rentrant chez lui, il recula d'effroi, tant il la trouva changée.

Après ce que j'ai dit de la conduite de cet indigne époux, vous jugez sans doute qu'il était un de ces naturels pervers, en qui il n'y a nulle ressource, et que monsieur de Bellefond n'avait jamais aimé une épouse qu'il avait toujours si fort négligée. Point du tout, le marquis n'était que faible et jeune ; son cœur n'était entré pour rien dans les infidélités qu'il avait faites à la marquise, et elle était la seule femme qu'il estimât, qu'il aimât même ; mais, lié avec ce que la cour et la ville avaient de plus licencieux, il n'avait pu résister au torrent, et s'était chargé de tous les vices de ses faux amis, par habitude, faiblesse, air, prêt à jouer les personnages, les plus opposés pour suivre la mode. Ces sortes de caractères sont aisés à émouvoir ; et, quand ils le sont une fois, il est un moyen de les fixer que la marquise n'ignorait pas. Un mouvement machinal conduisit le marquis à ses pieds, où il lui fit

amende honorable de sa conduite passée, promit des merveilles pour l'avenir, et donna pour garans, de ces promesses Dorval et Laure. Après les premiers transports, la marquise se souvint qu'elle devait son bonheur à ces deux personnes, et se reprocha de n'avoir point encore satisfait à ce que la reconnaissance, et même la politesse exigeaient d'elle. On reçut les excuses qu'elle en fit d'un air à lui témoigner qu'on ne s'était point aperçu de cet oubli. Dorval fut prié de leur donner le reste du jour, et il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il avait trouvé dans Laure tout ce qu'il fallait pour fixer son cœur. Quelqu'occupée que fût la marquise du bonheur de sa nouvelle situation, les mouvemens de Dorval ne lui échappèrent point ; elle en sentit redoubler sa joie : c'était un moyen qui s'offrait de payer à ces deux personnes les dettes que la reconnaissance venait de lui imposer. Laure n'avait qu'un défaut qui, très-considérable aux yeux du vulgaire, n'en paraissait peut-être pas un à Dorval, qui avait eu occasion, dans de fréquentes visites, de connaître plus particulièrement le mérite de Laure : il vint donc prier son amie de s'intéresser pour lui, et elle le lui promit de bon cœur. J'ai dit que l'amitié avait rempli dans le cœur de Laure la place qu'y tenait Alindor ; elle s'en flattait ; mais ce sentiment qu'elle croyait éteint, n'était qu'assoupi ; ou plutôt il s'était déguisé sous le masque d'une reconnaissance et d'une estime qu'il avait si justement méritées. Au moment où on lui proposa d'en aimer un autre, ses sentimens pour Alindor se, réveillèrent avec une vivacité dont elle fut effrayée : ses larmes décélèrent les secrets de son cœur ; et, se jetant dans les bras de son amie, elle essaya de s'y cacher pour ainsi dire, et lui déclara l'étrange révolution qui venait de se faire en elle. La marquise connaissait les passions ; elle avait été en danger d'en devenir elle-même la victime ; elle crut ne pouvoir offrir à Laure un re-

mède plus efficace à son mal, que le récit de ce qui lui était arrivé. Cet exemple frappa Laure d'une vive terreur : elle eut recours au remède qui avait sauvé la marquise ; il produisit le même effet, et elle se détermina au mariage qui lui était proposé. Ce ne fut pas sans amertume ; son cœur déchiré éprouva des tourmens qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les ont éprouvés, et qui suffiraient pour préserver le cœur des passions, si on pouvait prévoir les cruelles peines auxquelles elles exposent.

Je ne vous ai rien dit de ce qui s'était passé chez Armire, depuis le jour où Laure en était sortie. Cette dame qui avait, pour ainsi dire, la clé du cœur de son époux, en avait intercepté tous les mouvemens : une tristesse profonde avait été sa situation habituelle pendant la première année ; une douce langueur y avait succédé, et lui avait fait perdre, la vivacité de son âge et de son caractère. Armire laquelle il inspirait une tendre compassion, était à peu près dans la même situation : Alindor s'en aperçut, et, s'accusant du malheur de son épouse, il redoubla ses soins et son attention pour elle, et se rappelait, à chaque instant, et ses vertus et ses bienfaits. Il tomba dans la même erreur que Laure ; et, tout occupé de ce qu'il devait au devoir, il crut avoir étouffé son amour, et son épouse même s'en flattait quelquefois ; elle en fut bien désabusée, lorsque la marquise lui eût fait part de l'établissement qui s'offrait peur cette aimable fille, et du consentement qu'elle y donnait. Alindor, comme si ce consentement eût été sa sentence de mort, devint pâle, tremblant, et fut forcé de s'appuyer sur une table qui était proche : les violences qu'il se fit pour se surmonter, furent telles qu'il y succomba, et tomba sur le plancher sans sentiment. Son premier soin, lorsqu'il eut repris ses sens, fut de chercher un prétexte ; à l'accident qui lui était arrivé ; et, croyant en avoir imposé à son épouse, il la pria, de le laisser

reposer quelques heures, en lui disant que l'épuisement seul l'avait mis dans cette situation. Que ne souffrit-il pas dans ce court espace ? Les violences qu'il se fit pour plier son cœur à la générosité de ses sentimens, lui causèrent une fièvre violente. Armire n'en fut pas moins alarmée que si elle eût ignoré la cause de son mal. Cent fois elle fut sur le point de lui dire qu'elle avait des raisons pour désapprouver le mariage de Laure : la pitié que lui inspirait son époux lui donnait cette faiblesse ; cette même pitié lui dicta une conduite plus ferme : elle savait qu'on ne peut détruire les passions qu'en coupant dans le vif ; elle eut donc la force de lui causer une douleur passagère, pour lui procurer une guérison radicale ; car il est rare que l'amour se soutienne quand on parvient à lui ôter tout espoir. Elle voulait pourtant attendre la convalescence d'Alindor, pour porter le coup mortel au sentiment funeste qui troublait son repos : il la prévint. Vos bontés, respectable amie, lui dit-il, m'ont accoutumé à tout oser avec vous : vous aimez Laure, elle le mérite ; permettez-moi de vous prier de lui en donner une preuve solide, en la mettant par vos bienfaits en état de conclure un mariage si avantageux. Armire soupira de la violence que se faisait son époux ; et, voulant l'en payer autant qu'il était en son pouvoir de le faire, elle lui dit qu'il était le maître de son bien, et qu'il pouvait en disposer à son gré. Madame, lui répondit Alindor, le ciel m'est témoin que le plus cher de mes souhaits est celui de n'avoir point à pleurer votre perte ; mais, si j'avais ce malheur, on ne me verrait point chercher à me consoler dans de nouveaux liens ; j'en atteste… Ne faites point de sermens, lui dit Armire, en l'interrompant : ils sont toujours indiscrets : il serait imprudent de vous dépouiller en faveur de Laure ; assurons lui une dot honnête, j'y consens, à condition que vous vous réserverez la liberté de disposer du

reste, et il faut que vous me promettiez de ne vous en dépouiller qu'à la mort.

Cette singulière contestation étant finie, Armire écrivit à Laure, pour lui envoyer son consentement et celui d'Alindor ; elle y joignit le don d'une terre qui produisait 3, 000 livres de rente, et tous ses diamans quittaient très-beaux. Alindor eut le courage d'écrire de sa main, dans la lettre d'Armire, qu'il la priait de presser son union avec Dorval, parce qu'il ne pouvait recevoir une plus grande satisfaction que celle d'apprendre qu'elle était heureuse.

Le marquis et son épouse devaient trop à Laure, pour ne pas saisir cette occasion de lui donner des preuves de leur gratitude ; ils lui firent présent d'une somme considérable qui la rendait un très-bon parti, indépendamment de ses bonnes qualités. Hélas ! elle était peu en état de goûter ces avantages qui eussent transporté de joie toute autre qu'elle ; elle régardait avec terreur le moment de son engagement, ce qui la rendait froide et sérieuse. Dorval, qui ne pouvait pénétrer ce qui se passait dans son ame, attribuait sa froideur à sa modestie. Elle essaya pourtant de se contraindre, et de lui marquer plus de satisfaction, lorsque le jour de son mariage fut fixé : elle l'estimait véritablement, et était déterminée à faire tous ses efforts pour l'aimer ; elle parut à ses fiançailles, et au souper qui les suivit, d'un air à persuader qu'elle irait le lendemain à l'autel sans violence, et Dorval en fut si transporté, qu'il se crut, en la quittant, le phis heureux de tous les hommes. Il était plus de minuit, quand on se sépara, et Laure commençait à se déshabiller, lorsqu'elle reçut une lettre qui lui fut remise par le valet-de-chambre d'Armire qui, avant de la lui rendre, avait appris de la marquise qu'elle n'était pas encore ma-

riée. La tristesse de cet homme, l'heure indue à laquelle il était arrivé, la firent frémir, et elle ouvrit cette lettre avec une émotion qui semblait îui présager ce qu'elle contenait. Le caractère ne lui était pas connu ; les, dernières lignes étaient de l'écriture d'Armire, et paraissaient avoir été tracées d'une main tremblante ; elle y lut ce qui suit :

Lettre d'Armire à Laure.

« Lorsque vous recevrez cette lettre, ma chère fille, je n'existerai plus ; je touche à mes dernières heures : fasse le ciel que les seuls vœux que je forme en ce moment soient exaucés ! Votre cœur m'est plus connu que vous n'avez pu le croire ; j'avais lu, avant vous, la lettre par laquelle mon époux vous y dévoilait des sentimens que vous ignoriez, et que vous eûtes le courage de sacrifier au devoir ; c'est cet acte héroïque de vertu qui vous a mérité mon estime et ma tendresse. L'espoir de vous en procurer une digne récompense, adoucit l'amertume de mes derniers momens ; ma vie était un obstacle à votre félicité et à celle d'un époux qui m'est cher ; il vous aime, ma chère Laure, et il s'est toujours flatté que sa passion m'était aussi inconnue qu'à vous qui en étiez l'objet. On ne vous rendra cette lettre qu'après s'être assuré que vous êtes libre encore : auriez-vous la cruauté de vous engager après l'avoir lue ? Non, votre cœur m'est connu ; le seul devoir vous conduisait à l'autel ; un devoir plus sacré vous en éloignera. Votre reconnaissance à mon égard est une dette plus ancienne que celle de la marquise et de monsieur Dorval ; je le plains bien sincèrement. Vous perdre est un malheur difficile à soutenir : cependant, si ce qu'on m'a mandé de son caractère est vrai, il rendra justice aux droits d'Alindor. Victime, depuis plusieurs années, d'une passion qu'il a vainement essayé de détruire,

quel serait son malheur, si, au moment qu'il devient libre, vous consentiez à cesser de l'être. Je lui cache ce que je fais pour lui, et il doit l'apprendre de la marquise, que je charge du soin de lui annoncer mes dernières volontés. Adieu, ma chère Laure ; adieu pour jamais. Si, dans une vie plus heureuse, on est encore sensible à ce qui se passe sur la terre, j'aurai de la satisfaction de l'union de deux cœurs vertueux, que le ciel avait faits l'un pour l'autre, et qu'il n'avait séparés pour un tems, qu'afin de leur donner moyen d'exercer les plus héroïques vertus ».

Laure ne put achever cette lettre, sans jeter des cris qui attirèrent, dans sa chambre, la marquise et son époux ; ils avaient été alarmés à la vue du domestique d'Armire, et craignirent d'abord pour elle ou pour son époux. Laure, au lieu de répondre aux questions qu'ils lui firent tous deux à la fois, leur présenta la lettre qu'elle venait de recevoir. La marquise fut sensiblement touchée de la mort de son amie ; et cependant, comme on aime à se flatter, elle pensa que peut-être la maladie n'était pas sans ressource ; et Laure, qui eut la même pensée, demanda au domestique, avec une voix entrecoupée de sanglots, s'il n'y avait aucune espérance de sauver Armire. Notre malheur est consommé, répondit cet homme ; j'ai pris la poste au moment où elle est expirée : d'ailleurs sa mort a été occasionnée par une chute qui n'a pas laissé le plus léger espoir ; elle n'y a survécu que six heures qu'elle a employées à recevoir les sacremens, à vous faire écrire par son confesseur, et à consoler son époux. Le reste de la nuit se passa dans les larmes. Laure n'était capable d'aucun sentiment étranger à celui de sa douleur. La marquise fut forcée de l'en distraire, pour lui demander quelle conduite elle devait tenir avec Dorval. Comme Laure ne faisait pas même la plus légère attention à ce qu'elle lui disait, le marquis lui dit que la perte qu'elle

venait de faire, étant une raison légitime de différer le mariage, on aurait le tems de délibérer sur ce sujet. Il était jour, et Lame ne pensait pas à se coucher : la marquise la força de se mettre au lit ; et, s'étant retirée avec son époux, ils tinrent ensemble un petit conseil, dont le résultat fut que le marquis partirait sur-le-champ, pour se rendre à la terre d'Armire, et ferait tous ses efforts pour engager Alindor à venir à Paris, où la marquise se réservait à l'instruire des dernières volontés de son épouse.

Laure était dans le dernier épuisement, à force de répandre des larmes : un sommeil bienfaisant vint suspendre ses douleurs pour quelques heures. La marquise profita de cet intervalle pour faire avertir Dorval du malheur qui était arrivé, elle fit prier de passer chez elle. Cet amant infortuné regardait ce jour comme le plus beau de sa vie, et celui qui lui fut envoyé, le trouva tout occupé des préparatifs de la fête qu'il voulait donner à cette occasion. Il courut chez la marquise, qui eut besoin de tout son courage pour lui annoncer le sort fatal qu'il était menacé de subir. Il demanda à voir Laure : la marquise s'excusa de le conduire à son appartement, sous prétexte du besoin qu'elle avait de prendre quelque repos ; et, y étant entrée elle-même quelques momens après, le bruit qu'elle fit interrompit un sommeil qui n'était guère tranquille. Chère amie, lui dit elle, Dorval demande à vous voir : que déterminez-vous par rapport à lui ? Hé ! suis-je en état de vous répondre, lui dit Laure ? Puis-je manquer à des engagemens si solennels ? puis-je désobéir aux ordres d'Armire ? puis-je déchirer le cœur d'Alindor, s'il est vrai qu'il m'aime ? Et serais-je capable de goûter un bonheur qui troublerait celui dont Dorval jouissait avant le moment fatal qui m'offrit à sa vue ? Ah ! je suis faite pour ruiner la félicité de tout ce qui me veut du bien : je saurai m'en punir.

La marquise ne savait elle-même quel parti prendre : elle se fixa à gagner du tems ; et, retournant auprès de Dorval, elle lui fit entendre que Laure souhaitait quelques heures de repos pour se remettre du trouble qu'elle avait éprouvé en recevant une nouvelle si inattendue. Elle n'avait garde de soupçonner le dessein de son amie qui, se levant aussitôt que la marquise l'eût quittée, fut à une abbaye dont elle connaissait l'abbesse ; et la pria si instamment de la recevoir, que cette dame lui accorda sa demande. Elle écrivit aussitôt à la marquise pour lui apprendre le lieu où elle s'était retirée, et lui demander pardon du mystère qu'elle lui avait fait de son dessein, dans la crainte que son amitié pour elle n'y mît obstacle. Elle ajouta que, ne pouvant prendre aucune résolution qui la satisfit dans les circonstances critiques où elle se trouvait, elle était résolue de se faire religieuse, pour ne donner sujet de se plaindre d'elle, ni à Dorval, ni à Alindor. Dorval était encore avec la marquise, lorsqu'elle reçut cette lettre : il entrevoyait dans le discours de cette dame un embarras qui lui faisait soupçonner un secret fatal à son amour ; et, comme l'incertitude d'un mal est souvent plus cruelle que le mal même, il la pressa de lui découvrir ce qu'elle s'efforçait vainement de lui cacher. La marquise, qui crût ne pouvoir dissimuler plus longtems, lui remit la lettre de Laure, et lui apprit en même tems tout ce qui s'était passé dans le château d'Armire, avant le départ de cette fille pour Paris.

Les premiers mouvemens de Dorval furent ceux d'un furieux : il jura qu'il ne se dépouillerait jamais des droits qu'il avait sur Laure, la traita d'ingrate, de parjure, menaça les jours de son rival, accusa la marquise de l'avoir trahi, et s'emporta à des excès que cette dame avait prévus. Elle lui laissa évaporer tout son feu, et lui dit ensuite : de qui vous plaignez-vous, je vous prie ? d'une fille qui vous immole tout le bonheur de sa vie, quoiqu'elle soit

encore maîtresse dé sa main ; qui veut vous épargner le funeste état dans lequel Armire s'est vue plongée, et que vous éprouveriez sans doute : d'un rival qui ignore ce que son épouse a fait en sa faveur ; qui, fidèle à ses devoirs, n'a pas fait difficulté de vous sacrifier la seule personne qu'il ait jamais aimée ; d'un rival qui, actuellement plus misérable que vous, vous croit en possession d'un bien dont il s'est privé, par excès de générosité. Rappelez la vôtre, Dorval ; voudriez-vous traîner à l'autel une victime que vous immoleriez à votre satisfaction ; et qui ne pourrait vous regarder que comme un tyran barbare ? Forcez-la à vous estimer, à vous plaindre, et non à vous haïr, et à concevoir pour vous le mépris le plus juste. Que me demandez-vous, madame, lui dit Dorval, en joignant les mains ? À quelle, félicité faut-il que je renonce ?... Il se promenait à grands pas, avec une agitation qui faisait connaître la violence et la diversité des passions qui déchiraient son cœur. La marquise augurait bien de ce combat : chez un homme du caractère de Dorval, la nature devait céder à la raison. Son espoir ne fut pas vain ; Dorval fit un généreux effort sur lui-même, et dit à la marquise en soupirant : pardonnez, madame, au plus malheureux de tous les hommes, des mouvemens dont il rougit lui-même, et dont il triomphe. Non, je ne serai point barbare, je ne mettrai point d'obstacle au bonheur de Laure ; courez le lui annoncer, et rapportez-moi, en échange du sacrifice que je lui fais, l'assurance de son amitié, de son estime, ou plutôt hâtez-vous de la ramener dans un lieu d'où je l'ai bannie : je ne m'exposerai à ses yeux qu'au moment où, absolument maître de moi-même, je pourrai ne lui montrer que des sentimens si dignes d'elle. Dorval sortit en prononçant ces paroles, et la marquise s'étant rendue au couvent de Laure, la força d'en sortir sur-le-champ. Cependant, le marquis avait trouvé Alindor

plongé dans une affliction dont rien ne pouvait le distraire. Ces cœurs froids, qui n'ont jamais senti les charmes de l'amitié et de la reconnaissance, croiront sans doute qu'il jouait l'excès de la tristesse ; mais il n'en sera pas moins vrai que la sienne était excessive. La liberté qu'il s'était ravie, de s'unir à Laure, aurait peut-être ajouté à cette douleur, si le sentiment de sa perte ne l'eût occupé si entièrement, qu'il en avait oublié tout le reste. L'arrivée du marquis le tira de cet assoupissement, et lui rappela le souvenir de cette aimable fille. Un soupir qui lui échappa fut le seul tribut qu'il paya à ce souvenir et fidèle à la mémoire d'Armire, on eût dit que son ame vertueuse regardait comme un crime tout ce qui pouvait l'en distraire. Le marquis, surpris de n'entendre sortir de sa bouche aucune question sur le sort de cette fille, se persuada qu'Armire s'était trompée, lorsqu'elle l'en avait cru amoureux, et, gardant moins de ménagement, il lui apprit que Laure avait reçu une lettre de son épouse, qui devait lui être communiquée. C'est sans doute à l'occasion de quelques intérêts communs, lui dit Alindor : ma respectable épouse a fait des dispositions qui lui sont avantageuses, et que je remplirai de bon cœur ; vous pouvez l'en assurer, aussi bien que son époux. Elle n'est point mariée, répondit le marquis, en fixant Alindor, qui véritablement changea, de couleur. Un obstacle que vous seul pouvez lever, retardera ce mariage jusqu'à votre arrivée à Paris.

Alindor était si éloigné de penser aux dernières dispositions d'Armire, qu'il se persuada que Dorval avait craint qu'il n'essayât d'invalider quelques présens que son épouse avait faits à Laure, et, gémissant en secret de la voir s'unir à un homme qui avait pu retarder son union avec elle par un motif d'intérêt, il promit au marquis de ratifier, par un consentement formel, tous les dons

qu'elle avait reçus ; et la manière froide dont il fit cette protestation, mit la pénétration du marquis en défaut.

Le lecteur trouvera le sang-froid d'Alindor fort extraordinaire dans un pareil cas : voici quel était le principe de la violence qu'il se faisait pour réprimer ses sentimens. Il était persuadé que Laure avait réussi à l'arracher de son cœur, et qu'elle aimait Dorval, par conséquent, cette liberté qu'il venait d'acquérir, et qui lui coûtait si cher, ne pouvait lui faire concevoir une espérance qu'il n'aurait pu écouter sans se préparer de nouveaux tourmens, et tout son soin était de l'éloigner de son cœur. Monsieur, lui dit le marquis, mille raisons vous engagent à quitter votre solitude ; venez passer quelques jours avec des amis, qui, loin de contraindre vos larmes, y mêleront les leurs : Armire l'a souhaité, vous devez respecter ses dernières volontés. Que si ce motif ne vous suffit pas, les bontés que vous avez eu pour Laure doivent vous y engager ; elle ne sera point mariée que vous n'ayez levé l'obstacle qui s'oppose à son mariage, et il est de nature à ne point vous être expliqué ici ; c'est de mon épouse que vous devez l'apprendre ; elle serait venue vous le déclarer elle-même, si la nécessité de consoler Laure ne l'avait retenue à Paris. Vous êtes généreux ; pourriez-vous refuser d'accélérer le bonheur d'une fille qui vous doit tout, et qui mérite vos bontés. Laure sait-elle la démarche que vous faites en sa faveur, demanda Alindor, un peu ému ? En vérité, monsieur, lui dit le marquis, je ne puis vous répondre à cet égard ; je l'ai quittée dans les premiers transports de la douleur que lui causait la perte de sa bienfaitrice ; elle ne voyait rien ; elle n'entendait rien : je suis pourtant persuadé que depuis mon départ, mon épouse lui a fait part des raisons de mon voyage. Je ne sais à quel motif on doit attribuer sa fuite, de chez moi ; mais, depuis une heure, un domestique vient de m'apprendre qu'elle s'est

retirée dans un couvent, quelques heures après mon départ, sans m'en dire les raisons.

Alindor rêva un moment : cette retraite fit naître quelques soupçons flatteurs dans son ame, il les étouffa. Peu accoutumé à des sentimens capables de nourrir une passion toujours combattue, ces soupçons ne firent sur lui qu'une impression faible, qui disparut bientôt. Il s'obstina à ne point vouloir aller à Paris : y être sans voir Laure, c'était s'exposer à faire connaître ses sentimens par rapport à elle, ou se faire soupçonner d'un dépit causé par un vil intérêt : revoir les charmes qui l'avaient séduit, était un danger auquel il craignait d'exposer sa vertu. Le marquis revint donc seul à Paris, bien convaincu qu'Alindor n'avait eu, ou n'avait conservé pour Laure, que les sentimens d'un père pour sa fille : il s'en expliqua ainsi avec son épouse. Il n'eut garde de déclarer ses idées à cette fille, et le refus d'Alindor fut attribué à des affaires indispensables qui demandaient sa présence. Laure n'y fut point trompée, et, sans pouvoir être rassurée partout ce que lui dirent ses amis, elle conclut comme avait fait le marquis. Dorval vit alors son espoir prêt à renaître, et, craignant de se préparer de nouvelles peines en s'y abandonnant, il prit une résolution qu'il ne voulut communiquer à personne ; ce fut de s'instruire par lui-même des sentimens d'Alindor. Il partit pour la terre où il demeurait, et, s'étant fait annoncer sous son nom, il ne chercha point de détour pour lui déclarer le sujet de son voyage. Monsieur, lui dit-il, vous êtes instruit de mon amour, et du mérite de celle qui l'a fait naître ; je la préfère encore à toutes les femmes ; et je sacrifierais de bon cœur tout ce que je possède pour parvenir au bonheur d'être son époux. Cependant, je suis prêt de renoncer à cette félicité, si je ne puis l'accepter qu'eu ruinant son bonheur et le vôtre. L'aimez-vous autant qu'elle vous aime ? Les soupçons

d'Armire étaient-ils fondés ? Que parlez-vous des soupçons d'Armire, lui dit Alindor en l'interrompant ? Mon épouse a toujours rendu justice à mon attachement pour elle, et jamais… Elle vous trompait, lui dit Dorval, en l'interrompant à son tour. Elle était persuadée que votre cœur était déchiré par une passion violente, trop combattue pour pouvoir être reprochée. Pleine de reconnaissance pour les violences que vous vous faisiez en sa faveur, ses derniers momens ont été employés à vous procurer une félicité que vous ne pouviez espérer, si mon mariage avait été avancé de vingt-quatre heures. Ses ordres, d'accord avec l'inclination de Laure, m'ont dicté un devoir qui me paraît bien pénible, et auquel je me suis pourtant soumis. Décidez de mon sort, monsieur : décidez de celui de Laure ; elle croit, sur la parole d'Armire, que vous l'aimez : aurait-elle été trompée ? Parlez-moi librement, je vous en conjure ; je ne puis supporter l'incertitude où je suis.

Alindor était si surpris de ce qu'il entendait, qu'il ne savait que répondre. Tout-à-coup, il lui vint dans l'esprit qu'une jalouse curiosité pouvait être le principe de la démarche que faisait Dorval. Monsieur, lui dit-il, je suis pénétré de l'effort vertueux que vous faites en ma faveur ; cependant, comme il n'y a guère d'apparence aux sentimens que vous supposez en Laure pour moi, permettez-moi de n'examiner la situation de mon cœur à son égard, qu'après l'avoir entretenue. Je pars avec vous, comblé de reconnaissance d'un procédé tel que le vôtre, et déterminé à ne rien oublier pour vous en marquer ma gratitude.

Dorval comprit le motif de la réserve d'Alindor, et n'en fut point offensé ; il sentait que la prudence ne lui permettait pas de s'ouvrir davantage : il conduisit son rival chez la marquise, qui lui remit la lettre d'Armire. Les dernières marques de la bonté de sa

respectable épouse, firent naître dans son cœur le vif regret qu'il avait ressenti en la perdant, en sorte qu'il ne pût se livrer qu'imparfaitement au bonheur qu'elle lui procurait. Laure était dans les mêmes dispositions : leurs regrets se confondirent, et, le tems qui diminua le sentiment douloureux, qu'ils éprouvèrent alors, ne put parvenir à le détruire entièrement. La mémoire d'Armire fut toujours précieuse à ces amans, devenus époux, et l'on peut dire qu'elle conserva dans leur souvenir une vie sur laquelle le tems n'eut point de pouvoir.

Angélique

CONTE.

Le marquis de Villemond, âge de vingt-trois ans, se faisait admirer dans une petite ville où son régiment était en garnison. On lui avait donné le surnom de Socrate, qu'il méritait à plus juste titre que celui qui avait vécu dans Athènes. La sévérité de ses mœurs était mitigée par une figure faite pour plaire, par une douceur qui aurait fait douter de son courage, s'il n'eût pas fait ses preuves dans trois campagnes meurtrières qui lui avaient détruit plus de la moitié de son régiment. Sa valeur était d'autant plus estimable, que ce n'était point par goût qu'il suivait les enseignes de Mars : la vie qu'un sage peut mener dans une solitude où l'étude et la bienfaisance se succèdent tour-à-tour, faisait l'objet de ses désirs. Ceux de son père avaient été de le voir s'avancer dans le service où il l'avait fait entrer fort jeune. Villemond lui sacrifia son goût sans perdre le sien, et, à vingt-trois ans, avait acquis une réputation où l'on parvient à peine après trente années

de service. Son père étant mort, la marquise, sa mère, souhaita passionnément de le rappeler auprès d'elle ; il lui eût obéi sur-le-champ, s'il eût écouté son goût ; mais la guerre paraissait prochaine, et il crut ne pouvoir, sans manquer à son roi, quitter le service dans un tems où il avait besoin de son bras. Il attendait la paix avec l'impatience d'un sage qui veut jouir de lui-même, et faisait la guerre avec la vivacité d'un ambitieux qui eût vu toute sa félicité à se faire un nom. Les grands biens dont il jouissait, étaient, pendant la campagne, un fonds assuré pour les officiers de son régiment, et pour les soldats ; et il s'efforçait, dans les garnisons où il passait l'hiver, de faire disparaître l'indigence, surtout chez ceux que la honte forçait à souffrir en silence les horreurs de la pauvreté. Tel, et plus parfait, était le marquis de Villemond, lorsqu'un événement très-extraordinaire décida du reste de sa vie.

Un soir qu'il avait soupe chez un de ses amis, et qu'il se retirait entre dix et onze heures, il passa par un cimetière, pour abréger son chemin. On avait enterré, il y avait quelques heures, une personne dont la fosse n'avait point été comblée, parce que le fossoyeur, pour s'épargner la peine d'en rouvrir une autre, avait décidé d'y mettre un enfant qu'on devait enterrer le lendemain, en sorte qu'il s'était contenté de jeter quelques pelées de terre sur la bière qu'il y avait descendue le soir. Le marquis, passant tout proche de cette fosse, crut entendre des gémissemens à demi-étouffés ; malgré son intrépidité naturelle, il ne put se défendre d'un mouvement de frayeur. La réflexion l'ayant dissipée, il se baissa sur la fosse, et entendit plus distinctement les plaintes qui sortaient du cercueil. Ne doutant plus alors qu'on n'eût enterré comme morte une personne qui était vivante, il se hâta de courir chez le fossoyeur, qui n'était qu'à vingt pas, et lui commanda de

le suivre. À mesure que cet homme eut dégagé la bière de la terre dont elle était chargée, les plaintes devinrent plus sensibles, et il voulait se hâter de l'ouvrir. Le marquis l'en empêcha : il était assez physicien pour savoir qu'on ne pouvait, sans risquer la vie de cette personne, l'exposer à être saisie par le grand air. Il commanda à cet homme de prévenir sa femme, afin qu'elle ne fût point effrayée, et ces trois personnes transportèrent la bière dans la maison du fossoyeur. Il fit ouvrir graduellement ce coffre, pendant que la femme allumait du feu ; on étendit un matelas à une distance convenable, après quoi il acheva d'ouvrir la bière, d'où ils tirèrent une jeune fille qui n'avait point de connaissance, quoiqu'elle eût recouvré le sentiment. On l'étendit sur le matelas, et les deux hommes se retirèrent à l'écart, pendant que la femme, par ordre du marquis, frottait cette infortunée avec des linges chauds qu'on avait imbibés d'une liqueur spiritueuse. Au bout d'un quart-d'heure, cette fille ouvrit les yeux, se leva sur son séant, et, regardant cette femme avec un air effrayé, en joignant les mains, lui dit : ah ! ma mère ! pourquoi me persécutez-vous ? N'êtes-vous pas contente de m'avoir ôté la vie, faut-il encore que vous me poursuiviez jusques dans le tombeau ? À ces mots, le marquis s'approcha, et lui dit : Cessez de craindre, mademoiselle ; vous n'êtes point avec une mère dénaturée ; mais avec des amis prêts à tout faire pour vous sauver. Hélas ! reprit cette fille, le juste juge a eu pitié de moi, il ne m'a pas condamnée, je n'étais point coupable, il le sait… Mais, monsieur, empêchez ma mère de s'approcher, dérobez-moi à sa fureur, cachez-moi à toute la terre. Que dis-je ? J'ai cru que j'étais encore au nombre des vivans ; j'ai oublié que le poison m'a ôté la vie. Ah ! sans doute, vous êtes un ange. Esprit bienheureux, protégez-moi. Oui, mademoiselle, lui dit le marquis, qui voulait la rassurer en

se prêtant à sa manie ; je suis un ange qui vous ordonne de la part de Dieu de vous tranquilliser, car il vous a mis sous ma protection, et veut que vous m'obéissiez. De tout mon cœur, répondit-elle, vous n'avez qu'à me dire ce que je dois faire… Souffrir que l'on vous couche dans ce lit, et prendre tout ce que l'on vous donnera. Mais ne sentez-vous aucun mal ? vous dites qu'on vous a empoisonnée. On m'a donné une drogue bien mauvaise, reprit-elle, et on m'a dit qu'elle me ferait mourir : j'ai été saisie presque aussitôt d'une grande envie de dormir, et, sans doute, je suis morte pendant mon sommeil. Je ne sens point de mal, excepté une grande faiblesse. Le marquis entrevit la vérité, et, ayant remis cette fille aux soins de ceux chez qui elle était, sortit pour appeler le chirurgien de son régiment, qui demeurait proche de chez lui, et, lui ayant raconté ce qui venait de lui arriver, le conduisit chez le fossoyeur, où ils trouvèrent qu'on avait couché la fille. Le chirurgien s'était pourvu de quelques cordiaux qu'il lui fit prendre, et, ayant assuré le marquis qu'il n'y avait rien à craindre pour ses jours, lui promit de la veiller le reste de la nuit, et lui dit qu'il pouvait se retirer chez lui sans inquiétude.

Une aventure aussi extraordinaire n'était pas propre à provoquer le sommeil ; ainsi, le marquis ne s'endormit qu'au jour naissant, et ne s'éveilla qu'à midi. Il fut tenté alors de regarder comme un songe ce qui lui était arrivé la veille ; et, lorsque la réflexion l'eut convaincu que son aventure était réelle, il se sentit un grand empressement d'en voir la conclusion, et se donna à peine le tems de s'habiller. En entrant chez le fossoyeur, le chirurgien lui fit signe de marcher sur le bout des pieds, parce que la ressuscitée était endormie. Il demanda comment elle avait passé la nuit, et cet homme lui répondit, que sans la pitié qu'elle lui avait inspirée, il n'aurait pu s'empêcher de se divertir de la naïve-

té et du désordre de ses discours. Elle se croit dans l'autre monde, ajouta-t-il, et est fort étonnée de ne trouver aucune différence de ce pays-là à celui qu'elle croit avoir quitté. Mais, mon colonel, tenez bien votre cœur : voilà une tentation très-délicate. Vous avez sauvé la vie à la plus belle fille que j'aie vu de mes jours ; elle vous croit un ange, et il faudra que vous le soyez réellement, si vous ne profitez pas de l'aventure. Vous y aurez une grande facilité : je ne sais ce qu'était cette belle fille de son vivant ; tout ce que je puis vous assurer, c'est que depuis qu'elle est morte, vous lui avez donné fort bonne opinion des habitans de l'autre monde ; elle ne parle que de son ange, et nous l'a demandé fort souvent ; elle craint qu'il ne l'abandonne, et en marque de grandes frayeurs.

Que vous êtes fou, lui dit le marquis ; pouvez-vous badiner d'un événement si funeste ? Si j'en crois la frayeur de cette jeune infortunée, on a attenté à ses jours, et, il semble que c'est sa propre mère. Croyez que sans ce qu'elle a dit à ce sujet, j'aurais déjà fait avertir les personnes à qui elle appartient : le fossoyeur les connaît sans doute... mais votre discours me fait faire une réflexion : je connais tout ce qui porte un nom dans cette ville, et je ne me rappelle pas d'y avoir vu personne dont la beauté pût être célébrée.

C'est bien à vous à qui je m'en rapporterais, lui dit le chirurgien : cette fille a deviné juste ; vous êtes un ange, qui ne daignez pas abaisser vos regards sur la terre, et qui pourriez vivre un an avec une fille, sans pouvoir dire si elle est brune ou blonde. Trêve de raillerie, dit le marquis, sachons du fossoyeur à qui celle-ci appartient. Le chirurgien ouvrait la bouche pour l'appeler, lorsque l'inconnue fit quelques mouvemens qui firent croire qu'elle était

éveillée. Le marquis s'approcha du lit ; et, véritablement il fut ébloui des charmes qui s'offrirent à sa vue, et que la pâleur et la triste parure des morts l'avaient empêché de remarquer la veille. Je dis qu'il fut ébloui, c'est-à-dire, que cette fille plut à ses yeux sans toucher son cœur. Ce n'est point à un beau visage qu'il appartient de subjuguer une ame qui s'est fortifiée de la philosophie chrétienne. Il est pourtant vrai que la beauté malheureuse a de grands droits sur un cœur sensible, et qu'elle donne un degré de vivacité à la bienveillance naturelle : notre philosophe l'éprouva, et, si la religion et l'humanité ne l'eussent pas intéressé au sort de cette personne, peut-être sa beauté eût suppléé à ces deux sentimens.

Cette fille voyant approcher le marquis, le regarda fixement, et lui dit, après quelques momens de silence : Ah ! monsieur, où suis-je ? daignez me débrouiller un chaos dans lequel je me perds. J'ai une idée confuse de vos traits ; de grâce, dites-moi si je ne vous ai point vu quelque part avant ce moment ?

Oui, mademoiselle, lui dit le marquis, j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie ; que faut-il faire pour vous la rendre heureuse ? J'ai compris par vos discours, que vous aviez sujet de craindre madame votre mère : n'avez-vous pas quelques parentes ou quelques amies que nous puissions avertir de votre situation ? Hélas ! reprit cette belle fille, mon malheur est tel que je n'ai aucune ressource sur la terre. Ciel ! que vais-je devenir. Si j'en crois les apparences, vous m'avez arraché au trépas le plus horrible ; faut-il que je sois si misérable que d'être forcée à regarder ce bienfait comme une infortune ?

Être belle, et se croire sans ressources, c'est annoncer qu'on est bien éloigné d'en vouloir de suspectes. Cette réflexion

n'échappa point au marquis, et redoubla sa pitié. Mademoiselle, lui dit-il, la prudence vous défend sans doute de vous fier à un inconnu. J'ose pourtant vous assurer que vous n'avez rien à craindre. Je m'offre à vous faire transporter dans une maison d'honneur ; et j'attendrai qu'une plus longue connaissance vous ait donné assez d'estime pour moi, pour vous engager à me déclarer en quoi je puis vous être utile.

Le chirurgien, qui était présent, avait épousé depuis deux mois une veuve d'un certain âge, il offrit sa maison à la malade, qui ne l'était plus ; et, dans la nécessité où elle était d'accepter un asyle, elle fut charmée d'apprendre qu'elle serait sous les yeux d'une femme respectable. Le marquis sortit pour donner ses ordres à la femme du chirurgien ; et, dans l'impossibilité de trouver des habits tout faits, cette dame lui porta une de ses robes, et les autres choses dont elle ne pouvait se passer jusqu'à ce que l'on eût pourvu à son habillement. Le marquis ignorait la condition de cette fille. Cependant il crut plus convenable de la mettre au-dessus de son état, que de la contrister en lui donnant une parure peu faite pour une fille comme il faut. Attention délicate pour un bienfaiteur qui est au-dessus des bienfaits mêmes. Il fit donc acheter ce qu'il croyait lui être nécessaire, et pria la femme du chirurgien de ne point épargner sa bourse pour la mettre décemment.

De retour chez lui, monsieur de Villemond s'enferma dans son cabinet pour sonder les replis de son cœur. Le discours du chirurgien l'avait fait trembler pour sa vertu et pour son repos. Il eut la satisfaction de se trouver tranquille, ce qui ne l'empêcha pas de penser qu'il y aurait de la témérité à s'exposer trop librement au péril. Pour s'assurer contre toutes les surprises de l'amour, il fut trois jours sans revoir l'inconnue. Il sentit qu'il n'en coûtait rien à

son cœur, mais beaucoup à sa curiosité ; car il entrevoyait quelque chose de fort extraordinaire par rapport à cette fille. Il s'était informé dans les meilleures familles, si on n'avait point entendu parler de la mort de quelque fille dont la beauté eût fait quelque bruit, et, par-tout on ignorait l'existence de son inconnue : elle était donc née dans la classe des personnes obscures, et élevée dans une retraite absolue ; car, dans une petite ville, sa beauté eût fait du bruit dans quelqu'état qu'elle fût née. D'un autre côté, son langage était pur, ses, expressions ne sentaient point une fille du néant, et toutes ces contrariétés rendaient sa curiosité pardonnable.

Le chirurgien lui annonça que l'inconnue était parfaitement remise ; qu'elle était encore plus belle que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois ; qu'elle avait pris sans répugnance et sans admiration les habits qui lui avaient été offerts ; mais qu'elle était extrêmement triste, et paraissait inquiète de ne le pas voir. Le marquis regarda cette dernière circonstance comme, une suite de la plaisanterie que le chirurgien avait faite sur ce sujet. Sûr de son cœur, il se hâta de se rendre auprès de la belle inconnue, pour tâcher de lui rendre tous les services qui dépendraient de lui, s'il pouvait exciter en elle assez de confiance pour l'engager à lui faire connaître ses malheurs.

L'inconnue reçut le marquis avec un air modeste, noble et reconnaissant.

Après les premières civilités, elle garda quelques momens de silence. Peu à peu sa respiration devint plus vive, son visage se peignit du rouge de la pudeur, ses beaux yeux, qui étaient baissés, se remplirent de larmes qui s'échappaient de sa paupière, malgré les efforts qu'elle faisait pour les retenir.

Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit le marquis tout attendri ; au premier moment où j'eus l'honneur de vous voir, il fallut me prêter à votre imagination blessée. Je vous assurai que j'étais l'ange auquel Dieu vous avait confiée, et je vous promis de m'acquitter avec zèle des soins qu'exigeait cet emploi : permettez-moi de garder ce titre à votre égard ; j'ose attester le Dieu qui nous écoute, que je suis prêt à exécuter tout ce que ferait cet esprit céleste, s'il était à ma place ; ne me voyiez que sous cette idée, et qu'elle excite en vous assez de confiance pour me dire en quoi je puis vous être utile.

Hélas ! s'écria cette belle fille, en levant les mains au ciel, pourquoi faut-il que les méchans aient la faculté de se couvrir du voile de la vertu ? Pourquoi faut-il qu'une confiance qui paraît fondée, soit souvent un piège tendu à l'innocence ? Pardon, monsieur, dit-elle au marquis, en se jetant à ses genoux, pardon des soupçons injurieux que j'ose vous montrer : une infortunée, privée de tous les biens du monde, et qui n'a plus que son innocence, ne peut être assez en garde contre tout ce qui pourrait l'exposer à perdre son trésor. Hélas ! un perfide, qui, comme vous, parlait le langage de la vertu, a été sur le point de me la ravir, si le ciel n'eût fait un miracle en ma faveur.

J'ai dit que la beauté seule n'eût point eu la force de séduire l'ame du marquis : il fallait des vertus pour subjuguer un homme de son caractère ; les craintes de l'inconnue en annonçaient une peu commune ; elle n'était point dans l'âge de feindre, et puis la vérité à un caractère qu'on a peine à contrefaire. Dès ce moment, sa pitié pour elle devint plus tendre, et préparait, sans qu'il le sût, son cœur à la passion la plus violente qui fut jamais.

Il n'était pas assez expérimenté pour démêler le changement imperceptible qui se faisait en lui ; et, rassuré par l'innocence de ses premiers sentimens, il crut qu'ils étaient toujours les mêmes, et s'y livra sans crainte. Il força l'inconnue à se relever et à s'asseoir, et lui demanda de nouveau en quoi il pouvait lui être utile.

Que me demandez-vous, monsieur, lui dit-elle ? Et pourrais-je, sans mourir de honte et de confusion, vous faire le récit de mes infortunes ? Il le faut pourtant, et j'ose vous assurer que le besoin où je suis d'exciter votre pitié a moins de part à la violence que je vais me faire, que le désir de vous justifier mes craintes, et d'obtenir le pardon des soupçons que je n'ai pu vous déguiser.

L'ignominie la plus réelle a présidé à ma naissance ; j'ignore la source de mon sang, et le libertinage de celle à laquelle je dois le jour, ne me permet pas l'espoir de prononcer jamais le doux nom de père. Je suis née à Bordeaux, et j'y ai passé les douze premières années de ma vie. Il serait raisonnable de soupçonner que les mauvais exemples de ma mère auraient de bonne heure corrompu mon cœur ; heureusement les vues qu'elle avait sur moi, lui firent prendre autant de soin de m'élever dans l'innocence, qu'on en aurait pu espérer de la femme la plus vertueuse. Elle voyait fuir l'âge des plaisirs et de l'abondance, et comptait sur mes charmes naissans pour les fixer auprès d'elle. Paris était le théâtre où elle avait dessein de me produire ; il convenait à ses desseins que j'y portasse un cœur vide, et une sagesse qui pût me mettre à un plus haut prix : voilà le motif de la réserve avec laquelle elle m'éleva.

J'étais dans ma treizième année, lorsque nous partîmes pour Paris. Ma mère avait pris depuis long-tems toutes les mesures propres à faire réussir son dessein, et avait amassé une somme

considérable pour pouvoir vivre quelque tems inconnue dans cette grande ville, avant de m'y produire. Elle ne m'épargna point les maîtres dont les soins pouvaient servir, à cultiver les talens frivoles ; et, lorsqu'une année d'application m'eût rendue telle qu'elle me souhaitait, elle commença à me tenir des discours qui tendaient à me faire comprendre que tout mon bonheur dépendait de ma docilité à son égard.

Je ne vous rappellerai point les paroles empoisonnées de cette malheureuse. Hélas ! elles n'étaient que trop capables de séduire une enfant qui ignorait jusqu'au nom de la religion et de la vertu. Il fallait des miracles pour m'arracher au danger ; Dieu daigna les opérer en ma faveur, en réunissant des circonstances communes à la vérité, mais dont l'heureux assemblage m'autorise à les regarder comme miraculeuses.

Je n'étais point encore sortie de la retraite absolue à laquelle ma mère m'avait assujettie, et je n'avais vu que mes maîtres. Une chambre sur le derrière de la maison était ma demeure perpétuelle, et toute ma récréation était de regarder quelquefois par une fenêtre qui donnait sur la cour. Un jour que ma mère était sortie, et que, selon la coutume, elle m'avait enfermée, j'entendis du bruit dans une chambre qui n'était séparée de la mienne que par une cloison couverte d'une tapisserie. Madame, disait une fille dont la voix m'annonçait la jeunesse, c'est un meurtre ; la jeune personne a l'air si sage, si modeste ! et je sais de la cuisinière qu'elle l'est en effet ; mais sa malheureuse mère la perdra sans doute ; et il n'est pas possible qu'une mère, si déréglée veuille faire de sa fille une vestale. En vérité, il y aurait de la charité à la lui enlever ; et le moyen, répondit une autre voix ? Cette femme a beau être déréglée, elle ne donne point de scandale, et la

police n'a rien à faire là. La retraite dans laquelle elle élève sa fille, est même un préjugé favorable en sa faveur ; et, tant qu'elle se comportera comme elle le fait, il n'y a pas moyen de la lui enlever. D'ailleurs, je n'ai plus que dix jours à rester dans Paris. Je ne dois point tenter une chose qui pourrait avoir des suites dangereuses, ou du moins prolonger mon séjour ici. Mais, comment as-tu pu voir cette enfant ? Elle est quelquefois à sa fenêtre, répondit la première qui avait parlé ; je la salue toutes les fois que je passe, et elle me rend mon salut de la manière la plus gracieuse. Sa beauté a fait naître en moi le désir de la connaître, et, pour cela, j'ai fait connaissance avec Marie, sa cuisinière. C'est une fille qui n'est pas scrupuleuse, et pourtant elle gémit du sort qu'on destine à cette pauvre enfant.

Ces paroles me firent comprendre qu'il était question de moi ; je redoublai mon attention ; et, quoique je perdisse beaucoup du discours de ces femmes, j'en entendis assez pour connaître que ma mère était accusée d'avoir forgé un complot pour me ruiner. Ce discours me révolta ; ces femmes, me disais-je, ne connaissent pas les bontés de ma mère à mon égard ; elle m'aime avec trop de tendresse pour chercher à me faire du mal. Je ne sais si je n'aurais pas élevé ma voix pour dire à ces personnes qu'elles faisaient un jugement faux. Ma mère qui entra dans le moment m'en empêcha. Venez m'embrasser, Angélique, me dit-elle, pour le beau présent que je vous apporte. C'était un ajustement complet, extrêmement galant ; je sautai de joie en le voyant, et j'embrassai dix fois ma mère ; elle m'avertit alors que je souperais avec elle : il y aura des étrangers, ajouta-t-elle ; souviens-toi, ma chère Angélique, que les hommes ne nous estiment, qu'à proportion qu'ils nous croient sages et modestes : ainsi, comporte-toi avec beaucoup de retenue ; parle peu, et ne lève pas trop les yeux. Cette le-

çon m'était bien inutile : la timidité suffisait pour me faire pratiquer ce qu'on m'ordonnait, et je surpassai l'attente de ma mère. Il y avait plusieurs cavaliers à ce souper ; et, pendant trois jours, je vis toujours de nouveaux visages ; on me faisait chanter, on m'interrogeait ; je répondais des naïvetés qui faisaient rire, et j'en étais quelquefois piquée jusqu'aux larmes. Le quatrième jour, ma mère m'annonça qu'elle me mènerait à la promenade et à l'Opéra, dont elle m'avait fait une peinture propre à exciter ma curiosité. La matinée fut employée à faire des emplètes, et, pour la première fois, elle me mena chez une marchande de modes pour essayer mon goût naissant. Elle me mit ensuite à la toilette ; mais, quelque goût que je sentisse pour la parure, j'avais des distractions causées par une chose qui m'était arrivée dans la route, comme si j'eusse pu prévoir l'étrange et heureuse révolution que cela allait opérer chez moi.

Lorsque nous rentrions le matin, un embarras de carrosses nous força d'entrer dans une allée, à vingt pas de chez nous : il en sortait un cavalier qui marchait assez vite, et qui laissa tomber un livre qu'il portait sous le bras : ma mère le ramassa, et, ayant lu le titre, elle le rejeta avec dédain en disant : Pur fatras, rapsodies, qui ne valent pas la peine, d'être lus.

Ces paroles, qui auraient dû ralentir ma curiosité, l'excitèrent ; je ramassai ce livre furtivement ; je le mis dans ma poche, et l'envie que j'avais de le lire, m'empêchait de me livrer au plaisir de la toilette. Je le cachai dans un coin de ma chambre, bien résolue de ne point me coucher sans l'avoir lu. Le reste de la journée fut employé à m'habiller, et, sur les quatre heures, nous fûmes au Palais-Royal.

Quel coup-d'œil pour une fille de treize à quatorze ans, qui le voit pour la première fois ! Je dévorais des yeux la parure brillante des femmes, auprès de laquelle la mienne était éclipsée. Ma mère, attentive à mes mouvemens, gémit de n'être point en état de m'en procurer une pareille. Puis elle ajouta, qu'avant qu'il fût peu, je pourrais effacer, si je voulais, tout ce que je voyais de magnifique. Cependant je fixais les regards des hommes, et même ceux des femmes ; je devinais qu'on me donnait des louanges, et j'en étais flattée. La nature m'avait ornée de couleurs que j'entendais élever beaucoup au-dessus du rouge artificiel dont tous les visages étaient masqués. Au milieu du plaisir que me donnaient toutes ces remarques, une seule chose me mortifiait. J'avais reconnu plusieurs des cavaliers qui venaient chez ma mère ; ils ne nous avaient pas salués, et paraissaient nous méconnaître. Je sentais machinalement qu'il y avait quelque chose de méprisant dans leur conduite réservée. J'en étais humiliée sans savoir pourquoi ; et, toutes les fois que je voyais un homme s'approcher d'une dame, d'une manière respectueuse, j'en faisais la comparaison avec celle dont on nous traitait chez nous, qui, à beaucoup près, n'avait rien de si flatteur. L'Opéra fit évanouir toutes ces idées. Je fus comme hors de moi-même tout le tems du spectacle, et ne m'aperçus pas que mon admiration naïve en donnait une au parterre, où toutes les lorgnettes étaient fixées sur moi.

Ma mère voyait avec plaisir le moment où ses projets allaient se réaliser, et se servait de tout pour en accélérer le succès. Elle prit un fiacre au sortir de l'Opéra, et, me dit, en me faisant remarquer les carrosses brillans dont nous étions environnées : Si Angélique suit mes conseils ; elle aura, avant qu'il soit peu, une voiture semblable. J'étais fatiguée, et priai ma mère de me per-

mettre de me coucher de bonne heure. J'avais eu soin de me pourvoir d'une bougie. Je priai la cuisinière, qui aidait à me coucher, de l'allumer, et de n'en rien dire à ma mère. Elle me le promit, et tira même exactement les rideaux de mon lit, pour empêcher qu'on ne vit la lumière. À peine fut-elle sortie, que j'ouvris mon livre : c'était la Marianne de Marivaux. Je dévorai la moitié du premier volume ; mais, quand je fus à l'endroit où la vertueuse sœur du curé l'exhorte à conserver sa vertu, et à se souvenir du mépris qu'ont les hommes pour une fille qui a perdu ce précieux trésor, le livre me tomba des mains, et je fus forcée d'abandonner ma lecture, pour me livrer aux réflexions.

Vous le savez, mon Dieu, s'écria Angélique en interrompant, et en levant les yeux au ciel ; vous le savez, mon cœur ne résista point aux impressions salutaires que firent naître en moi les exhortations de cette fille à Marianne : il me semblait la voir, l'entendre ; je croyais que son discours s'adressait à moi, et je fis le vœu sincère d'être fidelle toute ma vie à cette vertu dont j'entendais le nom pour la première fois. Oui, monsieur, continua Angélique, cette lecture déchira le bandeau fatal qui m'avait caché jusqu'à ce jour les motifs de la conduite et des discours de ma malheureuse mère. Elle me donna la clé d'une infinité de choses que je n'avais pas remarquées jusqu'alors, et me fit voir à quoi je devais rapporter les magnifiques présens qu'elle m'avait faits : je cessai d'être surprise de la conversation que j'avais entendue, et qui m'avait paru si injurieuse pour ma mère ; j'y trouvai même la cause du peu d'égard des hommes pour nous, dont j'avais été si choquée ; je rougissais en pensant que c'était une honte de paraître nous connaître en public : en un mot, les réflexions que je fis débrouillèrent ma raison, dont jusqu'alors j'avais fait très-peu d'usage.

Effrayée de mes nouvelles connaissances, je me précipitai hors de mon lit : prosternée contre terre, baignée de mes larmes, je demandai des secours à Dieu. Il exauça ma prière ; mes lumières s'étendirent de plus en plus, et ce mot de vertu que je comprenais à peine, se colla, si je, puis ainsi parler, à mon ame, pour ne s'en séparer jamais. Après avoir employé plus d'une heure à cette espèce de méditation, je me remis au lit, pénétrée d'un froid que l'ardeur, de ma prière m'avait empêché de sentir, car nous étions en automne où les nuits commencent à être fraîches. Cela ne m'empêcha pas de continuer ma lecture. Je fus surtout affectée de la mort de monsieur de Climal : les paroles qu'il dit à Marianne, Vous voyez un homme qui va bientôt paraître devant Dieu, me firent frémir. J'en conclus qu'après la mort on rendait compte de ses mauvaises actions, et qu'elles devaient être rigoureusement punies, puisque ce pauvre mourant avait une si grande horreur du dessein qu'il avait conçu de perdre Marianne, quoiqu'il ne l'eût pas exécuté. Mais, à travers les impressions salutaires que cette lecture fit sur moi, je ne puis me dissimuler qu'il s'y en mêla que j'ai reconnu depuis être fort dangereuses. La suprême félicité me parut consister dans l'avantage d'aimer et d'être aimée, et je me persuadai, qu'avec quelque beauté, je pouvais compter sur ce bonheur, et même sur une grande fortune, pourvu qu'à l'exemple de Marianne, je susse conserver la sagesse, et la préférer à tout.

Le jour commençait, lorsque j'eus fini ma lecture ; et, malgré le besoin que j'avais du sommeil, mon ame était trop agitée pour s'y livrer. Ma mère fit un cri, lorsqu'elle s'approcha de mon lit. Mes yeux étaient abattus, mon teint flétri, et les traces de mes larmes n'étaient pas encore effacées. Elle me fit mille questions sur le sujet qui les avait fait couler, et ne put tirer autre chose de

moi, sinon que j'étais malade, et que j'avais besoin de repos ; effectivement, je m'endormis, et ne m'éveillai que fort tard.

Ma mère qui tremblait pour la diminution de mes charmes, m'accabla de caresses et de dons. Elle avait des boucles d'oreille qui contrefaisaient le diamant ; elle me les donna ; mais toutes ces bagatelles qui m'avaient été si chères, me paraissaient des pièges, et me faisaient horreur. La nuit suivante, je fus plus tranquille ; et ma mère me trouvant en état d'être vue, m'annonça la visite d'un homme de considération qui me voulait du bien, et qui était dans la résolution de me servir de père. Je n'en veux point, lui dis-je, Dieu me suffit. Quel est ce langage, me dit ma mère, en croisant les bras ? Où avez-vous pris cette imposante chimère ? Dieu (supposé qu'il y en ait un), viendra-t-il sur la terre pour vous empêcher de mourir de faim ? Car, ajouta-t-elle, il faut vous ouvrir les yeux sur notre situation. Nous ne possédons aucun bien, me dit-elle ; il ne me reste plus d'argent ; choisissez, ou d'aller demander l'aumône, ou de répondre par votre complaisance aux bontés de la personne dont je vous ai parlé, et qui d'ailleurs est fort aimable. Alors elle étala à mes yeux le séduisant des plaisirs que procure l'aisance, la considération qu'attirent les richesses, l'avantage d'exciter l'envie des autres femmes par une parure distinguée, et finit par me décrire les horreurs de la pauvreté qui, dans la vieillesse, accable celles qui ont été assez imbécilles pour négliger de profiter de leur jeunesse pour s'enrichir.

Ou je suis née avec beaucoup de modération ; ou, ce qui est plus probable, Dieu me fortifia en ce moment par une grâce particulière. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne fus ni tentée des avantages qu'on m'offrait, ni effrayée des malheurs qu'on s'efforçait

dé me faire craindre, et je répondis courageusement à ma mère, que la vertu était préférable à tous les biens qu'elle me faisait espérer ; que le vice et la honte qui le suit, me paraissaient plus terribles que la nécessité de demander l'aumône, ou de mourir sur un fumier, comme elle m'en avait menacée. Ah ! s'écria-t-elle, je suis trahie, je suis perdue ; et, se jetant sur moi avec une espèce de rage, elle me battit cruellement. Peu faite a de telles violences, la frayeur m'ôta l'usage de mes sens, et réveilla, dans ma mère, dirai-je les sentimens naturels ? non ; elle ne les connut jamais, et ne fut effrayée que dans la crainte de perdre le profit qu'elle attendait de ma séduction. Elle me prodigua ses secours, et ensuite ses caresses. J'essuyai, pendant trois jours cette alternative de bons et de mauvais traitemens. Enfin, réduite au désespoir, je me déterminai à tout risquer pour sortir de cette situation déplorable. J'étais prisonnière dans ma chambre, et je prêtais une oreille attentive, pour voir si je n'entendrais point parler les personnes charitables qui avaient marqué de la compassion pour moi : je priais Dieu d'inspirer à la cuisinière de les avertir de ce qu'on me faisait souffrir. Il y a beaucoup d'apparence qu'il m'exauça. La nuit suivante, on frappa à ma cloison ; et, ayant écouté d'où venait ce bruit, j'entendis qu'on m'appelait par mon nom ; je courus à l'endroit d'où partait la voix ; et, ayant répondu, on me dit : tâchez de vous échapper demain dans la journée, et frappez à la porte qui est à côté de la vôtre : ma maîtresse qui est une femme de condition très-vertueuse, part après demain, et vous emmènera avec elle, et aura soin de vous. Que Dieu la bénisse, répondis-je. Ne parlez pas, me dit-on ; ou pourrait vous entendre : Marie Vous laissera sortir.

— Je passai le reste de la nuit à méditer sur ce que je venais d'entendre : cette dame si bonne, me paraissait madame de Mi-

ran : je me persuadais qu'elle avait un fils qui achèverait de réaliser en moi les aventures de Marianne. Pardon, monsieur, dit la belle Angélique, pour un détail qui doit vous intéresser si peu ; j'ai cru que la justice exigeait qu'après vous avoir instruit du courage avec lequel j'avais surmonté la difficulté de conserver la sagesse, je vous fisse connaître en même tems mes faiblesses, et combien ces idées romanesques pouvaient donner de la facilité à me tromper à ceux qui voudraient se donner la peine de jouer l'amour vertueux et délicat : d'ailleurs, je vous choisis pour mon guide ; il est donc nécessaire que vous me connaissiez assez pour assortir vos conseils à mon caractère.

Le marquis voulait interrompre Angélique, pour lui témoigner avec quelle reconnaissance il recevait les marques d'estime qu'elle lui donnait : elle ne lui en laissa pas le tems, et continua ainsi.

Sur les neuf heures du matin, la cuisinière vint faire mon lit, selon sa coutume ; elle me montrait la porte des yeux et de la main. Je compris son intention, et je gagnai l'escalier. Je tenais déjà le marteau de la porte qu'on m'avait indiquée, lorsque ma mère qui était dans son cabinet, en sortit, et vint sur le degré en parlant à un homme qui sortait de chez elle. À peine m'eut-elle aperçue que, devenue furieuse comme une lionne à laquelle on arrache ses petits, elle se jeta sur moi ; et, si le cavalier qui l'accompagnait ne m'eût ôtée de ses mains, je crois qu'elle m'aurait étranglée. La cuisinière, à mon défaut, essuya une partie de sa rage. Elle la chargea d'injures, et la mit dehors sur-le-champ. L'homme qui m'avait soustraite à sa fureur, et qui avait la figure la plus intéressante, jetait sur moi à la dérobée des regards attendris. Il trouva même le moment de me dire : courage, jeune hé-

roïne ; votre vertu triomphera. Il parla ensuite à ma mère avec beaucoup de sagesse, et la conjura de cesser la persécution qu'elle me faisait. Vous l'avouerai-je, monsieur ? avec un cœur disposé à la tendresse, je me persuadai que cet homme pouvait être celui que le ciel avait destiné à être mon libérateur, et il me semblait que j'eusse été charmée de lui devoir ma fortune. Ma mère combattit ses raisons avec beaucoup de chaleur : elle se radoucit peu à peu, et finit par ces paroles équivoques qui n'engagent à rien ceux qui les disent, et qui laissent quelqu'espoir à ceux qui les entendent : je verrai ; peut-être. Le chevalier (car il portait une croix) revint le lendemain, et trouva l'occasion de me parler en particulier. Dans cet entretien, il acheva de me tourner la tête. Il me parlait de la vertu, du bonheur dont jouissent ceux qui ne s'en écartent jamais, avec un tel enthousiasme, qu'il aurait trompé une fille plus habile que moi. Il continua ce manège pendant plusieurs jours, et j'étais surprise des facilités qu'il trouvait à me parler en secret. Enfin, un matin il entra chez nous d'un air effrayé : ah ! ma chère Angélique, me dit-il, on a fait un complot affreux contre votre innocence : demain, vous ne mériterez plus le titre de fille vertueuse. Alors il inventa un projet formé par manière, auquel il eût été difficile que j'échappasse ; et, après avoir fait monter mes frayeurs à leur dernier période, il m'offrit un asyle, en attendant qu'il eût pris des mesures pour m'épouser.

Je donnai dans ce panneau avec une facilité qui ravit l'imposteur. Vous sentez bien, monsieur, qu'il agissait de concert avec ma mère, et, bientôt vous saurez leurs vues. Je fus conduite dans un très-bel appartement, et le chevalier, pour me prouver, disait-il, sa délicatesse, me l'abandonna, et feignit d'aller partager le lit d'un de ses amis. Mais point du tout.

Je vous ai dit que ma mère avait chassé notre cuisinière ; on lui proposa le jour que je sortis, une fille de famille, qui avait été forcée de quitter sa province, pour une faute qui avait excité la colère de ses parens, et qui, ne pouvant subsister à Paris, s'était déterminée à entrer en condition. Son aventure engagea ma mère à la prendre. Elle ne voulait autour de moi que des personnes capables de me corrompre le cœur. Comme elle soupçonnait qu'une fille qui avait oublié ce qu'elle devait à son devoir ne se mêlerait pas d'être scrupuleuse, elle lui confia ses vues sur moi, et le chevalier devait le lendemain me la présenter en qualité de femme-de-chambre. Heureusement pour moi, cette fille gémissait de sa faute, et, ayant laissé entrevoir de la répugnance pour le rôle qu'on lui destinait, ma mère changea d'avis, et résolut même de chercher un prétexte pour s'en défaire. Cette fille, qui avait ses vues, lui en fournit un pendant le souper, et, ayant répandu la moitié d'un plat sur la robe de ma mère, elle en fut bien querellée, répondit, et se fit mettre dehors. Elle avait eu l'adresse de tirer le ver du nez au valet du chevalier, et avait su de lui où il demeurait. Elle se rendit chez lui au sortir de chez nous, et, comme l'allée était fermée, elle fut obligée de s'adresser à une femme qui tenait la boutique. Cette femme, voyant une jolie fille demander l'appartement d'un homme à une heure si indue, la traita fort mal. Madame, lui dit la jeune fille, ne me condamnez point sur les apparences ; suivez-moi, le chevalier n'est pas chez lui ; mais une fille infortunée qu'on veut perdre, et que je viens sauver. Ces femmes frappèrent long-tems à ma porte, avant que je pusse me résoudre à l'ouvrir ; mais la fille m'ayant parlé de ma mère, du chevalier, d'un complot fait pour me perdre, je commençai à craindre quelque chose de funeste, et les laissai entrer. Elle m'apprit alors que le chevalier était l'amant de ma mère ; qu'un co-

quin de sa trempe devait faire l'office de prêtre pour nous marier et que mon soi-disant mari devait céder sa place à un riche financier, à qui l'on m'avait vendue 30 000 livres.

On ne meurt pas de frayeur, puisque la mienne ne m'ôta point la vie. La maîtresse de la maison me rassura. Ne craignez point, ma belle enfant, me dit-elle, nous sommes dans un pays où l'on n'exécute point impunément de pareilles infamies : reposez-vous sur moi ; demain à pareille heure, vous serez dans un couvent. J'ai l'honneur de connaître monsieur le lieutenant de police, et j'en obtiendrai une lettre de cachet pour vous enlever à votre indigne mère.

Je me jetai aux pieds de cette femme, transportée de reconnaissance, et je crus mes malheurs finis, puisque je pouvais espérer un asyle honorable. Hélas ! mon étourderie me priva de cet avantage qui faisait l'unique objet de mes désirs : le chevalier vint fort matin, et m'aborda de la manière la plus respectueuse : je ne pus modérer mon indignation. Éloignez-vous, monstre, lui dis-je ; je connais vos noirs complots ; mais je sais le moyen de m'y soustraire, et de vous en faire punir. Le chevalier, confondu, ne me répondit rien ; mais, étant sorti sur-le-champ, il fut trouver ma mère : il n'y avait pas un moment à perdre ; elle vint sur-le-champ, accompagnée d'un commissaire. Malheureusement mon hôtesse était déjà sortie, pour aller chez le lieutenant de police ; et, comme ma mère avait porté une plainte de libertinage contre moi, et réclamait la justice pour m'enlever à un amant que j'avais suivi, le commissaire ne fit point difficulté de la suivre, et lui promit même de faire les choses sans scandale, afin de ménager ma réputation ; car elle avait assuré que j'étais fort timide, et qu'il n'y avait point à craindre de rébellion. Il est certain que si j'eusse pu

deviner l'intention du commissaire, je n'eusse pas été si docile ; mais, lorsqu'il frappa à la porte, et m'ordonna d'ouvrir de la part du roi, je crus qu'il venait à la réquisition de mon hôtesse, et le suivis sans résistance. Il me fit monter dans un carrosse, qu'il ferma, et je ne reconnus qu'il me remenait chez nous, que lorsque je fus au milieu de l'escalier ; car, n'ayant sorti que deux fois, je n'étais pas en état de reconnaître les dehors de la maison. Ah ! ciel ! où me menez-vous, lui dis-je, en jetant un cri ? Ma mère qui l'avait quitté, parut à l'instant, et ne lui donna pas le tems de me répondre ; elle m'accabla de reproches en présence de cet homme, et protesta qu'elle voulait me faire enfermer pour punir mes désordres. Je voulais parler, elle ne m'en laissait pas le tems. Enfin, faisant un effort, je dis au commissaire : on vous trompe, monsieur, retournez chez la maîtresse de la maison d'où je sors, vous saurez d'elle que, loin d'être une fille perdue, je l'ai priée d'obtenir un ordre pour entrer dans au couvent ; et, à cette heure, elle la sollicite auprès du lieutenant de police. Ces paroles firent quelque impression sur l'esprit du commissaire ; mais ma mère les détruisit bientôt, et lui dit, d'un air de bonne foi dont il fut la dupe : je n'ai que, faire d'un ordre de la police pour mettre cette malheureuse dans un couvent. Au moment où je vous ai porté ma plainte, un de mes amis s'est chargé de la faire recevoir dans une maison où elle aura le tems de pleurer ses indignes amours.

Les apparences étaient contre moi : on m'avait trouvée chez un homme : je disais qu'il voulait m'épouser ; que je l'avais suivi à cette intention : les motifs de plaintes que j'alléguais pour excuser, ma sortie de chez ma mère, avaient peu de vraisemblance, d'autant mieux que le commissaire, instruit de toutes les femmes suspectes de son quartier, ne la trouvait point sur ses tablettes. Il dédaigna donc de me croire, et m'abandonna à la fureur de cette

femme, du moins le croyais-je ainsi, et m'attendais aux plus cruels traitemens de sa part. Elle me surprit agréablement, lorsque, prenant un air tranquille, elle me dit : mademoiselle, j'ai voulu vous rendre heureuse : un scrupule mal fondé vous a fait rejeter mes offres ; vous n'en entendrez jamais de pareilles, comptez sur ma parole. Je devrais vous punir, de m'avoir crue capable d'user de violence à votre égard. Le chevalier m'a tout avoué : comme il voulait vous séduire, sans être en état d'assurer votre fortune, il vous avait mis ces terreurs dans l'esprit, pour vous obliger à me fuir. Je pardonne à votre jeunesse une étourderie qui ne pouvait que vous rendre misérable, et, encore une fois, je vous laisse libre de vos volontés : attendez-vous à une nouvelle conduite de ma part ; mais aussi à un nouveau genre de vie. Ma fortune ne me permet plus de garder un domestique, vous m'en tiendrez lieu, aussi bien devez-vous vous déterminer à servir après ma mort, qui n'est pas fort éloignée, et que vous avancez par votre mauvaise conduite à mon égard.

Ah ! ma mère, lui dis-je en me jetant à ses genoux, comptez sur mon obéissance aveugle pour tout ce qui ne blessera point l'honneur : je consens à vous servir, continuai-je, à vivre de pain et d'eau, à gagner cette chétive nourriture par mon travail, pourvu que vous teniez la parole que vous venez de me donner, et que vous me rendiez votre amitié. Ma mère me releva, car j'étais à ses pieds ; et, m'ayant embrassée en versant quelques larmes, je me trouvai la plus heureuse fille de l'univers.

J'étais si occupée de la joie que me causait le retour de sa tendresse, que je ne m'aperçus pas que ma toilette avait disparu, aussi bien que des coffres qui avaient servi à transporter nos hardes de Bordeaux à Paris : j'allais ôter ma coiffe, lorsque ma

mère me dit qu'elle était attendue dans un lieu où je devais la suivre, et, m'ayant fait monter dans un fiacre, nous sortîmes de Paris sur-le-champ. Arrivées dans un village après une heure de chemin, nous entrâmes dans une auberge, et, à peine y eûmes-nous été une heure, qu'un homme vint trouver ma mère, et lui parla long-tems en particulier : elle vint me rejoindre les yeux baignés de larmes : fille imprudente, me dit-elle, à quels malheurs exposez-vous une mère qui s'est sacrifiée pour vous élever avec tant de soin ? Apprenez que si je n'étais pas éloignée de Paris, vous auriez ma perte à vous reprocher. Elle m'apprit ensuite qu'un moment après notre départ, notre maison avait été investie par des archers, en conséquence d'un ordre du lieutenant de police, sur les plaintes qu'on lui avait fait de ma part, qu'il fallait abandonner Paris pour jamais. Dans la confiance que j'avais en ses promesses, je l'aurais suivie jusqu'au bout du monde ; elle me conduisit à Verdun, où nous avons passé une année entière. Les traitemens, les plus durs, le manque des choses les plus nécessaires à la vie, un travail au-dessus de mes forces, ont été pendant ce tems une épreuve journalière, par laquelle on prétendait sans doute lasser ma constance. On me rappelait de tems en tems l'état brillant qui m'était destiné, si j'eusse voulu sacrifier ce qu'on appelait une chimère. On mettait tout en usage pour amollir mon cœur. Les livres les plus dissolus traînaient par toute la maison, et on m'excitait à les lire ; mes oreilles étaient à tout moment blessées par les paroles les plus grossières, et ma mère, qui ne vivait que du produit de son libertinage, ne m'épargnait pas les mauvais exemples. Combien de fois me serais-je perdue, si Dieu, que j'invoquais continuellement, ne m'eût soutenue par une grâce particulière. Enfin, il y a environ un mois qu'elle fut rencontrée par un homme qu'elle avait aimé passionnément :

leur amour se réveilla, et elle le conduisit chez elle. Cet homme, qui se nommait Duménil, était capitaine dans le régiment D..., c'était un de ces hommes qui, malgré le libertinage, conservent l'estime pour la vertu. Ma mère, qui lui raconta ce qui s'était passé à Paris, fut fort choquée des louanges qu'il donnait à ma fermeté, et, comme il l'excitait de tems en tems à lui permettre de me mettre dans un couvent, où il paierait ma pension, elle se persuada qu'il m'aimait, du moins me l'a-t-elle reproché. La jalousie éteignit en elle ce qui lui restait d'amour maternel ; elle partit brusquement, et vint ici, où elle se logea dans un faubourg. Le soir de notre arrivée, elle entra dans ma chambre avec un visage où la haine et la jalousie étaient peintes. Il faut mourir, fille indigne, me-dit-elle, en me présentant un poignard d'une main, et une coupe d'une liqueur noirâtre de l'autre. Je n'oubliai rien pour la fléchir, tout fut inutile : je n'eus qu'un instant pour me recommander à Dieu, et j'avalai ce poison. Bientôt je fus saisie d'un grand assoupissement : j'ignore le reste ; mais le sépulcre d'où vous m'avez tirée, me fait conjecturer qu'on m'a crue morte, et qu'on s'est hâté de m'enterrer sans avoir pris aucune précaution pour voir si je l'étais réellement.

On peut penser quels étaient les sentimens du marquis de Villemond pendant le récit d'Angélique : une vertu si rare et si bien soutenue dans une fille de cet âge, et qui avait absolument manqué des secours extérieurs, lui paraissait un miracle, et celle en faveur de laquelle il avait été fait, un ange. Après un moment de silence, il lui dit :

Je ne m'étonne point, mademoiselle, de la défiance avec laquelle vous avez reçu mes offres, et j'y applaudis. Le tems seul vous fera distinguer la différence qu'il y a entre un honnête

homme, tel que je me flatte de l'être, et l'indigne chevalier qui voulait vous tromper. Suspendez votre jugement jusqu'à l'épreuve : en attendant, consentez à recevoir mes soins avec toute la précaution que la prudence vous dictera, et indiquez-moi vous même ce que vous croirez vous-convenir le plus. Hé ! me reste-t-il à choisir, lui dit Angélique ? Le service auprès de quelque dame vertueuse borne tous mes vœux : j'avoue pourtant qu'un couvent eût été plus de mon goût, si j'avais pu y payer ma dot.

Vous croyez-vous de la vocation pour la vie religieuse ? lui demanda le marquis. Je serai sincère, lui dit Angélique. Si j'étais dans une autre situation, je crois que j'aurais plus de répugnance que de goût pour la vie religieuse ; mais, hélas ! vous le savez, cette ressource même me paraîtrait au-dessus de mes espérances, si le ciel ne me donnait la confiance que je pourrai intéresser votre charité et celle de vos amis. Votre uniforme est tout pareil à celui de monsieur Duménil ; peut-être est-il de votre régiment ; il s'offrait à payer ma pension ; et ce qu'il voulait employer à cette bonne œuvre, ferait une partie de ma dot. Je serai volontiers leur servante : d'ailleurs, j'ai de la voix, je touche du clavecin : il me semble avoir entendu dire qu'il y a des abbayes où ces sortes de talens font modifier la dot des religieuses.

N'ayez aucune inquiétude sur votre dot, répondit le marquis ; mais examinez sérieusement votre vocation. Le défaut de fortune peut rarement en fonder une bonne. Donnez-moi vingt-quatre heures pour examiner ce qui peut vous convenir, et priez Dieu qu'il m'éclaire.

Le chirurgien et son épouse n'avaient point été présens à ce récit : les malheurs d'Angélique étaient tels, qu'elle eût voulu les

cacher à toute la terre ; mais elle avait eu soin de laisser la porte de l'appartement où elle était, toute ouverte ; précaution que le marquis remarqua sans en être offensé, et qui, au contraire, augmenta l'estime qu'il avait pour elle. Elle les appela lorsqu'elle eut fini son récit, et le marquis la quitta presqu'aussitôt. Duménil, dont Angélique lui avait parlé, venait d'être fait son lieutenant ; il savait qu'on ne pouvait rien lui reprocher que sa faiblesse pour les femmes, et qu'il était incapable d'altérer la vérité. Il fut le trouver au sortir de chez le chirurgien, et lui demanda, sans détour, s'il savait ce qu'était devenue une femme avec laquelle il avait eu quelque commerce à Verdun. Ne me parlez pas de cette misérable, répondit l'officier ; je me reprocherai toute ma vie le malheur que j'ai eu de renouer avec elle. Mais, mon colonel, vous me paraissez bien instruit de mes petites affaires : pourrai-je vous demander pourquoi vous me faites cette question ? Ce n'est pas assurément par curiosité que je vous prie de me dire ce que vous vous reprochez par rapport à cette femme, répondit le marquis. Peut-être, si vous êtes sincère, vous mettrai-je en état de réparer avantageusement le mal que vous avez causé. Parbleu, mon colonel, reprit Duménil, peu s'en faut que je ne vous croie assez saint pour être canonisé : cependant je ne puis me persuader que vous ayez, par avance, le don de ressusciter les morts ; et c'est-là de quoi il serait question pour réparer, je ne dirai pas ma faute ; non, j'avais une bonne intention, mais mon imprudente compassion. Voyez-vous, mon colonel, je suis libertin ; vous le savez assez, sans que je jure pour en être cru, et pourtant je respecte l'innocence. Cette diablesse de femme avait une fille qui, en dépit de ses leçons, voulait être sage : cette furie la punissait de sa vertu comme d'un crime, et je ne crois pas qu'on puisse pousser plus loin les mauvais traitemens d'un côté, et la patience de l'autre. Je

m'avisai d'avoir pitié de cette pauvre fille, et de vouloir la mettre dans un couvent. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie de son abominable mère, pour laquelle je m'étais repris de tendresse, après quinze ans d'absence : elle crut que j'aimais sa fille ; et, dans le transport de sa rage, elle partit avec elle, pour je ne sais où : quoi qu'il en soit, je l'ai revue, il y a quatre jours, et elle m'a juré que cette pauvre enfant était morte et enterrée. Je vous avoue qu'une mort si prompte m'a donné de terribles soupçons : j'ai quitté brusquement cette mégère, et je suis parti de Verdun sur-le-champ, dans la crainte de n'être pas maître du mouvement qui me portait à dénoncer cette misérable à la justice ; car je suis persuadé qu'elle l'a fait périr. Voilà toute l'histoire que vous me demandiez.

Je veux vous payer de votre franchise, lui dit le marquis ; vous avez deviné juste. Cette méchante femme a empoisonné la belle Angélique ; elle a été enterrée, et pourtant je veux vous la faire voir, et encore, sans qu'il soit besoin d'évoquer son ombre. Parlons sérieusement : j'ai sauvé la vie à Angélique, et j'ai besoin de vos conseils sur ce qu'il convient de faire d'elle.

Duménil, charmé de cette nouvelle, apprit du marquis tout le détail de cette aventure ; et Angélique, ayant été prévenue, revit cet homme avec des transports de reconnaissance. Ce fut en présence de Duménil que le marquis lui conseilla de prendre trois mois pour examiner sa vocation à la vie religieuse, lui promettant, après ce tems, de lui procurer tous les moyens d'exécuter tout ce qu'elle croirait que Dieu demanderait d'elle.

Pendant ces trois mois d'épreuve, le marquis ne vit Angélique qu'autant que la bienséance l'exigeait, et toujours en présence de témoins : il se flattait d'avoir conservé son cœur libre, et cepen-

dant voyait approcher avec inquiétude le moment où elle devait faire un choix. L'homme le plus sage est sujet à se tromper ; il se persuada que sa peine à cet égard n'était fondée que sur la crainte où il était qu'elle ne prît pour mie vocation réelle le désir d'éviter l'indigence. Pour la mettre en état d'échapper à cette illusion, il résolut de lui assurer un état tranquille, avant qu'elle eût pris sa dernière résolution. Duménil, auquel il confia son dessein, y applaudit. Plût au ciel, lui dit-il, que mes engagemens avec sa mère ne m'eussent point ôté le pouvoir d'attacher le sort de cette fille avec le mien. J'aurais été homme à braver le préjugé en l'épousant ; mais je ne suis pas capable de commettre un crime atroce, en épousant une fille dont je suis peut-être le père ; du moins j'aime à le penser, et j'agirai en conséquence de ce sentiment, en lui assurant ma petite fortune. Je ne puis qu'approuver votre résolution, répondit le marquis ; mais, mon cher Duménil, vous n'êtes pas riche ; vous ne pouvez vous dépouiller actuellement de ce que vous avez, et vous êtes trop jeune pour qu'on puisse compter, ou sur votre succession, ou sur la résolution que vous semblez prendre de renoncer à tout engagement. D'ailleurs j'ai, le premier, conçu le dessein de pourvoir Angélique, et par-là, la préférence m'est due. Rendez-moi un service dans cette occasion. J'ai vingt mille livres dont je puis disposer. Respectons la délicatesse d'Angélique : chargez-vous de cette somme, et qu'elle croie la tenir de votre main : vos engagemens avec sa mère répondent à son âge. Parez-vous à son égard du nom de père ; vous le pouvez peut-être sans blesser la vérité, et le vif intérêt qu'elle vous inspire pourrait être fort bien la voie de la nature. Il ne faut point mépriser ces avertissemens secrets qu'elle nous donne en quelques occasions ; vous pouvez vous servir de ce nom pour faire agréer vos bienfaits, sans la faire rougir. Le marquis eut

beaucoup de peine à surmonter la répugnance qu'avait Duménil à se faire honneur des dons d'autrui : il y réussit enfin. Le lieutenant-colonel fit entendre à Angélique qu'il avait de fortes raisons de se croire obligé, en conséquence d'un doute bien fondé, à lui donner un état, et passa le contrat de la donation des vingt mille livres. Villemond était encore la dupe de son cœur : Angélique ne lisait, pas mieux dans le sien, et ces deux personnes s'aimaient de l'amour le plus pur et le plus tendre, sans en avoir aucun soupçon. Un événement bien funeste vint leur ouvrir les yeux. Angélique n'avait plus qu'une semaine à passer pour finir ses trois mois d'épreuves, et elle n'était point encore d'accord avec elle-même ; elle se leva un jour de grand matin pour aller à l'église, résolue de n'en point sortir qu'elle n'eût obtenu de Dieu la grâce de faire un choix qui lui fût agréable, En rentrant chez le chirurgien, elle fut aperçue de sa mère qui était à la fenêtre d'une maison voisine. Cette femme n'avait pu surmonter la passion qu'elle avait pour Duménil, et venait essayer de l'engager à renouer avec elle. L'apparition de sa fille faillit à la faire mourir de frayeur ; mais, comme elle ne l'avait vue qu'un instant, elle se persuada qu'elle s'était méprise, et qu'une grande ressemblance l'avait déçue. Elle resta long-tems à cette fenêtre de l'auberge où elle avait couché, sans savoir à quoi se résoudre. Que devint-elle, lorsqu'elle vit entrer Duménil dans la même maison, et que, jetant les yeux dans la chambre qui était opposée à la sienne, elle aperçut Angélique qui l'embrassait. C'était la première fois que ce transport échappait à cette belle fille, en faveur d'un homme qui lui avait persuadé qu'il était son père ; et le motif de cet attendrissement était la pensée de le perdre presqu'au moment qu'elle l'avait connu ; car elle s'était fortement déterminée à entrer dans un cloître, pour n'en sortir jamais. À cette vue, la fureur s'empara

du cœur de cette femme ; malheureusement elle avait encore le poignard dont elle s'était servie pour forcer sa fille à prendre l'opium qu'elle croyait devoir lui ôter la vie ; elle le destina à une double vengeance. S'étant habillée, elle cacha ce poignard dans son manchon, et entra dans l'allée qui conduisait à la chambre où elle avait vu sa fille. Elle y arriva au moment où le marquis y entrait : la femme du chirurgien était baissée vers le feu, où elle faisait du chocolat. Duménil, le dos tourné vers la porte, rêvait profondément à la résolution d'Angélique ; cette belle fille s'était levée pour ouvrir au marquis, et tenait encore la porte qui la couvrait en partie. Sa mère, qui avait tiré le poignard du manchon s'élança sur elle avec vivacité, et lui en porta un coup qui ne fit que glisser, parce que, dans la frayeur qui avait saisi Angélique en la voyant, elle s'était machinalement rejetée en arrière, et était tombée. Sa mère, croyant l'avoir tuée, voulût immoler sa seconde victime, et, trompée par l'uniforme du marquis, qui était le même que celui de Duménil lui donna deux coups avec tant de promptitude, qu'il tomba avant que le cri que jeta Angélique, eût fait tourner la tête à Duménil. Il se leva ; et la misérable, qui vit venir à elle celui qu'elle croyait avoir tué, tournant contre elle-même le fer qui avait si mal servi sa vengeance se le plongea dans le cœur, et termina sa coupable vie sans prononcer un seul mot. Duménil, effrayé de tant d'horreurs, eût été peu capable de secourir son ami et Angélique, et resta immobile : la femme du chirurgien conserva plus de sang-froid ; et, ayant appelé son époux, se hâta de fermer portes et fenêtres, pour essayer de dérober au public cette sanglante tragédie. Le marquis, repoussant le chirurgien qui voulait lui donner des secours, lui montra du doigt Angélique qu'il croyait mourante, et qui n'était qu'évanouie. Pendant que la femme lui arrachait ses habits pour savoir où elle était blessée,

Duménil rendait le même office au marquis. Le chirurgien s'apercevant que la blessure d'Angélique n'était que dans les chairs, l'abandonna, aux soins de son épouse, et se hâta de visiter celles du marquis, qu'il rassura sur l'état d'Angélique. Elles étaient profondes ; et son silence, lorsque Duménil lui demanda quel jugement il en portait, firent penser au marquis qu'elles étaient mortelles. On le porta sur le lit d'Angélique, au moment où elle reprit ses sens : heureusement pour elle, elle ne recouvra point sa raison, que la frayeur avait troublée, sans quoi il n'eût pas été possible de lui cacher le funeste sort de sa mère. Est-il mort, dit-elle au chirurgien qui voulait mettre un appareil sur la plaie ? En ce cas, laissez-moi mourir ; je ne vivais que pour l'aimer : que ferais-je sur la terre, après lui ? Et cette femme, cette infortunée ; allez lui dire qu'elle vienne se rassasier de mon sang ; il m'est odieux, puisqu'elle me l'a donné ; le fer la servira plus fidèlement que le poison. Que dis-je ? elle a trouvé le moyen de percer mon cœur à coup sûr, en déchirant celui du plus vertueux et du plus aimable de tous les hommes. Hélas ! ne pouvant être à lui, j'étais déterminée à n'être jamais à personne, et lui sacrifiais les restes de la vie qu'il m'avait sauvée… Ôtez vite cette femme, elle cherche à lui porter de nouveaux coups ; elle veut boire son sang et le mien : de grâce, défendez-nous de sa rage, mais ne lui faites point de mal ; elle est ma mère. En disant ces paroles, elle voulut se lever de dessus le plancher où elle était encore ; mais sa faiblesse, trahissant son désir, elle retomba en faiblesse, et eut d'horribles convulsions.

Ce fut donc, pour ainsi dire, entre les bras de la mort que le marquis apprit, de la bouche d'Angélique, l'amour qu'il lui avait inspiré ; et, malgré l'état déplorable où il était, il ne put se cacher la satisfaction qu'il recevait d'un tel aveu, et combien son cœur

était d'accord avec celui de cette charmante fille. Des réflexions plus en place l'arrachèrent à cet instant rapide de bonheur : il croyait toucher à celui qui allait terminer sa vie : des devoirs sacrés devaient l'occuper tout entier. Il se prépara donc à ce dernier passage, avec la tranquillité qui est la suite d'une vie innocente et chrétienne ; il fit à Dieu le sacrifice de sa vie et de sa tendresse ; et, certainement, le dernier fut le plus pénible.

Duménil avait fait emporter le cadavre de la mère d'Angélique dans un cabinet écarté, et, comme cet horrible accident n'avait eu d'autres témoins que le chirurgien et sa femme que leur propre intérêt devait engager au silence ; que d'ailleurs cette malheureuse était inconnue dans la ville, il espéra de réussir à cacher ce funeste accident. Les mesures qu'il prit à ce sujet furent si bien concertées, qu'on n'eût aucun soupçon de ce qui s'était passé, et la nuit suivante, on enterra cette mégère dans la cave, sans admettre un seul domestique au travail pénible qu'il fallut faire pour cela, aussi bien que pour effacer de la chambre les marques du sang. Occupé de ces divers soins, on s'était contenté de mettre Angélique sur un matelas qu'on avait étendu à terre. Le marquis, qui ne voulait s'occuper que de l'éternité, eût bien souhaité se faire transporter chez lui pour recevoir ses sacrémens, le chirurgien lui représenta, qu'outre le danger d'être transporté, on courait risque de faire un éclat qui les aurait jetés dans de cruels embarras : il assura qu'il n'avait point à craindre une mort prochaine, et qu'il aurait le tems de recevoir les derniers secours, de quelque façon que les choses tournassent : il eut dans le reste du jour le spectacle d'Angélique mourante de regret de l'avoir perdu ; car il savait que ses blessures n'étaient point dangereuses : quel nouveau prix une telle vue mettait-elle à son sacrifice ! Sur le milieu de la nuit, elle reprit sa raison pour sentir

plus vivement ses douleurs ; mais ou eut grand soin de lui dérober la funeste catastrophe qui l'avait délivrée de son ennemie, et Duménil lui fit entendre qu'elle était dans un lieu de sûreté, et à l'abri des poursuites de la justice ; elle ne savait pas non plus que le secret de son cœur lui fût échappé ; ainsi elle reparut devant le marquis sans embarras et avec cet air de retenue et de modestie qu'elle avait toujours conservé avec lui ; et, quoiqu'elle ne cherchât point à dissimuler la vive inquiétude qu'elle avait sur son état, il était naturel de penser qu'elle était produite par la reconnaissance qu'elle devait avoir pour un homme qui ne lui avait peut-être sauvé la vie qu'aux dépens de la sienne ; elle se retira ensuite dans une autre chambre, sans pouvoir reposer, et l'agitation de son ame aigrissant sa blessure ; elle eut une grosse fièvre qui la força de rester au lit, où elle s'informait à chaque instant de la situation du marquis.

On attendait, en frémissant, la levée du premier appareil, la joie qu'on vit briller dans les yeux du chirurgien, annonça le jugement avantageux qu'il portait de ses blessures : effectivement la fièvre diminua, et le septième jour, il fut hors de danger.

Angélique, satisfaite de ce qu'elle apprenait de son état, avait prolongé sa convalescence, pour ne point entrer dans sa chambre, et n'avait prononcé son nom que pour s'informer de sa santé. Le marquis n'avait osé demander de ses nouvelles les premiers jours ; il craignait de se trahir lui-même, en marquant trop d'émotion ; car son absence lui avait fait présumer qu'elle était malade. Il profita du silence qu'on lui avait imposé, pour s'arranger sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de cette aimable fille. Il connaissait trop le motif de sa vocation pour ne pas s'opposer de tout son pouvoir, au dessein qu'elle avait d'être reli-

gieuse : il ne comptait pas assez sur son propre cœur pour pouvoir espérer de la voir sans danger : l'honneur, et plus encore ce qu'il devait à sa mère, lui défendait de l'épouser ; mais son amour qui lui faisait une loi de la rendre heureuse, et la Providence lui en fournit un moyen qui ne pouvait être plus à son gré.

Il reçut une lettre de la marquise de Villemond, qui lui exposait les vœux ardens qu'elle faisait pour la paix, afin de jouir du plaisir de vivre avec lui : elle lui avouait qu'elle commençait à ressentir les incommodités de la vieillesse, et que l'ennui se joignant à ses infirmités, elle souhaitait passionnément qu'il pût trouver dans la province où il était une épouse digne de lui, et qui pût lui faire une société agréable. En attendant, ; elle le priait de lui chercher une fille ou une veuve qui eût de l'éducation, un bon esprit, des talens agréables, et qui voulût, à titre d'amie, partager sa solitude, lui promettant de l'établir avantageusement, lorsqu'elle la quitterait après son mariage. Le marquis fut enchanté dé pouvoir placer si avantageusement Angélique : il écrivit donc à sa mère qu'il obéirait à ses ordres, et lui offrit, en attendant la paix, la compagnie d'une demoiselle d'un mérite distingué, et qui jouissait déjà d'une fortune honnête. Angélique, qui fut instruite par Duménil, des vues du marquis, sur elle, se fit l'idée la plus flatteuse du plaisir qu'elle aurait à le servir dans la personne d'une mère qu'il aimait avec tendresse, et se prépara à ce voyage.

Tous ceux qui avaient connaissance de ses sentimens ne pouvaient comprendre qu'une fille de son âge pût commander à son cœur dans des circonstances si délicates. Rien n'annonçait en elle la douleur d'une amante qui s'arrachait à l'objet de sa tendresse ; mais ces sentimens d'une personne pénétrée de reconnaissance. Le marquis avait craint ses adieux, et, s'il n'eût pas su ses senti-

mens de manière à n'en pouvoir douter, il ne l'eût pas soupçonné d'en avoir de tendres. Elle se dédommagea de la contrainte qu'elle s'était imposée lorsqu'elle fut seule ; mais ce moment de faiblesse fut court : et, satisfaite de pouvoir, sans crainte, se livrer à ses sentimens dans l'absence du marquis, elle arriva dans son château, sans que sa santé eût souffert aucune altération pendant un voyage assez long. Madame de Villemond fut d'abord enchantée de ses grâces extérieures, et, lorsqu'un séjour de quelques mois lui eût fait connaître l'excellence de son caractère, elle écrivit à son fils pour le remercier, du présent, qu'il lui avait fait. Les éloges d'Angélique, dont cette lettre était remplie, n'étaient pas propres à guérir la passion qu'il avait pour elle ; elle paraissait s'augmenter, au contraire, par les efforts qu'il faisait pour la détruire. Les soins d'une campagne pénible y firent à peine une légère distraction ; cependant il la prit pour un heureux présage d'une guérison possible. Rendu à la tranquillité de la garnison, il se prêta de bonne foi aux projets de sa mère et s'offrait, pour ainsi dire, aux charmes de toutes celles qui pouvaient lui aider dans ses résolutions. Il s'aperçut bientôt que ce moyen, qu'il avait cru efficace, produisait un effet contraire à celui qu'il en attendait ; il ne pouvait s'empêcher de faire des comparaisons d'Angélique avec les autres femmes, et le résultat était toujours favorable à celle qu'il voulait chasser de son cœur, et l'y affermissait davantage. S'il n'eût eu que le préjugé à vaincre, il n'aurait pas balancé un moment à le sacrifier à son bonheur ; mais sa probité ne lui permettait pas d'en imposer à sa mère ; et il serait mort plutôt que de lui déplaire. Il ne croyait pas non plus qu'il lui fût permis de prendre un engagement dont il ne pourrait remplir le principal devoir, et regardait comme une crime de donner sa main sans pouvoir accompagner ce don de celui de son cœur ; il prit donc la

résolution de se vouer au célibat, et écrivit à sa mère que, n'ayant pu surmonter la répugnance qu'il avait pour le mariage, il la conjurait de ne le point presser de prendre un engagement.

Pendant que le marquis s'efforçait de plier son cœur à ce que sa mère exigeait de lui, Angélique lui sacrifiait sans effort et sans espoir une fortune brillante. Un seigneur de trente-cinq ans, vint au château de madame de Villemond, pour quelques affaires : la vue d'Angélique le désabusa de l'opinion où il était d'être inaccessible aux traits de l'amour ; car, jusqu'à cet âge, il s'était piqué d'une philosophie sauvage, qu'il faisait consister, sur-tout dans l'éloignement des femmes. Cette passion s'empare plus despotiquement du cœur d'un homme de ce caractère et de cet âge, que de celui d'un jeune homme, aussi fit-elle en très-peu de tems de si grands progrès, qu'il résolut de partager avec elle vingt mille livres de rente. Il s'adressa directement à madame de Viilemond, qui paraissait avoir sur elle l'autorité d'une mère, et, sans s'informer du bien et de la naissance de cette fille ; il la pria de lui être favorable. La marquise se chargea de cette commission avec une sorte de répugnance ; et sentit une espèce de joie du refus positif d'Angélique. Elle se reprocha bientôt cette joie, comme une injustice à l'égard de cette belle fille ; et, craignant qu'elle ne sacrifiât un tel établissement à la crainte de la laisser seule, elle crut devoir lui en représenter tous les avantages, et la presser de profiter d'une occasion, qui lui assurerait une fortune si considérable : elle ajouta que son âge avancé les séparerait bientôt, et qu'elle aurait une grande consolation de la voir si bien établie avant sa mort. Soyez tranquille sur mon sort, madame, lui répondit Angélique ; le seul plaisir de vous donner mes soins me retient dans le monde, et, sitôt qu'ils vous deviendront inutiles, vous me verrez voler dans un cloître : cette retraite fait depuis

long-tems l'objet de mes désirs. Ah ! lui dit madame de Villemond, tu n'exécuteras point ce dessein tant que je vivrai : je croirais devoir te sacrifier à un mari qui serait digne de ta tendresse, et capable de te rendre heureuse mais n'attends pas qu'un autre motif puisse m'engager à me séparer de toi. Angélique ne répondit à la marquise qu'en lui baisant la main qu'elle arrosa de ses larmes, et, son attendrissement étant passé dans le cœur de cette dame, elle la tint long-tems serrée dans ses bras, sans pouvoir prononcer un seul mot. La nuit suivante, la marquise se rappelant toutes les circonstances de cette scène muette et touchante, le refus du mariage proposé, et la résolution où était Angélique d'entrer dans un cloître, soupçonna qu'une passion secrette pouvait seule être le motif de cette vocation si précipitée puisqu'elle ne lui en avait jamais parlé auparavant. Elle n'avait vu personne capable de la toucher depuis qu'elle était avec elle : il fallait donc que cette passion fût de vieille date, et bien violente, pour l'engager à ensevelir sa jeunesse et sa beauté dans un cloître ; mais quel était l'objet de cet amour ? Elle ne réfléchit pas long-tems pour le soupçonner : elle n'avait pas besoin des yeux d'une mère pour sentir que son fils méritait de plaire à une fille du caractère d'Angélique ; et, en rassemblant mille petites circonstances qui lui avaient fait peu d'impression chacune en particulier, elle ne douta presque plus qu'Angélique, n'osant aspirer à la main du marquis, dont la fortune était trop supérieure à la sienne, n'eût pris la résolution de n'être jamais à personne, et se promit de sonder son cœur. Elle en eut un occasion toute naturelle deux jours après. Elle entra dans la chambre d'Angélique, et lui montrant une lettre, qu'elle venait de recevoir du marquis, lui dit : Réjouissons-nous, mon enfant ; nous avons la paix et mon fils ; il m'apprend qu'il a enfin trouvé une personne digne de fixer son cœur.

Il me demande mon consentement pour l'épouser, et à toi, une partie de la tendresse que tu m'as vouée, qu'il ambitionne pour sa future épouse. Une telle nouvelle, annoncée tout d'un coup, et sans qu'Angélique eût le tems de composer son visage, produisit l'effet que cette dame en avait attendu : cette tendre amante resta immobile ; son teint se couvrit alternativement du rouge du dépit, et de la pâleur que produit la crainte. Ces rapides mouvemens furent bientôt réprimés, et, Angélique les regardant comme des crimes, s'efforça de remettre la sérénité sur son front. Tu t'es trahie, mon enfant, lui dit madame de Villemond, en l'embrassant avec un vif transport de joie. Certainement, mon fils t'est cher ; encore un mot, et je ne désire plus rien. T'aime-t-il ? Angélique, frappée de ces dernières paroles comme d'un coup de foudre, tomba aux pieds de la marquise, et sa délicatesse ne lui permettant pas de laisser un moment cette dame dans l'opinion que son fils pût l'aimer, elle se hâta de le justifier.

Jugez mieux du cœur du marquis, madame, s'écria-t-elle ; il est trop vertueux pour avoir conçu le dessein de me séduire, et il a trop d'honneur pour penser à m'épouser : ces deux choses sont indignes de son caractère. Eh ! pourquoi l'honneur défendrait-il à mon fils de t'épouser, lui dit la marquise ? Ah ! j'entrevois la vérité. Tu as toujours évité de me parler de ta famille ; sans doute elle est obscure : mais tu compenses par tes vertus... Arrêtez, madame, lui dit Angélique. Je n'abuserai point de l'illusion où vous jette votre prévention pour moi ; je le vois, il faut boire jusqu'à la lie le calice de la confusion et de la honte. Ah ! si mon origine n'était qu'obscure, je n'en eusse pas rougi ; je ne connais rien qui soit vraiment avilissant que le vice ; c'est du sein de l'infamie que je sors, madame, le marquis ne l'ignore pas ; jugez vous-même si cette idée n'a pas été suffisante pour le préserver d'une inclina-

tion qui lui eût fait partager ma honte ; et, sans donner le tems de répondre à madame de Villemond, elle lui fit un récit sincère des tristes événemens de sa vie, sans lui déguiser même l'amour qu'elle avait pour son fils. La marquise avait tremblé dans la crainte que l'infamie de laquelle Angélique lui parlait ne lui fût personnelle. Rassurée par ce qu'elle venait d'apprendre, elle accabla cette étonnante fille de caresses, et elle les méritait, pour avoir sacrifié là répugnance que devaient lui causer de tels aveux ; à la crainte de laisser soupçonner le marquis d'un sentiment qu'elle regardait comme déshonorant. Madame de Villemond pensait bien autrement qu'Angélique. Son origine étant absolument ignorée, son fils pouvait l'épouser, sans blesser un préjugé qui doit presque toujours être respecté ; et, s'il aimait Angélique, sa mère ne voyait que le bonheur de ce fils chéri, qui n'eût pu trouver ailleurs une épouse aussi parfaite. Je connais le cœur de mon fils, dit-elle, à Angélique ; il eût eu assez de courage pour résister à tes charmes ; mais assurément tes vertus l'auront subjugué. La seule crainte qu'il a de me déplaire, l'a sans doute forcé de réprimer le penchant qui l'entraîne vers toi : lis sa lettre, mon enfant, et décidé toi-même du sentiment qui la lui a dictée.

Lettre du Marquis à sa mère.

« Lorsque je vous promis de disposer de ma main avant mon retour, je n'avais pas assez consulté mon cœur : permettez-moi de vous répéter ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous mander. J'ose vous assurer que je n'ai rien épargné pour le plier à ce que vous exigiez de moi ; il s'est absolument refusé à mes efforts. Je ne me crois pas propre à prendre un engagement irrévocable : permettez-moi de regarder la répugnance que j'ai pour tous les partis qui m'ont été offerts, comme une preuve de ma vocation

pour le célibat. La paix vient d'être conclue ; je quitte le service aux conditions les plus honorables, et je vous rejoindrai bientôt, pour ne plus vous quitter. Permettez-moi pourtant de différer ce départ qui doit me remettre entre vos bras, jusqu'au moment où vous voudrez bien vous prêter à des arrangemens que je regarde comme absolument nécessaires. Vous m'annoncez que le mariage de mademoiselle Angélique est rompu, et cela me retient ici malgré mon impatience de vous revoir. Ce que je dois à la réputation de cette demoiselle, ne me permet pas de vous rejoindre avant quelle ait pris un parti. D'ailleurs, dans un château isolé, comme celui où vous habitez, il faut être perpétuellement vis-à-vis les uns des autres, et je me défierais de ma vertu dans une occasion aussi dangereuse. Le seul moyen de victoire qui reste à un homme qui veut rester libre, est de fuir une personne trop accomplie, pour qu'on puisse vivre impunément dans une société intime avec elle. Ceux qui la connaîtraient, me regarderaient comme un homme sans discernement, si je conservais mon cœur ; et la malignité interprêterait mal notre demeure sous un même toit. Permettez-moi donc de vous rappeler aux conventions que vous me proposâtes vous-même dans le tems où vous me demandâtes une compagne. Il faut qu'un établissement solide soit la suite des soins qu'elle vous a rendus. Je vous envoie une procuration qui vous laisse absolue maîtresse de ma fortune. Ah ! madame, quand vous lui en donneriez la moitié, je ne croirais pas m'être acquitté envers elle de la douceur qu'elle a mise dans votre vie, comme vous m'en assurez ».

Le véritable amour est craintif autant que le faux est confiant. Angélique ne vit dans cette lettre qu'un grand désir de l'éloigner à quelque prix que ce fût, et la marquise eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que son fils étant tel qu'elle le

connaissait, la crainte de vivre avec elle, était la preuve la moins équivoque de son amour. C'est à moi qu'il vous sacrifie, ajouta-t-elle, parce qu'il ignore que ce sacrifice me coûterait autant qu'à lui.

Angélique, devenue muette par l'excès de sa reconnaissance et de son ravissement, tomba une seconde fois aux pieds de la marquise. Cette dame écrivit à son fils, qu'un mariage plus avantageux que celui qui était rompu, allait fixer le sort d'Angélique, et qu'il convenait qu'il la conduisît à l'autel. Le sacrifice parut dur au marquis : l'habitude qu'il avait de se vaincre, lui donna la force de s'y soumettre. Quels furent ses transports, lorsqu'il apprit de la bouche de sa mère que son union avec Angélique était essentielle au repos de ses jours, puisqu'elle ne pourrait se sevrer de la douce habitude de vivre avec elle, ni la vouloir remplacer par une autre. Je sais ses malheurs, ajoutait-elle ; ils donnent un nouveau lustre à sa vertu, et les combats dont elle est sortie victorieuse, nous annoncent qu'il ne peut naître d'elle et de vous qu'une race qui ajoutera un nouveau lustre à la nôtre.

Le marquis ne chercha point affaire valoir à sa mère sa soumission à ses volontés, et lui avoua que non-seulement il adorait Angélique, mais qu'il était instruit de ses sentimens. Le mariage qui se fit incontinent, ne diminua pas l'attachement que ses trois personnes avaient l'une pour l'autre : l'amour vertueux ne conaît point l'inconstance ; c'est le feu sacré qui ne s'éteint jamais, parce qu'il trouve dans de nouvelles qualités un aliment qui l'entretient et l'augmente.

La joie de la marquise sembla lui redonner une nouvelle existence ; elle vécut encore vingt-cinq ans, et mourut au milieu de ses petits-fils, qui retraçaient à ses yeux les vertus de leur père.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_moraux_pour_l%E2%80%99instruction_de_la_jeunesse. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.